University of St. Michael's College
3 1761 08051637 0

BIBLIOTECA DEL SEMINARIO METROPOLITANO
di Torino

Sala I

Scaffale B

piano N. VIII

nel piano N. 20

Dono del
Teologo Coll. Canonico
GIOCONDO FINO

ST. BASIL'S SEMINARY
LIBRARY

REVUE

DES

RELIGIONS

REVUE TRIMESTRIELLE

ON S'ABONNE :

PARIS. — Bureau de la Revue des Religions, 37, rue du Bac.
BELGIQUE. — Bruxelles. — M. Oscar Schepens, directeur de la société belge de librairie, 8. rue Theurenberg.
SUISSE. — Genève. — M. H. Trembley, rue de la Corraterie, 4.
ALLEMAGNE. — Leipzig. — M. Hucke, Kœnigstrasse, 2.
ESPAGNE. — Madrid. — M. Albert Gayan, 4, Puerta del sol.
AMERIQUE. — New-York. — The Catholic Publications Society, 9 Barclay Street.
CANADA. — Montréal. — MM. Cadieux et Derome, rue Notre-Dame, 1603.

1889

JUN 22 1957

A NOS LECTEURS

Que nos lecteurs nous permettent de reproduire ici le prospectus de la Revue des Religions. Ils y trouveront indiqué d'une manière sommaire le but de l'œuvre que nous entreprenons, les motifs qui nous l'ont fait entreprendre et les moyens que nous comptons employer pour arriver à notre fin. Nos travaux ne seront donc en quelque sorte que le développement de ce programme que nous soumettons au public.

L'histoire des Religions a pris, depuis quelques années surtout, une importance de premier ordre. Pour nous en convaincre il suffira de rappeler les faits.

En 1887, la Hollande établissait quatre chaires d'histoire des Religions dans ses quatre facultés. L'Angleterre fondait en 1878 ses Hibbert-Lectures ou Conférences sur les sciences religieuses. En 1879, MM. Paul Bert et Jules Ferry obtenaient des Chambres la création d'une chaire des Religions au collège de France. En 1886, l'École des Hautes-Études ajoutait à ses quatre sections, celle des sciences religieuses. Dès 1884, Bruxelles avait imité Paris. En 1886, le gouvernement italien fonda à son tour, à Rome même, une chaire d'histoire des religions. En 1887, la Hongrie et la Grèce sont entrées dans la même voie. Enfin l'année 1888 a vu se terminer à Paris le Musée Guimet qui va donner, nous n'en doutons pas, une nouvelle impulsion à la science nouvelle.

Or, qu'on ne s'y trompe pas, le courant qui a créé ces chaires d'histoire des Religions est le même que celui qui a supprimé les facultés de théologie et interdit le catéchisme dans les écoles primaires. La Religion doit être enseignée désormais scientifiquement, en dehors de tout dogme et de toute confession. On a déjà élaboré des programmes dans ce sens pour les trois degrès de l'enseignement primaire, secondaire et supérieur.

Cette impulsion donnée aux sciences religieuses a été accueillie avec enthousiasme par le protestantisme et le rationalisme. Presque partout, ce sont des pasteurs d'Églises réformées qui se sont mis à la tête du mouvement ; une plus grande place a été faite à ces études dans les séminaires protestants. Le clergé catholique ne restera pas en arrière. Il voudra se faire lui aussi une spécialité de cette science qui entre si bien dans le cadre des connaissances qui lui conviennent. Sur ce domaine d'ailleurs comme sur les autres, sa victoire est certaine et ordinairement facile.

Il n'y a pas cependant à se faire illusion : c'est sur ce terrain qu'est portée actuellement la lutte faite à l'Église. Si nous voulons nous en convaincre, nous n'avons qu'à écouter les enseignements donnés du haut des chaires que nous avons nommées.

En Hollande, le professeur le plus autorisé de l'histoire des Religions, M Tiele, enseigne que le judaïsme n'est en partie qu'un emprunt fait au zoroastrisme. Il prétend appliquer à la Religion le syslème de l'évolution si en honneur de nos jours, malgré les contradictions que lui donnent les faits, sur ce terrain surtout.

Pour juger des enseignements donnés aux Hibbert-Lectures de Londres, il suffit de rappeler les noms de quelques-uns de ses conférenciers. Tout le monde sait que MM. Renan, Kuenen, Pfleiderer, etc , n'ont aucune prétention à l'orthodoxie.

Nous pourrons apprécier l'esprit qui règne au Collège de France, en nous rappelant que sa chaire des Religions a pour parrains MM. Paul Bert et Jules Ferry. Son titulaire, M. Réville appartient au plus pur rationalisme.

Quant à la section des sciences religieuses à l'École des Hautes-Études, qu'il suffise de dire que M. Havet y traite des Origines du christianisme.

A Bruxelles, M. Goblet d'Alviella a eu le courage de soutenir que le brahmanisme est supérieur au christianisme. Pour lui, comme pour bien d'autres, la religion de l'avenir sera la synthèse de toutes les religions du passé.

M. Labanca titulaire de la chaire de Rome, nie la divinité de Jésus-Christ, et se fait l'écho du rationalisme français.

Les mêmes principes règnent à Presbourg et à Athènes.

Il va sans dire que ces enseignements donnés du haut de ces chaires officielles sont reproduits dans différentes Revues destinées à les répandre. Or le nombre de ces publications est déjà considérable.

Nous avons donc cru que le moment était venu de fonder à notre tour une Revue des Religions, inspirée par des sentiments vraiment chrétiens et guidée par une same philosophie. C'est cette Revue que nous venons aujourd'hui offrir au public. Elle a d'avance, nous le

savons, l'assentiment de nombreux et éminents professeurs de nos séminaires qui sentent depuis longtemps le besoin d'une publication de ce genre.

Nous nous y proposons un double but :

1° Exposer à notre tour les différentes religions qui ont vécu ou qui vivent encore sur notre globe. Nous ne connaissons pas de plus imposant spectacle que celui des différentes croyances qui se sont disputé l'empire de l'intelligence humaine : mélange étrange où, à côté des superstitions les plus grossières, se rencontent parfois des illuminations subites qui trahissent une origine divine.

2° Signaler les erreurs professées dans les différentes écoles que nous avons mentionnées et les réfuter. Nous répondrons aussi, quand il sera nécessaire, aux articles relatifs à l'histoire des religions, qui depuis quelques années surtout, occupent une si large place dans dif férentes revues qu'anime un sentiment anti-chrétien.

Nous donnerons une place d'honneur aux religions sémitiques et par conséquent aux questions bibliques qui s'y rapportent.

Un compte rendu sera fait des ouvrages récemment parus relatifs aux questions religieuses.

La Revue sera rédigée par une réunion de professeurs et d'orientalistes parmi lesquels on trouvera les noms les plus connus de la science catholique.

La Revue paraîtra tous les trois mois à partir du 1er mars 1889. Chaque numéro fournira une centaine de pages in-8°.

Nous espérons, Monsieur, que vous voudrez bien nous donner votre nom et vous associer à cette œuvre de science et de défense religieuse.

Nous sommes heureux d'apprendre à nos lecteurs que cet appel a été entendu. Les adhésions nous sont venues nombreuses : elles nous ont confirmé dans le sentiment que cette Revue répondait à un besoin et et comblait une lacune.

Nous adressons nos remerciements à tous nos souscripteurs, et particulièrement à Nos SS. les évêques français et étrangers qui ont voulu nous adresser leurs encouragements et leurs approbations.

Nous témoignons particulièrement notre gratitude aux écrivains éminents qui nous ont prêté leur concours, et auxquels cette revue doit avant tout son succès.

Nos plus sincères remerciements aussi à la presse catholique pour le sympathique concours qu'elle nous a prêté.

Nous ferons tous nos efforts pour réaliser les promesses que nous avons faites : avec la grâce de Dieu, nous espérons tenir nos engagements.

Z. P.

AVANT-PROPOS

Notre siècle a donné aux sciences historiques un développement considérable ; ce sera là une de ses meilleures gloires. L'histoire est en effet le flambeau de l'humanité. Elle explique le passé qui, sans elle, serait une énigme ; elle seule peut nous faire connaître ce qui convient au présent pour assurer l'avenir.

Son domaine, il est vrai, est immense ; il s'étend à tout ce qui touche au développement humain. Il y a l'histoire des lettres, celle des sciences et des arts et bien d'autres encore. Il n'est aucune de ces faces de l'activité humaine qui ne puisse être utilement décrite. Il en est une cependant dont l'importance est plus grande et l'influence prépondérante, nous voulons parler de la religion. Là est le cœur de l'humanité. C'est le sentiment religieux qui constitue, à proprement parler, l'homme et le distingue de l'animal sans raison : l'homme est un homme surtout et avant tout parce qu'il a le sentiment de l'infini.

Dans n'importe quelle civilisation, le rôle prépondérant appartient à la religion ; elle en est la véritable inspiratrice. Celui-là n'a pas saisi la pensée vraie d'un peuple et ne comprendra jamais que d'une manière incomplète sa littérature, ses arts, sa philosophie, sa politique même, qui n'aura pas auparavant une idée exacte de ses croyances religieuses. L'histoire des religions est donc, pour la connaissance de l'humanité, la plus importante

de toutes, en nous tenant à un point de vue purement scientifique et sans parler de la gravité des conclusions auxquelles elle mène. Il n'est donc pas étonnant que dans le développement donné de nos jours aux sciences historiques, elle prenne à son tour une place si importante.

Tous les efforts, il est vrai, n'ont pas été également fructueux. Les systèmes les plus éphémères se sont multipliés, les hypothèses les plus contradictoires se sont fait jour, depuis le vieil evhémérisme jusqu'aux écoles modernes du soleil et de l'orage. Leurs ruines sont là pour nous apprendre à ne pas précipiter nos jugements. Cependant tout ce labeur n'a pas été sans résultat : il y a déjà un grand nombre de jalons posés et une somme de connaissances certaines acquise.

Les catholiques, comme il convenait, ont apporté leur part à l'œuvre commune. L'exemple et l'encouragement leur sont toujours venus d'en haut. Tout le monde sait avec quelle ardeur Léon XIII en particulier travaille à la restauration des études. En même temps qu'il ouvrait toutes grandes, il y a quelques années à peine, les portes de la bibliothèque Vaticane aux savants du monde entier, sous ses auspices se fondait, à Rome, une école pratique d'histoire et de philologie semblable à notre école des Hautes Études (Academia di Conferenze Storico-Giuridiche). Elle compte à son service des hommes éminents et une revue savante. Tout le monde a entendu parler de la traduction des œuvres de Saint-Thomas-d'Aquin, cette œuvre magistrale qu'a entreprise la Congrégation de la Propagande, par les ordres et avec les deniers du Saint-Père. Il y a, on le sait, dans le livre du docteur angélique, au moins en germe, toutes les erreurs en honneur de nos jours, signalées et réfutées. Voilà pourquoi le souverain Pontife a jugé la con-

naissance de cette doctrine si utile et a voulu en favoriser la diffusion : « *Ejusque causam propositi hanc esse diximus, ut longe latèque fluat angelici doctoris excellens sapientia quâ opprimendis perversis opinionibus nostrorum temporum fere nihil est aptius, conservandæ veritati nihil efficacius* (1). »

Cette impulsion partie du sommet devait se faire sentir au loin. Une plus grande part a été faite en effet aux sciences religieuses. Tout en laissant aux études bibliques la place qui leur convient, le cadre s'est élargi : des questions adjacentes se sont introduites. C'est pour satisfaire à ce besoin que l'Institut catholique de Paris a ajouté à ses chaires celle des Cultes non chrétiens. Plusieurs chaires de religions ont été créées en France et à l'étranger. Nous décrirons plus tard ce mouvement imprimé de nos jours aux sciences religieuses.

Inutile cependant de nous dissimuler la vérité. Le but poursuivi dans ces études n'est pas le même pour tous. Les uns sont inspirés par la haine du christianisme et espèrent y trouver des armes pour le combattre. D'autres, au contraire, et nous sommes du nombre, y cherchent l'apologie et la confirmation de leurs croyances. D'autres, enfin, prétendent y garder une neutralité absolue, une indifférence philosophique pour toute forme religieuse, indifférence que nous croyons bien difficile et dont nous nous déclarons incapables.

Quoi qu'il en soit du but et des intentions, faut-il redouter ce mouvement imprimé à l'étude des religions ? Faut-il nous plaindre de toutes ces innovations ? Nous en avons bien garde. Sans nous dissimuler les dangers que ces études peuvent avoir pour des esprits superfi-

(1) Motu proprio — die 18 januarii 1880.

ciels et mal préparés, nous sommes convaincus qu'il en sortira une démonstration palpable de la vérité du christianisme.

Deux écoles sont en présence : l'école évolutioniste ou rationaliste et l'école traditionaliste (1).

La première ne veut voir dans les religions que le produit de l'esprit humain, le développement d'un germe rudimentaire qui fait partie de la nature de l'homme. Il en serait de la religion comme des autres sciences : elle aurait commencé par des essais grossiers d'abord, mais qui, par la loi du perfectionnement, seraient arrivés à produire des religions supérieures. Nous reconnaissons que ce progrès peut être constaté quelquefois : il peut y avoir passage chez un peuple d'une forme religieuse inférieure à une forme supérieure ; mais il s'en faut que le fait soit constant et qu'on puisse en faire une loi. C'est le contraire qui est ordinairement vrai, et de la généralité des faits il est permis de conclure à l'existence d'une forme religieuse originelle et supérieure qui a été suivie de déformations nombreuses.

« Dans sa *Philosophie de la mythologie,* dit Mgr Freppel (saint Justin, Leçon VI p. 117-118), Schelling définit le polytheisme un monothéisme brisé ou en dissolution... Il est un fait constant, général dont Creuzer a tiré un excellent parti, c'est le sentiment de tous les anciens peuples, convaincus que leur religion était d'autant plus parfaite qu'on remonte à leurs ancêtres, et d'autant plus défectueuse qu'on s'éloigne de leur berceau : fait inexplicable dans son universalité, si le monotheisme n'avait

(1) Voir notre Histoire des religions de l'Extrême-Orient (1er fascicule) dont nous reproduisons ici, en partie du moins, l'introduction.

pas été la forme primitive de la religion de l'humanité, car, dans le cas opposé, le progrès des temps aurait du amener dans les croyances un perfectionnement toujours croissant, au lieu d'une décadence continue. Que voyons-nous au contraire ? Des théogonies plus grossières succédant à des symboles plus profonds, et le polytheisme arrivant de chute en chute jusqu'au plus bas degré de l'échelle religieuse. »

Nous croyons en effet que l'étude des documents, tels que nous les possédons donne au système de l'évolution appliqué à la religion, le démenti le plus formel.

L'école traditionaliste place à l'origine une religion révélée dont les autres n'ont été qu'une dégénérescence, une altération plus ou moins grossière jusqu'à la restauration chrétienne. Tout en reconnaissant qu'il faut souvent attribuer à l'unité de l'esprit humain les analogies si frappantes qui se trouvent dans les diverses formes religieuses, nous croyons qu'en effet ces ressemblances si extraordinaires ont ordinairement pour cause la communauté d'origine. Cette théorie compte d'illustres défenseurs parmi lesquels un éminent homme d'État, M. Gladstone.

» L'incrédulité, dit M. Vigouroux, battue sur le terrain des faits, dans sa guerre contre la Bible, a espéré prendre sa revanche sur le terrain des doctrines ; elle a prétendu que les découvertes archéologiques modernes faisaient évanouir l'origine surnaturelle qu'on s'était plu à attribuer à la religion mosaïque et dissipaient le fantôme de la Révélation, comme le soleil dissipe le brouillard du matin. C'est ainsi qu'on a soutenu que la théologie de la Bible n'avait pas d'autre source que la raison naturelle, pas d'autre facteur que le progrès inhérent à l'esprit humain : les Hébreux ne craint-on

pas d'assurer, avaient été polythéistes avant d'être monothéistes (1). »

Or rien ne légitime cette thèse, tout la contredit au contraire comme nous aurons souvent l'occasion de le constater dans le cours de ces travaux. En dehors même du témoignage de la Bible, l'étude des traditions de l'humanité nous révèle la croyance universelle à un dieu, précédant partout l'idolâtrie.

On comprend toute la différence que doit apporter dans l'étude des religions, l'une ou l'autre de ces attitudes. « Si nous avions à faire l'histoire de l'art, ou de la civilisation, ou celle de la philosophie, dit M. Réville, la question qu'il nous faut envisager ne se poserait même pas. Nous commencerions par les tous premiers et grossiers rudiments de ces produits supérieurs de l'esprit humain, et nous n'aurions qu'à suivre leur développement continu.

Notre histoire, au contraire, est arrêtée d'emblée par la prétention de ceux qui veulent qu'à l'origine même de l'espèce humaine, la puissance créatrice ait révélé aux premiers hommes, par voie surnaturelle, les principes essentiels de la vérité religieuse. Si cette prétention est fondée, notre histoire ne pourra être, du moins fort longtemps, que l'exposé des dégradations et des corruptions de cette vérité révélée. C'est seulement si elle ne l'est pas que nous rentrons dans les conditions de toute histoire.

C'est bien malgré nous que nous nous engageons exceptionnellement dans une de ces discussions théologiques que nous préférerions écarter (2). »

Or cette discussion ne saurait être écartée, on ne sau-

(1) La Bible et les Découvertes modernes, t. III, p. 15.
(2) Prolégomènes de l'histoire des religions, page 49.

rait faire un pas sur ce terrain sans avoir préalablement discuté cette hypothèse de la révélation primitive. En agir autrement serait manquer aux règles d'une méthode vraiment scientifique. Nous affirmons la possibilité et l'existence de cette révélation. Nos adversaires avoueront que sur le premier point, du moins, le doute n'est pas possible. Il faut bien reconnaître, avec J.-J. Rousseau, qu'une fois Dieu admis, il est difficile de lui refuser le droit de parler à ses créatures. Le second point est une question historique qu'il faut discuter. Or, les preuves qui démontrent l'existence de cette révélation nous paraissent incontestables. Nous reconnaissons bien entendu à nos adversaires la liberté de les discuter et de ne pas les accepter, mais nous leur dénions absolument le droit de rejeter *a priori* la question elle-même, comme ils le font trop souvent.

Un des problèmes les plus difficiles de l'histoire des religions est d'expliquer les ressemblances si frappantes qui existent entre elles : miracles, prophéties, mêmes cérémonies du culte, identité des pratiques religieuses, souvent vie idéale du fondateur, et surtout croyances et traditions semblables. Plusieurs explications ont été données. Max Müller a cru pouvoir en rendre compte par l'identité de l'esprit humain. Pour lui la religion est un produit purement naturel. L'esprit de l'homme la crée comme l'abeille crée des rayons. Donc, mêmes causes, mêmes effets ; l'esprit humain étant le même partout, ses produits sont partout identiques.

Nous ne saurions accepter cette théorie. La religion ne nous semble pas d'abord un fait purement naturel, et il y a d'autres explications à ces ressemblances des diverses formes religieuses.

Il est certain qu'une fausse religion n'est qu'une con-

trefaçon d'une religion vraie, et doit avoir par conséquent des analogies avec elle. De plus, toute religion supposant des rapports entre l'homme et la divinité suppose aussi une source de sentiments semblables à exprimer : il n'est donc pas étonnant que l'homme ait souvent employé le même langage pour exprimer des pensées identiques. A ce point de vue seulement la théorie de Max Müller pourrait avoir un fond de vérité.

Cependant nous croyons qu'il y a une raison plus profonde à ces ressemblances religieuses. Il y a eu à l'origine une religion première qui est devenue le type de toutes les autres. Ce n'était pas sans doute le Christianisme développé, mais le Christianisme dans ce qu'il a d'essentiel : adoration d'un Dieu unique, rapports de pardon et de prières, souvenir d'une chûte et espoir d'une réparation, croyance à une vie future, et enfin rite primordial du sacrifice.

Lorsque les hommes se sont dispersés, ils ont emporté avec eux cette religion qui s'est peu à peu altérée par suite des passions et du temps. Quelque profonde cependant qu'ait été cette altération, des fragments de l'héritage antique se sont conservés : l'histoire en découvre tous les jours aux quatre coins du monde. De là ce phénomène des ressemblances religieuses, si extraordinaire d'abord et qui devient une confirmation et un critérium de la vérité. Il va sans dire que nous parlons ici des grandes lignes qui constituent les religions. Quant aux ressemblances de détail que nous rencontrerons aussi, nous aurons à signaler plus d'une fois qu'elles viennent ou peuvent venir d'emprunts faits au judaïsme ou au christianisme. Il s'en faut d'ailleurs que les rites et les croyances des différentes formes religieuses remontent toujours à l'origine même de ces institutions : ils y ont souvent été ajoutés dans la suite des siècles, à des

époques et par des causes qu'il n'est pas toujours facile de préciser.

Dans cette longue exposition de toutes les croyances que nous entreprenons aujourd'hui, l'Asie nous apparaîtra comme l'immense laboratoire des systèmes religieux : elle a été le foyer des religions comme celui de l'humanité. A mesure que s'éclaircit la généalogie des peuples avec celles de leurs croyances et de leur langage, tout accuse qu'un jour, sur un point de cet immense Orient, qu'il est d'ailleurs difficile de déterminer, a paru la religion unique qui, se ramifiant ensuite à l'infini, à travers le temps et l'espace, s'altérant et se corrompant de la manière la plus étrange, a pu descendre à ces religions inférieures où l'œuvre de Dieu n'est plus reconnaissable.

Il n'y a pas cependant de religion si dégradée qu'elle soit qui ne mérite notre scrupuleuse attention. Souvent, il est vrai, nous n'aurons à relater que de pauvres et tristes superstitions. La rougeur nous montera au front à les entendre ; la plume nous tombera des mains à les écrire. Nous n'oublierons pas que ces croyances ont été celles de nos frères moins heureux que nous ; qu'elles ont pu quelquefois, malgré leur absurdité, apporter quelque soulagement à leurs souffrances ; nous les traiterons avec plus de pitié que de rigueur. Souvent aussi nous trouverons, à côté de ces superstitions grossières, des illuminations subites qui trahissent une origine divine. Il y a parfois, sous les mythes qui semblent les plus étranges, des enseignements bien profonds : il nous arrivera même de découvrir, sous leur écorce bizarre, les traditions primitives de l'humanité. Nous nous efforcerons de retrouver ces traces de la Révélation, au milieu des croyances les plus diverses, et de les relater avec soin.

Il s'en faut d'ailleurs que l'histoire des religions n'ait à nous fournir que des superstitions Quand nous aurons parcouru les différentes phases de la pensée religieuse et philosophique au sein des antiques sociétés orientales, nous serons étonnés de sa hardiesse et de son étendue. Nous serons peut-être étrangement surpris d'apprendre que souvent ces voies que la science moderne nous prône comme nouvelles, ne sont que des sentiers battus depuis des siècles.

« L'Orient, dit avec raison la *Revue d'Alsace* (1863), est l'immense laboratoire des doctrines ontologiques, théogoniques, cosmogoniques et métaphysiques. Tous les dogmes sur Dieu, sur l'union de Dieu avec l'homme, sur la destinée ultérieure de l'homme, comme sur son origine et celle du monde, sont issus de l'Orient. L'Occident et le Nouveau Monde n'ont fait que le copier avec plus ou moins d'exactitude et de bonheur. Toutes les théories métaphysiques dont la hardiesse et la nouveauté nous étonnent aujourd'hui, lorsqu'elles sont revêtues d'une livrée européenne, sont d'origine judaïque, persane, indienne ou chinoise. Si l'on examine les doctrines de la Judée, de l'Arie, de l'Inde et de la Chine, l'on y retrouve, presque avec les mêmes formules, non seulement les systèmes des philosophes de la Grèce et de Rome, mais encore ceux des philosophes modernes, Descartes, Spinosa, Kant, Hégel, Schelling, Feuerbach ; et l'on est embarrassé de dire si ces derniers sont des plagiaires, ou si l'esprit humain est destiné à décrire au bout d'un certain temps le même ordre d'idées. En tout cas, l'Orient a pour lui le mérite de la priorité, de la continuité, et même, sous bien des rapports, de la clarté des formules. »

Il n'y a pas d'étude plus digne de notre sérieuse attention. Il n'y en a pas de plus propre à guérir notre

société de l'indifférentisme où elle est tombée : l'indifférence c'est la mort. Voilà pourquoi nous applaudissons à toute entreprise qui a pour but de ressusciter au milieu de nous le goût des études religieuses. La lutte sur ce terrain brûlant ne nous déplaît pas : nous comptons sans doute y trouver des adversaires, nous voudrions n'y rencontrer jamais d'ennemis. Dans tous les cas, la discussion sera le réveil, pour un grand nombre elle peut être la résurrection. Ceux qui voudront nous suivre sur ce terrain, s'apercevront bien vite de tout ce qu'il y a de hasardé, d'incertain, de douteux dans les affirmations parfois les plus hardies de nos adversaires ; ils acquerront bientôt la conviction que, dans les points acquis de la science des religions comme dans les autres, il n'y a rien qui puisse battre en brèche le christianisme, que tout le confirme au contraire.

Grâce à Dieu, le temps du voltairianisme léger est passé. Il ne serait plus de mode aujourd'hui de ne voir dans les différentes formes religieuses que des superfluités de l'intelligence humaine, de simples rouages, inventés par la politique pour le gouvernement des peuples, ou un ramassis de superstitions bonnes tout au plus pour les simples et les ignorants. Pour nos adversaires eux-mêmes, la religion est une des manifestations les plus puissantes et les plus élevées de l'intelligence humaine, elle a été chez tous les peuples l'inspiratrice des lettres, des sciences et des arts. C'est presque à l'unanimité qu'on lui décernerait le titre de mère et d'institutrice du genre humain, qu'elle a bercé pendant de longs siècles de son enfance ; plusieurs ajouteraient que l'heure est venue de la débarrasser de ses langes et de proclamer son émancipation. Il va sans dire que ces affirmations ne nous suffisent pas. Pour nous la Religion a une origine divine et elle doit conduire l'homme

comme les sociétés depuis leur berceau jusqu'à leur tombe. Parmi les formes multiples qu'elle revêt, le christianisme nous apparaît non seulement comme l'expression la plus élevée, mais comme l'expression totale de la vérité religieuse ; telle est la conclusion à laquelle nous voulons arriver.

Nous faisons appel à tous les hommes de bonne volonté pour nous éclairer de leurs lumières, nous signaler l'erreur et nous aider à la combattre. La Revue des Religions ouvre largement ses portes à tous les écrivains compétents. Il va sans dire qu'elle entend rester toujours d'une orthodoxie parfaite ; mais sur le terrain des hypothèses, quand il s'agira d'opinions libres et douteuses, elle laisse à ses rédacteurs la liberté la plus complète, avec la responsabilité de leurs écrits.

La Revue se composera ordinairement de deux parties : une partie critique qui aura surtout pour but de relever les erreurs et de répondre aux attaques. Elle aura aussi une partie expositive, dans laquelle nous nous appliquerons à faire connaître les différentes religions qui ont vécu ou qui vivent encore sur le globe, d'après les traditions, les monuments, les livres que la science découvre et traduit tous les jours. Nous aurons soin de donner dans cette exposition les principes de solution aux différentes objections adressées au christianisme.

Nous ne nous dissimulons pas la difficulté et la délicatesse de l'œuvre. Grâce aux savants et précieux concours qui nous seront assurés, grâce aussi à l'excellence de la cause que nous défendons, nous espérons que Dieu bénira nos efforts.

Z. Peisson.

LES

ORIGINES DE L'ISLAMISME

I.

L'Islamisme est la dernière venue des grandes religions. Comme le christianisme, il a des origines pleinement historiques. Nous devons même dire que la clarté absolue de l'histoire enveloppe plus complètement les commencements de l'Islamisme que ceux de la religion chrétienne. Cette différence tient bien moins à l'époque plus récente, qu'à la nature même de la religion de Mahomet, destinée par son principe à être une institution politique, et à devenir un empire défendu et agrandi par le sabre. Tandis que le christianisme se propageait à l'intérieur de l'empire romain par la prédication apostolique, ne causant d'autre trouble que celui que la conscience libre apporte nécessairement dans une société qui l'ignore et qui prétend régir les âmes comme elle gouverne les corps, l'Islamisme commençait par la guerre et la conquête. Son fondateur exerçait une autorité royale, et les commandeurs des croyants ont été, dès l'origine, des chefs d'état et des conquérants. Il n'est donc pas étonnant que leurs noms, leurs actes et les évènements de leur vie aient été recueillis par l'histoire générale du monde, tandis que tout ce qui concerne les Apôtres et leurs successeurs n'a été conservé que par la tradition spéciale de l'Église, et ne s'est mani-

festé en dehors que par intermittence. Il est facile de comprendre pourquoi Tacite et Suétone n'ont parlé qu'incidemment du Christ et n'ont pas nommé les Apôtres, tandis que les historiens de l'Arabie et même ceux de l'empire d'Orient sont remplis des hauts faits d'Abu-Bekr et d'Omar.

On peut attribuer à un autre motif la plus grande abondance de traditions certaines sur les origines qui se trouvent dans l'Islamisme.

Les premiers chrétiens avaient leurs regards fixés sur la vie future. La croyance à la *Parousie*, au retour prochain du Christ, était très répandue dans les premiers siècles. Cette croyance dont le Sauveur semble avoir permis l'existence, sans cependant en affirmer l'objet, que saint Paul semble avoir posée comme donnée de ses raisonnements, quelle que fût d'ailleurs sa conviction personnelle, et contre les conséquences de laquelle saint Pierre a dû prémunir les fidèles, avait pour effet de détourner les chrétiens des préoccupations historiques : à quoi bon écrire l'histoire d'un monde qui va finir ? C'est pour les générations postérieures que l'on conserve les souvenirs et qu'on les met par écrit ; si le monde doit finir, avec la génération actuelle, à quoi bon se donner cette peine ? C'est, nous le pensons, l'explication des nombreuses lacunes de l'histoire ecclésiastique des premiers siècles et du silence de certaines grandes églises, telle que celle d'Alexandrie, sur leur fondation et sur leurs premières origines.

Les musulmans n'avaient point une préoccupation pareille. C'est à l'empire de la terre qu'ils prétendaient tout d'abord ; le bonheur céleste promis aux guerriers frappés pour la cause de l'Islam, n'était que l'accessoire. Ils croyaient sans doute à la fin du monde, et la

doctrine du retour de Jésus-Christ avait pris dans leur croyance la forme de l'espoir de l'avènement du Mahdi. Mais ils rejetaient ces évènements dans un avenir lointain, et rien ne les empêchait, tout au contraire les portait à conserver et à fixer les annales de la religion qui était en train de conquérir l'univers.

M. Renan, dans ses Études religieuses, a cherché à tirer, de cette plus grande clarté des origines de l'Islamisme, un argument contre la certitude des miracles de l'Évangile. Voici son raisonnement. L'Islamisme nous présente le type unique d'une religion dont les origines sont absolument historiques; or, ces origines ne sont nullement miraculeuses; les légendes qui attribuent à Mahomet des prodiges et des merveilles sont postérieures. Donc, il doit en être de même de toutes les religions, et si les récits les plus anciens relatifs à Jésus-Christ contiennent des miracles, c'est que ces récits sont déjà postérieurs à la formation d'une légende (1).

La réponse à cet argument est très simple. Si nous devons reconnaître que la clarté historique sur les origines est plus grande dans l'Islamisme que dans le christianisme, il ne s'ensuit pas qu'elle soit nulle ou insuffisante dans cette dernière religion. Nous con-

(1) Renan. *Etudes d'histoire religieuse*, page 230 : « La critique en général doit renoncer à rien savoir de certain sur le caractère et la biographie des fondateurs de religions. Pour eux le tissu de la légende a entièrement couvert celui de l'histoire... Il n'en est point de même pour Mahomet. » Et à la page 208 : « J'ai longuement insisté sur l'infirmité naturelle de l'Islamisme : il y aurait injustice à ajouter qu'aucune religion ni aucune institution ne résisterait à l'épreuve que nous pouvons faire subir à celle-ci. Quel prophète tiendrait contre la critique, si la critique le poursuivait comme la nôtre, jusque dans son alcove? Heureux ceux que couvre le mystère, et qui combattent retranchés derrière le nuage. »

naissons certainement beaucoup mieux l'histoire du siècle de Louis XIV que celle du siècle d'Auguste ; nous avons une beaucoup plus grande abondance de documents sur la première. S'ensuit-il que la seconde soit douteuse, et que les évènements racontés par l'histoire et confirmés par les inscriptions puissent être le moins du monde contestés ? De même, si nous avons plus de documents sur l'Islamisme, nous en avons sur le christianisme une quantité suffisante pour connaître son origine avec certitude. Les épîtres non contestées de saint Paul ont été écrites à peine quinze ans après la Passion et attestent la résurrection du Christ avec une pleine évidence.

Les trois Évangiles synoptiques eux-mêmes ne peuvent avoir été écrits, de l'aveu même des rationalistes, après la destruction de Jérusalem. Sans entrer plus avant dans cette discussion critique, contentons-nous de répéter que la surabondance de clarté historique des origines du mahométisme n'infirme, en aucune manière, la suffisance des preuves relatives aux faits évangéliques.

Il y a d'ailleurs une autre réponse à la théorie de M. Renan. Il n'est nullement étonnant que l'on ne trouve rien de miraculeux dans les origines de l'Islamisme. Une religion qui n'impose aucun mystère à l'esprit, qui permet dans une large mesure la satisfaction des passions et qui a pour principe d'être propagée par la force, n'a aucun besoin de s'appuyer à l'origine sur des faits miraculeux. Ses moyens d'action, du moment qu'elle existe, sont de l'ordre naturel ; il n'y a nul besoin d'en supposer qui soient d'un autre ordre : on comprend donc que Mahomet ait pu déclarer, qu'il n'était pas envoyé pour faire des miracles. Les légendes merveilleuses qui se sont attachées à son nom, sont un

élément tout à fait accessoire et qui par conséquent ne doît pas être présumé primitif.

Tout autres sont les conditions de la propagation du christianisme. Imposant à tous les esprits le joug des plus accablants mystères, prêchant un Dieu crucifié, soumettant tous les hommes, quelle que fût leur dignité, à une loi de continence inconnue jusque là dans l'univers, et n'ayant d'autre moyen d'action que la prédication, et d'autres apôtres que des hommes appartenant à la classe populaire et à une race méprisée, le christianisme n'avait aucun moyen d'action naturel assez efficace pour expliquer son rapide développement. On est donc conduit, en présence du problème soulevé par ce fait unique, à chercher au-dessus de la nature, la cause de cette propagation inouïe. Et comme les documents authentiques constatent que l'objet principal de la prédication apostolique était le grand miracle de la résurrection du Christ, la question du surnaturel, exclue par sa nature même des origines de l'Islamisme, se pose nécessairement pour celles du christianisme. Le miracle, dans la formation de la croyance chrétienne n'est plus un accessoire ; il est le fond même et le motif principal de la croyance. Aussi pour l'éliminer des origines, il faut faire de véritables tours de force de critique passionnée ; M. Renan le sait mieux que tout autre, puisqu'il s'est attaqué de face à ce redoutable problème.

L'argumentation ou plutôt l'insinuation qu'il fait dans ses études religieuses relativement à la différence entre l'historicité des origines de l'Islamisme et celle du christianisme est donc un pur sophisme ; c'est un passage de *genere ad genus*. Il a assimilé deux ordres de faits tout à fait dissemblables.

Notre but dans cette étude n'est pas de réfuter cet argument ; ce que nous venons de dire suffit. C'est une autre question que nous voulons traiter. Nous voulons chercher si les origines de l'Islamisme favorisent ou contredisent la théorie à la mode de l'évolution nécessaire et progressive des idées religieuses dans l'humanité.

Nous voulons nous demander si l'Islamisme est un produit fatal de ses antécédents religieux historiques, ou bien s'il faut attribuer à des circonstances accidentelles et en particulier au caractère personnel de Mahomet et aux circonstances de sa vie, l'apparition sur la scène de l'histoire de cette religion si puissante et si vivace, qui serait devenue maîtresse du monde civilisé, si elle n'avait rencontré sur sa route l'épée de Charles Martel, la prouesse des croisés, et dans des temps plus récents, l'héroïsme de Jean Sobieski.

Pour cela, nous examinerons d'abord l'état de l'Arabie avant Mahomet.

Nons chercherons ensuite à voir comment s'est formée la conviction de la doctrine de ce personnage si puissant par son action sur ses semblables, et enfin comment son idée a pris corps et est devenue une croyance sociale et une institution politique et religieuse à la fois.

I

Au point de vue politique, l'Arabie était divisée en trois grandes régions. Au sud, le royaume d'Yémen, gouverné jusqu'en l'an 300 par la dynastie de Tobbas. Ce royaume avait exercé une sorte de suzeraineté sur

le centre de l'Arabie, mais dans les derniers siècles, son autorité s'était affaiblie.

Au Nord les deux royaumes d'Hira et des Ghassanides, fondés vers l'an 120 de l'ère chrétienne par des Arabes de l'Yémen, émigrés à la suite d'une inondation provenant de la rupture d'une digue. Le royaume d'Hira, placé à cheval sur l'Euphrate, était généralement allié des Perses dans leurs guerres contre les Romains. Les chefs Ghassanides au contraire recevaient de l'empereur de Constantinople l'investiture à titre de phylarques, et étaient placés sous l'influence romaine et chrétienne.

Le centre de l'Arabie, le Nedjed, et l'Hedjaz était, nonobstant les prétentions des souverains Hymiarites de l'Yemen, dans une complète indépendance et le plus souvent dans une anarchie à peu près absolue.

Un grand nombre de tribus nomades erraient dans ces régions. Les villes d'Iatreb et de la Mecque, les plus grandes de l'Arabie, passaient alternativement entre les mains des tribus momentanément les plus puissantes. La famille des Koreischites avait usurpé depuis plus d'un siècle la garde du temple vénéré de la Kaaba. Un peu d'ordre et de justice ne se maintenait que grâce à l'usage de la vengeance des crimes confiée aux parents de la victime.

Au dehors, l'Arabie subissait l'influence de trois puissants empires. Celui des Perses ne paraît pas avoir agi sur les idées religieuses des Arabes, mais il exerçait une action politique, et le royaume d'Yémen fut plusieurs fois conquis par les Sassanides. Le Negusch d'Abyssinie était souvent en guerre avec les Arabes et ses armées établirent quelquefois sa domination passagère sur le sud de l'Arabie.

L'empire romain avait comme vassaux les Ghassa-

mides, et bien que ses armées ne se soient point hasardées à traverser le désert, cette immense puissance et cette civilisation brillante ne pouvaient manquer d'exercer de loin un grand prestige.

Telle est, vue dans son ensemble, la situation politique de l'Arabie au moment de la naissance de Mahomet.

Ajoutons, pour être complets, que certains symptômes d'une tendance à la formation d'une unité nationale arabe se manifestaient déjà, et auraient permis à un observateur intelligent de pressentir comme possible, bien que nullement nécessaire, l'éclosion d'un sentiment patriotique et national qui n'existait encore qu'en germe. Le plus frappant de ces symptômes est certainement le développement de la poésie.

La littérature poétique ante-islamique est assez considérable et très brillante.

Les historiens arabes parlent aussi de sortes de congrès ou de tournois poétiques où l'on venait des régions les plus éloignées.

Ce mouvement littéraire contribua à fixer la langue arabe et à répandre, dans la plus grande partie de la péninsule, le dialecte unique des environs de la Mecque, dont l'arabe moderne est issu.

Mais comment cette unité devait-elle se former ? Était-ce comme en Grèce, par une simple confédération des peuples de même langue ?

Était-ce sous la forme d'une monarchie militaire ou d'une association de tribus ayant pour but le pillage ? Une idée religieuse devait-elle être le ciment de cette unité nouvelle ?

Enfin cette unité elle-même devait-elle se réaliser, et la tendance à constituer une nation, n'aurait-elle pas été vaincue dès l'origine par les tendances con-

traires, par la rivalité et la haine des tribus, et par cet amour de l'indépendance individuelle si puissant chez les Arabes ?

En fait, l'unité nationale de l'Arabie a été éphémère, la péninsule s'est du temps même des Califes, divisée de nouveau en peuplades indépendantes, et tandis que la langue créée par les poètes ante-islamites de l'Arabie, est devenue la langue sacrée de tous les pays musulmans, l'Arabie elle-même est retombée dans l'état d'anarchie et de barbarie où elle était avant Mahomet.

Les prévisions qu'on avait pu tirer de cette tendance à une unité nationale étaient donc bien incertaines.

C'était une simple possibilité: aucune force prédominante ne la transformait en nécessité.

II

La division religieuse n'était pas moins grande en Arabie que la division politique. Trois grandes religions se partageaient la croyance des populations. Le paganisme régnait depuis un temps immémorial. Les Arabes adoraient les rochers, les pierres, les planètes.

Le fétichisme a toujours existé chez les nomades grossiers. Depuis qu'une civilisation un peu supérieure s'était développée, l'idolâtrie s'était superposée au fétichisme.

De nombreuses statues de divinités très diverses, masculines et féminines, étaient adorées dans les principales villes et bourgades.

Le sanctuaire le plus vénéré de toute l'Arabie, lieu de pèlerinage consacré par une antique tradition, comptait, dit-on, plus de trois cent soixante idoles

rangées autour d'un fétiche principal, la grande pierre sur laquelle, selon la tradition, Abraham avait sacrifié.

Le culte qui s'accomplissait dans la ville sainte de la Mecque présentait tous les caractères d'un paganisme indigène.

On baisait la pierre noire, on en faisait sept fois le tour en l'honneur sans doute des sept planètes. Un autre usage consistait à aller visiter la colline d'Arafat, dans les environs de la Mecque, et à revenir en faisant plusieurs autres stations, en jetant des pierres dans certains endroits désignés; le voyage était terminé par un sacrifice.

Plusieurs mois de l'année étaient destinés à ce pèlerinage et considérés comme sacrés.

Les guerres étaient suspendues pendaut ces périodes saintes. Les environs de la Mecque étaient aussi considérés comme un territoire sacré.

Le paganisme avait donc acquis en Arabie, grâce à la Mecque et au pèlerinage de la Kaaba, la forme d'un culte national ayant un centre unique.

Ce culte avait d'ailleurs été rattaché d'assez bonne heure aux traditions juives. Abraham avait, disait-on, sacrifié sur la Kaaba : Ismaël avait fondé la Mecque. Abraham avait le premier inauguré l'usage de jeter des pierres contre Satan.

Etait-ce par une tradition spéciale et directe provenant des tribus descendant d'Abraham, que la connaissance du nom de ce patriarche et de celui de son fils étaient répandues en Arabie ; ou bien est-ce à une époque plus récente que des idées juives ont été adoptées par les Arabes ? C'est une question très douteuse comme nous le dirons tout à l'heure. L'influence juive a été considérable en Arabie, pendant les premiers

siècles après l'ère chrétienne, et il est permis de supposer que ce sont eux qui ont appris aux Arabes, leur parenté mutuelle par Abraham et Ismaël ou par Abraham et les enfants de sa seconde femme Cethura, mère des Madianites.

Néanmoins le voyage d'Abraham à la Mecque était, longtemps avant Mahomet, un récit universellement admis auquel il est fait allusion dans le Koran comme a un fait incontesté.

Une question analogue peut-être posée à l'égard de l'idée du Dieu suprême, sous le nom d'Allah, ou d'Allah Taalla. Est-ce bien un culte originellement arabe ou une importation juive ou chrétienne? Allah est le nom commun de la divinité, le synonyme d'El; en hébreu, certaines divinités paraissent avoir été désignées sous ce nom; mais rien dans les monuments et les inscriptions très anciennes n'indique clairement la notion d'un Dieu suprême.

Au temps de Mahomet néanmoins cette notion existait, et Abraham fondateur de la Kaaba était considéré comme le serviteur d'Allah.

Seulement on n'attribuait pas à ce Dieu la volonté, si clairement exprimée par le Dieu des Juifs, d'être adoré seul et sans divinité rivale, et de prohiber les représentations figurées. Le paganisme des habitants éclairés de la Mecque, au temps de Mahomet, pouvait donc être associé à une doctrine théiste analogue à la doctrine de Platon chez les Grecs (1). Rattachée ainsi d'une part au Dieu suprême et d'autre part à Abraham, la religion nationale des Arabes pouvait paraître

(1) Sprengel cite un hymne religieux ante-islamique dont le caractère est absolument théiste et qui ressemble à un psaume biblique.

comme une sorte d'hérésie du culte patriarcal. Néanmoins elle admettait formellement la multiplicité des dieux, les divinités féminines (les filles d'Allah) et les idoles.

Ce sont ces croyances et ces usages formellement païens que Mahomet a dû plus tard déraciner.

A côté du paganisme uni à des traditions bibliques, on rencontrait en Arabie le judaïsme proprement dit. Depuis la ruine de Jérusalem par Titus, les Juifs s'étaient répandus dans le monde entier : ne trouvant pas en Arabie de grands états constitués, ils y formèrent des tribus indépendantes. C'est surtout aux environs de Yatreb (Médine) que les Juifs formaient des tribus nombreuses, adonnées au commerce et comme on peut le prévoir, d'après les instincts et les aptitudes de la race, ayant acquis de grandes richesses.

Au sud, le royaume d'Yémen fut également envahi par les Juifs. Vers l'an 206 de J.-C. le roi Hymiarite Aboucarib de la dynastie de Tobbas ayant assiégé Yatreb, embrassa lui-même la foi des vaincus, et propagea le judaïsme dans l'Yemen. Abounowas, roi du même pays, qui vivait au cinquième siècle, embrassa également la foi de Moïse, et persécuta violemment les chrétiens : on lui attribue le massacre de plus de vingt mille chrétiens du pays voisin de Nadjran.

Enfin, le christianisme, religion dominante des pays limitrophes de tous les côtés de l'Arabie, sauf sur le bas Euphrate, avait fait de nombreux prosélytes. Le royaume des Ghassanides était devenu chrétien depuis le quatrième siècle ; la conversion de ce pays paraît avoir suivi l'avènement officiel du christianisme dans l'empire romain sous Constantin. Le royaume de Hira

avait déjà été en partie converti par l'effet des prédications de saint Siméon-Stylite au commencement du Ve siècle. Au VIe siècle le roi Noman V fut lui-même chrétien.

Dans l'Yemen, le christianisme fut prêché vers 343 par Théophile envoyé de l'empereur Constantin. C'est probablement à la suite de ces prédications qu'eurent lieu les nombreuses conversions du pays de Nadjran, et ce fut la communauté chrétienne ainsi fondée qui subit sous Abounowas une si terrible persécution (524).

A la suite du massacre des chrétiens par ce roi juif, l'empereur Justin I, impuissant pour venger avec ses propres armées le sang de ses correligionnaires, s'adressa au Negusch d'Abyssinie qui professait le christianisme sous la forme spéciale de l'hérésie eutychienne, et le pria de venir en aide aux chrétiens. Le Negusch envoya dans l'Yemen une armée de 70.000 hommes, et le pays entier fut conquis et soumis à un gouverneur chrétien. Le successeur de ce gouverneur Abrahah-el-Aschram conçut le projet de soumettre toute l'Arabie à la foi de l'Evangile. Par ses ordres l'évêque de Dhafas rédigea un code de lois, une église fut construite à Saana avec la plus grande munificence. Elle était destinée à détroner la Kaaba.

Enfin l'an 570, l'année fameuse dite de l'éléphant, celle où naquit Mahomet, Abraha mit le siège devant la Mecque, afin de détruire ce sanctuaire de l'idolâtrie. Mais il fut vaincu, et après sa mort, les peuples de l'Yemen cherchèrent à secouer le joug des Abyssins. Ils y réussirent, grâce à l'appui du roi de Perse Chosroes-Parviz dont ils devinrent les sujets ; les Abyssins furent entièrement chassés en 597.

L'Evangile n'était donc pas inconnu des Arabes.

C'était à leurs yeux une doctrine étrangère, venue du dehors, plus éloignée que le judaïsme du courant général de la pensée religieuse nationale, mais elle avait de nombreux adhérents.

Sous quelle forme le christianisme se présentait-il aux Arabes ?

Les hérésies étaient nombreuses à cette époque dans l'Orient, et il était difficile à ceux qui ne voyaient l'Eglise que du dehors de discerner l'orthodoxie catholique. Au milieu des discussions subtiles du 6e et du 7e siècle, le seul signe bien évident de cette orthodoxie était l'union avec l'évêque de Rome. Or, ce signe ne pouvait guère être apercu des Arabes. C'était donc sous la forme confuse de sectes qui s'excommuniaient mutuellement que la religion de Jésus-Christ leur apparaissait. Au nord de l'Arabie prédominaient le Nestorianisme et les hérésies voisines, dont le caractère était d'abaisser l'humanité du Christ en la séparant de la divinité. Au sud, en Egypte et en Abyssinie régnait l'Eutychianisme dont la tendance était opposée.

Deux hérésies spéciales sur la sainte Vierge ont existé sur la frontière de l'Arabie, probablement chez des chrétiens de race arabe. Les Anti-dico Marianites niaient sa virginité perpétuelle. Les Collyridiens, ou plutôt les Collyridiennes, car ce sont des femmes qui professaient spécialement cette erreur, considéraient la sainte Vierge comme une divinité et lui offraient des sacrifices.

D'autres doctrines plus anciennes avaient exercé leur influence sur les chrétiens arabes. Le judéo-christianisme ébionite, qui mettait la loi de Moyse au dessus de l'Evangile, et qui reconnaissait le Christ comme un prophète et admettait sa naissance miraculeuse, en niant sa divinité, avait régné longtemps sur

les confins de la Syrie. C'est dans cette doctrine que Mahomet paraît avoir puisé la plupart de ses idées sur le christianisme, son fondateur, ses origines et ses dogmes. L'Elkesaisme, branche spéciale de l'ébionitisme, se distinguait, au milieu de beaucoup de conceptions bizarres, par l'idée d'une série de prophètes successifs, d'Adam à Jésus-Christ ayant une autorité à peu près égale. C'était une conception qui conduisait naturellement à reconnaître un nouveau prophète en Mahomet.

Enfin le Hanyfisme était une doctrine plus récente, spécialement arabe. C'était une secte monothéiste provenant des Esseniens, qui avait perdu la connaissance de la Bible, mais qui avait conservé une série de traditions et prétendait remonter à Abrabam.

Ces divisions de sectes devaient certainement beaucoup nuire à l'action du christianisme sur les Arabes. Ils devaient être portés à ne voir dans les sectes chrétiennes que des religions particulières et locales. L'image de la sainte Vierge et celle de Jésus-Christ étaient sculptées sur des colonnes de la Kaaba de la Mecque au milieu d'une foule d'idoles païennes.

Telles étaient les trois grandes religions qui se partageaient l'Arabie. Chacune avait sa forme extérieure et rituelle qui aurait permis à un voyageur de la discerner d'un seul regard. Là où régnait le judaïsme, absence complète d'images aussi bien peintes que sculptées ; la représentation de l'homme semblait un sacrilège. En pays païen on rencontrait partout l'idole, la statue sculptée et taillée. En pays chrétien, point d'images taillées, l'Orient chrétien les a toujours exclues de son culte, mais en revanche, des images peintes sur les murailles des églises et devenues l'objet d'un culte extérieur très actif et très fréquenté;

on s'inclinait, on s'agenouillait devant elles, on les baisait avec respect, on les encensait. Nous ne sommes pas loin de l'époque de la grande réaction des iconoclastes contre le culte des images.

III

Nous voici arrivés à la question capitale que nous voulons essayer de résoudre.

Cet état politique et religieux, que nous venons de décrire, était-il par lui-même la cause suffisante du grand mouvement religieux qui a commencé sous l'impulsion de Mahomet ?

Mahomet n'a-t-il été que l'instrument d'une sorte de fatalité évolutive ? Son rôle a-t-il consisté à lever les vannes d'une digue pour laisser passer un courant qui tendait à s'écouler ? Ou bien a-t-il été réellement inventeur et créateur ? Est-ce lui qui est la vraie cause de cette grande révolution religieuse qui a changé la croyance d'une si grande partie de l'univers ?

L'Islamisme s'est-il produit spontanément et se serait-il produit sans Mahomet par l'action d'un autre fondateur qui se serait rencontré à sa place ? ou bien est-ce Mahomet qui a créé l'Islamisme ?

On comprend la gravité de cette question. Elle touche à la grande question historique de l'influence relative des grands hommes et des idées puissantes dans les changements moraux et matériels, religieux et sociaux de l'humanité.

Le rôle de l'idée, de la loi, est-il plus grand dans ces événements que celui de la liberté humaine, ou que l'action de cette Providence spéciale, qui fait naître, conserve ou laisse périr les grands hommes ?

Les deux plus récents historiens de Mahomet ont adopté, relativement à cette question, des opinions diamétralement opposées.

Selon Muir, il n'y avait avant Mahomet que les matériaux de l'Islamisme. Mahomet est l'ouvrier qui les a forgés. Il a dépendu de lui que l'Islamisme ait vu le jour. S'il s'était fait chrétien ou Juif, il aurait pu être un saint, un martyr ; il aurait pu contribuer à propager sa conviction en Arabie. La religion spéciale qu'il a fondée, et qui a remué l'univers n'aurait jamais existé. C'est Mahomet qui a créé l'Islamisme, ce n'est pas l'Islamisme, ni un esprit musulman préexistant qui a formé Mahomet.

Aux yeux de Sprengel, au contraire, Mahomet n'a fait que suivre le courant des esprits de son temps. L'Arabie ne pouvait devenir chrétienne parce que l'esprit sémitique est opposé à la conception des mystères, et que les discussions sur la Trinité et l'Incarnation lui répugnaient. Elle serait devenue juive plus volontiers, à cause de la simplicité du dogme mosaïque ; mais le judaïsme était une religion nationale trop étroite pour un culte devant embrasser tous les peuples. En outre, depuis la ruine de Jérusalem, le judaïsme était devenu une religion sombre, un mysticisme plein de tristesse.

Mais si l'Arabie répugnait à adopter l'une et l'autre des deux religions monothéistes, elle éprouvait un grand besoin de posséder, sous une forme religieuse concrète, les vérités communes à ces deux religions.

La nation arabe éprouvait le besoin d'adorer exclusivement l'Être unique, supérieur à tous les autres êtres : elle sentait aussi la nécessité d'une rétribution, impossible si l'on n'admet pas l'immortalité de l'âme ; elle sentait enfin que ces vérités devaient être

appuyées sur une autorité divine. Ces doctrines, base d'un gouvernement raisonnable et moral de l'univers, étaient de vraies nécessités morales. Une autre nécessité s'imposait à l'intelligence, celle de la croyance à une religion antique et primitive, base historique des religions postérieures.

Il fallait donc aux Arabes une religion qui fut un christianisme sans mystères, un judaïsme sans cérémonies rituelles et sans étroitesse nationale, et qui fut la continuation de la religion des patriarches. Sprengel applique aux religions le principe des économistes : que la production augmente ou diminue dans la proportion des besoins.

Il admet aussi le principe imaginé par Lamarck : que les organes sont créés par les besoins. Enfin, pour lever une objection qui naîtrait facilement dans tous les esprits, il observe qu'à notre époque la force sociale prédominante, c'est celle qui augmente le confortable et les agréments de la vie ; tandis que dans l'obscurité des débuts du moyen-âge, les hommes cherchaient principalement leur bonheur dans des objets atteints par l'imagination, et que les forces sociales prédominantes étaient celles qui leur présentaient ces objets dans lesquels ils trouvaient leur plus vive jouissance.

Sa conclusion est que l'Islamisme était une nécessité, que la doctrine musulmane préexistait en puissance et avait déjà ses représentants parmi les Hanyfistes et que Mahomet n'a fait que suivre un courant qui existait avant lui.

Telle est la question que nous croyons devoir soumettre à un sérieux examen. Nous pouvons dire d'avance que nous croyons Muir beaucoup plus près

de la vérité que Sprengel. Mais peut-être l'une et l'autre solution nous paraîtront-elles insuffisantes.

Comme nous l'avons dit, l'Islamisme, étant donné son action sur les âmes, s'explique sans miracle, grâce à la satisfaction qu'une idée simple donne aux intelligences grossières et à sa tolérance pour les passions humaines.

Mais la conception d'une telle forme religieuse, si bien adaptée aux instincts, non seulement d'une race, mais de l'humanité entière, quand elle est arrivée à un état de civilisation inférieure, de demi-barbarie, la création d'un si puissant et si habile instrument de guerre contre l'Évangile, n'est-elle pas une œuvre de génie, qui dépasse la puissance intellectuelle de Mahomet lui-même, tel que l'histoire nous le présente?

Nous étudierons le problème sous ses diverses faces, sans parti pris, prêts à adopter ce qu'il y a de vrai dans les explications données avant nous, prêts aussi à reconnaître notre ignorance plutôt que de nous contenter de solutions certainement insuffisantes.

L'abbé DE BROGLIE.

(*A suivre*).

LA SCIENCE DES RELIGIONS

A L'UNIVERSITÉ DE LEYDE

Au mouvement, ou pour mieux dire au chaos d'idées qui, de 1825 à 1860, fit passer le protestantisme orthodoxe au rationalisme libre-penseur, la Hollande a participé pour une large part. Il était donc naturel que, dans la science des religions destinée à remplacer la théologie démodée des sectes, les universités néerlandaises, et en particulier celle de Leyde, prissent dès l'abord une place considérable. On doit même accorder davantage, car le vieux pays protestant, si longtemps incorruptible gardien des doctrines ailleurs proscrites et refuge classique de prétendus martyrs de la liberté de conscience, a été le vrai berceau de la nouvelle école qui s'en va demander à l'étude *des religions* ce qu'elle prétend ne trouver dans *aucune religion* et ce que, pour elle, la religion catholique surtout est impuissante à fournir.

C'est à M. C. P. Tiele, professeur à l'université de Leyde, que revient, sans contestation possible, la participation la plus active dans la fondation de la science récente des religions, et que l'on doit reconnaître la plus haute autorité pour l'exposé de ses principes et de sa méthode. Son *Manuel* fut longtemps le premier et le seul ouvrage d'initiation : aussi le succès lui est-il venu de partout. En moins de dix ans, huit éditions

ont vu le jour : deux en hollandais, une en allemand, trois en anglais et deux en français.

M. Tiele jouit en France d'une très grande notoriété qu'il doit à son traducteur, M. Maurice Vernes, qui, par deux fois, en 1876 et en 1885, a livré le *Manuel* au public français. Les apologistes ont parfois rencontré sur leur chemin les théories émises dans cet ouvrage, mais la réfutation n'en a pas, que nous sachions, été présentée jusqu'à ce jour d'une façon complète (1).

Ces pages essaieront de mettre en évidence ce qu'un catholique doit penser de l'ouvrage de M. Tiele et de son enseignement à l'université de Leyde. Du même coup, elles préciseront la valeur des principes fondamentaux et des thèses capitales de la science dite des religions. Et ce, non sans profit, sans doute, pour la foi de plusieurs. Car si, à première vue, le *Manuel* peut paraître un livre assez inoffensif et, en outre, si la valeur scientifique de l'auteur dispose à accepter de confiance toutes ses assertions, un examen plus approfondi mène à des surprises inattendues. On demeure stupéfait de rencontrer en grand nombre les théories hasardées et les affirmations gratuites, que la science a le droit de désavouer.

Il n'est pas possible non plus de faire fond sur la déclaration d'impartialité du professeur de Leyde. Si, plus prudent, ou peut-être plus sceptique que certains de ses confrères en hiérographie, il assure que, pour lui, la science des religions n'est au service d'aucun

(1) On doit citer, et nous en ferons notre profit, plusieurs pages de l'excellent livre de M. l'abbé de Broglie, *Problèmes et conclusions de l'histoire des religions*, 2e éd, 1886, pp. 64-70, puis la brochure du même auteur. *La Définition de la religion* et enfin M. l'abbé Vigouroux dans *La Bible et les découvertes modernes* et *Les Livres saints et la critique rationaliste*.

système préconçu, on doit sous ces apparences d'indifférence froide, dévoiler des tendances spécieuses qui, pour un auditeur naïf ou un lecteur trop confiant, offrent non moins de danger que les affirmations les plus catégoriques et les moins déguisées.

En effet, quand M. Tiele soutient que la thèse de l'évolution et du développement indéfini est aussi vraie sur le terrain de l'idée religieuse que sur le domaine de la civilisation générale, quand l'esquisse historique du développement interne et la comparaison des divers cultes universalistes tendent, dans la pensée de M. Tiele, à démontrer que le christianisme européen est le simple syncrétisme des religions sémitiques et aryennes, enfin quand on voit de quelle étrange façon M. Tiele, lui Remontrant et ancien pasteur protestant à Rotterdam, traite le culte d'Israël, ne faudra t-il pas conclure logiquement, que M. Tiele, alors même qu'il ne le déclare point en termes formels, est convaincu de la vérité toute relative des dogmes catholiques, qu'il rêve une transformation du christianisme et qu'à ses yeux la valeur de la Bible se trouve ramenée aux proportions d'un livre tout humain, au même titre que les Védas, l'Avesta Zend, la Tripitaka, les Kings ou le Coran ?

Mais que deviennent en tout cela la vraie science et la science critique ? On en jugera, car en restant sur ce terrain, il est aisé de s'inscrire en faux contre toutes les thèses qui viennent d'être énoncées et qui résument le cours d'histoire des religions professé à l'université de Leyde. En particulier, faut-il admettre un progrès indéfini dans l'évolution religieuse ? Que penser de la définition de la religion proposée par M. Tiele et de son hypothèse de l'animisme primitif ? Comment qualifier ses fantaisistes aperçus sur le culte

d'Israël et ses assertions relatives à la prétendue influence de l'avestisme sur le judaïsme? Que dire enfin de sa fausse conception des origines du christianisme?

I.

La théorie du progrès religieux indéfini.

Comme tous les rationalistes, M. Tiele met à la base de son système, pour expliquer l'origine et la nature du sentiment religieux, la thèse du progrès indéfini. Voici les formes spéciales que cette thèse revêt sous sa plume.

« Différentes raisons rendent vraisemblable que, à la plus ancienne religion, qui n'a laissé que de faibles traces, a succédé une période où dominait généralement l'animisme (1), lequel aboutit de bonne heure, chez les nations civilisées, aux religions nationales polythéistes reposant sur une doctrine traditionnelle. Plus tard seulement sortirent çà et là du polythéisme des religions nomistiques fondées sur une loi ou écriture sainte et dans lesquelles le polythéisme cède plus ou moins la place au panthéisme ou au monothéisme (3). »

C'est-à-dire que toutes les transformations subies par les religions furent le résultat d'un développement naturel, qu'il ne faut pas chercher à expliquer autrement leurs origines. En un mot, et M. Tiele le déclare sans détour, l'hypothèse de l'évo-

(1) Le second paragraphe examinera en détail cette affirmation relative à l'animisme primitif.

(2) *Manuel*, pp. 7, 8.

lution forme le point de départ de l'histoire des religions (1).

Eh bien, ce point de départ est inadmissible et il doit être repoussé non seulement au nom de la doctrine révélée, mais par tout esprit non prévenu qui s'en tient aux données positives et certaines de la critique historique, sans faire de violence à leurs conclusions légitimes. Les faits contredisent la genèse des religions telle que l'esquisse M. Tiele.

Il n'est pas nécessaire d'avoir compulsé longtemps les documents historiques qui nous restent des religions des grands peuples de l'antiquité pour se convaincre que nulle part l'histoire ne dépose en faveur de ce prétendu progrès indéfini se poursuivant sans interruption et amenant avec lui une doctrine et une morale de plus en plus parfaite.

En Égypte et en Chine, les monuments des premiers âges constatent une croyance relativement pure alors que les temps postérieurs ont vu les plus grossières superstitions.

Que dire de l'Inde et de ses mille variations philosophiques et religieuses ? Assurément, le mélange d'immoralité, de barbarie et d'ignorance qui fait le fond de l'hindouisme moderne n'est pas un progrès sur la théogonie des Védas et l'enseignement de Bouddha. M. Tiele ne le nie pas d'ailleurs et il reconnaît dans son ouvrage (2), que les sectes modernes font, dès aujourd'hui, retour aux cérémonies de l'ancien brahmanisme, « à des conceptions et à des usages qui appartiennent à un point de vue inférieur du développement religieux » Bien plus on y voit s'y dévelop-

(1) *Ibid.*, p. 6.
(3) *Ibid.*, p. 224.

per un culte de la divinité qui n'est qu'un lointain souvenir de l'adoration des déesses (1). Et voici un témoignage peu suspect, celui de M. Max Müller : il connaît les religions de l'Inde et professe, pour son compte personnel, un rationalisme complet. « Les Hindous, dit-il, qui avaient atteint jadis les plus hauts sommets de la philosophie, sont tombés aujourd'hui, en beaucoup de régions de l'Inde, dans l'adoration de la vache et du singe (2). »

Même spectacle au sein de la société éranienne. Zoroastre a des vues élevées et droites. Ses successeurs les ont-ils perfectionnées ? Le mazdéisme dégénère au temps d'Artaxerxès en une honteuse idolâtrie et, sous les Sassanides il n'est plus que magie et ridicule aberration (3).

Viennent ensuite la Grèce et Rome. Peut-être a-t-on ici un commencement de preuve en faveur d'un progrès religieux et l'on peut signaler avec quelque apparence de vérité un développement doctrinal qui va d'Homère à Eschyle, Platon, Marc-Aurèle, les Stoïciens et l'École d'Alexandrie. C'est le grand argument que plaident ceux qui marquent des étapes progressives pour expliquer le passage du paganisme gréco-romain au christianisme, sans recourir à une action surnaturelle.

Il n'est pas possible, dans les limites tracées à ce travail, de préciser en détail la part de réalité et d'exagération qui se mêlent dans ce système. Une

(1) Cfr. de Broglie, *Problèmes et conclusions de l'histoire des religions*, p. 157-161.

(2) *Origine et développement de la religion*, trad. Darmesteter, p. 63.

(3) Voir l'intéressant travail du Dr Casartelli, *La Philosophie religieuse sous les Sassanides*.

seule observation suffira et elle renverse de fond en comble la théorie qui vient d'être rappelée. S'il n'est pas impossible de constater, dans la marche des doctrines gréco-romaines, une certaine évolution qui les épure, il est certain d'ailleurs, que ce perfectionnement n'atteignit jamais la masse du peuple ; il se restreignit toujours à quelques esprits d'élite. Et, dans ce cercle privilégié, l'évolution religieuse fut-elle constamment progressive ? Ou, au contraire, à partir de Platon. les idées ne subissent-elles pas un arrêt, ne viennent-elles pas à déchoir, à ce point qu'aux dernières époques de l'empire romain le monde des intelligences s'égare dans un scepticisme universel ?

Mais, ce qui n'est certainement pas démontré et se dresse en contradiction ouverte avec les faits, c'est l'étrange prétention de réduire le christianisme à un produit naturel et spontané saillant du tronc décrépit du paganisme gréco-romain. La doctrine du Christ se présente avec un caractère d'opposition trop marqué contre le culte, la philosophie et la morale de l'antiquité païenne pour qu'il soit possible d'établir entre la religion nouvelle et celle à laquelle elle succédait une transition prévue et dans l'ordre, quelque chose comme le fruit sortant de la fleur, ainsi que le veut la thèse rationaliste. Il n'y eut pas d'évolution, ce fut une véritable révolution, l'histoire l'atteste.

« Le christianisme en s'introduisant dans l'Empire, dit M. l'abbé Duchesne, n'a pas trouvé la place vide, il lui a fallu arracher de toutes les âmes dont il faisait la conquête, non seulement l'attachement particulier à tel ou tel culte, mais encore une certaine dévotion générale à tous les paganismes qui s'étaient peu à peu croisés ou superposés dans la croyance universelle. A la place de la foi aux anciens dieux, ruinée

par la philosophie ou par l'attrait des dieux nouveaux, il lui a fallu implanter un dogme simple sans doute, mais singulièrement différent de tout ce qu'on admettait jusque-là. Il lui a fallu de plus, et c'était là le principal obstacle, asservir à la loi d'une morale des âmes pour lesquelles, au moins depuis l'invasion des cultes orientaux, la religion avait été avant tout un instrument d'exaltation malsaine et un prétexte à des désordres de toute espèce (1). »

Dans cette esquisse sommaire de la marche de l'idée religieuse à travers le monde, il n'a été tenu compte que des religions attestant par des documents complets leurs tendances et leurs modifications. Mais on en appelle au témoignage des cultes anté-historiques. M. Tiele remonte, dans ses recherches, aux premières manifestations du sentiment religieux. Si la thèse du progrès indéfini s'accommode bien mal, on vient de le voir, des données de l'histoire, elle n'est pas mieux servie par les indications vagues qui planent, si l'on exclut les lumières de la Bible, sur la vie religieuse des populations primitives. C'est un des maîtres de l'hiérographie, le traducteur même de M. Tiele, M. Maurice Vernes qui l'affirme : « Je suis de plus en plus tenté de ranger dans la catégorie de ceux qui sont mal partagés scientifiquement quiconque croit possible de préconiser n'importe quelle explication générale des religions. Il y a certainement moins d'invraisemblance à dire que la religion a commencé par un état premier assez pauvre pour s'élever petit à petit à des systèmes aussi compliqués qu'élevés qu'à

(1) *Les Origines chrétiennes.* Leçons d'histoire ecclésiastique professées à l'École supérieure de théologie de Paris en 1878-79 et en 1880-81, p. 9.

soutenir la thèse opposée. Ce n'est là toutefois qu'une hypothèse absolument gratuite. (1) »

La « moindre invraisemblance » dont parle M. Vernes est une suprême concession aux idées courantes, mais l'euphémisme pâlit devant l'accusation finale, à retenir précieusement, que ces idées sont en définitive « une hypothèse absolument gratuite » et qu'elles rangent ceux qui les patronent « dans la catégorie de ceux qui sont mal partagés scientifiquement.

Il est du reste aisé de transformer, pour un esprit sincère, la « moindre invraisemblance » de M. Vernes en une certitude rationnelle, par les considérations suivantes. Elles vont aussi droit à l'encontre de la thèse fondamentale de M. Tiele dont nous essayons en ce moment de dévoiler l'inanité. A la théorie rationaliste du progrès indéfini, la doctrine catholique oppose un système d'évolution dogmatique qui, pour ne pas parler de ses autres avantages, a celui ne ne pas faire violence à l'histoire. Le voici esquissé dans ses grandes lignes : elles donnent une idée de l'ensemble imposant de l'édifice entier.

Malgré les assertions contraires du rationalisme, qui d'ailleurs n'a jamais produit que des affirmations gratuites sans preuve aucune, l'explication la plus admissible de l'origine des conceptions religieuses dans le monde demeure celle d'une révélation primitive monothéiste (2). Cette solution n'est pas, comme on aime à le répéter, admise uniquement par la théologie catholique. Il n'y a pas si longtemps que M. Georges Raw-

(1) *Revue critique*, n° du 28 sept. 1885.

(2) On peut voir le développement plus complet de cette démonstration dans l'ouvrage de M. l'abbé de Broglie, *Problèmes et conclusions de l'histoire des religions*, 2e éd , pp. 78-89.

linson, professeur à l'université d'Oxford, publiait une remarquable brochure intitulée : « *La prédominance primitive des croyances monothéistes* (1), » et donnait à ses recherches sur les plus anciennes régions cette significative conclusion: « l'apparition du monothéisme constaté ou pressenti à l'aurore des cultes les plus primitifs ne s'explique pas sans le fait d'une révélation surnaturelle. » C'était, naguère encore, la position que prenait, dans un débat fameux soutenu contre MM. Réville et Huxley, l'éminent homme d'État dont s'honore l'Angleterre, M. Gladstone (2).

Ainsi, au point de vue purement scientifique et abstraction faite des données de la religion surnaturelle, l'induction d'une révélation originelle l'emporte sur toutes les autres hypothèses. Elle s'impose comme la seule d'accord avec les faits historiques et comme la seule basée sur une exacte connaissance de l'âme humaine et de ses facultés. Si en effet, d'une part, l'homme par les seules puissances rationnelles est capable de saisir l'ensemble des rapports qui l'unissent à Dieu, et si, d'autre part, étant données ses passions, la limitation de ses facultés, l'obscurcissement fatal des vérités dans les masses livrées à elles-mêmes, il demeure impuissant à garder la religion « complètement, pendant un long espace de temps, sans y mêler aucune erreur », suivant la formule si juste du concile du Vatican, il s'ensuit que la meilleure preuve du fait de la révélation est la nécessité morale de cette révélation, le besoin de l'humanité, auquel un Dieu infiniment bon n'a point failli.

(1) *The early Prevalence of monotheistic Beliefs.*

(2) Voir dans *Nineteenth century* du 1er nov. 1885 à fév. 1886, les articles de MM. Gladstone. Réville, Huxley, Max Müller et Drummond.

Partant de la révélation primordiale du monothéisme, il faut se demander quelle religion a réussi à la garder avec plus ou moins d'intégrité.

Est-il besoin de dire que le polythéisme l'a de tout point défigurée ? Aussi bien comme seuls gardiens du monothéisme il ne reste que le judaïsme, l'islamisme et le christianisme.

Les Juifs préservèrent, malgré des défaillances temporaires, avec un soin jaloux, le trésor de la doctrine enseignée au premier homme. Sans doute, le rationalisme, qui sent d'instinct le rôle providentiel du peuple de Dieu dans l'économie des destinés religieuses de l'humanité, met tout en œuvre pour nier le monothéisme hébraïque ou en atténuer l'importance historique. M. Renan, pour se débarrasser du caractère traditionnel de la doctrine d'Israël, avait inventé le monothéisme spontané et naturel du Sémite. Plus récemment, l'exégèse allemande, suivie par MM. Kuenen, Tiele, Reuss et Vernes, a cru se tirer d'affaire en traitant le monothéisme comme une invention des prophètes. Cette opinion sera examinée plus loin. Quant à l'instinct monothéiste, dont M. Renan avait libéralement gratifié la race sémitique, on n'en parle plus que pour mémoire, depuis la spirituelle et radicale réfutation de M. Max Müller.

Il est donc avéré que le monothéisme juif n'est pas un accident ethnographique, et qu'il n'est pas l'œuvre d'une introduction récente. Remontez aux premiers jours de l'histoire d'Israël et vous retrouverez la doctrine d'un Dieu un, toujours le même ; cette doctrine est déjà celle du chef de la race, Abraham, qui, comme le témoigne M. Max Müller, « est le père de tous les monothéistes aujourd'hui répandus par le monde (1). »

(1) *Essai sur l'histoire des religions*, p. 104.

Mais, comme religion, le judaïsme a vécu. Les fils d'Israël ont tourné tous leurs efforts vers la conquête de la matière et la portion intelligente de la race d'Abraham a abandonné les antiques traditions pour se jeter dans les bras de la philosophie rationaliste, dont ils sont partout les plus fervents adeptes, sinon les chefs.

C'est donc à l'islamisme ou au christianisme que se restreint la question de savoir qui perpétue les enseignements de l'ancienne révélation. Il serait oiseux de nous arrêter à discuter la solution.

Voilà comment une considération toute simple et toute rationelle mène à cette conclusion que la religion du Christ est seule la gardienne providentielle de la parole divine qui fut adressée à l'humanité, dès l'aurore de son existence.

A cette vue générale sur la place transcendante que le christianisme occupe dans l'histoire des religions, il y aurait à joindre une rapide esquisse de la thèse d'un développement dogmatique sainement entendu. Car s'il fait rejeter l'hypothèse rationaliste de l'évolution indéfinie, on peut opposer à M. Tiele une théorie du progrès religieux beaucoup plus satisfaisante pour la raison et moins contraire à l'histoire que celle de la libre pensée. En voici un fugitif aperçu : il est emprunté à l'une des pages les plus brillantes d'un excellent ouvrage de M. l'abbé de Broglie, professeur d'histoire des religions à l'Institut catholique de Paris.

« A partir de l'origine de l'humanité, la vérité religieuse, conservée par un petit nombre d'hommes, se sépare des erreurs qui ne sont que les altérations de cette vérité. La vérité et l'erreur se développent toutes deux, dans le cours des siècles, il existe une double évolution religieuse : l'une, celle de l'erreur, consis-

tant dans des changements et des révolutions perpétuelles, dans des progrès et des ruines qui se succèdent alternativement, ou dans des états de décadence qui peuvent durer pendant des siècles nombreux sans qu'il y ait aucun retour vers le bien et l'idéal ; l'autre, celle de la vraie religion, étant un progrès lent, mais continu et perpétuel, ou bien une série de renaissances et de résurrections, mais sans interruption complète du progrès. Le judaïsme des derniers siècles est un progrès sur la religion de Moïse, comme celle-ci sur la religion des patriarches. Le christianisme est un progrès immense et, dans l'Église même, il y a, de l'aveu des grands docteurs, un progrès dans la connaissance de la vérité ; il peut aussi y avoir, si les chrétiens le veulent, un progrès de l'amour, de la foi et par suite une extension plus grande de l'action de la vérité dans l'univers (1). »

La grande erreur du rationalisme c'est de méconnaître ou d'ignorer l'évolution du vrai et du bien pour s'arrêter à celle de l'erreur. On peut donc accuser nos adversaires de laisser dans l'ombre un grand côté de la question qu'ils traitent et, au point de vue scientifique, ce procédé d'élimination n'est pas fait pour leur mériter crédit auprès des esprits qui réfléchissent.

Il faut passer maintenant aux détails du système historique de la religion d'après M. Tiele. L'examen de sa définition de la religion et sa théorie sur la plus ancienne manifestation du sentiment religieux dans le monde nous occuperont d'abord.

(1) *Problèmes et conclusions de l'histoire des religions*, p. 319.

II

La définition de la religion et l'animisme primitif.

Voici comment M. Tiele définit la religion : « le rapport entre l'homme et les puissances surhumaines auxquelles il croit. » Mais, en même temps il nous prie de prendre garde que cette définition « n'est pas une définition philosophique et qu'elle laisse ouverte la question concernant l'essence de la religion. C'est avec intention qu'il n'a pas été parlé de puissances *supra-sensibles*, ce qui aurait exclu les dieux visibles. Ces puissances sont surhumaines, non pas toujours en réalité, mais dans la pensée de leurs adorateurs (1). »

On accordera sans peine à M. Tiele que sa définition n'est pas rigoureusement philosophique. Quant à dire qu'elle « laisse ouverte » la question de l'essence de la religion, il faut s'entendre. Assurément, M. Tiele a raison de penser qu'il n'a pas fermé le sujet et que d'autres solutions du problème peuvent être proposées. Mais, il y a plus, la définition donnée est de tout point inexacte.

En effet, malgré les restrictions demandées, M. Tiele ne peut avoir d'autre but, dans un manuel d'histoire des religions, que de définir avec toute l'exactitude possible l'objet de ses recherches. Or, ce n'est pas *la religion* qui a été définie, mais une forme particulière du culte, le polythéisme. Bien plus, la définition de M. Tiele est insuffisante à fournir un criterium qui distingue la religion de ce qui y ressemble sans se

(1) *Manuel*, p. 5.

confondre avec elle, comme la mythologie, la superstition, le folk-lore. Sans doute, en fait, chez certains peuples et à certaines époques, la religion est devenue tout cela. Mais, on ne définit pas par le particulier, par l'exception.

M. Tiele a défini la superstition et la magie, mais il est impossible d'appliquer sa formule à la religion en général.

Peut-être n'y a-t-il pas grands changements à introduire dans cette formule pour la rendre acceptable. D'abord les « *puissances surhumaines* » devraient être remplacés par la divinité. Ensuite, quand on fait de l'histoire des religions, c'est-à-dire quand on étudie les manifestations subjectives du sentiment religieux n'est-il pas plus rationnel de définir la religion subjective et de formuler à quel ordre de besoins intellectuels et moraux la religion est appelée à satisfaire ? Par conséquent, au terme objectif « le rapport » il y aurait lieu d'ajouter les mots : « connu et pratiqué, » qui font rentrer la définition dans l'ordre subjectif.

Il est à craindre toutefois que M. Tiele n'acceptera pas les modifications proposées. Aussi bien, sa définition de la religion n'est peut-être pas complètement exempte d'opinion préconçue. Ne fallait-il pas y inclure l'animisme qui est, aux yeux du professeur de Leyde, le point de départ de toute religion historiquement connue, sans excepter la religion d'Israël ?

En ce qui concerne l'animisme, il n'est pas sans intérêt de signaler les curieuses variations que les idées de M. Tiele ont subies sur ce point. Jusqu'en 1873, il avait protesté contre tout système tendant à reconnaître un caractère primordial dans le fétichisme. On peut en voir la preuve dans son *Histoire comparée*

des anciennes religions, dont la première partie parut vers la fin de 1872 (1). Les mêmes vues se faisaient jour dans un article de la « *Revue théologique* » de janvier 1870 (2). Mais on ne lit pas sans étonnement dans le *Guide* de 1881, sous la signature de M. Tiele, que les conceptions fétichistes constituent la plus ancienne religion (3). C'est-à-dire que dans l'intervalle restreint de trois ans, 1870 à 1873, M. Tiele a répondu à la même question : oui, non, oui.

Toutefois, depuis quinze ans, les idées de M. Tiele n'ont plus varié. Ses convictions semblent avoir reçu leur forme définitivement arrêtée d'un ouvrage de M. Fritz Schultze. Il n'y a pas lieu de féliciter le professeur de Leyde d'avoir choisi pareil guide et de l'avoir suivi sans réserve. Au jugement peu suspect de M. Albert Réville (4), l'écrivain allemand a poussé trop loin l'idée du fétichisme et l'a étendue à des objets qui lui sont complètement étrangers. Bien plus, dans l'ouvrage même que nous examinons ici, M. Vernes, le traducteur de M. Tiele, affirme que M. Schultze est partiel, qu'il a le tort de donner une prépondérance exagérée à ce qui n'est qu'un des côtés de l'animisme, au fétichisme et de ramener à celui-ci des phénomènes qui ne sont pas de son domaine (5).

Mais que faut-il penser de la théorie en elle-même? Est-il vrai de dire, comme l'affirme M. Tiele, que « différentes raisons rendent vraisemblable qu'à la

(1) *Vergelijkende Geschiedenis der ægyptische en mesopotamische godsdiensten*, t. I, pp. 107-129. Cfer la traduction abrégée de G. Collins, *Histoire comparée des anciennes religions de l'Égypte et des religions sémitiques*. Paris, 1882.

(2) *Theologisch Tijdschrift*, p. 16.

(3) *De Gids*, 1871, p. 115.

(4) *Les Religions des peuples non-civilisés*, t. I, p. 29.

(5) Tiele, *Manuel*, p. 14.

plus ancienne religion qui n'a laissé que de faibles traces a succédé une période où dominait généralement l'animisme ? »

Voici d'abord trois autorités qui déposent contre ce système.

M. l'abbé de Broglie conclut de la manière suivante une réfutation raisonnée de la théorie de M. Tiele. « La tentative de M. Tiele consiste à faire sortir la religion tout entière de ce qui n'est que la corruption de l'idée religieuse, de la superstition et de la magie. C'est une tentative vaine ; autre est la magie, autre est l'idée d'esprit et de démon, autre celle de Dieu ; autre est la croyance aux revenants et aux génies malfaisants autre l'adoration de l'Être suprême. Il faut chercher ailleurs que dans l'animisme le grand fleuve des idées religieuses (1). »

M. Max Müller s'exprime avec plus de sévérité encore : « Assurément, il sera difficile de faire disparaître la conception du fétichisme des manuels (2). Cette théorie est devenue elle-même une sorte de fétichisme, qui, comme tous les fétiches, ne doit son existence qu'à l'ignorance et à la superstition (3). »

Cette appréciation de M. Max Müller est pleinement partagée par deux autres hiérographes, M. Pfleiderer professeur à l'université de Berlin (4) et le Dr Happel (5).

Mais il y a davantage. M. Maurice Vernes, malgré la haute admiration qu'il professe pour M. Tiele et en

(1) *Problèmes et conclusions*, p. 70.

(2) En particulier, il sera difficile de la faire sortir du *Manuel* de M. Tiele.

(3) *Origine et développement de la religion*, pp. 89, 90.

(4) *Religionsphilosophie*, 1878.

(5) *Die Anlage des menschen zur Religion*, 1878.

dépit du service qu'il lui a rendu de l'introduire par deux fois auprès du public français, n'a pas hésité à écrire ces lignes. « L'animisme de M. Tiele est une grande illusion, une fantasmagorie, de la fantaisie. Ce sont là des constructions de têtes, auxquelles les faits se laisseront plier, mais qui ne sortent pas des faits (1). »

Ces jugements significatifs des confrères de M. Tiele, si peu favorables à ses théories et d'autant plus importants qu'ils sont à l'abri de tout soupçon de parti pris, se confirment pleinement, quand on examine sur quels fondements fragiles le professeur de Leyde s'appuie pour assurer que l'animisme est la religion de l'humanité à l'état de nature, ou pour nous servir des termes mêmes qui énoncent la thèse « que les religions des sauvages ou des peuples non civilisés à nous connues ou encore existantes sont les restes, ou pour mieux dire, les ruines de la religion qui a régné dans l'humanité avant l'essor de la première civilisation et sont ainsi de nature à nous en donner la meilleure idée (2). »

Voici les preuves : M. Tiele en apporte quatre principales.

La première est une raison de convenance. A un état de civilisation peu avancée correspond aussi l'enfance de la religion, un culte simple et élémentaire. « D'après les plus récentes recherches, la civilisation générale n'était point alors parvenue à un degré supérieur à celui des peuplades sauvages actuellement existantes ; il n'est même point probable qu'elle se fût élevée aussi haut. Dans une civilisation pareille,

(1) *Revue critique*, n° du 28 sept. 1885.
(2) *Manuel*, p. 15.

il ne pouvait pas se rencontrer de croyances, d'idées ou d'usages religieux plus élevés que ceux que nous trouvons chez ces dernières. »

Eh bien, cet argument repose sur une triple hypothèse dont aucune ne se justifie. Il suppose d'abord que la situation religieuse d'un peuple est en raison directe de l'état de civilisation qu'a atteint ce peuple. Or cette assertion est éminemment discutable.

M. Tiele ne niera certes pas que la religion des Juifs avait plus d'importance que celle des Grecs et pourtant jamais Israël n'atteignit au développement social, intellectuel, esthétique, en un mot à la civilisation du monde hellénique.

En second lieu, on admet comme démontré que l'animisme est une religion simple. Mais rien n'est moins avéré. Les concepts d'esprit, d'âmes, d'êtres invisibles s'élèvent bien haut au-dessus du niveau habituel de l'intelligence de l'homme primitif. Ne supposent-ils pas l'idée de la distinction entre l'âme et le corps ? Et puis, est-elle simple cette transformation enseignée par l'animisme qui fait passer les êtres puissants à l'état d'êtres divins ? En définitive, le fétichisme n'a aucun des caractères d'une religion primordiale. Rien ne prouve que l'on ne pourrait pas, par exemple, considérer l'animisme comme une altération du monothéisme. Et de vrai, le fondement même de l'animisme, la croyance aux esprits, est une notion spiritualiste. Écoutons encore M. Max Müller : « tous les indices tendent plutôt à prouver que le fétichisme n'a jamais été qu'un développement parasite ayant des antécédents qui l'expliquent, mais qui montrent qu'il n'a jamais été le premier fruit du cœur humain (1). »

(1) *Origine et développement de la religion*, p. 109.

Voici la troisième hypothèse que renferme le premier argument de M. Tiele : le fétichisme serait essentiellement le culte des peuples non civilisés. Malheureusement les faits ne concordent guère avec cette opinion. M. Max Müller a montré, par des témoignages irrécusables, que nulle part le fétichisme ne constitue toute la religion. En particulier, chez les nègres d'Afrique, on retrouve des éléments plus relevés (1). Et Wilson, dont la haute autorité est reconnue par tous les maîtres en hiérographie, n'hésite pas à déclarer ouvertement que le fétichisme est bien différent de la religion des nègres (2).

Comme seconde preuve en faveur de l'animisme primitif, M. Tiele en appelle au fait que les religions des plus anciens penples, par exemple les Égyptiens, les Chaldéens, les Chinois révèlent pour leurs époques les plus reculées des conceptions animistes. « Les religions des peuples civilisés dont l'histoire remonte le plus haut telles que les religions des Égyptiens, des habitants primitifs de la Mésopotamie, des Chinois, se montrent bien plus encore que les religions plus récentes, sous l'influence des conceptions animistes (3). »

Cet argument doit être bien peu fondé pour que M. Max Müller, qui avait cru longtemps, comme M. Tiele, que les peuples primitifs étaient fétichistes soit aujourd'hui revenu à nous dire. « Au fur et à mesure de mes études, je me suis senti de plus en plus frappé de ce fait qu'on recherche vainement des traces de fétichisme dans les plus antiques documents religieux, qui nous restent, tandis qu'on les voit se

(1) *Origine et développement de la religion*, pp. 97-105.
(2) *Manuel*, p. 15
(3) *Western-Afrika, its history, conditions and prospects.*

multiplier à des époques postérieures du développement religieux et que certainement, pour l'Inde par exemple, elles sont plus sensibles dans l'Atharvana et dans les plus récentes dégénérescences de la religion que dans les hymnes primitifs du Rig-Véda (1). »

En ce qui concerne l'Égypte et la Chine, citées par M. Tiele à l'appui de sa théorie, il est à remarquer que dans ces contrées la morale et la religion furent profondément unies dès la plus haute antiquité. Le ciel ou l'esprit du ciel, le dieu des anciens Chinois, est un pouvoir essentiellement moral (2). Or ces vues contredisent absolument le système de M. Tiele pour qui la religion animiste « n'a que peu ou point de rapport avec la moralité (3). » En outre, l'histoire de la religion primitive de la Chine n'accuse pas l'animisme, mais le monothéisme. Voici les conclusions d'une étude de Mgr de Harlez sur ce sujet. « Il nous reste définitivement acquis que la Chine a été originairement monothéiste, que, sans se rendre bien compte de l'origine des choses et sans trop s'en préoccuper le peuple chinois croyait à un souverain maître du monde, habitant le ciel, gouvernant l'univers, imposant ses lois aux peuples et aux Souverains, récompensant la vertu et punissant le crime (4). » Sans doute, Mgr de Harlez ne nie pas la croyance à des esprits inférieurs « protégeant le monde et recevant les hommages des hommes (5). » Mais ils ont au-dessus d'eux le Seigneur Suprême.

(1) *Origine et développement de la religion*, p. 56.
(2) *Manuel*, p. 20.
(3) De Broglie, *Problèmes et conclusions*, p. 66.
(4) *La Controverse et le Contemporain*, 1884, t. I, p. 574. Cfr. pp. 5, 286.
(5) *Ibid.*, p. 574.

Quant aux croyances primordiales de l'Égypte, il sera possible d'en tirer une déduction certaine pour l'origine de la religion quand sera enfin résolu le grand débat qui divise les égyptologues sur le caractère de ces doctrines. Au point de vue scientifique, rien n'oblige de conclure plutôt en faveur des idées de MM. Maspero et Tiele qu'en faveur des vues de MM. de Rougé, Pierret et Brugsch (1); or celles-ci ne servaient guère les théories de M. Tiele sur l'animisme primitif.

Relativement aux Accadiens, pris à témoin par M. Tiele, la plus grande réserve s'impose, croyons-nous, parce que les documents fragmentaires que l'on possède sur leur culte ne semblent pas encore autoriser des déductions générales.

Les deux derniers arguments de M. Tiele, reviennent à ce qu'il veut retrouver chez les peuples sauvages toute la mythologie des nations civilisées, non pas à l'état de dégradation, mais sous une forme rudimentaire qui devait se développer, et à ce que dans les indices d'animisme prétendûment constatés dans les religions les plus élevées il croit voir un retour, une survivance d'anciennes conceptions animistes. « La mythologie et la théologie des peuples civilisés peuvent se retrouver presque entièrement dans les traditions et les idées des peuples sauvages sans ordre et sans arrangement, il est vrai, mais sous une forme qui est plutôt non développée et originale que dégénérée. Enfin les nombreuses traces du culte animiste des esprits que présentent les religions les plus

(1) Sur les idées récentes de MM. Brugsch et Maspero, voir *Revue critique*, n° du 3 décembre 1888.

élevées s'expliquent parfaitement par la survivance ou la renaissance d'idées anciennes (1). »

Il y a là beaucoup d'affirmations qui sont loin d'être démontrées et comme M. Tiele n'a pas cru devoir produire de preuve, il nous sera permis d'attendre et de réserver notre appréciation. D'autant plus que, sur ces questions, l'accord est loin de régner entre les auteurs même rationalistes. Ainsi, M. Max Müller ne se rallie pas à l'idée de voir dans le sauvage le germe et le rudiment de la civilisation ; pour lui, comme pour beaucoup d'autres, le sauvage représente un état évident de dégénération sociale, morale et religieuse (2). Et l'on sait quelle opposition ont rencontrée naguère les idées de M. Lang qui voulait comme M. Tiele, expliquer la mythologie par la survivance du culte animiste des anciens peuples.

Du reste, voici un fait, et l'on en citerait bien d'autres du même genre, qui cadre mal avec l'idée de M. Tiele que les traditions des peuples sauvages représentent plutôt la source que l'altération des croyances. M. Casalis, missionnaire protestant, qui demeura vingt-trois ans auprès des Basoutos de l'Afrique du sud a prouvé que ce peuple n'a d'autre religion que le culte des esprits des défunts. A cet esprit de leurs ancêtres ils donnent le nom de *Molim*. Mais ce terme signifie « qui est au-dessus ». C'est-à-dire que chez les nègres la vénération pour les morts porte l'empreinte manifeste d'un culte antérieur qui s'adaptait à un être supérieur avec lequel ils ont confondu aujourd'hui les mânes. Cet animisme résulte par conséquent d'une autre conception religieuse. Il y

(1) *Manuel*, pp. 15. 16.
(2) *Nineteenth Century*, 1887.

a plus, la langue de ces indigènes a gardé des termes pour exprimer les idées d'immortalité, d'être incompréhensible et éternel. Et pourtant leurs croyances actuelles et leurs pratiques ne concordent guère avec les concepts plus élevés dont témoigne leur langage (1).

En un mot, on ne voit guère, après l'examen qui vient d'être fait des arguments de M. Tiele, comment ces arguments concluent. Il y a, en outre, contre la thèse, des objections qui ne sont pas sans valeur. Contentons-nous d'en proposer trois. D'abord la théorie de l'animisme primitif contredit un autre système, cher à M. Tiele, celui de l'évolution religieuse indéfinie. Ensuite, l'origine de la notion de Dieu demeure inexpliquée par l'hypothèse de l'animisme primordial et enfin, il n'est pas possible d'admettre le fétichisme originel sans supposer prouvé le point même qui est en litige.

Voici comment on ne saurait maintenir l'évolution en mettant l'animisme comme point de départ de l'idée religieuse dans le monde. En effet, dans ce cas, l'hénothéisme (2), cette autre doctrine, aussi ancienne que le spiritisme, aurait dû surgir du fétichisme. Or l'animisme adore des êtres individuels, distincts les uns des autres en réalité ; tandis que les dieux de l'hénothéisme ne sont que des noms divers, des manifestations variées d'une même divinité, qui est à la fois une et multiple. Dans le spiritisme, le caractère divin constitue une exception, l'adoration est réservée seulement à certains esprits plus puissants. Au contraire, l'hénothéiste considère nettement les êtres

(1) *Revue chrétienne*, janvier 1881.

(2) L'hénothéisme est la doctrine du *Dieu un*, par opposition à la fois au monothéisme (*Dieu seul et unique*) et au polythéisme. L'expression a été créée par M. Max Müller.

déifiés comme des êtres divins. En outre, quand les animistes incarnent les esprits dans des fétiches visibles, les esprits eux-mêmes n'en restent pas moins invisibles, tandis que les dieux de l'hénothéisme se confondent réellement avec les grands phénomènes de la nature, le soleil, les nuages, le tonnerre, les éclairs. L'animisme et l'hénothéisme représentent donc deux notions absolument divergentes et on se demande en vain comment l'une aurait pu sortir de l'autre.

En second lieu, avons-nous dit, le fétichisme originel ne rend pas compte de la manière dont l'idée de Dieu s'est fait jour. Cette idée d'un Être suprême, l'humanité entière la possède, c'est un fait indiscutable et la légende des peuples athées est sortie du domaine scientifique. Eh bien, de ce fait, le fétichisme ne rend pas compte. Dans l'hypothèse que l'animisme fut la première forme religieuse, quel principe présida au choix que l'on fit de certains esprits pour leur accorder les honneurs de l'adoration à l'exclusion des autres ? Pourquoi les uns sont-ils invoqués par des conjurations magiques tandis que d'autres ont droit à l'acte suprême, au sacrifice ? En un mot, par quelle étape le prêtre est-il sorti du magicien de l'animisme ? Comment de l'idée de génie a-t-on passé à celle de l'Être suprême ?

Ces problèmes, nous les posons, sans nous charger de les résoudre. Aussi bien, ce soin incombe à M. Tiele. Mais on ne trouve pas même d'essai de démonstration. Partout des affirmations : les Chinois sortent de la « tendance fétichiste dominante (1), sous la dynastie des Tchow (XIIe siècle avant J.-C.) par la

(1) *Manuel*, p. 43.

réforme de Confucius (VIe siècle avant l'ère chrétienne) » ; « il n'est pas encore possible d'indiquer avec certitude tous les éléments dont la réunion a permis à la religion égyptienne de sortir de l'animisme (1). »

Enfin, et ceci est grave pour le rationalisme qui prétend ne se laisser guider que par les lumières de la raison, on ne saurait admettre le fétichisme primitif sans tomber dans un cercle vicieux.

Et comment ? Laissons la parole à M. Max Müller. Son témoignage, qui ne saurait être suspect de partialité pour nous, aura plus de valeur que nos propres démonstrations. « Il me semble que ceux qui croient à un fétichisme primitif prennent pour accordée la chose même qu'il faut prouver. Ils prennent pour accordé que tout être humain possède miraculeusement l'idée même qui constitue l'attribut du fétiche, que vous l'appeliez force, esprit ou dieu. Ils prennent pour accordé que des objets quelconques, des pierres, des coquillages, une queue de lion, une mèche de cheveux, possèdent en eux-mêmes une vertu théogonique et procuratrice de dieux ; en revanche, ils méconnaissent absolument le fait que tous les peuples, aussitôt qu'ils se sont élevés au soupçon de quelque chose de répréhensible, d'infini ou de divin, ont ensuite perçu sa présence dans des objets purement fortuits et insignifiants. Ils prennent pour accordé qu'il existe à présent ou qu'il a existé, à quelque époque, une religion faite toute entière de fétichisme, et, d'autre part, qu'il y a des religions qui sont absolument pures de tout fétichisme (2). »

Après cet examen de la thèse fondamentale de

(1) *Ibid.*, p. 85.
(2) *Origine et développement de la religion*, pp. 117, 118.

M. Tiele, nous nous croyons autorisé à répéter, avec M. Maurice Vernes, que l'animisme du savant professeur de Leyde est une grande illusion. Aussi bien il est le vice originel, la grande erreur qui entache le *Manuel*. En effet, M. Tiele va tout naturellement, dans l'esquisse qu'il trace des diverses religions, essayer de retrouver, aux premiers âges, les vestiges de l'animisme. Dès lors, avec cette idée préconçue les faits seront interprétés pour arriver au but marqué d'avance, ou, pour parler avec M. Vernes, les faits seront pliés au système, bien loin que la thèse sorte des faits.

Cette réserve capitale faite, nous sommes heureux de rendre justice à l'érudition du professeur Leyde. Ses informations sur les religions de l'antiquité sont en général précises, instructives et intéressantes. Il y a toutefois une exception à établir pour la religion des Israélites que M. Tiele a traité d'une façon formellement contredite par l'histoire, comme nous le verrons dans le chapitre suivant.

Une réflexion encore, avant de terminer. Le lecteur aura remarqué que, pour réfuter M. Tiele, il nous a suffi, dans la plupart des cas, de lui opposer le sentiment contradictoire de ses confrères en hiérographie et surtout de son propre traducteur, M. Maurice Vernes. On ne méditera jamais assez les sages réflexions que lui ont inspirées un jour les « détestables habitudes » (c'est M. Vernes qui parle) des hiérographes (1). Or précisément l'un de ces procédés est celui qui prétend, en vertu des données actuelles de la science des religions, jeter du jour sur l'origine du sentiment religieux dans l'humanité.

En faut-il davantage pour avoir le droit de rejeter

(1) *Revue critique*, n° du 28 sept. 1885.

les théories fondamentales de M. Tiele, au nom même de l'hiérographie ?

Nous n'ignorons ni la réponse que M. Tiele a faite aux attaques de M. Maurice Vernes dans la *Theologisch Tijdschrift* (1), ni la défense qu'il a produite de son *Manuel* et de son *Histoire comparée des religions sémitiques*. Mais nous savons aussi que M. l'abbé Colinet, professeur à l'université de Louvain, n'a pas eu de peine à faire voir que le *modus vivendi* proposé par M. Tiele à ses adversaires manque de fondements (2).

En effet, tout en accordant à M. Vernes qu'il faut désormais séparer l'*histoire*, c'est-à-dire la narration des faits religieux, et la *science* ou la philosophie des religions, M. Tiele maintient cependant contre M. Vernes que, dans la partie narrative on ne peut ni ne doit faire abstraction d'une théorie quelconque. « Car, dit-il, après M. Jean Réville (3), l'histoire telle que la comprend M. Vernes, devient un catalogue de même qu'entre les mains du P. Vanden Gheyn elle deviendrait une apologie. »

M. Colinet a pu, sans peine, montrer à M. Tiele qu'en jugeant, groupant, systématisant, parfois même complétant les faits en vertu de principes admis d'avance, il fait *ipso facto* un plaidoyer en faveur d'une idée, une *apologie*. Et de vrai, comme le dit M. Colinet, son livre est bien « une apologie de la théorie évolutionniste antichrétienne. »

Mais faut-il donc bannir l'hypothèse du domaine de l'histoire, s'écrie M. Tiele, et n'est-il pas vrai de dire, avec M. Mommsen que « l'imagination est la mère de

(1) N° de mai 1887.
(2) *Le Muséon*, t. VI, pp. 636-638.
(3) *Revue de l'histoire des Religions*, 1886.

toute histoire aussi bien que de toute poésie ? » Nous n'y songeons pas, et M. Tiele ne le craint pas de notre part. Mais il y a des conditions requises pour la légitimité de l'hypothèse : elle doit être suggérée par les faits, être établie par des inductions suffisantes et subir le contrepoids d'une critique sévère.

Nous avons le regret de devoir dire, et nous croyons l'avoir montré un peu, que ces conditions ne nous semblent pas toujours remplies dans les recherches du savant professeur de l'université de Leyde.

R. P. Vanden Gheyn, s. j.
Bollandiste.

(*A suivre*).

CHRONIQUE

Nous nous proposons, dans cette chronique, de tenir nos lecteurs au courant des faits qui intéressent l'étude des religions : cours publics, découvertes, travaux des corps savants, notes bibliographiques. Pour mettre un peu d'ordre dans les renseignements, nous les ramènerons à l'un ou à l'autre des chefs suivants : I. La science des religions, II. La religion catholique, III. Sectes dissidentes, IV. Religion naturelle, V. Judaïsme, VI. Religions de l'Égypte, de l'Afrique, de l'Inde, de la Chine, de la Grèce et de Rome, VII. Islamisme, VIII. Religions des non civilisés, IX. Mythologie comparée et folklore.

I. *L'enseignement de l'histoire des religions.* — Pour n'avoir pas de chaires distinctes, les Universités catholiques sont loin de demeurer étrangères à la science des religions. Ces matières sont traitées dans divers cours de théologie et de littérature. Elles ont surtout leur place dans les cours d'apologétique chrétienne, car la comparaison des divers cultes avec le christianisme sera toujours l'une des plus fortes preuves pour faire ressortir l'excellence et la transcendance de ce dernier.

A l'Institut Catholique de Lille, ce vaste et magnifique établissement, disait M. Spuller au Sénat (3 novembre 1887) que nous sommes réduits à admirer et à

envier, il y a deux cours d'apologétique, l'un réservé aux étudiants en médecine et en sciences, l'autre aux étudiants en droit et en lettres.

— A Paris, M. l'abbé de Broglie a rouvert son cours par une leçon sur la vraie religion dont il a étudié la définition, les conditions d'existence et les caractères distinctifs (1).

— Dans ses conférences sur les institutions de la Chine M. Antonini a été amené à traiter plusieurs points de l'histoire religieuse de ce peuple.

— A l'Université de Fribourg, M. le docteur Hardy a inauguré son cours l'an dernier par une excellente leçon sur la méthode de la science des religions.

A Louvain, Mgr de Harlez et M. le docteur Colinet, par leurs savantes publications, que nous signalons plusieurs fois, et surtout par la direction qu'ils donnent aux travaux de la *Société Orientale* de l'Université, se placent parmi ceux qui donnent une grande impulsion aux études d'histoire religieuse. Nous relevons dans le compte-rendu une étude de M. Colinet sur l'état politique des Aryas védiques et d'autres essais sur les dieux védiques, sur la légende de Barlaam et Josaphat, le Nirvana bouddhique.

— Le Congrès catholique qui s'est tenu l'an dernier à Paris a fait une large part aux études religieuses. Nous relevons dans le premier volume qui vient de paraître les titres des mémoires qui se rapportent à ce sujet.

A. Loisy, *Un morceau de rituel babylonien* ; F. Robiou *La Religion de l'ancienne Égypte et les influences étrangères* ; J. Corluy, *La Sagesse de l'ancien Testament* ; de Broglie, *Etude sur les généalogies bibliques* ;

(1) Voir *Annales de philosophie chrétienne*, décembre 1888.

J. Graffin, *Étude sur certains archaïsmes du Pentateuque*. Nous reviendrons, dans nos prochaines livraisons, sur l'intérêt et l'importance de ces travaux.

Les autres congrès continueront dans cette voie. Car le *Bulletin de la Commission de permanence du Congrès scientifique international des Catholiques* (n° 2, pp. 6-7) donne le programme suivant d'études très importantes proposées à la section des sciences religieuses par le R. P. Cornély, professeur d'Écriture sainte au Collège romain et par M. l'abbé de Broglie, *a*) travail d'ensemble sur les mérites scripturaires de Cassiodore pour la correction de la Vulgate, d'après le *Codex Amiatinus*, et études de MM. S. Berger, l'abbé Martin et le R. P. Denifle ; *b*) études sur les versions syriaques de l'Écriture ; *c*) édition critique des versions coptes ; *d*) essai de chronologie des temps apostoliques : avoir en vue les conclusions hasardées de M. Kellner de Bonn ; *e*) les Évangiles apocryphes ; *f*) défendre l'unité de l'Apocalypse contre les rationalistes qui en font une œuvre juive de plusieurs mains avant la rédaction définitive de saint Jean ; *g*) étude des textes prophétiques de l'Ancien Testament dans les versions anciennes et dans les traductions que les savants modernes en ont données.

— Le Congrès catholique qui se réunira à Madrid le 24 avril prochain porte parmi les travaux soumis à son ordre du jour les suivants qui intéressent l'hiérographie : 1° L'homme préhistorique et le transformisme ; 2° la cosmogonie de Moïse ; 3° l'archéologie dans ses rapports avec le dogme, la morale et la liturgie.

— Voici, d'après les programmes officiels, l'état de l'enseignement des religions au Collège de France et à l'école des Hautes Études.

Au Collège de France, M. Albert Réville étudie la

religion des peuples sémitiques : Phéniciens et peuples voisins d'Israël.

A l'école des Hautes-Études, section des sciences religieuses : *Religions de l'Extrême-Orient et de l'Amérique indienne*. M. de Rosny : les textes et les monuments religieux de l'ancien Mexique et de l'Amérique centrale. — Des écoles néo-bouddhiques et des rapports de leurs doctrines avec les théories modernes du transformisme. — Explication de la chrestomathie religieuse publiée par la société sinico-japonaise. — Interprétation de l'écriture figurative du Mexique précolombien.

Religions de l'Inde. — M. Sylvain Lévi : la religion hindoue d'après les Puranas ; explication des textes bouddhiques et jaïnas.

Religion de l'Egypte. — M. Amélineau : les hymnes religieux contenus dans les *Select Papyri* ; et l'époque des rois hérétiques (*Fin de la XVIII dynastie*).

Religions des peuples sémitiques : Hébreux et Sémites occidentaux. M. Maurice Vernes : Examen de la législation attribuée à Moïse ; recherches sur son âge et ses origines ; et les débuts de l'humanité d'après la Bible ; la postérité de Noé, la table généalogique des peuples.

Islamisme et religions de l'Arabie. — Hartwig-Derenbourg : Explication du Coran, avec le commentaire théologique, historique et grammatical de Beidhâwi, et étude et classification des divinités de l'Arabie méridionale.

Religions de la Grèce et de Rome. — M. André Berthelot : La religion romaine jusqu'au Ier siècle avant J.-C.

Histoire des origines du christianisme. — M. Ernest Havet : Résumé de l'histoire des origines du christianisme ; et l'apologétique chrétienne.

Littérature chrétienne. — M. Sabatier : Etudes criti-

ques sur les origines et la formation des évangiles dits synoptiques ; et lecture antique de l'Evangile selon saint Marc. M. Massebieau : Histoire de la littérature chrétienne du IIe siècle (suite). Justin Martyr : Introduction. — Les deux apologies. Polémique contre les Juifs (le dialogue avec Tryphon).

Histoire des dogmes. — M. Albert Réville : Histoire du dogme eucharistique. Son évolution depuis le Ier siècle jusqu'à la fin du moyen-âge. — M. Picavet : L'histoire des rapports de la philosophie et de la théologie à partir de la renaissance carlovingienne ; et comparaison du texte du περὶ ψυχῆς d'Aristote avec les traductions et les commentaires latins du moyen-âge.

Histoire des religions. — M. Jean Réville : Histoire de l'épiscopat dans l'Eglise chrétienne, depuis le milieu du IIe siècle jusqu'à saint Cyprien ; Calvin et les commencements de la réforme calviniste.

Histoire du droit canon. — M. Esmein : le droit du mariage ; le concile de Trente ; le droit canonique dans les lettres d'Yves de Chartres. — M. Marillier inaugure à la Sorbonne un cours libre sur les religions des peuples non-civilisés. Il étudiera les phénomènes religieux primitifs et leur base psychologique.

— En dehors de ces cours *ex professo* consacrés à l'hiérographie, il y en a d'autres où nous relevons les sujets d'études suivants qui s'y rapportent : Au Collège de France, *M. Cagnat* étudie le formulaire des inscriptions latines dans les textes religieux et votifs. *M. Maspero*, des textes des pyramides relatifs à l'ancienne religion de l'Égypte ; *M. Renan* des légendes patriarcales et des fragments de prophétie antérieurs à Isaïe, et *M. Gaston Paris* de la littérature relative aux croisades et de la vie de saint Alexis.

A l'Ecole des Hautes-Études, dans la section des sciences historiques et philosophiques, M. *l'abbé Duchesne* fait l'histoire du droit ecclésiastique en Gaule du IVe au VIIe siècle, et étudie l'épigraphie chrétienne et la géographie ecclésiastique de la Gaule, de l'Espagne et de l'Italie ; *M. Carrière* interprète le Deutéronome et expose les origines de la loi de Moïse. *M. Joseph Derenbourg* explique le traité de Maccout (ou de la flagellation) dans le Mishna et le traité de Midrash Rabba, sur le Deutéronome.

Enfin, à l'École des langues orientales vivantes, *M. Jametel* interprète le saint édit de Kang-Chi, et à l'Ecole du Louvre, *M. Alexandre Bertrand* passe en revue les monuments relatifs à la religion des Gaulois ; *M. Révillout* explique la confession négative du bilingue de Pamont et d'autres textes de morale.

— Le consistoire de l'Eglise réformée de Genève a créé pour l'année 1888-89, un enseignement supérieur des religions destiné aux plus hautes classes du collège et de l'école supérieure des jeunes filles, M. Edouard Montet en a été chargé, et voici le programme qu'il se propose de remplir :

Première année : *L'ancien monde et le christianisme.* Première partie : *La religion d'Israël* : la Palestine et le peuple israélite, la religion d'Israël à ses origines, Israël en Egypte : le mosaïsme et la religion égyptienne ; Israël et les populations chananéennes et phéniciennes : rapports religieux. Les Syriens et les Arabes, le culte israélite et les divinités syriennes. Israël et l'Assyrie. Babylonie : rapports politiques et religieux ; Israël sous la domination persane : influence du mazdéisme. Le monothéisme israélite et le polythéisme grec. La religion d'Israël dans son développement historique depuis ses origines jusqu'à l'époque d'Alexandre le Grand et de ses successeurs.

Deuxième partie : *Le judaïsme et le christianisme* : le judaïsme des derniers siècles ; la partie religieuse ; les espérances messianiques ; les doctrines eschatologiques et le pharisaïsme. La société juive à l'époque du Christ, Jésus et les Pharisiens. Le polythéïsme gréco-romain, la prédication de Jésus dans le milieu païen, les adversaires païens de l'Evangile. Conclusion : la religion de Jésus répondait aux aspirations religieuses du monde juif et du monde païen.

Deuxième année : *Le monde actuel et le christianisme.* Première partie : *Etude comparative du christianisme avec les principales religions du monde actuel* : Le mahométisme et les missions musulmanes ; le bouddhisme et la propagande bouddhique. La Chine et la religion de Confucius. Importance prépondérante de ces trois religions, obstacles qu'elles présentent à la propagation de l'Evangile. Deuxième partie : les missions et l'influence chrétienne, principalement en Afrique, en Asie et en Océanie. Conclusion : la civilisation moderne et le christianisme. Avenir du christianisme.

— La chaire des religions à l'Université de Rome est toujours occupée par M. Baldasare Labanca. On ne devinerait guère le sujet qu'il a choisi pour son cours de 1888-1889. Le 12 décembre dernier, M. Labanca a inauguré une série de conférences sur le pouvoir temporel du Pape. Y aurait-il quelque témérité à affirmer que le titulaire de la chaire des religions à Rome a obéi à d'autres préoccupations qu'à des préoccupations scientifiques ? M. Labanca n'exposera que la religion du Quirinal.

— Nous ne saurions terminer cette longue revue des cours d'histoire des religions sans rappeler que la plupart sont des machines de guerre pour battre en brèche la révélation. Les noms de MM. Albert Réville, Sabatier, Esmein, Maspero, Renan, Havet, Labanca, Montet n'a-

busent plus personne. Celui de M. Amélineau n'est pas fait pour inspirer grande confiance. M. de Rosny professe pour le bouddhisme une admiration qui ne laisse plus de place à la saine appréciation des choses. En un mot, la grande majorité des professeurs d'histoire des religions ne peut prétendre à l'impartialité. Ils nous reprochent de faire de l'apologétique : nous n'y contredirons pas, mais, comme nous, ils ont leur thèse à prouver et, Dieu merci, la nôtre n'est pas la plus mauvaise. Il n'en reste pas moins vrai qu'en face de l'active propagande du rationalisme, les défenseurs de la vérité ont un grave devoir à remplir. C'est pour stimuler leur zèle que nous avons mis sous leurs yeux le tableau complet de l'enseignement de la science des religions.

II. *Religion chrétienne.* — M. J. Thill, professeur à l'Athénée grand ducal de Luxembourg, a publié un mémoire intitulé. *La critique moderne et les deux lettres de Pline-le-Jeune sur les chrétiens.* Il y prend à partie et réfute victorieusement les objections de M. Havet contre l'authencité de ces documents.

— M. l'abbé Tixeront a présenté pour l'obtention du grade de maître en théologie une thèse sur les *origines de l'Eglise d'Édesse* (Maisonneuve 1888), où il s'élève contre la fondation apostolique de cette église. Ce travail a été l'objet d'une réfutation très vive de la part de M. l'abbé Martin dans les dernières livraisons de la *Revue des sciences ecclésiastiques.* D'autre part, il a été loué, sauf certaines réserves et critiques de détail, très naturelles pour un travail de cette importance et de cette nature par MM. Duchesne (*Bulletin critique* 1er février 1889) Rubens Duval (*Journal asiatique* n° de janvier 1889), Lipsius (*Th. Zeits.* déc.) et Harnack 1888 (*Litt. cent.* 1888).

— On sait qu'il y a deux ans, M. Vischer a publié un

travail intitulé *Die Offenbarung Johannis, eine judische Apocalypse* où il essaie de montrer que l'Apocalyse est une œuvre juive agrémentée d'interpolations chrétiennes.

Sur ce même sujet, MM. Schoen et Sabatier ont publié naguère deux monographies : *L'origine de l'Apocalypse de saint Jean* et *Les origines littéraires et la composition de l'Apocalypse de saint Jean*. Elles mènent à une conclusion identique. Tout en rejetant l'Apocalypse juive de M. Vischer, MM, Sabatier et Schoen admettent cependant l'insertion des visions d'un caractère franchement juif. Signalons aussi le compte rendu que M. Vernes consacrait naguère à ces études. *Revue critique*, 28 janvier 1889 pp. 64-68) et qu'il concluait dans un sens assez différent des auteurs analysés par lui, par ces mots significatifs : « L'Apocalypse de saint Jean est du reste une œuvre foncièrement chrétienne. »

III. *Religion naturelle.* — La *Litterarische Centralblatt* apprécie l'ouvrage de M. K. Schulz *Das Gotte Gidanke* « l'idée de Dieu », en disant plaisamment, mais justement, qu'après avoir lu ce livre on demeure dans le désert sans avoir pénétré dans la terre de Chanaan.

IV. *Religion d'Israël.* — Dans la *Revue scientifique* (n° du 20 septembre 1888), M. Gustave Le Bon a publié des extraits de son livre *Les premières civilisations de l'Orient* relativement au rôle des Juifs dans la civilisation et aux dieux (sic) d'Israël. Décidément, M. Le Bon a donné une nouvelle preuve qu'il est mal préparé à traiter les questions d'histoire des religions, comme M. Barth le lui a fait sentir pour ses essais sur l'Inde (*Revue critique*, avril 1888). Cette fois encore, M. le Bon cueille, sur la religion d'Israël, ce que le rationalisme lui a offert de

moins scientifique : le polythéisme d'Israël, le monothéisme introduit à une époque très postérieure, le caractère sanguinaire du culte, la composition tardive et marquetée de la Bible, en un mot des théories vingt fois controuvées, voilà quelques-unes des thèses soutenues comme le dernier mot de la science.

M. Félix Hément a répondu à M. Le Bon dans le n° du 20 octobre. Puis, le 10 novembre, le directeur de la *Revue*, M. Charles Richet est intervenu. Enfin, M. Salomon Reinach (n° du 24 novembre) a protesté, la Bible en main en faveur de la charité juive.

M. Le Bon n'a opposé que des fins de non recevoir. Aussi bien, MM. Hément et Richet ont trop laissé dans l'ombre le caractère du rôle providentiel que les Juifs ont joué dans l'antiquité comme gardiens de l'ancienne révélation et préparateurs de la nouvelle. Ce point de vue seul est capable d'expliquer l'action de la race juive dans le monde.

Dans le *Bulletin critique* du 1er décembre 1888, M. l'abbé Loisy, professeur à l'Institut catholique de Paris, a donné une sérieuse étude de l'ouvrage de M. l'abbé Fabre d'Envieu, *Le livre du prophète Daniel*. En voici les conclusions : « la critique de l'auteur laisse à désirer, l'érudition est abondante. Avec des opinions moins absolues, en se résignant à attendre sur certains points obscurs un supplément d'informations, l'auteur eût produit une œuvre plus scientifique.

— *Le Muséon* a publié, dans le courant de 1888, une étude très approfondie de M. le docteur A. Van Hoonacker sur l'*origine des quatre premiers chapitres du Deutéronome*. L'auteur réfute avec grande science les théories creuses de MM. Kuenen et Reuss.

— Dans la même Revue, M. J. Imbert a donné un travail curieux sur la reconstruction du temple de Jéru-

salem par Zorobabel, d'après le livre d'Esdras. En voici les conclusons : Shesbaççar et Zorobabel ne doivent point être identifiés ; l'hypothèse du manque d'unité dans la composition du livre d'Esdras, en est absolument invraisemblable ; le chapitre II est indûment inséré et on doit le renvoyer au livre de Néhémie.

V. Religion Égyptienne. — M. Brugsch vient d'achever le grand ouvrage auquel il travaille depuis quatre ans *Religion und mythologie der alter Ægypter.* (Leipzig, VI-XX-758 pp.) En somme, M. Brugsch défend la thèse de MM. de Rougé et Pierret. « La multiplicité des dieux n'est qu'une apparence, derrière toutes les formes d'une physionomie individuelle, un seul Dieu se cache dont les dieux ne sont que des aspects. »

— M. Maspero, professeur au collège de France, s'inscrit en faux contre cette manière de voir (*Revue critique*, n° du 3 déc. 1888), (*Revue de l'histoire des Religions*, novembre-décembre 1888). Pour lui, les Egyptiens ont été polythéistes avant tout.

— Dans le n° de novembre 1888 du *Muséon*, M. Félix Robiou a continué ses *Recherches récentes sur la religion de l'ancienne Egypte.* Il est arrivé à la troisième partie, elle concerne le culte et le savant professeur traite successsivement du culte des morts dans ses rapports avec la psychologie égyptienne et des rites de la sépulture.

VI. *Les Religions de l'Inde.* — Dans le dernier fascicule du *Journal des Savants* (décembre 1888, pp. 696-701), M. Barthélémy Saint-Hilaire émet, sur les écoles philosophiques et religieuses de l'Inde, des considérations très justes, mais très sévères. Elles ne sont pas faites pour encourager les hiérographes qui rêvent de

perfectionner le christranisme par « les abaissements et les monstrueuses erreurs » des *vanaprasthas*, les solitaires du brahamnisme, et les *arahts*, ou « parfaits du bouddhisme. »

— Dans *The Academy* du 12 janvier 1889, p. 27, M. Wengel signale ce qu'il appelle « de nouvelles coïncidences dans la littérature bouddhiste et les Evangiles. » C'est d'abord le rapprochement de *Jâtaka* II, 111, avec saint Mathieu XIV, 29-31. (saint Pierre marchant sur les eaux) puis le terme *sukha-sâsana* d'un commentateur du V. 79 du *Dhamma-pada*. qui serait le correspondant parfait de εὐαγγέλιον et enfin le mot *khela-pinda* qui rappellerait le *canis ad vomitam* de *Prov.*, XXVI, 11 et de *II Petr.*, II, 22. M. Wenzel ne va pas toutefois, comme le feraient, sans coup férir, M. Emile Burnouf ou M. Edouard Schuré, jusqu'à conclure à un contact historique, à un emprunt du christianisme au bouddhisme. On peut seulement s'étonner que ces coïncidences très vagues aient tant frappé M. Wenzel, car les rapprochements sont des plus discutables.

— Les *Etudes religieuses* ont donné, dans leur n° du 15 novembre 1888, une très complète réfutation, dûe à la plume du R. P. Trégard, de l'article incroyable que M. Emile Burnouf avait publié dans le courant de l'été dans la *Revue des deux Mondes*.

— M. Colinet, professeur à l'Université de Louvain, a publié dans le *Babylonian and oriental Record* une intéressante monographie sur *Puramdhi*, la déesse de l'abondance dans le Rig-Véda. Si le caractère de cette divinité est local, impersonnel parfois et vague, l'auteur conclut cependant que dans les textes il vaut mieux traduire toujours par un nom propre. C'est vrai, en général, mais pourtant certains passages s'accomodent tout aussi bien et mieux du nom commun.

VII. — *Religion de la Chine.* — Mgr de Harlez a publié récemment deux travaux sur lesquels nous reviendrons en détail et que nous indiquons seulement aujourd'hui à toute l'attention de nos lecteurs. Ils fournissent la preuve de l'incroyable aplomb avec lequel M. Albert Réville, sans avoir aucune connaissance des sources, travestit, dans son cours du collège de France, les croyances religieuses de la Chine. Le premier travail de Mgr de Harlez est intitulé: *La Religion des Tartares Mandchoux;* il vise les fantaisies de M. Albert Réville dans ses volumes sur la *Religion des non-civilisés* et a été publié par l'Académie royale de Belgique. Le second article vient de paraître récemment et relève les assertions erronées qui fourmillent dans le livre de M. Réville sur la *Religion des Chinois.* (Voir p. 92).

— M. H. A. Giles, en traduisant les œuvres de Chuang Tzu (*Chuang Tzu, mystic, moralist, and social reformer*) a rendu un bon service à ceux qui veulent approfondir l'étude de la philosophie religieuse de la Chine. On sait que Chuang Tzu est l'un des plus remarquables adeptes du taoïsme.

— Dans la *Revue d Ethnographie* (1888, n° 4) M. G. Dumoutier étudie l'enfer bouddhique au Tonkin. Les bonzes ont complètement faussé l'idée première. Ils admettent dix enfers : à chacun d'eux la peine est augmentée. Lorsqu'on arrive au dixième, on subit un examen ; ceux qui ont expié leurs fautes sont renvoyés sur la terre, sous une forme quelconque, les autres doivent recommencer la série. M. Dumoutier donne aussi de curieux détails sur le *Têt. de Trung Nguyen* ou fête de la délivrance des âmes qui a lieu chaque année le cinquième jour du sixième mois annamite.

VIII. *Religion romaine.* — On peut lire, dans le récent ouvrage de M. Lacour-Gayet, de fort belles pages, marquées au coin d'une grande critique, sur le paganisme et le christianisme à Rome sous les Antonins.

IX. *Folk-lore.* — Le dernier fascicule des *Analecta Bollandiana* (t. VII, fasc. IV) contient. pp. 445-456, des données nouvelles et intéressantes sur la légende de saint Alban qui offre des rapprochements curieux avec l'histoire d'Œdipe. M. L. Constant, dans son ouvrage *la Légende d'Œdipe* (pp. 127-131), s'est déjà occupé de cette question. Mais il ne semble pas avoir connu les divers manuscrits qui rapportent la légende d'Alban. Les Bollandistes ont fait une étude très approfondie du texte d'après cinq manuscrits : *a*) l'ancien n° 6854 de la bibliothèque nationale de Paris, enlevé autrefois par Libri et rendu maintenant à son premier dépôt (mss. du XIIIe siècle) ; *b*) le n° 343 de l'ancienne bibliothèque Philipps à Cheltenham, aujourd'hui à Bruxelles (mss. du XIIIe siècle) ; *c*) le n° 1157 (catalogue de M. Henri Martin, t. I) de la bibliothèque de l'Arsenal à Paris (mss. du XIVe siècle), *d*) le n° 337 de Cheltenham (mss. du XIVe siècle) ; *e*) le n° 8567 de la bibliothèque nationale de Paris (XIVe siècle). Ce travail des Bollandistes sur les manuscrits ouvre peut-être des voies nouvelles à la question de savoir si la légende d'Alban dérive ou non de la fable d'Œdipe.

BIBLIOGRAPHIE

H. Brugsch. — Religion und Mythologie der alten Ægypter nach den Denkmalern bearbeitet von Heinrich Brugsch, Leipzig, in-8, 1888.

Cet ouvrage est un traité théorique de la religion égyptienne. Il se divise en trois parties : 1° une introduction ; 2° un système de mythologie égyptienne ; 3° une préface qui complète la pensée de l'auteur.

M. Brugsch professe l'unité de la religion égyptienne. Sans nier les changements que le cours des siècles a pu apporter dans la pensée religieuse, il ne croit pas que le fond des croyances ait été sensiblement modifié. « Je dois déclarer ouvertement, dit-il, que ni dans les textes des pyramides ouvertes récemment, ni dans les inscriptions de l'époque ptolémaïque ou romaine, je n'ai trouvé aucune différence dans le type fondamental des formes divines ou de leurs cycles (1). »

Cette religion unique née à une époque très ancienne envahit toute l'Égypte et s'y conserva intacte, avec de simples changements de nom. Pour M. Brugsch, la mythologie n'est non plus qu'*une maladie du langage*. « l'Être suprême et éternel, dit-il, à qui l'univers doit l'existence et la vie, est appelé, dès les époques les plus anciennes de l'histoire d'Égypte, l'*Être* ou l'*Étant* (xpr), le *Caché* (Amoum), l'auteur primitif (Râ), l'artiste

(1) Pag. XII-XIV.

(Phtah), le *Maître-Maçon* (Knonm), l'*Assembleur* (Sebak), etc... Par dessus les noms de chaque divinité, se dresse le concept général de Dieu, car, avant que la langue eût réussi, dans son époque la plus reculée, à lui prêter une expression adéquate, le cœur de l'homme était plein déjà de l'existence d'un être suprême et était instruit par preuves surabondantes de la toute-puissance du Créateur du ciel et de la terre. On sentait, sans pouvoir le nommer, qu'un Père éternel conduisait la destinée de l'homme, de l'heure de sa naissance à l'heure de sa mort, on se soumettait, dans la pleine conscience d'une impuissance trop évidente, à la volonté de ce maître inconnu, de ce roi des cieux et des hommes ; on cherchait une consolation à la souffrance et au malheur dans la contemplation des hauteurs lumineuses du ciel, où l'on pensait trouver la demeure de cet Être suprême. Cette conscience innée du divin, cette croyance empreinte dans le cœur à l'existence d'un Créateur qui dirige toute chose, c'est le commencement, c'est le préliminaire nécessaire de toute religion sous quelque forme et sous quelque figure qu'elle se soit développée systématiquement par la suite des temps. Si fort que les noms et les attributs des dieux aient pu se changer dans le polytheisme selon les temps ou les lieux, ou s'augmenter d'images nouvelles, le concept de Dieu, enfoncé au plus profond des âmes fut et demeura immuable, sans qu'aucune puissance en ce monde parvint à détruire la croyance innée au *Dieu unique*. Dieu est la source pure à laquelle, dans la nuit profonde du passé, le grand courant des histoires mythiques a pris ses eaux qui, semblables à celles du Styx, se sont ramifiées au cours des âges en bras et en larges canaux (1). »

(1 Pag. 93-94.

M. Brugsch est, on le voit, partisan résolu du monothéisme primitif.

La Nature des dieux. — Études de mythologie gréco-latine par *Ch. Ploix.* In-8°, 10 fr. (E. Vieweg).

M. Ploix cherche à résoudre le problème de l'origine des croyances polythéistes de nos ancêtres. Il croit qu'il est inutile pour cela de remonter aux antiques religions de l'Inde, et que la connaissance de l'antiquité classique suffit. Son livre n'est ouvert par conséquent qu'aux divinités de Rome et de la Grèce. L'auteur s'applique à déterminer les caractères de ces divinités et à définir l'être ou la chose qui a été adoré sous leur nom.

La *Litt. Centralblatt* (28 janv. 1889) a sévèrement jugé ce travail qui est fait de seconde main et défend encore cette thèse finie de la mythologie solaire.

Le judaïsme et l'histoire du peuple juif. — Charles Bellangé. Paris, Laisney, 1889.

Encore un mythomane. Pour M. Charles Bellangé, en effet, l'histoire biblique n'est qu'une vaste mythologie, au moins depuis Moïse jusqu'à Esdras. Ce qne nous prenons pour des faits réels, pour l'histoire civile, politique et religieuse d'un peuple, n'est que le développement du « mythe d'Israël. » Il va sans dire que M. Charles Bellangé nie l'authenticité du Pentateuque et des livres suivants. D'après lui, la compilation tout entière de la Bible s'est faite dans le cours d'un siècle, environ de 150 à 100 avant J.-C. Le judaïsme ne serait de plus qu'une greffe sémitique qui a poussé sur le tronc aryen représenté par les Mages : c'est sur les bords de l'Euphrate qu'il se serait formé au contact du mazdeïsme.

Lanzone. — Dizionario di Mitologia Egizia. — Torino fratelli. Doyen. 1881-1888, in-4°, 1512 pag.

M. Lanzone vient de terminer son dictionnaire de mythologie égyptienne. Cet ouvrage servira surtout à ceux qui, sans être égyptologues, ont besoin de notions précises sur la multitude des divinités égyptiennes que nous révèlent les monuments. L'auteur les a classées et a donné sur chacune une notice aussi complète que possible. Il y a ajouté les diverses figures de ces divinités, copiées dans les divers Musées d'Europe qu'il a parcourus.

Le idee millenarie dei christiani nel horo svolgimento storico. — M. Alessandro Chiapelli.

Ce petit volume de 59 pages nous vient de Naples. Il est en partie un discours, prononcé par M. Chiapelli, à l'ouverture de l'année universitaire 1887. L'auteur y expose les espérances des millénaires aux premiers siècles. Elles étaient surtout l'expression de ce besoin qu'éprouvaient les âmes chrétiennes au milieu des malheurs qui pesaient sur la société de leur temps. Dans la seconde partie, l'auteur suit la modification de ces mêmes idées à travers le moyen-âge et jusqu'à nos jours.

Della religione e della filosofia cristiana, studio storico-critico.

II. — Filosophia cristiana. — Turin, Lœscher, 1888, 1 vol. in-8°. — Baldasare Labanca.

M. Labanca s'est déjà fait connaître par son *christianisme primitif.* Son livre sur la philosophie chrétienne est une suite de ce premier ouvrage, et s'inspire des mêmes principes. Le germanisme y coule à plein bord. M. Labanca distingue trois christianismes : 1° le

christianisme primitif ou nazaréïsme, 2° le christianisme légendaire, et 3° le christianisme philosophique.

Le nazaréïsme mérite à peu près seul le titre de christianisme : c'est l'enseignement même du Christ aux premiers chrétiens.

Le second est le fruit de l'imagination populaire : c'est la légende s'ajoutant et se substituant à l'histoire.

Le troisième dont il s'agit avant tout dans l'ouvrage que nous mentionnons, constitue la philosophie chrétienne. L'auteur en retrace l'histoire : sa naissance, son évolution complète et son dépérissement actuel. La philosophie, vraiment digne de ce nom, d'après M. Labanca, doit se dégager de la foi, passer par le doute, et arriver à la connaissance rationnelle. Au contraire, la philosophie chrétienne procède directement de la foi à la connaissance. Bacon, Descartes, Spinoza sont les fondateurs de la philosophie moderne ; la Réforme a été son appui. Nous ne croyons nullement, avec le titulaire de la chaire des religions à Rome, qu'il soit nécessaire de passer par le doute pour arriver à la vérité. La théologie et la philosophie ont chacune un domaine distinct, malgré les relations qui les unissent, et la conciliation est entre elles chose facile, quand il n'y a pas confusion. La philosophie partie du doute n'a guère produit que le doute. Elle ne s'est montrée vraiment puissante que lorsqu'elle a pris pour fondement la vérité théologique.

Histoire des religions de l'Extrême-Orient. — L'abbé Peisson. 1er fascicule, au bureau de la Revue des religions. Prix : 1 fr. 50.

Par les religions de l'Extrême-Orient, M. l'abbé Peisson entend les religions principales de la Chine et du Japon ; taoïsme, confucianisme, bouddhisme, sinta-

nisme. Le premier fascicule qui vient de paraître s occupe du fondateur du taoïsme, Lao-Tseu. L'auteur a d'abord cherché à dégager la légende de l'histoire ; il réduit cette dernière à trois points principaux : 1° Lao-Tseu fut bibliothécaire à la cour des Tcheou ; 2° il eut, avec Confucius une entrevue demeurée célèbre ; 3° il fit un grand voyage à l'occident de la Chine d'où semblent en effet venir les doctrines renfermées dans son livre le Tao-te-King. Après une notice sur ce livre, le plus extraordinaire de la littérature chinoise, M. l'abbé Peisson en examine la doctrine. Elle se distingue par une élévation qui fait de Lao-Tseu un philosophe à part parmi les philosophes de la Chine. Autant Confucius se contente du côté moral et pratique des doctrines, autant Lao-Tseu se hasarde dans les spéculations les plus hardies. Le premier, il sait qu'avant de créer, c'est-à-dire avant que le « non-être passât à l'être, » Dieu n'avait pas de nom ; après avoir créé, il eut un nom, celui qui exprime ses rapports avec ses créatures.

Abel Rémusat a prétendu que, grâce aux communications qu'avait eues Lao-Tseu avec l'Occident, il avait connu le nom de Jéhovah et l'avait écrit dans son livre. Stanislas Julien l'a nié et a donné une autre explication de ce passage. M. l'abbé Peisson expose les deux opinions et croit, avec plusieurs auteurs et savants sinologues que le nom de Jéhovah est en effet écrit dans ce livre, six siècles avant J.-C. Il se sépare sur ce point de M. Réville qui, dans son dernier livre, *La Religion des Chinois*, traite cette opinion de chimérique, mais ne la discute pas.

La Religion chinoise. — Paris, 1889, 2 vol. Fischbacher, par A. Réville.

Ces deux volumes sont la continuation de l'*Histoire*

générale des Religions qu'a entreprise M. A. Réville. L'auteur n'est point sinologue : aussi ce n'est pas une étude de détail qu'il offre au lecteur, c'est une généralisation, une synthèse de travaux qui ont précédé. Nous ne voyons pas pourquoi il a résumé sous le titre de *Religion chinoise* les trois religions si différentes qui se partagent la Chine. Elles ont chacune en effet des caractères bien distinctifs. S'il s'agit de leurs fondateurs, Lao-tseu, Confucius et Bouddha sont trois personnages bien divers. Bouddha est indien : il sort du brahmanisme et il en porte l'empreinte ; Confucius est un sage, un philosophe plutôt qu'un fondateur de religion. Le solitaire et mysanthrope Lao-tseu n'a rien du chinois : il se livra tout en entier à la spéculation et négligea la morale et le rituel qui furent les principales préoccupations de son rival. Les trois religions, quoique professées à la fois par quelques-uns, au moins dans une certaine mesure, diffèrent ainsi essentiellement. Les ressemblances du taoisme avec le bouddhisme viennent avant tout des influences de ce dernier sur le premier. Nous venons de dire que la religion de Confucius n'était guère qu'une philosophie.

M. A. Réville croit que la méthode la plus sûre pour connaître l'antique religion des Chinois consiste à partir de la situation actuelle et à remonter à l'origine à travers les siècles. Nous croyons au contraire que la voie la plus sûre consisterait à étudier les monuments de ces anciennes religions, principalement les King. Le professeur du collège de France veut absolument faire descendre les religions de la Chine du chamanisme, ce qui est absolument faux. Ce n'est pas l'animisme qui se trouve à leur origine, c'est plutôt le monothéisme, comme il ressort de l'étude des King et de Tao-te-King en particulier.

Confucius und seine Lehre. — Von der Gabelentz. — Leipzig, Brockhaus, 1888.

M. Von der Gabelentz est professeur de langues de l'Extrême-Orient à l'Université de Leipzig. Dans le petit ouvrage (52 pages) que nous mentionnons, il ne ménage l'éloge ni à Confucius ni aux Chinois. L'immobilité dans laquelle s'est renfermée ce peuple s'explique par le sentiment qu'il a de la force de ses institutions : elles semblent en effet défier les siècles. Confucius est bien la personnification de l'esprit chinois, pratique, terre à terre, ritualiste. L'auteur expose rapidement les doctrines du vieux philosophe de Lou.

Le Ramayana au point de vue religieux, philosophique et moral. (Annales du musée Guimet.) Ch. Schœbel, Paris, Leroux, in-4e.

Cet ouvrage considérable a été couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il se divise en trois parties. Dans la première l'auteur compare l'œuvre indoue à l'Illiade ; dans la deuxième, il analyse le poème ; la troisième partie est un examen de la doctrine philosophique et morale du Ramayana. D'après M. Schœbel, les systèmes de philosophie moderne, notamment ceux de Kant, Spinoza, Scot, Origène proviennent par voie directe ou indirecte de l'Inde. Notre prochain numéro contiendra une étude de cet important sujet.

Folk-Lore. On sait que la science du folk-lore, (de deux mots anglais qui signifient connaissance des gens, a pour objet les traditions, contes, légendes des différents peuples. Elle a son importance dans l'histoire des religions : elle peut nous faire connaître le passé, les croyances, les origines d'un peuple, nous expliquer ses

usages et ses mœurs. Elle est pour le moment une des sciences les plus cultivées : les livres et les récits de folk-lore se multiplient tous les jours. Nous ne voulons mentionner ici que les plus récents.

M. Jean Karlovicz vient de publier à Varsovie une revue de folk-lore ; elle a pour titre *Wisla*, la Vistule. Elle a naturellemeut pour but de recueillir les traditions populaires et religieuses de la Pologne.

En Allemagne, le docteur Edmund Veckenstedt publie une revue semblable : elle nous fera connaître les anciens contes et les vieilles légendes des pays allemands. Cette publication a pour titre : *Zeitschrift fur Voklskund* et se publie chez M. Hettler.

En Italie, M. L. Bruzzano vient de fonder à son tour la *Calabria* ; elle se publie à Monteleone et a pour but de faire connaître les traditions de la Calabre.

A côté de ces revues, nous avons à mentionner quelques ouvrages qui rentrent dans la catégorie du folk-lore :

M. de Santa-Anna Méry vient de publier le folk-lore brésilien. L'auteur a profité de son long séjour au Brésil pour recueillir les superstitions, légendes et traditions du peuple brésilien. Le prince Roland Bonaparte a honoré ce livre d'une préface.

M. de Rochemonteix a fait paraître au Caire (1888) un recueil semblable qui a pour titre : *Quelques contes nubiens.*

A ce même genre de littérature se rattachent les *Contes et Romans* de l'Egypte chrétienne (Paris, Leroux 1888, 2 vol.) Ces contes ont pour auteurs des moines et remontent au VIIe siècle avant notre ère.

Sans vouloir faire de la Revue des religions une revue de folk-lore, nous serions reconnaissants à nos abonnés et correspondants de nous faire connaître les

traditions, superstitions, contes, légendes de leurs provinces respectives. Elles pourraient fournir la matière d'études intéressantes et utiles.

La Religion en Chine, à propos du dernier livre de M. A. Réville par Mgr de Harlez. — Gand, 1888.

Mgr de Harlez vient de publier une première réfutation de M. A. Réville, dont nous venons de parler. Il le fait avec toute la supériorité que lui donne sa qualité de sinologue sur son honorable adversaire, qui a loyalement reconnu son ignorance du chinois. Les erreurs de M. A. Réville proviennent de ses idées préconçues en fait de systêmes religieux. On sait que la théorie de l'évolution est en honneur au Collège de France. « Si un animisme grossier, sorti du matérialisme, dit Mgr de Harlez, est à la base de toute religion, il faut qu'on le retrouve partout, coûte que coûte, et si les textes s'y opposent, il faudra trouver moyen de leur faire tenir un langage favorable au systême... Ce sont donc les faits et les textes qui doivent céder. » Tel a été en effet le procédé de l'auteur.

S'appuyant au contraire sur les textes, le professeur de Louvain s'applique à réfuter les différentes assertions de M. A. Réville et arrive à cette conclusion que l'auteur a écrit le roman et non l'histoire de la religion en Chine.

Mgr de Harlez défend en particulier le monothéisme primitif des Chinois ; nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet dans le cours de nos études.

La Femme aux Métaux, légende nationale des Déné Couteaux-Jaunes, du grand lac des Esclaves, Canada nord-ouest, par l'*abbé Petitot*. Meaux, typog. Marguerite-Dupré, rue du Tan, 1888.

M. l'abbé Petitot, ancien missionnaire au Mackenzie et notre collaborateur, vient de publier la légende de la Femme aux Métaux. Il y trouve la personnification d'un peuple qui visita l'Amérique septentrionale, y introduisit les métaux et disparut ensuite. Des traditions semblables se retrouvent chez les Japonais et les Tripolitains de la Mauritanie ; l'auteur les expose et les compare. Il croit enfin pouvoir en tirer la conclusion suivante :

« La légende de la Femme aux métaux n'est que le souvenir affaibli et symbolisé de l'arrivée et des immigrations en Amérique des Pélasges, mélange de Grecs, de Lydiens, de Cariens, de Phéniciens, peuple essentiellement explorateur et colonisateur. S'il a laissé son emblème, le *Phénix* à Crète comme à Tyr, on la retrouve en Chine sous le nom de *Phang* ou *Fang* et au Japon sous celui de Foo. Je ne suis même pas éloigné de croire que la ville enchantée de *Panchœa* des Anciens, « où le Phénix bâtissait son nid sur l'autel du Soleil, » n'était autre que l'Amérique avec son antique royaume de *Palanché* ou Palanqué, dans les temples desquels ont été trouvées de singulières sculptures d'oiseaux mystiques.

Origine du monde d'après la tradition avec introduction sur la cosmogonie biblique, C. Robert, prêtre de l'oratoire de Rennes. Paris, Berche, Tralin, 1888.

L'Origine du monde est un ouvrage posthume du chanoine Motais. Ceux qui voudront être édifiés sur les œuvres de ce savant trop tôt ravi à la science, n'auront qu'à lire l'intéressante brochure de notre collaborateur M. l'abbé de Hir : *L'abbé Motais : sa vie et ses travaux.* M. l'abbé Robert nous donne aujourd'hui, sous le titre indiqué, des fragments d'un grand ouvrage que

préparait l'auteur et dans lequel il espérait résoudre la question de l'interprétation scientifique du récit de la création. L'abbé Motais prétend retrouver chez les anciens pères, au milieu des variations les plus grandes, des points fondamentaux qui préparent l'accord, si demandé de nos jours, entre le récit de Moïse et les données de la science ; ce qui lui paraît surtout incontestable, c'est la liberté d'interprétation laissée aux anciens apologistes : « Il est évident, dit-il, pour quiconque a dépouillé soigneusement, dans son entier, le dossier patristique, qu'il n'y a point eu, à ce sujet, de tradition fondée. »

M. l'abbé Robert a fait précéder ce travail d'une introduction dans laquelle il démontre l'accord entre le récit de la Bible et la science moderne ; il réfute particulièrement les théories de ceux qui ne voudraient voir dans nos livres saints que des emprunts faits aux doctrines de Babylone ou de la Perse.

Le livre du prophète Daniel, traduit d'après le texte hébreu, arménien et grec, avec une traduction critique ou défense nouvelle du livre et un commentaire littéral, exégétique et apologétique, par l'abbé J. Favro d'Envieu, tome Ier, *Introduction critique*, in-8 de XIV-909 p. Paris, Thorin, et Toulouse, Privat, 1888.

Le livre de Daniel a été particulièrement attaqué par la critique rationaliste. Les prophéties si précises qu'il renferme n'ont peut-être pas été étrangères à la violence de ces attaques. C'est sans doute parce que ce point était le plus menacé, que M. l'abbé Favre d'Envieu l'a choisi pour le défendre. Il l'a fait avec succès. On pourra juger de l'importance de l'ouvrage en rappelant que son introduction forme la matière de deux forts volumes. L'auteur prouve la réalité de la personne de

Daniel qu'on avait contestée ou qu'on aurait fait vivre du temps des Macchabées. Il résume ensuite le livre, en montre le plan, et en fait ressortir la beauté. Les rationalistes professent décidément pour le zoroastrime un amour sans bornes : ils veulent absolument que les Hébreux aient puisé à cette source. M. l'abbé Fabre d'Envieu leur démontre péremptoirement tout ce qu'il y a de faux dans ces accusations de plagiat. Le livre que nous venons de résumer à quelques défauts signalés plus haut, p. 78.

Étude critique sur la composition de la Genèse, Paris, Lethielleux, 1888.

Citons à l'honneur de la faculté catholique de théologie de Lyon cette thèse de doctorat présentée par un de ses élèves, M. Julian. L'auteur s'est proposé de répondre aux dernières objections qu'adresse la critique moderne à l'authenticité des livres mosaïques. Il commence par exposer ces objections dans toute leur force, pour les réfuter ensuite une à une et démontrer que le *système documentaire* qu'on veut aujourd'hui appliquer aux livres de Moïse est aussi contraire à la foi qu'à la critique.

Au pays de Chine. — Paul Antonini. 1 vol. in-8, Paris, Bloud et Barral, 4 f.

L'auteur des *Chinois peints par un Français*, continue dans ce nouvel ouvrage à nous faire connaître cette étrange civilisation, si inconnue hier encore, et qui, depuis quelques années surtout, attire les regards attentifs du philosophe et du politique. M. Antonini fait la part des défauts qui appartiennent au caractère chinois : il montre ses côtés faibles et défectueux ; mais il fait

ressortir aussi les brillantes qualités qui le distinguent : le respect de l'autorité, le culte des ancêtres, la piété filiale, l'activité, la finesse, les aptitudes si variées de ce peuple. La Chine rentre de plus en plus dans le mouvement européen. Elle peut être régénérée par le christianisme : c'est par le tableau des travaux faits en Chine par les missionnaires catholiques que l'auteur termine son livre.

Histoire de l'Église, par S. E. le cardinal Hergenröther, t. IV. Paris, V. Palmé 1888.

Cet ouvrage a paru, il y a un certain nombre d'années ; il vient d'être traduit par M. l'abbé Belet. Le volume que nous signalons embrasse : 1° l'histoire de l'Église depuis Grégoire VII jusqu'au commencement du seizième siècle ; et 2° l'histoire de Boniface VIII à Léon X. L'auteur, qui s'attache à montrer surtout le grand mouvement imprimé aux idées et aux institutions, est le savant préfet des archives du Vatican.

— M. E. Rolland annonce comme devant paraître prochainement le sixième volume du *Recueil des chansons populaires* en l'honneur de Marie Madeleine. Il invite toutes les personnes qui connaîtraient des chansons ou des prières relatives à cette sainte à les lui communiquer.

Le Gérant : Z. PEISSON.

Amiens. — Imprimerie Rousseau-Leroy et Cie, rue Saint-Fuscien 18.

LA

DOCTRINE MORALE ET RELIGIEUSE

DU

RAMAYANA

En 1882, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres mit au concours, pour le prix Bordin, le sujet suivant : « *Étudier le Ramayana au point de vue religieux. Quelles sont la philosophie religieuse et la morale religieuse qui y sont professées ou qui s'en déduisent. Ne tenir compte de la mythologie qu'autant qu'elle intéresse la question ainsi posée.* » C'était provoquer ou encourager la composition d'un ouvrage souverainement utile. « La science, disait naguère M. Max Müller, devra s'imposer une somme plus grande de travail et s'interdire davantage la théorie sur le Ramayana et le Mahabharata avant que le plein jour vienne éclairer les sources, les origines et la rédaction définitive de ces cycles épiques dans l'Inde (1). » Mais, soit que le délai consenti par la savante institution n'ait point suffi à la bonne volonté d'un plus grand nombre, soit pour d'autres motifs, au terme fixé (fin 1883), M. Ch. Schœbel seul, croyons-

(1) *Indien in seiner weltgeschichtlichen Bedeutung.* Leipzig, 1884, p. 308.

nous, répondit à l'appel. Lorsque, dans le courant de l'année suivante, l'Académie eut à juger le mémoire présenté, elle ne lui décerna point le prix, mais accorda néanmoins à l'auteur une récompense de la valeur de deux mille francs (1). Or, voici qu'après quatre ans écoulés le tome XIII des *Annales du Musée Guimet* nous apporte ce travail dans un in-quarto de 235 pages.

Si l'exécution matérielle n'était d'un intérêt secondaire dans un traité scientifique, nous regretterions d'avoir à signaler un nombre considérable de fautes typographiques, et surtout l'arbitraire qui a réglé la ponctuation. Celle-ci est, par endroits, défectueuse au point qu'il a fallu relire à diverses reprises certains passages d'ailleurs importants. Mais ce ne sont là que des vétilles. Négligeons ces détails de forme, et passons à l'examen du fond.

Outre un avant-propos, le mémoire dont nous nous occupons comprend trois parties, d'étendue très inégale. La première (pp. 5-29) est consacrée à une critique préliminaire ; la deuxième (pp. 30-166) contient une analyse commentée et annotée du poème. Le troisième chapitre (pp. 167-226) qui aborde la discussion religieuse, philosophique et morale, est suivi d'un épilogue (pp. 227-232) et d'une conclusion (p. 233).

La question se pose aussitôt : convient-il de se féliciter de cette publication ? M. Schœbel a-t-il mérité de la science ? A-t-il produit une œuvre dont l'indianisme soit autorisé à se réclamer comme d'un progrès réalisé et désormais assuré ?

(1) Telle est la signification des termes *ouvrage couronné* inscrits au frontispice du présent ouvrage. C'est également dans ce sens que l'Institut a décerné un prix Bordin à une autre publication de M. Schœbel mentionnée p. 13.

Oser répondre par la négative peut paraître doublement téméraire. D'un côté, en effet, M. Schœbel a des menaces pour le « fier naturel (p. 1) » de la critique et se montre décidé à venger sa science méconnue (p. 233) (1). D'un autre côté, la distinction flatteuse dont l'auteur a été l'objet de la part du premier corps scientifique de France et dont il revendique bruyamment le bénéfice honorifique, l'accueil bienveillant qui fut fait ensuite à cet essai dans le principal organe des études d'hiérographie, constituent des boulevards de défense qui semblent défier toute tentative offensive.

Est-il besoin de le dire cependant ? Ces considérations ne sont pas faites pour émouvoir, la première évidemment beaucoup moins que la seconde, parce que ni l'une ni l'autre ne sauraient prévaloir contre les droits de la vérité. Après avoir lu et relu ce volume prétentieux, nous ne trouvons, pour formuler d'un mot notre jugement, que cette seule qualification : œuvre de haute fantaisie.

A démontrer que la science n'a rien à voir dans ce livre, que le plan en est superficiel, la méthode détestable, les conclusions radicalement fausses, il n'y aura, nous le reconnaissons volontiers, ni insigne honneur ni grand mérite. Mais, pour n'exiger que de médiocres efforts d'intelligence, la tâche que nous nous sommes laissé imposer n'en devient que plus fastidieuse : on se

(1) M. Schœbel est mort pendant que nous écrivions cette réfutation de son travail. Un instant la pensée nous est venue de ne pas nous occuper davantage d'un ouvrage dont le signataire n'était plus, et de pratiquer, au moins par notre silence, l'adage : *de mortuis nihil nisi bene*. Mais nous ne poursuivons pas les personnes; leurs œuvres seules nous inquiètent, parce qu'elles survivent. La suite de cette étude fera suffisamment valoir, nous l'espérons, les motifs qui nous engagent à persévérer dans notre premier dessein.

fatigue à répéter continuellement à son interlocuteur qu'il se trompe ; on ne se résigne que par la pensée des avantages que les auditeurs recueillent de ces protestations.

L'Académie n'a point, que nous sachions, déclaré les raisons qui, sur le rapport de la Commission (1), l'ont décidée à *couronner* le mémoire de M. Schœbel. En opposant à ses suffrages, qui sont de nature à donner le change sur la valeur réelle de cette étude religieuse, une appréciation divergente, nous avons tenu à fournir par le détail les preuves sur lesquelles s'appuie notre manière de voir (2).

I.

Certes M. Schœbel a immensément de lecture : tout l'ouvrage en témoigne, et un coup d'œil jeté sur les notes nombreuses et variées qui se succèdent au bas des pages amène comme naturellement sur les lèvres le mot, nullement ironique, de M. Havet louant M. Renan : *Il a tout lu et sait tout ce qu'on peut savoir.*

Toutefois, et sans recourir à la comparaison classique du peintre qui choisit dans la série des couleurs celles-là seulement qui lui sont nécessaires ou utiles, nous estimons qu'à l'érudition il faut joindre, pour écrire avec sagesse, un certain discernement pour la placer à propos et éviter un ridicule étalage de savoir. M. Schœbel n'a point su ou n'a point voulu se garder de cet écueil. Lui qui se plaît à citer Horace, comment

(1) « Les membres de la Commission étaient Ad. Regnier, Sénart Bréal, Maury et le Bureau » (p. 1, note).

(2) Il sera bon d'avertir une fois pour toutes, que nous avons contrôlé avec un soin spécial sous le rapport orthographique les citations empruntées à M. Schœbel.

a-t-il oublié cet avis : *sed non erat his locus ?* Qu'il ait abusé étrangement des textes de l'Écriture, c'est un point sur lequel il y aura lieu de revenir plus spécialement. Abstraction faite des emprunts arrachés à la Bible,—s'en douterait-on?—Hérodote, Renan, Pindare et Salluste, *Don Quichotte*, *Gargantua*, Aristophane et Machiavelli, Homère, Virgile et le *Figaro,* Voltaire, Eusèbe, bref un cortège d'auteurs et d'écrits de tout âge, de tout pays, de toute nuance, dont les noms seuls s'aligneraient à peine sur quatre pages, apparaissent tour à tour pour illustrer ou confirmer les opinions et dires de M. Schœbel. On comprendra qu'en homme savant qui se prend au sérieux, notre lauréat ne pouvait manquer de renvoyer de temps en temps à ses précédentes élucubrations (1). Peut-être même pousse-t-il à l'excès le soin de renseigner ses sources lorsqu'il transcrit le titre complet d'un sien ouvrage qui risque de ne sortir jamais de la catégorie problématique des possibles : « *il n'est pas encore publié* et *je ne suis pas sûr qu'il le sera* (p. 140). »

Soyons juste pourtant, M. Schœbel n'a pas pris recours uniquement auprès des poètes et des historiens tant anciens que modernes ; la littérature sanscrite lui a fourni un fort contingent de réflexions et de théories diverses. Nous examinerons ultérieurement dans quelles limites ces citations se justifient et conviennent à la discussion engagée. Pour le moment, qu'il nous suffise de reproduire la déclaration expresse qui termine la conclusion : « Je me suis servi pour mon travail de tout ce que mes célèbres devanciers dans l'étude du Ramayana, Schlegel, Bopp, Lassen, Stenzler

(1) Nulle part cependant on ne voit poindre la *Démonstration de l'authenticité de la Genèse...* Pourquoi ?

Benfey, Weber, Burnouf, Gorresio, Fauche, Williams, Wheeler, Griffith ont pu me fournir d'utile au but que j'avais en vue (p. 233). » Ils sont douze bien comptés, comme les signes du zodiaque, comme les douze maréchaux de Napoléon, ou bien encore, conformément à la manière de notre écrivain couronné, comme les douze Apôtres. Il est probable que c'est à une distraction, et non à la peur du nombre treize, qu'est due l'omission du nom de Muir : cet indianiste a rassemblé en effet de très bonnes choses sur le Ramayana dans le quatrième volume de ses *Sanskrit texts*. Mais, par un curieux phénomène et suivant un procédé extraordinaire, M. Schœbel, qui aime à mettre en scène les personnages de Shakespeare et d'Homère, qui a compté les cent quatre vingt-dix prophéties messianiques et rappelle les cinq plus expressives (p. 207), s'est refusé la satisfaction de rendre justice, fût-ce par une simple indication de titres, à ses célèbres devanciers. S'adressant à un public savant dans une revue savante, il aurait, par ces faciles renseignements, rendu service à ceux qui n'ont pas le loisir de poursuivre de longues recherches sur la matière. Assurément, pour notre part, nous lui aurions su gré de nous avoir appris où et quand Bopp, Stenzler, Benfey, Burnouf, pour ne parler que de ceux-là, ont publié leurs études du Ramayana. En toute humilité nous sommes forcé d'avouer que, si nous les avons jamais rencontrées, le souvenir nous en est complètement échappé, et que, par surcroît de malechance, aucun des répertoires que la note de M. Schœbel nous a suggéré de parcourir, n'en a révélé la moindre trace. Vraiment, quand on s'est donné la peine de tant consulter, se contenter ensuite d'un mot de Schlegel, pris d'ailleurs chez Lassen lequel n'est guère mieux traité, d'une double note sur un même

ouvrage de M. Weber, et pour tous les autres d'une mention collective, c'est trop de désintéressement ; et M. Schœbel ne devra s'en prendre qu'à lui-même s'il rencontre « tant d'entrepreneurs de critiques », même parmi ceux qui lisent les ouvrages qu'ils censurent (p. 233).

Combien d'autres variétés ornent le magasin pittoresque qui porte majestueusement inscrit au frontispice : *Ministère de l'Instruction publique — Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions* ! « La hache proverbiale de Gladstone (p. 61) », « l'opportunisme vieux comme le monde (p. 75)», « la Règle des Clarisses, carnet du suicide (p. 221) », « M. St-Marc Girardin se battant la cuisse avec éclat (p. 46) », « la grammaire de cuisine suffisant en général au beau sexe (p. 71), » on n'en finirait pas si l'on voulait énumérer seulement toutes les pièces de cette arlequinade : il y a de quoi rendre jaloux les chroniqueurs d'almanachs.

Apparemment M. Schœbel a senti que la matière qu'il travaillait était ingrate, et, s'il cède parfois à un sentiment d'amertume contre ceux qui auraient la mauvaise idée de ne point partager ses opinions, souvent aussi il se livre à sa bonne humeur et ne dédaigne pas la remarque plaisante. Encore ne néglige-t-il jamais de joindre l'utile à l'agréable : qu'on en juge par le trait suivant.

Décrivant un combat livré par Hanumat contre les Rakshasas, M. Schœbel dépeint le grand singe inspirant, dès les premiers engagements, une *peur bleue* à ses terribles adversaires. Ce *bleue* ne trouve point, on le devine aisément, son équivalent technique dans le texte sanscrit. On se tromperait pourtant si l'on croyait que cet adjectif est employé sans intention : une note l'accompagne : « le terme *bleu* marque en

général une qualité hors de pair. Ainsi on dit le sang bleu (un sang très noble), une chaleur bleue (quand elle monte à 1200 degrés), etc. (p. 135). » En laissant au lecteur la liberté de compléter cette liste d'exemples, notre écrivain se rappelle vraisemblablement certains contes bleus de nourrices, grâce auxquels les enfants seront désormais initiés aux beautés du Ramayana.

Quel dommage qu'il faille nous borner ! Il y a cent joyeusetés de ce genre : citons en une dernière. — Le grand texte dit p. 107 : « Hanumân personnifie à la fois le succès et la sagesse. » Peu importe qu'il semble préférable de rendre ici le mot *siddhi* par *promptitude ;* voyons ce qu'une féconde association d'images suggère à M. Schœbel : « Il personnifiait ainsi la sentence qu'on lit sur les billets de la Banque de France : *La sagesse fixe la fortune.* C'est faux, mais c'est imprimé (p. 107. »

En vérité, les pages de M. Schœbel sont fort amusantes ! Mais le procédé est-il scientifique ? Nous promet-il une œuvre sérieuse ?

II

Au risque de créer dans l'esprit de quelques lecteurs par des observations plus ou moins étrangères au fond du sujet, un préjugé en notre défaveur, alors qu'il s'agira d'apprécier le mémoire couronné au point de vue purement scientifique, nous devons formuler un autre grief contre l'œuvre de M. Schœbel. Ce second reproche est par sa nature plus sévère que le précédent. En effet, quant aux petites digressions hors de propos, à certaines omissions peut-être involontaires, elles trahissent un manque de goût plutôt qu'elles ne constituent une erreur. L'Académie des Inscriptions ou les

Annales du Musée Guimet auraient pu y trouver matière à récrimination au nom de la science ou des règles de l'art ; elles se sont contentées de sourire avec bienveillance : nous ne serons pas plus difficile qu'elles ne l'ont été. Cette seconde partie de notre critique touche à une question plus délicate et beaucoup plus grave, et, de plus, porte très souvent d'une façon directe sur la substance même du travail de M. Schœbel.

Que certaines études d'histoire religieuse, celles par exemple qui, abandonnant le champ des faits positifs, s'aventurent sur le terrain plus philosophique de la spéculation, dépendent, dans le cours de leur développement et la tendance de leurs conclusions, d'un système théorique particulier, nul ne songera à le nier. De là, le scepticisme de plusieurs relatif au succès possible des investigations de l'hiérographie, l'accord qui devrait régner touchant les principes dirigeants de la méthode ne devant probablement jamais se produire. Pourtant, dans le domaine des religions particulières bien des obscurités restent à éclaircir, et il y a place encore pour des synthèses ne ressortissant d'aucune métaphysique. Le beau et savant livre de M. Barth sur les *Religions de l'Inde* nous apparaît comme le modèle des ouvrages vraiment utiles, écrits en dehors de toute préoccupation polémique. Nous nous plaisions à espérer que, malgré des précédents contraires, M. Schœbel pour cette fois du moins renoncerait à tomber le « cléricalisme (p. 202) » pour s'en tenir exclusivement à une étude historique.

De quoi s'agissait-il dans le cas présent ? Il fallait rechercher, rassembler et coordonner les données du Ramayana relatives à la doctrine religieuse, spéculative et pratique, en tenant compte, s'il y avait lieu, des opinions reçues, des points controversés : étude émi-

nemment objective, et à laquelle les croyances personnelles de l'écrivain semblaient devoir demeurer indifférentes. M. Schœbel, cédant à des habitudes prises ou obéissant à des influences néfastes, a préféré marquer ses pages du cachet de ses convictions religieuses et par ainsi il a produit non seulement un méchant ouvrage, mais un ouvrage méchant.

Dès le début il a éprouvé le besoin de faire sa profession de foi, et d'apprendre à des lecteurs qui pouvaient se passer de cette déclaration, que « de toutes les doctrines morales, celle de la Stoa a ses préférences (p. 1). » Et veut-on savoir ce qui dans la morale de Zénon a spécialement mérité les sympathies de M. Schœbel? C'est « qu'elle est conforme à la nécessité du monde, à la loi universelle du déterminisme. » Les profanes ne comprendront pas, mais qu'à cela ne tienne. Au reste, qu'on le remarque bien, nous n'en voulons pas au *credo* de l'écrivain. Qu'il soit un jour sorti du temple catholique pour passer sous le Portique, nous n'avons rien à y voir, à deux conditions cependant : la première, qu'il renonce à prétendre ridiculement avec M. Renan que, pour écrire l'histoire d'une religion, il est nécessaire premièrement d'y avoir cru, en second lieu de n'y plus croire d'une façon absolue ; la seconde que, tout en pratiquant sa foi, il sache respecter celle des autres. Mais M. Schœbel a tenu à démontrer que les stoïciens entendent combattre l'Église à la fin du dix-neuvième siècle comme aux premiers temps du christianisme ; il a voulu prouver en même temps qu'il faut, pour acquérir le droit de proposer une interprétation exacte de l'Écriture, y voir « trop de répétitions inutiles et de verbiage même contradictoire, comme du reste c'est le cas de tous les écrits inspirés (p. 196). »

Si l'idée de l'inspiration implique toujours « trop de répétitions inutiles et de verbiage même contradictoire, » nous n'hésitons pas à ranger l'œuvre de M. Schœbel dans la catégorie des livres inspirés. Le lecteur jugera.

On lit p. 44 : « J'ai vu et chacun peut voir adorer le bois et le fer dans N.-D. à Paris. » D'après le contexte et à en croire notre lauréat, les catholiques parisiens ne sont donc que de vulgaires fétichistes qui n'ont point à crier racca aux Indiens (*ibid*). Ces braves gens, tout étonnés d'apprendre leur véritable situation religieuse par le volume XIII des *Annales du Musée Guimet*, trouveront peut-être piquant de savoir ce que M. Schœbel allait faire autrefois a Notre-Dame. Adorait-il, lui aussi, le bois et le fer ? Probablement non, si l'on suppose qu'il eût appris et n'eût pas oublié son catéchisme. Mais depuis lors, grâce à une étonnante faculté de seconde vue, il s'est aperçu que les fidèles ne vénéraient pas seulement, mais que, misérables idolâtres, ils adoraient les instruments de la passion.

Et de quelle doctrine procède, pensez-vous, ce dégradant fétichisme ? « Panthéisme pour panthéisme, » répond M. Schœbel, « j'aime mieux le panthéisme grec rappelé par S. Paul et qu'il s'approprie quand il le résume en disant devant l'aréopage : *C'est en lui que nous vivons, que nous nous mouvons et que nous sommes* (pp. 177, 219). » Nous persistons à croire cependant pour beaucoup de raisons qu'il est superflu de détailler ici, qu'il y a une façon d'entendre l'immanence de Dieu dans la nature proclamée par l'Apôtre, dans un sens qui soit en parfaite harmonie avec le dogme d'un Être suprême personnel. Mais notre stoïcien, qui sait et avertit que « rien n'est périlleux comme de discuter à coups d'Écritures (p. 36), » s'en

rapporte également à l'autorité de saint Jean. « Le christianisme avec son unité du fils et des siens dans le Père n'est au fond qu'un panthéisme mystique (p. 220). » Comme M. Schœbel ne refuse pas l'infaillibilité au Pape, afin de la revendiquer pour lui-même, il nous permettra, en dépit de son audacieuse affirmation, de ne voir dans la *comparaison* à laquelle il fait allusion, qu'une simple ressemblance d'analogie entre l'unité de nature, identique dans le Père et le Fils d'une part, et l'unité de sentiments des fidèles entre eux de l'autre. — Un troisième argument nous renvoie à l'*Evangile*, c'est-à-dire *ad Gal.* III, 28 et al. Cet *al* (p. 230) est délicieux et tout à fait convaincant. Examinons si nous ne pouvons sauver au moins *ad Gal.* III, 28. Qu'y apprenons-nous ? *Non est Judaeus neque Graecus ; non est servus neque liber ; non est masculus neque femina. Omnes enim vos unum estis in Christo Jesu.* — Evidemment devant un texte aussi formel, *unum*, la critique désarme. Passons.

M. Schœbel, avons-nous dit plus haut, a abusé de l'Écriture, on a pu déjà le constater et l'on aura l'occasion de s'en convaincre complètement. Quelques exemples sont réjouissants.

Le poète vient-il à décrire les ravages que le singe Hanumat exerce dans Lanka avec sa queue incendiée, « on voit, » ajoute son interprète, « que le biblique Samson n'a pas le privilège de ce passe-temps, et c'est ainsi partout : les parallèles de la littérature indienne avec la littérature sacrée sont très nombreux (p. 104). » A vrai dire, tel est le nombre de ces « parallèles » découverts par M. Schœbel que, « si on demande qu'elle (*sic*) est la doctrine vraiment originale, du brâhmanisme ou du christianisme, nous répondrons ni l'une ni l'autre (p. 161). » Peut-être découvrirait-on aisé-

ment un peu de subjectivisme en tout ceci, et quelque effet d'une imagination trop libre. En tout cas, notre adversaire nous doit une explication plus détaillée de tous ces parallèles. Dans celui qu'on établit entre Samson et Hanumât nous apercevons bien une queue incendiée, mais nous ne voyons plus rien au-delà.

Rejetée par Râma, Sita « reproche à son époux de la traiter comme une danseuse publique (p. 160) » Voici le commentaire : « *Joan.*, II, 4. Cf. la parole similaire de Jésus, mais dite par un fils à sa mère, elle révolte : τί ἐμοὶ καὶ σοί γύναι. » Franchement, cette indignation part peut-être d'un bon naturel, mais que M. Schœbel quitte ce souci. Bien peu de gens qui réfléchissent seront choqués de ce qui le révolte si fort, mais un grand nombre flétriront justement la phrase dans laquelle il ne craint pas d'avancer que « la piété filiale surtout est une vertu qu'il n'est pas aussi facile de pratiquer qu'on serait tenté de le croire, parce qu'elle est fondée sur la reconnaissance », et que « la reconnaissance pas plus que l'amour qu'elle suppose, ne s'impose aux hommes comme par ex. la crainte (p. 199). » Quand on exprime de tels sentiments, on a mauvaise grâce de s'indigner d'une locution qu'on ne comprend pas ou qu'on ne veut pas comprendre. Et puis, à qui persuadera-t-on qu'il existe un rapport quelconque entre les deux situations ? Mais, nous le répétons, à propos de tout comme à propos de rien, les Écritures sont mises à contribution, dans quel esprit on ne s'en aperçoit que trop. — Nous allons rapporter une assimilation plus innocente. Valmiki raconte que les dieux qui ont assisté aux funérailles de Ravana, s'en retournent en devisant entre eux. Aussitôt l'imagination de M. Schœbel lui représente les bergers qui reviennent d'avoir adoré l'Enfant Jésus, et saint

Luc qui dit en racontant le fait : *Et ipsi loquebantur ad invicem de his omnibus quæ acciderant.* » (p. 158). Des gens causant ensemble, on n'en a jamais rencontré que dans ces deux circonstances ! Cela valait la peine d'établir un parallèle ! — Nous le demandons à tout lecteur sincère, est-ce là la méthode d'un écrivain sérieux ? — Encore si M. Schœbel n'avait essayé de se rendre odieux par des plaisanteries volontairement impies : émanées de sa plume elles ne méritent que cette dénomination (1).

Vâtâpi et Ilvala étaient deux rakshasas et frères. Aux saints brahmanes qu'il invitait chez lui, Ilvala servait son propre frère sous la forme d'un bélier, puis il lui criait : Sors Vâtâpi ; et ce dernier reparaissait vivant, en causant la mort violente des convives. A ce sujet M. Schœbel écrit le passage sur les parallèles rapporté plus haut, en y ajoutant la note suivante que nous livrons sans commentaire et dans toute son absurdité à la stupéfaction du penseur et à la pitié du chrétien. « Relevons-en au moins un des plus singuliers (parallèles) qui est celui de la fable de Vâtâpi avec la doctrine que saint Paul présente aux Corinthiens (*I Cor.*, XI, 27, sqq.), suivant laquelle celui qui avale le corps du Christ, en crève, s'il n'a pas pris ses précautions (p. 104). »

Ces insanités ont trouvé des admirateurs, et, s'il prend un jour fantaisie à M. Schuré ou à M. Burnouf

(1) Il fut un temps où les *Études d'histoire religieuse* de M. Renan provoquaient chez M. Ch. Schœbel des réclamations plus fortes que celles dont nous sommes ici l'écho pour condamner la tentative de M. Schœbel lui-même. C'est par hasard que cette pièce bibliographique est tombée entre nos mains avec la *Troisième et dernière Encyclopédie théologique* publiée par l'abbé Migne, 1864, col. 1413-1420.

de servir aux abonnés de la *Revue des Deux Mondes* une vieille thèse de rechange en faveur de l'origine brahmanique du christianisme, nous ne serions pas surpris de les voir recourir aux lumières de M. Schœbel. Ils le feront sans doute avec d'autant plus d'empressement que ce dernier ayant été catholique militant, ils le supposeront ou le feindront mieux au courant de la doctrine de l'Église qu'il a quittée. Eh bien ! malgré qu'il nous en coûte, nous continuerons à montrer à quelles aberrations un aveuglement sectaire a conduit l'auteur du mémoire sur le Ramayana. — Il veut bien admettre que le christianisme n'est pas issu en bloc du brahmanisme, mais soutient qu' « on est forcé de convenir que le christianisme n'a rien innové, pas même la doctrine de la grâce (p. 195). » D'ailleurs il semble vouloir reprendre ensuite par parties la concession trop large qui lui est échappée d'abord.

Râma prend grand soin d'ensevelir le monstre Virâdha parce que, selon la croyance indienne, ceux-là seulement montent aux mondes de la parfaite lumière dont le corps a reçu la sépulture. « Le soupçonnerait-on ? voilà une métaphysique de la sépulture » qui « a passé dans le christianisme où on peut la suivre dans les paroles de l'Apocalypse : « Heureux etc. (p. 53). » Le *etc.* n'est pas de nous. Mais que nous apprennent les versets auxquels une note nous renvoie ? C'est d'abord *Apocal.* XIV, 13 : *Beati mortui qui in Domino moriuntur ;* c'est ensuite *Apocal.* XX, 6 : *Beatus et sanctus qui habet pacem in resurrectione prima : in his secunda mors non habet potestatem.* — Qui nous donnera les lunettes intellectuelles qui nous aident à apercevoir ici une métaphysique de la sépulture reconnue nécessaire au bonheur éternel du chrétien ! Il faut supposer qu'elle n'a fait que passer dans

le christianisme puisqu'il n'en est pas resté le moindre vestige.

Quand M. Schœbel affirme que « le christianisme connaît aussi les démons (p. 113) », on est tout prêt à l'en croire sur parole. Mais lorsqu'il entreprend de prouver que « c'est même pour être un de ses apôtres que Jésus choisit un démon (p. 21) » la défiance naît : le sens figuré de *unus ex vobis diabolus est* apparaît comme plus naturel que le sens propre préféré par l'auteur. — Relativement aux emprunts que la démonologie des Hébreux (pp. 210, 211) aurait faits au zoroastrisme, les rationalistes ont leur opinion que rien ne peut ébranler. Il serait assez inutile de répéter les faits qui la démentent. Aussi bien, on ne se gênerait guère pour opposer à nos arguments la question préalable : Vous faites de l'apologétique ! Et pendant tout ce temps les savants de la science indépendante, véritables docteurs en Israël, définissent le sens, la portée, les tenants et les aboutissants des dogmes chrétiens et catholiques : il est vrai que, les ayant exposés d'après leurs vues, ils ont moins de peine à les démolir.

C'est pour mémoire seulement que nous mentionnerons « les rites, ces trucs sacrés (p. 13) », « la légende biblique, de la naissance de l'homme d'une motte de terre (p. 51) », et l'Église qui, d'après les théologiens catholiques, serait « de toute éternité comme l'est à sa manière le jésuitisme : *sit ut est, aut non sit* (p. 228) », et les ascètes qui « professent la morale interlope aussi logiquement que les mystiques et les hypocrites qui veulent être parfaits comme leur Père dans le ciel (p. 225). » Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont mises !

Très riche, trop riche de textes choisis dans une

trentaine au moins de livres de l'Écriture, le mémoire couronné est plus sobre en citations empruntées aux saints Pères. M. Schœbel les a lus comme l'Écriture, partant fort mal, car il ne rend guère leurs pensées dans leur intégrité. Par exemple, il nous apprend que Sita « a relativement au suicide des scrupules que Râma n'éprouve pas, ni saint Augustin non plus (p. 210). » Il ne connaissait donc point la phrase du même docteur : *profecto etiam qui se ipsum occidit, homicida est*, laquelle se trouve dans le même chapitre 17e du livre I *De civitate Dei* où il a puisé l'opinion qu'il attribue à l'évêque d'Hippone! M. Alfred Maury n'a pas manqué d'y voir saint Augustin condamnant « le suicide comme contraire à la morale religieuse (1). »

A ces attaques déloyales, à ces injures gratuites dirigées contre le christianisme, M. Schœbel devait, indépendamment d'une autre agression directe que nous exposerons dans le paragraphe suivant, joindre de fréquents plaidoyers en faveur de l'irréligion et des incrédules : c'était dans l'ordre. Quoi qu'on dise, quand il s'agit de convaincre les esprits, le moindre raisonnement vaut plus que les plus belles phrases, et il eût été à souhaiter que notre écrivain stoïcien maniât un peu plus souvent la forte dialectique qu'une rhétorique creuse. Dans un grand nombre de ces tirades sonores le lecteur nous saura gré d'en avoir distingué une qui le délassera pendant quelques instants. —

(1) *Histoire des religions de la Grèce antique*, t. 3, p. 26, note. La généralisation laconique de M. Schœbel contraste avec le procédé plus loyal de M. Maury : le premier pose une règle absolue fausse qu'il attribue à saint Augustin, tandis que le second, après s'être énoncé comme nous avons dit, cite le passage dans lequel le même Père admet que la volonté de Dieu clairement manifestée excuse la conduite de certains martyrs que l'Église honore.

M. Schœbel est en quête de « la clef de la conduite si grandement morale de Râma ». « Faudra-t-il recourir à la doctrine du *Syâdvâda*, la philosophie du peut-être ? » Méditons la réponse : « Le scepticisme a du bon, car au fond il est identique au réalisme qui, quand il évite tout excès, met toute chose à sa place. Aussi voit-on des sceptiques doués de plus de vertu et de vertus plus solides que les plus zélés croyants. Voyez Montaigne, voyez surtout Voltaire. Sceptique *di primo cartello*, personne n'a plus aimé la justice, personne n'a défendu avec plus de chaleur et d'éloquence vraie l'innocence immolée et immolée par qui ? par des croyants ! Défenseur des Calas, des Sirven, des La Barre, toi dont le dernier mot écrit fut une parole de justice et de sympathie, plût à Dieu que nous fussions tous sceptiques comme toi, pour avoir le sentiment de la réalité au degré de lumière où l'esprit se trouve assez éclairé pour distinguer la bonne voie et le cœur assez enflammé pour avoir le courage de suivre cette voie sans peur et sans reproche ! » Ce dithyrambe est éblouissant, et personne ne s'étonnera que M. Schœbel, interrompant plus tard sa course, fasse cet aveu significatif : « La tête vous tourne et comme l'écolier de Faust, on s'écrie : « Je me sens aussi bête que si un moulin me tournait dans la tête. » (pp. 202-203). »

Et le triple galimatias que voilà, a été jugé digne des honneurs académiques à l'occasion d'une étude sur le Ramayana.

III

En abordant l'examen de la partie scientifique du mémoire de M. Schœbel, force nous est de revenir et

d'insister encore sur la question religieuse pour épuiser dans un court aperçu ce qui nous reste à dire à ce sujet. La haine antireligieuse qui souffle dans ce volume des *Annales du Musée Guimet* en pénètre toutes les pages ; idée fixe ou gageure, l'auteur a si habilement mêlé ses préventions antichrétiennes aux considérations les plus indifférentes qu'il est devenu impossible de les séparer : toutes ensemble elles forment une thèse destinée à élever la religion brahmanique au-dessus de celle du Christ, ou du moins à ravir à cette dernière l'auréole divine qui illumine son front depuis dix-neuf siècles. Sur les traces de M. Renan dont il qualifiait autrefois d'odieux le livre intitulé *Études d'histoire religieuse*, M. Schœbel, parmi tant d'autres assauts, s'est acharné d'une façon toute spéciale sur la personne du divin fondateur de l'Église, avec quelle maladresse, il n'est plus besoin de le dire.

C'est d'abord à l'occasion du mot *anagha* (innocent, sans péché) que sont assimilés dans un froid blasphème, « Socrate, Caton l'ancien et Jésus, et, dieu me pardonne », ajoute M. Schœbel, « J. J. Rousseau et Marat (p. 15) ! » Cette énormité morale ne relève pas de l'indianisme, et nous craignons que devant le tribunal de la saine raison, la science indépendante n'ait à invoquer l'argument suprême de l'avocat en détresse, l'irresponsabilité. Pour l'honneur de l'humanité nous admettrons que le lauréat de l'Académie n'a pu savoir que l'adjectif *anagha* est appliqué également à Hanumat, à la mère de Vibhishana et à une foule d'autres personnages du poème ; que d'ailleurs le mérite d'un homme se mesure bien mieux sur les actes que sur une épithète d'épopée ; enfin que la poésie, et surtout la poésie orientale, n'use pas de la même précision que l'histoire. — Et maintenant n'insistons pas sur

d'autres divagations semblables, comme la suivante : « Na pâpam vidyate tasmin. C'est absolument ce que Pierre disait de Jésus : ὃς ἁμαρτίαν οὐκ ἐποίησεν οὐδὲ εὑρέθη δόλος ἐν τῷ στόματι αὐτοῦ, et ce qu'on a dit, nous l'avons rappelé déjà, de bien d'autres. Cela ne tire pas à conséquence (p. 88). » La dernière partie de cette note paraît indiquer que M. Schœbel, par moments, ne se fait pas illusion sur la valeur de ses affirmations ; mais *chassez le naturel, il revient au galop*. Se présentera l'expression : *ripûnâm vatsala*, et M. Schœbel, tout heureux de ce que Râma aime jusqu'à ses ennemis, s'empresse d'aller chercher dans saint Matthieu le précepte chrétien. Et moi je vous dis, aimez vos ennemis (p. 121). — Peut-être nous trompons-nous en reportant sur le compte du génie indien, prêtant à toutes ses conceptions poétiques des proportions mesurées, tous ces vocatifs élogieux de Valmiki. Mais le stoïcien le plus rigide est obligé d'avouer qu'il y a loin du héros ramanaïque qui, après avoir massacré quatorze mille rakshasas, pour ne parler que de ceux-là, s'en court laver une injure personnelle dans le sang de Ravana, qu'il y a loin, disons-nous, d'un guerrier qui se venge en tuant, au Christ qui meurt immolé en priant pour ses bourreaux. Et lorsque M. Schœbel répétera : « Râma trouve sa joie dans le salut de tous les êtres, et comme le héros de l'Évangile non seulement il pardonne à ses ennemis, mais il les aime (p. 199) », le premier mouvement de surprise passé, nous dirons : « cela ne tire pas à conséquence. »

« Comme il est impossible que l'homme le plus vertueux, alors même qu'il aime son ennemi jusqu'à lui faire du bien, et c'est le cas de Râma, ne fléchisse par un côté, à un moment donné, sous le poids de l'infirmité humaine, le fils de Daçaratha si habitué

qu'il soit à marcher dans la route des gens de bien, se laisse parfois aller à un tel découragement qu'il manifeste l'intention de se suicider, comme aussi la colère le domine en certaines occasions au point qu'elle devient de la fureur et même de la folie (p. 200). » Assurément M. Schœbel n'a rien découvert dans la suite des Écritures qui lui rappelât des défauts pareils dans le « jeune charpentier juif (p. 208). » Il n'a point essayé non plus de soutenir qu'en fait de culte divin, Jésus ait imité le « fils de Daçaratha », qui « ne reculait pas même devant le fétichisme en adorant une voiture (p. 205). » Ces concessions, supposera-t-on, ruinent tout l'échafaudage que M. Schœbel a péniblement édifié. Étrange erreur ! En logique de la Stoa, de ces prémisses on conclut: « La conception de la personnalité de Râma est d'une grandeur qui rappelle celle du Christ (p. 207). »

Râma a une petite faiblesse encore : « tout héroïque qu'il est, il sacrifie aux préjugés du vulgaire, au lâche « qu'en dira-t-on. » Plus heureux que précédemment, l'auteur du mémoire est mieux servi par ses souvenirs scripturaires, car au lâche qu'en dira-t-on « Jésus aussi est fort sensible ». « Que dit-on de moi ? » était une de ses grandes préoccupations (p. 216). » Ainsi c'est entendu, Râma comme un être vulgaire a douté de la chaste Vaidéhî (p. 161), Jésus, dans un but de suprême enseignement, a demandé un jour à ses Apôtres non pas « que dit-on de moi », mais « *quem me dicunt esse homines ?* », il n'en faut pas davantage à M. Schœbel pour établir un rapprochement entre les deux situations, et, par une généralisation très leste, pour transformer une interrogation accidentelle en règle de vie constante.

A défaut de justesse dans l'argumentation, notre

lauréat, c'est une qualité que nous lui reconnaissons volontiers, possède l'opiniâtreté dans l'affirmation, et si ses preuves manquent de solidité, ou même d'à propos, du moins elles semblent vouloir s'imposer par le nombre. M. Schœbel poursuit : « Râma est un dieu, il n'y a pas à dire, et toutefois c'est un homme comme un autre et il se montre tel. Jamais les joies et les peines de la condition humaine, où qu'elles se produisent ne le laissent insensibles ou indifférents... (*sic*). Oui par tout ce qu'il dit et fait, par tout ce qui paraît de lui au dehors, il est semblable à ceux qui l'entourent et au milieu desquels il vit. Ici encore le parallèle avec Jésus est frappant; Râma, dans la conviction des Indiens, a la même nature que le fondateur du christianisme a dans celle des Européens (p. 229). » Décidément, puisqu'Européens il y a, les sentences magistrales de notre auteur donnent maigre opinion de l'intelligence de ses contemporains, à moins toutefois qu'elles ne trahissent sa profonde ignorance ou son incurable fanatisme antichrétien. Car enfin la question n'est pas de savoir ce que pensent les Indiens de leur Râma, et les Européens de Jésus : dans ce cas en effet le Quetzalcoatl des Mexicains ferait aussi bien comme terme de comparaison et aurait de plus l'avantage d'être moins connu des lecteurs. Ce qu'il importe de rechercher c'est la diversité des motifs qui sollicitent et entraînent l'adhésion à la croyance d'un Dieu incarné. Nous en appelons à M. Schœbel lui-même pour trancher le différend : n'a-t-il pas dit assez de mal de son héros ? Et, quoi qu'il puisse penser du Christ, du moins consent-il à admettre qu'avec Valmiki « nous avons affaire à un roman merveilleux (p. 25). »

Condamné à être excessif en tout et toujours, le

lauréat de l'Académie n'a point pris garde qu'une seconde exagération pouvait faire tort à la première, et qu'en prêtant à d'autres encore qu'à Râma une grandeur surhumaine, il amoindrissait son héros principal. Il est vrai que la passion antireligieuse explique ces inconséquences. — Après qu'il eut entendu de la bouche de Brahmâ : « Je te considère aujourd'hui, ô Muni, comme un être supérieur », « depuis ce moment », continue M. Schœbel, Viçvâmitra parcourait la terre semblable à l'homme juste du *transiit benefaciendo*, en faveur duquel une voix du ciel rendit un témoignage analogue, et on lui vouait un culte comme à Brahmâ, conformément à cette parole d'un grihyasûtra : *namo brahmane brâhmebhyaç ca* (p. 198). » Là-dessus: observons 1° que Brahmâ salue en Viçvâmitra non un *être supérieur*, mais un brahmane *primus inter pares*, ou si l'on veut, d'après M. Gorresio que M. Schœbel a étudié, un homme supérieur à tous les connaisseurs des Védas : c'est que le vers allégué ne dit pas *adhikas tvam mase* (sic) *me'dya mune,* mais *adhikastvam mato me'dya sarvavedavidâm mune* : la différence est considérable ; 2° que Valmiki ne fait pas la plus légère allusion aux bienfaits que le mouni aurait répandus désormais sur son passage ; 3° qu'il n'y a qu'une imagination trop fertile qui puisse soupçonner la moindre analogie entre les deux témoignages célestes ; 4° que le poète ne souffle pas le plus petit mot sur le culte qu'on aurait voué à Viçvâmitra comme à Brahmâ ; 5° que conséquemment on invoque à tort la « parole d'un grihyasûtra » dans cette occurrence.

Arrêtons ici nos remarques sur l'esprit dans lequel M. Schœbel a pensé devoir diriger ses recherches sur le Ramayana. Cette critique, — pourquoi le cacher —

nonobstant les erreurs grossières que nous avons signalées en passant et qui atteignent les parties vitales de l'étude en question, cette critique pèserait d'un poids modique auprès de certains lecteurs si nous ne parvenions à démontrer la pauvreté scientifique de l'ouvrage couronné sous le rapport de l'indianisme exclusivement : il faudra avec un nouveau courage satisfaire à cette exigence, et, en parcourant les différentes parties du mémoire, en étaler au grand jour la nullité. Le chrétien se plaindra de voir insulter sa foi, l'indianiste s'étonnera d'une ignorance aussi profonde jointe à une suffisance aussi insolente. La surprise du second, nous osons le promettre, sera plus grande encore, si c'est possible, que l'indignation du premier.

CH. STAELENS, S. J.

(*A suivre*).

LA SCIENCE DES RELIGIONS

A L'UNIVERSITÉ DE LEYDE

Deuxième article.

III

La religion d'Israël d'après M. Tiele.

Au seuil même de l'histoire religieuse d'Israël, M. Tiele laisse planer un doute des plus graves, dont il demande la solution à « des recherches plus approfondies », et qui l'obligent, dit-il, à se tenir « dans la plus grande réserve (1) ». Ce doute porte sur le point suivant : « La tradition du départ d'Abraham de Ur des Chaldéens et du séjour des ancêtres d'Israël en Canaan et en Égypte est-elle réellement une préhistoire des Israélites cachée sous la légende, ou n'ont-ils fait que la trouver en Canaan et l'adopter ? » (2).

C'est-à-dire que M. Tiele met en suspicion le caractère historique des récits de la Bible relatifs à Abraham. Pour lui, comme pour Ewald et Bernstein, ses prédécesseurs, il incline à n'y voir qu'une légende, ou tout au plus une tradition populaire que les Israélites s'étaient appropriée pour l'inscrire en tête de leur histoire. Dès

(1) *Manuel de l'histoire des religions*, 2e édit., p. 124.
(2) *Ibid.*, p. 123.

lors, le professeur de Leyde réclame le droit d'attendre sur ce point de nouvelles informations et de garder une attitude réservée.

Cette position a de quoi étonner, et il est superflu, croyons-nous, de compter sur les révélations de l'avenir et sur les résultats d'études plus approfondies pour admettre la réalité de l'histoire d'Abraham. M. Tiele doit avoir lu le consciencieux travail de M. Vigouroux, et cette dissertation érudite de plus de cent pages, qui défend cette partie de la Genèse contre toutes les attaques du rationalisme (1). Le docte professeur de Saint-Sulpice a mis en œuvre les données les plus récentes de l'assyriologie et de l'égyptologie. Il y a, pour qui veut voir clair, surabondance de lumière. Quand M. Tiele aura entrepris de répondre à l'étude de M. Vigouroux, nous lui donnerons le droit de parler de légendes. Mais jusque là nous réclamons, au nom des découvertes actuelles de la science, celui d'affirmer, avec M. Vigouroux, que l'historien d'Abraham est un écrivain exact et véridique, parce que les moindres parties de son récit, et on est à même de les contrôler toutes, résistent à l'examen le plus rigoureux.

Puisque nous parlons des légendes que la critique de M. Tiele découvre dans la religion d'Israël, il faut relever aussi l'insinuation assez insidieuse, glissée où l'on ne s'y attendait guère, de la *légende de la chute*, qui est déclarée « identique, chez les Perses et les Israélites (2). » Toutefois M. Tiele ne se prononce pas sur la question de l'emprunt. Il est vrai, comme nous le verrons plus loin, qu'il explique bon nombre de

(1) *La Bible et les découvertes modernes*, 4e éd. t. I, pp. 379-519.
(2) *Manuel*, p. 249.

prétendues analogies entre la religion des Juifs et des Perses par l'influence dogmatique de ces derniers. Mais n'anticipons pas : pour le moment, rappelons que si l'on peut considérer le récit de la chute comme allégorique ou figuratif (1), puisque Origène et le cardinal Čajétan ont soutenu cette opinion, sans sortir de l'orthodoxie, il n'a pas encore été démontré que la critique scientifique oblige à n'y voir qu'un mythe ou une légende. Certaines circonstances d'un récit peuvent être allégoriques, en même temps que le fait lui-même retient tous les caractères de l'histoire.

En tout cas, il n'est pas possible d'établir que les Juifs auraient emprunté aux Perses l'histoire du premier péché de l'homme. C'est seulement dans le *Boundehesh* (2) qu'apparaît l'aventure de *Mashya* et de *Mashyâna* (3), le premier couple humain des Éraniens, succombant à la tentation des *devas* et perdant l'état de bonheur primordial dans lequel il a été créé. Or, le *Boundehesh,* composé en pehlevi, le dialecte des rois Sassanides, est de composition relativement fort récente : on le rapporte généralement au VIIe siècle de notre ère.

On le voit, ce n'est pas à pareille source qu'il faut puiser des arguments contre la véracité de la Genèse. Aussi bien, sur ce point, les orientalistes les plus sérieux ne soulèvent plus le moindre doute. Même M. Renan, dans un de ses derniers rapports présentés à la Société asiatique de Paris, n'hésitait pas à déclarer qu'en dehors du monde sémitique, il n'y a rien

(1) Voir Vigouroux, *Manuel biblique*, 4e édit. t. I, pp. 415-418 ; Mgr Freppel, *Origène*, t. II, pp. 292-293.

(2) Chap. XIV. Voir de Harlez, *Avesta*, p. CXXXVII et *Controverse* de 1881, t. II, p. 727.

(3) C'est à-dire « l'homme et la femme. »

qui ressemble au récit de la chute dans la Genèse (1).

Nous l'avons déjà dit, M. Tiele ne parle pas expressément d'emprunt fait par l'un des deux peuples à l'autre, mais il place les deux récits sur le même rang à titre de légendes. C'est déjà trop. La Bible rapporte un fait historique. Comme d'autre part, M. Tiele s'étend longuement sur les influences éraniennes subies par les religions d'Israël, il ne s'étonnera pas de nous voir suspecter un peu l'assimilation affirmée par lui relativement à ce qu'il nomme la *légende de la chute* chez les Persans et les Juifs.

Le second mythe, découvert par M. Tiele dans nos saints Livres, est le mythe de Samson ou Simson. Pour lui, Samson c'est Melqart, le dieu solaire combattant et mourant. En Phénicie, le mythe de Simson (Samson) était appliqué aussi bien à Melqart qu'à Eshmun. « Ce dieu n'est pas autre chose que le Héraclès assyro-accadien : Ninib ou Nindar, le dieu solaire mort, représenté comme un colosse qui étrangle un lion (2). »

Il est juste de le faire observer, ces idées n'appartiennent pas en propre à M. Tiele, il reconnaît avoir adopté les théories du Dr Steinthal, professeur de philosophie générale à l'Université de Berlin, qui a écrit une grosse brochure intitulée, *Die Sage von Simson*, (le mythe de Simson), où il s'évertue à établir le caractère mythologique du fameux juge d'Israël (3).

(1) Cité par de Harlez, *Controverse* de 1881, t. II, p. 727.

(2) *Manuel*, pp. 120, 121.

(3) Publié dans *Zeitschrift für Völkerkunde und Sprachwissenschaft*, t. II, pp. 129-178. Plus récemment, M. E. Wietzke a essayé d'assimiler Simson à Horus-Ra, le dieu solaire de l'Égypte, dans son travail *Der biblische Simson der ægyptische Horus-Ra*, « avec très peu de succès, dit la *Litter. Centralblatt* (n° du 16 mars 1889),

Cette fois encore, M. Tiele n'a pas été heureux dans le choix de ses sources. Car les rationalistes allemands qui ont encore quelque sens de la saine critique ont reconnu la fausseté de ces interprétations mythologiques de l'histoire de Samson. On sait que Herder s'élève énergiquement contre ceux « qui veulent voir une fiction, là où nous avons un récit historique qui a son caractère propre et qui se tient si complètement. » « Ce n'est qu'en s'appuyant sur des raisons sans fondement, dit Ewald, que certains auteurs modernes ont voulu voir des choses extraordinaires dans l'histoire de Samson. » Hitzig s'exprime de la même façon, et M. Roscoff, professeur à la faculté de théologie évangélique de Vienne, assure qu'il n'y a aucun argument pour révoquer en doute le caractère historique de Samson. Nous sommes donc, en très bonne compagnie rationaliste, pour refuser de nous rallier aux vues de M. Tiele.

Enfin M. Vigouroux a soumis à l'examen le plus minutieux les prétendues raisons qui semblent militer en faveur du mythe de Samson, admis par M. Tiele (1). Encore une fois, quand le professeur de Leyde aura bien voulu répondre à l'argumentation de M. Vigouroux, il y aura, peut-être, à discuter la valeur réelle de son opinion. Mais à son affirmation, nous sommes en droit, pour le moment, d'opposer la solution traditionnelle, qui est du reste celle de bon nombre d'exégètes rationalistes, admettant, comme M. Vigouroux, que « toutes les particularités de la vie de Samson, les lieux où il a vécu et où il est mort, prouvent combien

quand on part d'un postulatum comme celui-ci, que les idées des Hébreux et des Égyptiens sur le monde physique étaient absolument identiques. »

(1) *La Bible et les découvertes modernes*, t. III, pp. 408-42.

ce passage du livre des Juges relatif à cet homme extraordinaire est exact jusqu'aux plus infimes détails. Il n'est pas possible de rencontrer une plus éclatante confirmation de la vérité historique (1). »

Mais ce que nous venons d'examiner n'est rien en comparaison du tableau fantaisiste que M. Tiele esquisse de la religion d'Israël. Entendons-le d'abord.

« Au XIIIe siècle avant l'ère chrétienne, une grande partie du Canaan fut conquise graduellement par le petit peuple. Lorsqu'ils y pénétrèrent de différents côtés, les Israélites possédaient une religion d'une extrême simplicité, *bien qu'elle ne fût pas monothéiste*, dont le caractère ne différait pas de la religion arabe, et, à ce qu'il paraît, se rapprochait surtout de celle des Qénites. Leur plus ancienne divinité nationale portait le nom de *El-Shaddaï*; mais on admet, et non sans raison, que *leur grand chef Moïse y substitua en ce temps l'adoration de Yahvéh*... Cette divinité, de quelque nom qu'ils l'appelassent, *était incontestablement le dieu terrible et sévère du tonnerre*, dont le caractère répondait à la nature qui les entourait et à la vie qu'ils menaient (2). »

C'est nous qui soulignons ces trois assertions de M. Tiele, à savoir : sa négation du monothéisme primitif des Hébreux, le remplacement d'El-Shaddaï par Jahveh ou Jéhovah et le caractère atmosphérique du Dieu d'Israël. Aucune de ces trois thèses n'est soutenable.

Le monothéisme hébreu est une vérité historique incontestable : depuis Abraham jusqu'à Jésus-Christ, le peuple juif, en dépit d'apostasies temporaires et

(1) *Ibid.*, p. 408.
(2) *Manuel*, p. 123.

d'idolâtrie passagère, a adoré un seul et même Dieu, qu'il nomme, dans le cours des Écritures, le Dieu de ses pères, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. C'est ce que n'hésite pas à déclarer un rationaliste allemand, le Dr Ewald, dont le témoignage ne sera pas suspect à M. Tiele : « De tous les anciens souvenirs, dit-il, que nous livre la religion mosaïque, aucun n'est plus irrécusable que celui-ci : le Dieu que Moïse propose à l'adoration de son peuple, est le même que le Dieu de leurs ancêtres. Et cette identité n'est pas d'invention postérieure, elle se montre dès l'origine et elle s'est conservée dans le cœur du peuple comme une tradition sacrée de la plus haute valeur. Est-il vraisemblable, qu'une conviction si arrêtée, si ferme, si profondément enracinée dans un peuple ne soit qu'une grossière erreur (1) ? »

Telle est aussi la conclusion des recherches si consciencieuses de M. König sur « le problème capital de l'ancienne histoire de la religion d'Israël. » C'est, dit-il, à la tradition de l'ancien Testament qu'il faut en demander la solution et elle atteste que Moïse n'a fait qu'en appeler au Dieu des ancêtres (2). Et il ajoute que, malgré les négations de récents exégètes, ce sont les vues larges et exercées de Léopold von Ranke qui doivent dominer dans l'interprétation des manifestations religieuses d'Israël (3). Or voici ce qu'écrit Ranke : « L'idée de Jéhovah n'est pas sortie d'un culte naturiste ; ces deux conceptions sont contradictoires... Du reste le développement d'un culte naturiste national, n'explique aucune histoire de l'huma-

(1) *Jahrb. für bibl. Wissenschaft*, t. X, p. 10.

(2) *Die Hauptprobleme der altisraelitischen Religionsgeschichte*, p. 12.

(3) *Ibid.*, p. 108.

nité. Celui-ci ne trouve un fonds solide et un appui que dans le monothéisme, qui tranche complètement avec le naturisme (1). »

Quant à la substitution du nom d'El-Shaddaï par Jéhovah, la Bible elle-même dément l'interprétation de M. Tiele. Il ne s'agit pas d'un Dieu différent. Un grand nombre de passages démontrent que ces deux noms ne désignent pas diverses personnalités, mais qu'ils se rapportent à un seul et même Dieu. Ne lit-on pas dans l'Exode (2)? « Et Dieu dit à Moïse : je suis Jéhovah, j'ai apparu à Abraham, à Isaac et Jacob comme El-Shaddaï, et mon nom de Jéhovah, je ne le leur ai pas enseigné ? » Peut-on déclarer plus explicitement l'identité de Jéhovah et d'El-Shaddaï ? Ces deux noms désignent une seule et même personne, tout comme Abram et Abraham, Jacob et Israël. Plusieurs autres textes de la Bible pourraient être cités (3), mais celui que que nous venons de rappeler suffit.

Nous avons vu que, pour M. Tiele, Jéhovah est *incontestablement* le dieu du tonnerre. Si cette manière de voir est si incontestable, pourquoi M. Jules Soury a-t-il pu écrire qu'il est aujourd'hui *démontré* que Jéhovah, dieu de la lumière et du feu n'est pas autre chose que le soleil considéré comme Moloch ? Nous savons que M. Tiele ne fait pas grand cas de l'opinion de M. Soury ; il n'a pas tort : mais cette fois, M. Jules Soury se rencontre avec toute une école. Daumer (4)

(1) *Weltgeschichte*, t. I, pp. 32 et 38.

(2) VI, 2, 3.

(3) Par exemple *Job*, VIII, 3, 5 et passim; *Ps.* XII (hébr.) 1 ; *Is.*, XIII, 7.

(4) *Der Feuer-und Molochdienst*, pp. 18-22.

et Ghillany (1) ne disent-ils pas « Jahveh, c'est le feu ? » Ernest Meier (2) ne dit-il pas « Jahveh, c'est le ciel brillant ? » Et M. Kuenen n'enseigne-il pas que les comparaisons des prophètes assimilant Jahveh au feu et à la lumière sont des traces manifestes de la parenté originaire certaine de Jahveh et de Moloch ? (3) Qu'est-ce tout cela, sinon la contradiction, le désaccord profond au sein du rationalisme. Dès lors, M. Tiele ne peut trouver mauvais que nous n'accordions aucune créance à sa théorie de Jéhovah-tonnerre. Jéhovah n'est pas plus le tonnerre qu'il n'est le soleil ou le feu (4). Pour s'en convaincre, qu'on relise le psaume XXIX (Vulgate XXVIII), où Dieu est représenté tranquillement assis sur son trône, tandis qu'il remplit la terre de terreur par le son de sa voix, c'est-à-dire le roulement du tonnerre.

Voici comment M. Tiele expose ce qu'il appelle le « développement du Yahvisme ». « Au commencement les Israélites... plaçaient leur dieu national Yahvéh sur le même rang que la divinité cananéenne du pays, qu'ils appelaient, d'une façon abrégée, le Ba'al, et à laquelle la plupart d'entre eux... offrirent leurs hommages en même temps qu'à Aschéra, la déesse de la fécondité. Toutefois, en tant que Dieu des conquérants, Yahvéh fut généralement mis au-dessus des autres. Ses adorateurs les plus ardents eux-mêmes, tels que quelques-uns des Juges et Samuel en particulier, se

(1) *Die Menschenopfer*, pp. 278-298.

(2) *Tubinger theologische Jahrbücher*, t. I, p. 473.

(3) *De Godsdienst van Israël*, t. I, p. 240.

(4) M. König montre fort bien que le feu et la lumière furent seulement des formes extérieures par lesquelles Dieu se révèle parfois, comme dans *Gen.*, XV, 17 ; *Exod*, III, 2 ; XIII, 21 ; *II Reg.*, II, 11 ; *Is.*, I, 3, etc., König, *Die Hauptprobleme*, pp. 47-51.

bornaient à affirmer sa supériorité. Des représentants même du Yahvisme, aussi bien que Saül et David donnaient à leurs enfants le nom de Ba'al. Salomon... n'hésite pas à bâtir aussi des sanctuaires pour d'autres dieux, ce dont les historiens plus récents lui ont fait un crime. tandis que ses contemporains n'y trouvaient certainement point à redire (1). »

En d'autres termes, M. Tiele affirme que les premiers Israélites adoraient Baal en même temps que Jéhovah et, comme preuve. il donne les noms propres *Eschbaal*, fils de Saül, *Beeljada*, fils de David. Argument nul, car rien ne démontre que le terme de *baal* désigne ici, comme nom propre, soit le Dieu d'Israël, soit même la divinité suprême des Cananéens. Aussi M. König a-t-il pu, après une étude consciencieuse du mot *Baal* dans la Bible, conclure que « jamais les Israélites n'ont identifié leur Dieu avec la divinité de leurs voisins de Canaan, ni pour son essence, ni pour ses attributs, ni pour ses rapports avec le monde (2). »

Est-il aussi exact d'assurer que Samuel se contente d'affirmer la supériorité de Jéhovah ? Dans le discours de Galgala, le prophète dit clairement que c'est un péché d'abandonner le Seigneur et de servir les *Baalim* et *Astaroth* (3). L'épisode du prophète Ahias, déchirant son manteau et donnant dix fragments à Jéroboam, parce que Salomon a abandonné le Seigneur pour adorer Astarté, déesse des Sidoniens ; Chamos, dieu de Moab et Moloch, dieu des fils d'Ammon, insi-

(1) *Manuel*, pp. 124-125.

(2) König, *Die Hauptprobleme*, etc., pp. 35-37. La récente édition du dictionnaire de Gesenius (1886) cite, p. 122, la dissertation de M. König pour répondre à la question de savoir si, à l'époque des Juges et des premiers rois, Baal était le dieu d'Israël.

(3) *I., Reg.*, XII, 10. Cfr. *I., Reg.*. VII, 3-4.

nue, contrairement à l'observation de M. Tiele que les contemporains de Salomon trouvaient à redire à son idolâtrie. Et cet épisode, nous assure M. König, a tous les caractères d'une tradition historique (1).

Pour montrer que Baal n'était pas le Dieu d'Israël, on rappelle les luttes d'Élie contre les prêtres de l'idolâtrie. M. Tiele essaie de réfuter cette objection. « Le Baal, dit-il, contre lequel le sévère Élie lutte si vigoureusement dans le royaume d'Israël n'était pas le Baal indigène, mais le Baal phénicien, introduit par la princesse sidonienne Jzébel, la femme d'Akhab (2). »

Cette prétendue solution de M. Tiele est une pure hypothèse sans fondement. Il n'est pas croyable qu'à l'époque d'Élie, où le caractère de Dieu national de Jéhovah était si nettement établi, comme M. Tiele l'admet lui-même, ce Dieu eût une double dénomination. Du reste, jamais la Bible n'applique le nom de Baal au vrai Dieu et « il y a, dit M. König, une souveraine invraisemblance à ce que cette expression ait jamais servi à désigner le Dieu d'Israël (3). »

En tout ceci, M. Tiele fait une déplorable confusion. Personne ne nie que les Israélites, aux premiers temps de leur séjour dans le pays de Canaan, tombèrent fréquemment dans l'idolâtrie. Ils ne résistèrent pas toujours à la séduction d'un culte qui était celui d'un peuple allié par la race, la langue et les usages, d'un peuple avec lequel ils contractèrent de nombreuses unions. Il est même probable que Baal fut un des noms primitifs du vrai Dieu et qu'il ne devint une dénomination polythéiste que par la person-

(1) *Die Hauptprobleme*, p. 37.
(2) *Manuel*, p. 125.
(3) *Die Hauptprobleme*, p. 37.

nification de ses attributs ou la localisation de son culte. « On conçoit, dit M. Vigouroux, l'effet pernicieux que de telles doctrines répétées sans cesse par les Chananéens, devaient produire sur les esprits faibles des Hébreux, mal assis dans le monothéisme (1). » Mais d'autre part, et c'est ce que M. Tiele avec les rationalistes oublient ou ne veulent pas considérer, il y eut réaction constante, lutte contre ces tendances et Dieu fit sans cesse répéter à son peuple : « C'est moi qui suis le Seigneur votre Dieu, ne craignez pas les dieux des Amorrhéens, bien que vous habitiez leur pays (2). »

Pour ce qui est d'Aschera, tout ce que nous venons de dire de Baal s'applique également à cette déesse. Quoi qu'en dise M. Tiele, il n'y a pas d'Aschera israélite. La Bible confond même souvent Baal et Aschera sous le nom de Baal (3). Quand M. Tiele nous dit qu'Élisée et Jehu, qui extirpèrent par la violence le culte étranger de Baal phénicien, ne touchèrent pas à celui de l'Aschera *indigène* en Israël, il dépasse tous les droits de la critique. « Il ne saurait, dit M. König, être question d'une Aschera *indigène* et rien n'autorise cette manière de voir (4). »

Mais continuons à entendre M. Tiele. On pense bien qu'il ne s'arrête pas en si beau chemin. « Cependant, continue le savant professeur de Leyde, et, à ce qu'il semble, grâce surtout à l'action des écoles de prophètes, le yahvisme strict avait adopté insensiblement et sans même s'en apercevoir un certain nombre des

(1) *La Bible et les découvertes modernes*, t. III, p. 274.

(2) *Jud.*, VI, 10.

(3) König, *Die Haüptprobleme*, p. 38. M. König renvoie à III *Reg.*, XVIII, 25-40.

(4) *Ibid.*, pp. 38, 69-72.

éléments de la religion indigène, et les avait mis d'accord avec son esprit et ses désirs... Peu à peu également, l'image du terrible dieu du désert Yahveh commença à emprunter différents traits au bienfaisant Ba'al, dieu de la bénédiction et de l'abondance (1). »

Les observations faites précédemment laissent subsister peu de choses des affirmations qu'on vient de lire. Nous verrons tout à l'heure que l'action des prophètes n'a pas été celle que pense M. Tiele. Pour ce qui concerne l'attribution faite à Jéhovah du caractère de Baal, rien n'est moins avéré. Au moment même, où le rationalisme place cette fusion, l'histoire ne montre-t-elle pas les Israélites, apostats de Jéhovah, et rendant un culte idolâtrique à Baal ? Le fait est si vrai que M. Tiele le reconnaît et tombe ainsi, sans le remarquer, dans une étrange contradiction. Voici ce qu'il écrit, presque à la suite du paragraphe cité plus haut : « Cette modification graduelle dans l'idée divine ouvrait la voie à l'œuvre réformatrice des grands prophètes, qui, à partir du VIIIe siècle avant Jésus-Christ, commencèrent à insister sur l'adoration exclusive de Yahvéh. Pour atteindre ce but, ils s'élevèrent, non seulement contre le culte cruel du dieu du feu, appelé couramment par les Israélites le Moloch, auquel, dans la période assyrienne, à l'exemple sans doute de leurs voisins, ils sacrifiaient des enfants et des hommes, mais aussi contre les hommages rendus au Ba'al indigène, et même contre le culte, positivement national, du soleil, de la lune et des étoiles, auquel bon nombre d'Israélites étaient encore restés fidèles (2). »

(1) *Manuel*, pp. 125, 126.
(2) *Ibid.*, p. 126.

Il n'y a pas moyen de marquer plus nettement que les prophètes n'ont jamais prêté la main à la moindre assimilation du vrai Dieu avec Baal, Moloch, le soleil, la lune ou les étoiles.

Il faut relever aussi l'inexactitude des épithètes que M. Tiele donne au *terrible* Yahvéh et au *bienfaisant* Baal. Est-ce un dieu bienfaisant, celui qui veut que ses prêtres le servent en se couvrant de blessures et qui demande des sacrifices humains (1) ? Pour ce qui concerne Jéhovah, si sa justice a des rigueurs, la miséricorde n'en est pas moins un de ses attributs caractéristiques. Le texte sacré ne le représente-t-il pas délivrant son peuple de l'oppression des Égyptiens, le conduisant lui-même dans la Terre promise, où coulent le lait et le miel (2) ? Est-ce un Dieu terrible, celui qui se compare à l'aigle portant ses petits sur ses ailes (3) ?

Voilà comment chacune des assertions de M. Tiele est à peu près le contre-pied de la vérité. Force nous est de constater encore les mêmes contradictions dans l'exposé qu'il fait de l'origine du monothéisme hébraïque.

A en croire le savant professeur de Leyde, il serait l'œuvre des prophètes et aurait été définitivement établi après la captivité de Babylone. « Les prophètes, écrit-il, n'étaient pas seulement les instituteurs de leur peuple, mais aussi les interprètes de ce qui se passait au fond de l'âme de la nation. Le monothéisme, qui fut le dernier fruit et le plus savoureux de la prédi-

(1) *Ierem.*, XXI, 5 et *I (III) Reg.*, XVIII, 26-28.

(2) *Exod.*, III, 7-9, 17 ; VI, 5 ; XIII, 5 ; XXXIII, 3 ; *Lev.*, XX, 4 ; *Num.*, XVI, 13, 14.

(3) *Exod.*, XIX, 4.

cation prophétique avant l'exil, a crû lentement, tout en restant absolument national. De la conception de la suprématie de Yahvéh sur les autres dieux du pays est née l'idée de son pouvoir absolu sur Israël. Les premiers prophètes du mosaïsme réformé ne dépassèrent pas sensiblement ce point de vue. Le livre même du Deutéronome, qui est écrit absolument dans leur esprit, assigne un dieu à chaque peuple particulier, tandis que le Tout-Puissant a pris Israël pour lui. Jérémie, le premier, et, après lui, l'Isaïe babylonien avec plus d'énergie et d'inspiration, expriment la pensée que Jahvéh est le Dieu éternel, à côté duquel il n'en existe pas d'autres et en comparaison duquel les autres dieux ne sont que vanité (1). »

Résumons en deux mots cette conquête de la critique moderne : pour M. Tiele, comme pour la plupart des rationalistes, le monothéisme hébraïque est une invention des prophètes qui ont été assez heureux pour imposer cette croyance à tout un peuple. Comment s'y prirent-ils pour amener pareil résultat ? Jéhovah fut élevé au-dessus des autres dieux, devint divinité nationale et les dieux étrangers lui furent déclarés soumis. Enfin, ceux-ci disparurent complètement et Jéhovah demeura seul en possession du culte et de l'adoration.

Pour étayer ce système, M. Tiele a besoin de brouiller toute la chronologie de la littérature hébraïque. Nous voyons la composition du Deutéronome considérablement rajeunie et la seconde partie d'Isaïe attribuée à un auteur, écrivant pendant l'exil.

La réfutation de ce nouveau système chronologique nous entraînerait trop loin et nous devons renvoyer à

(1) *Manuel*, pp. 126, 127.

nos manuels d'Écriture sainte. On y trouve d'incontestables arguments pour démontrer que le Deutéronome est l'œuvre de Moïse (1) et qu'il ne saurait être question d'un Isaïe babylonien (2). Au demeurant, ces anachronismes ne servent guère la cause de M. Tiele. Nous verrons que les témoignages du Deutéronome et d'Isaïe ne déposent pas en sa faveur, quelle que soit la date de leur rédaction.

Il nous faut insister davantage sur l'origine que M. Tiele trace du monothéisme d'Israël. Eh bien, nous n'hésitons pas à déclarer que l'hypothèse qui attribue ce monothéisme aux prophètes est d'abord une hypothèse sans fondement et ensuite une hypothèse contredite par la Bible, à laquelle le rationalisme ne peut pas refuser un caractère historique.

C'est une hypothèse gratuite. M. l'abbé de Broglie l'a victorieusement montré contre M. Wellhausen, qui professe les mêmes idées que M. Tiele (3). En effet, la théorie rationaliste suppose qu'avant les prophètes il n'y avait pas de loi religieuse. Avant cette époque, le peuple d'Israël était donc païen et c'est du sein de cette nation païenne que soudain, sans qu'on sache d'où ni comment, surgissent des prophètes qui enseignent le monothéisme le plus pur et le plus élevé. Chose plus étrange encore ! Ces prophètes sont écoutés par ce peuple païen. Et pourtant, leur enseignement a un caractère très évident, il est

(1) Voir Vigouroux, *Manuel biblique*, 4e éd., t. I, pp. 319-310. Dans le *Muséon* (1888 et 1889), M. l'abbé Van Hoonacker a donné de remarquables études sur le Deutéronome.

(2) Vigouroux, *Manuel biblique*, t. II, pp. 490-498.

(3) Dans les *Annales de philosophie chrétienne*, novembre 1880. L'article de M. Wellhausen a paru dans la *Revue d'histoire des Religions*, 1880, n° 1.

dogmatique et moral ; il n'est nullement liturgique. A l'époque d'Ézéchias, nouveau prodige. « Du sein de ce fonds primitif de religion païenne auquel est superposé l'enseignement moral et non liturgique des prophètes, voici que naît une forme de culte nouvelle, un monothéisme liturgique très étroit, caractérisé par l'absence totale d'images et l'unité de sanctuaire. »

En d'autres termes, comme le constate très heureusement M. de Broglie, le rationalisme, pour établir sa thèse, a besoin d'une double génération spontanée, « génération des prophètes au milieu d'un peuple païen, génération de liturgistes sortant d'une école prophétique dans l'enseignement de laquelle la liturgie ne joue aucun rôle. »

Mais si les fondements manquent au système rationaliste, il y a de plus les démentis formels que la Bible lui inflige. Les saints Livres nous montrent le monothéisme vrai, avec tous ses traits distinctifs, florissant en Israël bien avant les prophètes et il est aisé de prouver la foi de ce peuple en un seul Dieu par des textes tirés, non pas des livres prophétiques, mais des parties historiques antérieures à l'époque des rois et des prophètes (1).

Et lorsque les prophètes parlent de Dieu, du Dieu unique, les voyons-nous quelque part proposer cette doctrine comme une conception nouvelle? Loin de là, on peut défier les rationalistes de citer un seul passage où les prophètes semblent vouloir introduire des idées jusque là inconnues. Toujours, ils font appel

(1) Par exemple *Exode*, XV, 11 ; *I Reg.*, VII, 12 ; *III Reg* : XIX, 28. Sur toute cette question lire les belles pages de M. König, *Die Hauptprobleme der altisraelitischen Religionsgeschichte*, pp. 38-46.

au Dieu de leurs pères : Isaïe invoque le Dieu de Jacob (1) et Michée emploie la même formule (2).

Mais allons jusqu'au bout du développement de la thèse de M. Tiele. En effet, il n'admet pas que, même après l'œuvre prétendue des écoles prophétiques, le monothéisme hébraïque fût arrivé à sa parfaite éclosion. Pourquoi ? Il n'avait rien encore de l'excellence du monothéisme panthéiste des Aryas, ni du monothéisme universaliste de l'Évangile. « Le monothéisme panthéiste des Ariens, qui considère toutes les divinités comme simples noms de l'unique, de l'infini qui embrasse tout, leur est demeuré étranger ; et le plus éminent même d'entre eux n'a pu atteindre au monothéisme universaliste de l'Évangile, qui a entièrement brisé les barrières de la nationalité dans la religion. La grande valeur de la prédication des prophètes réside dans leur caractère moral et dans l'idée pure et élevée qu'ils donnaient de leur dieu Yahvéh. Mais cette conception de la divinité elle-même est encore incomplète, et leur universalisme reste entaché de particularisme. Ce qu'ils opposaient aux religions des peuples étrangers, ce n'était pas une religion universelle, mais seulement leur propre religion nationale, et ils s'attendaient à ce que tous s'y convertissent et reconnussent la suprématie unique de leur dieu national (3). »

Ici encore, la vérité nous oblige à déclarer que M. Tiele produit une série d'assertions de tout point insoutenables. Non, ce n'est pas seulement la suprématie unique d'un dieu national que les prophètes veulent faire reconnaître ; ils affirment d'une part sa

(1) *Isaï.*, II, 3.
(2) *Mich.*, IV, 2.
(3) *Manuel*, p. 128.

divine unité et de l'autre l'inanité des faux dieux. Remarquons-le bien, ce n'est pas parce qu'Il est le Dieu suprême que les prophètes proposent aux Juifs l'adoration de Jéhovah, c'est parce qu'Il est seul Dieu, créateur du ciel et de la terre.

Nous n'ignorons pas, qu'avec M. Kuenen, M. Tiele croit pouvoir tirer un argument de ce fait que parfois les prophètes appellent les faux dieux « les dieux des nations », et qu'à Jéhovah ils donnent le titre de Dieu d'Israël. Mais, comme le fait observer M. König, qu'est-ce que cela prouve ? Nous nous exprimons tous les jours comme les prophètes d'Israël, en disant « notre Dieu » tout en parlant des « dieux » de Rome et de la Grèce. S'ensuit-il que notre croyance à Dieu est entachée de particularisme ? Assurément non, et M. Tiele ne le croit pas. C'est là pourtant toute son argumentation pour prouver que le monothéisme des prophètes demeure entaché de particularisme.

Enfin, quelle preuve M. Tiele pourrait-il bien fournir de son assertion relative à l'Évangile qui, à l'entendre, constitue l'évolution dernière du monothéisme juif, en le faisant passer du particularisme à l'universalisme ? Car, ne nous y trompons pas, la conception de la divinité n'a pas subi de variation dans le christianisme, et le Dieu des chrétiens n'est pas un autre Dieu que celui d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. L'idée de Dieu, le caractère essentiel de Jéhovah est demeuré identique à lui-même depuis Abraham jusqu'aux prophètes et depuis les prophètes jusqu'au Christ, qui, sur ce point surtout, pouvait dire : « Je ne suis pas venu changer la loi et les prophètes, mais remplir leurs préceptes. »

Concluons donc : le rationalisme a beau s'évertuer, il ne réussira jamais à fausser l'ancienne histoire

d'Israël. Les théories modernes sur l'origine et l'évolution de la religion hébraïque sont frappées de stérilité et convaincues d'erreur, parce qu'elles reposent sur des affirmations sans fondement ou des arguments sans valeur.

Dans le passage suivant, M. Tiele donne la mesure des contradictions auxquelles conduisent les théories rationalistes : « Ce mouvement prophétique donna naissance à une secte religieuse ou religion nomistique, dont les bases furent posées, dès avant l'exil, par la loi confectionnée sous Josias, pendant et après la captivité par Ézéchiel et par la législation sacerdotale, et qui fut organisée, principalement par Esdras, sous la forme d'un état sacerdotal. Du mosaïsme des prophètes est sorti le judaïsme (1). »

Cela veut dire que, d'un trait de plume, M. Tiele supprime tout le Pentateuque, renvoie l'histoire d'Israël jusqu'aux prophètes dans le domaine des mythes et des légendes et puis « fait tout d'un coup apparaître, au VIIIe siècle avant notre ère, une loi attribuée à Moïse, laquelle, au lieu d'être antérieure aux prophètes, est leur œuvre ou leur est postérieure, et tout un peuple accepte ce mensonge (2). »

C'est en ces termes que M. l'abbé Vigouroux fait toucher du doigt les inconséquences et les invraisemblances des théories rationalistes sur la religion et l'histoire d'Israël. Ajoutons, avec M. l'abbé de Broglie, que si l'on compare sincèrement cette histoire nouvelle naguère inventée en Allemagne avec notre ancienne histoire sainte, qui admet que la croyance monothéiste et la liturgie en excluant les idoles viennent

(1) *Manuel*, p. 129.
(2) Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, t. III, p. 77.

toutes deux de Moïse, que les prophètes et les prêtres de la race d'Aaron forment deux séries du même enseignement, de la même foi en un Dieu unique et que c'est là l'effet combiné de deux courants partiellement séparés pendant le schisme qui a produit la réforme d'Ézéchias, il n'est pas douteux que tout homme de bonne foi et de bon sens dise que la vérité est du côté de l'ancienne histoire, c'est-à-dire du côté de la tradition et des monuments écrits.

« Que reste-t-il donc en faveur de l'opinion contraire? Il ne reste qu'une seule chose : l'autorité d'un certain nombre de savants allemands modernes. Mais, à nos yeux, cette autorité est nulle dans le cas présent, d'abord parce que la question du rapport d'antériorité entre la loi de Moïse et les prophètes touche à des faits si grands et si évidents qu'elle est du ressort du bon sens beaucoup plus que de l'érudition de détail, et, en second lieu, parce que, sur le terrain biblique, les critiques rationalistes sont peu dignes de foi, le contact des faits surnaturels leur faisant prendre une espèce de vertige qui se traduit par des hypothèses déraisonnables que jamais ils n'inventeraient s'il s'agissait d'une histoire profane (1). »

J. Van den Gheyn, s. j.
Bollandiste.

(*A suivre*).

---

(1) De Broglie, *loc. cit.*

LE MUSÉE GUIMET

ET L'ENSEIGNEMENT OFFICIEL

DES RELIGIONS EN EUROPE.

Le Musée Guimet, transporté de Lyon à Paris, va bientôt ouvrir ses portes au public. C'est un événement qui ne saurait passer inaperçu dans les annales des sciences religieuses. Il est comme une consécration des travaux qui se sont faits, depuis une trentaine d'années surtout, sur l'histoire des religions, et une invitation à continuer ces études si intéressantes, si importantes et encore si incomplètes.

Nous nous proposons, sans doute, de donner dans cet article une notice du nouveau Musée ; mais, pour mieux en comprendre l'importance, nous voulons surtout rappeler l'état actuel, en Europe, de l'enseignement des religions qui prend déjà une si large place dans les programmes officiels. La méthode la plus sûre pour apprécier cette évolution dans le domaine des sciences religieuses sera de suivre l'ordre chronologique des faits. Nous y verrons le but que l'on s'est proposé, et les moyens déjà pris pour l'atteindre.

Il est bien entendu, pour que l'on ne se méprenne pas sur notre pensée, que nous sommes loin de blâmer ce mouvement imprimé aux études religieuses. Nous répéterons ici volontiers ce que nous écrivions

dans le premier numéro de cette revue : « Sans nous dissimuler, disions-nous, les dangers que peuvent avoir ces études pour des esprits superficiels et mal préparés, nous sommes convaincus qu'il en sortira une démonstration palpable de la divinité du christianisme. »

L'histoire des religions est encore peu connue. Aussi les erreurs les plus étranges émaillent-elles parfois nos revues les plus sérieuses. Nous n'avons pas été par exemple peu étonné de lire, dans la *Revue des Deux-Mondes* (Mai 1888), que le judaïsme avait probablement plongé ses racines dans le Krishnaïsme. On sait pourtant que le Krishnaïsme est une des formes relativement nouvelles de l'Hindouisme, et que les Pouranas qui le contiennent sont aussi de date récente.

Nous adressons donc nos plus sincères félicitations à M. Guimet qui vient de mettre à la disposition de ceux qui voudront apprendre l'histoire des religions, des ressources dont on n'avait pas disposé jusqu'ici. Il a voulu consacrer à cette œuvre une partie de sa fortune ; c'est un salutaire exemple donné dans ce temps d'égoïsme, où la plupart de ceux qui possèdent se contentent de jouir, et se mettent si peu en peine des idées.

Nous ne craignons pas de le dire, il n'est pas d'étude plus importante que celle de l'histoire des religions. Depuis longtemps déjà les historiens s'appliquent à faire passer sous les yeux du lecteur la vie réelle des peuples, avec tous les éléments qui la constituent. Grâce à Dieu, le règne de l'histoire-bataille est fini. Ce que nous voulons surtout connaître du passé, c'est la condition matérielle et morale des peuples, leurs idées politiques et philosophiques, leurs

goûts artistiques et littéraires, en un mot, toutes les manifestations de leur vie. Il y a cependant dans une société quelque chose de plus intime encore, quelque chose qui en est comme l'âme, le véritable écho de tous les sentiments et de toutes les aspirations, c'est la religion. Elle est, qu'on le veuille ou non, le pivot autour duquel tournent l'individu, la famille et la société tout entière. Voilà pourquoi les études dont nous parlons ici ont, au point de vue simplement historique, une si grande importance.

Pour les catholiques, l'histoire des religions a un intérêt d'un ordre plus élevé. Il ne peut s'agir pour nous de chercher quelle est la véritable forme religieuse. Placés sur un terrain certain et qu'on ne discute pas, nous ne sommes que mieux à même de juger nos adversaires ; nous avons une mesure éprouvée et authentique qui nous permet de mesurer exactement la quantité de vérité qui peut se trouver dans les autres formules religieuses. On nous fait souvent un crime du caractère apologétique donné aux travaux catholiques. Nous croyons d'abord que le même reproche peut s'adresser à ceux qui nous le font. Nous allons voir qu'ils ont, eux aussi, une théorie, et que c'est au triomphe de cette théorie qu'ils consacrent tous leurs efforts. Nous ne croyons pas plus à la neutralité religieuse qu'à la neutralité scolaire. Le terrain est trop brûlant pour qu'on puisse s'y maintenir indifférent. Nous préférons donc déployer loyalement notre drapeau : nous cherchons avant tout dans ces études la confirmation de nos croyances ; nous voulons combattre l'erreur et répondre aux objections de la science et de l'impiété.

Le siècle dernier ne pouvait pas faire l'histoire des religions. Il n'avait pas les éléments nécessaires. Il n'y

a pas longtemps que l'Inde, la Chine, l'Égypte, l'Assyrie nous ont livré leurs secrets ; et cependant que peu de choses nous savons encore sur ces vieilles civilisations, à côté de ce qu'il nous reste à savoir ! Possédons-nous actuellement les matériaux nécessaires pour réaliser cette œuvre ? Il serait permis d'en douter. Le champ des hypothèses est encore si étendu ; celui des incertitudes est si grand ! Quoi qu'il en soit, on veut le tenter ; on a mis la main à l'œuvre, et nous ne pouvons pas rester indifférents à l'entreprise.

Le point de départ de ce mouvement imprimé à la science nouvelle nous vient sans nul doute d'Allemagne. Lessing le premier avait vu dans les religions l'éducation progressive des peuples : chacune de ses formes constituait un pas en avant dans la marche de l'humanité. Toutes les religions ont donc une vérité relative. Kant enseigna la même doctrine. Pour Hégel, les religions ne furent aussi que le développement de l'esprit humain s'efforçant d'atteindre l'absolu. L'Allemagne la première, quoique la plupart de ses écoles aient conservé des formes théologiques, a enlevé de plus en plus aux religions leur caractère confessionnel pour tomber dans le rationalisme absolu. C'est sur ce terrain qu'on l'a suivie.

La Hollande a marché officiellement la première dans cette voie. En 1876, ses Etats généraux formulaient une loi en vertu de laquelle, à partir du 1er octobre 1877, les Facultés de théologie appartenant aux Universités de l'Etat devenaient Facultés laïques, indépendantes des différentes Eglises du royaume. Leur mission était d'enseigner désormais la religion historiquement, scientifiquement, en dehors de tout dogme. Cette loi ne visait pas seulement les catholiques, elle atteignait aussi les protestants. Le 28 avril 1876, le

roi eut la faiblesse de la sanctionner. Les Facultés de Leyde, d'Utrecht, de Groningue, relevant toutes les trois de l'Etat, comme la Faculté libre d'Amsterdam, durent se soumettre. A partir du 1er octobre 1877, l'enseignement de la théologie y fut supprimé et fit place à l'étude des religions.

Le représentant le plus remarquable de la réforme fut M. Tiele, le titulaire de la chaire de Leyde. C'est lui qui l'avait préparée et qui l'a fit aboutir. Il est incontestablement le professeur le plus éminent des Facultés néerlandaises. Son Manuel des Religions, traduit en français par M. Maurice Vernes, a atteint, dans différentes langues, un nombre considérable d'éditions. M. Tiele est protestant, de la secte des Arminiens, et ancien pasteur de Rotterdam.

Il n'y a pas, à proprement parler, en Angleterre, d'enseignement officiel de l'histoire des religions. L'initiative privée y a suppléé. L'institution des Hibbert-Lectures y tient lieu d'une chaire d'Etat. Voici l'origine de cette création.

Un riche Anglais, M. Hibbert, avait laissé une somme importante destinée à des fondations pieuses ou utiles. Les revenus de cette somme étaient particulièrement employés à venir au secours des étudiants pauvres dans les séminaires protestants. En 1878, les administrateurs de cette fondation demandèrent que l'on changeât la destination de ces fonds. Ils obtinrent ce qu'ils demandaient. Désormais, au lieu de servir à favoriser les études théologiques, les fonds Hibbert furent employés à favoriser l'étude des religions. Ils durent perdre, eux aussi, leur caractère confessionnel. Il fut convenu qu'on inviterait chaque année quelqu'un des savants les plus renommés en Europe à venir faire six lectures sur des points déterminés de l'his-

toire des religions. De là le nom d'Hibbert-Lectures donné à ces conférences tenues à l'abbaye de Westminster. Max-Muller les a inaugurées en 1878 par une étude sur le développement religieux de l'Inde. En 1879, M. le Page-Renouf traita de la religion égyptienne. M. Renan donna, en 1880, ses considérations sur les rapports de la religion chrétienne avec la civilisation romaine. En 1881, Rhys Davids s'occupa du bouddhisme. M. Kuenen, de Leyde, étudia, en 1882, les caractères qui distinguent les religions nationales des religions universelles. MM. Réville et Pfleiderer de Berlin, ont continué l'œuvre qui, au bout d'un certain nombre d'années, formera une collection de travaux considérable.

La Suisse protestante devait, non seulement suivre, mais donner l'exemple. A l'organisation de l'Université de Genève, on introduisit, en effet, une chaire d'histoire des religions. M. Stroehlin en fut nommé titulaire.

Après la Hollande, la Suisse et l'Angleterre, la France s'est engagée dans la voie nouvelle. Le terrain y était déjà préparé depuis longtemps. Les positivistes demandaient à grands cris d'appliquer aux sciences des religions les méthodes rigoureuses des sciences exactes. Littré développait cette thèse dans sa revue, *La Philosophie positive,* et concluait, lui aussi, qu'il était temps de soumettre les diverses religions aux procédés de la critique philosophique et historique. Après Littré, M. Maurice Vernes, protestant, fut un de ceux qui menèrent avec le plus de ténacité la campagne en faveur de l'enseignement de l'histoire des religions. Il proposa un programme de la science nouvelle, et demanda qu'on l'enseignât, dans différentes mesures, aux trois degrés de l'enseignement primaire, secondaire et supérieur.

A Paul Bert devait revenir l'honneur de couronner l'œuvre. Par un amendement déposé le 9 juillet 1879, il demandait la suppression des Facultés de théologie et la création d'une chaire de l'histoire des religions. Le projet de loi fut discuté à la Chambre et au Sénat. Il y éveilla des susceptibilités légitimes. M. Laboulaye, entre autres, montra l'inutilité et le danger de la création nouvelle. Sa voix ne fut pas écoutée. Jules Ferry s'était chargé de la défense. « Il ne faut pas, disait-il, s'isoler du mouvement scientifique européen, visiblement porté en ce moment dans la direction de la synthèse des religions. » Il insistait peu après sur la nécessité de suivre l'exemple donné par les autres nations. « Il faut considérer surtout, disait-il, l'état actuel de la science ; il faut considérer que si nous restions en deçà de tout ce qui se constitue à côté de nous, si nous, qui si souvent avons pris les devants, nous n'imitions pas la Hollande, qui a placé ce cours dans l'enseignement de l'Université de Leyde ; si nous n'imitions pas la Suisse, qui a placé ce cours dans l'Université de Genève ; si nous n'imitions pas l'Angleterre, qui l'a mis dans l'Université d'Oxford, entre les mains de M. Max Muller, qui professe l'histoire des religions sous le double titre de science du langage et des mythologies comparées... ; si nous n'osions faire ce que fait Wurtzbourg, sous le nom adopté en Allemagne de *Symbolique comparée,* nous montrerions une timidité qui n'est pas dans les habitudes de l'esprit français, qui n'est pas, certainement, dans l'intention des hommes éclairés devant lesquels j'ai l'honneur de parler, et auxquels je recommande instamment cette œuvre sacrée de la science. »

La loi fut votée. On n'avait d'abord demandé à la Chambre qu'une chaire de langue celtique, la langue

que parlaient nos aïeux ; on eut la chaire de l'histoire des religions.

Par décret du 10 janvier 1880, M. Jules Ferry nomma à la chaire nouvelle M. Albert Réville, ancien pasteur des églises wallones de Hollande. Le nouveau titulaire inaugura son cours le 24 février. Son discours d'ouverture promettait que son enseignement conserverait toujours une indépendance scientifique absolue, sans préoccupations adjacentes. Cette promesse n'a pas été toujours tenue.

Le gouvernement ne s'est pas contenté de cette institution d'une chaire des religions au Collège de France. Poursuivant sans doute le même but, et toujours sous les mêmes influences, cet enseignement fut introduit dans l'Ecole pratique des Hautes-Études. Le 30 janvier 1886 paraissait un décret ministériel qui ajoutait, aux quatre sections déjà existantes, celle des études religieuses. Dix conférences furent établies, et dix titulaires nommés. M. Bergaigne, que la science vient de perdre, fut chargé des religions de l'Inde, et nous lui devons une savante étude de philologie sur le Rig-Véda. M. de Rosny reçut pour misssion l'étude des religions de l'Extrême-Orient. M. Lefébure dut traiter de l'Égypte ; M. Vernes, des peuples sémitiques. A M. Derenbourg incomba l'islamisme ; à M. Havet, l'origine du christianisme. M. Albert Réville reçut, pour sa part, l'histoire des dogmes ; M. Jean Réville, l'histoire de l'Église chrétienne. Enfin, à M. Esmein échut le droit canonique. Les cours commencèrent au mois de mars de la même année. Nous reconnaissons volontiers qu'il est sorti de cette Ecole supérieure des travaux de grande valeur et souvent d'une haute impartialité ; mais on voudra bien reconnaître aussi que, parmi les noms que nous venons de

citer, il y en a qui ne sont pas de nature à rassurer les consciences catholiques.

Ceux qui sont au courant de ces études de philologie et de religion, et qui savent tout ce qu'il y a souvent de hasardé, de problématique dans leurs résultats ; ceux qui n'ignorent pas combien souvent il faut revenir sur des hypothèses probables, sur des conjectures qui paraissaient sérieuses, ne s'effrayeront pas outre mesure des erreurs renfermées dans ces enseignements officiels. Il y a malheureusement à côté la foule que grise ce mot de science et qui ne sait pas combien ses limites sont restreintes et parfois ses bases fragiles.

C'est à ce même mouvement religieux que se rapporte la création du Musée Guimet. M. Emile Guimet, originaire de Lyon, possesseur, nous l'avons dit, d'une grande fortune, entreprit, en 1876, un grand voyage en Extrême-Orient. Il se proposait de recueillir des documents complets qui permettraient d'étudier à fond les religions de l'Inde, de la Chine et du Japon. Son entreprise fut couronnée de succès, grâce aux sacrifices que sa fortune lui permettait de faire, grâce aussi à la protection du gouvernement français. Un peintre de talent, M. Régamey, l'accompagna, avec mission de peindre les objets que l'on ne pouvait emporter. Après deux ans d'absence, M. Guimet rentrait en France. La moisson recueillie était des plus belles ; ses collections avaient une valeur scientifique de premier ordre. Il rapportait du Japon seulement 300 peintures religieuses, 600 statues de divinités, et un millier d'ouvrages.

Il fallait mettre à la disposition du public ces richesses amassées avec tant de peine. Dans ce but, M. Guimet bâtit à Lyon un musée auquel il donna

son nom. Ce musée comprenait trois sections : 1° une bibliothèque composée de plus de 4.000 volumes, livres sanscrits, kalmouks, chinois, japonais, etc. ; 2° une école de langues orientales, destinée à rendre plus accessible la connaissance des langues de l'Orient, et à permettre la traduction des ouvrages collectionnés ; 3° enfin, un panthéon de diverses divinités.

Il semble toutefois que les divinités retirées dans leur musée de Lyon ne recevaient pas d'assez nombreux visiteurs. Elles éprouvèrent bientôt, comme de simples provinciaux, le besoin de venir à la capitale. M. Guimet conçut le projet de transporter son musée à Paris, et s'aboucha avec le gouvernement français Un traité fut passé entre l'État et lui. L'État s'engageait à bâtir à Paris un musée des religions, dont le devis s'élevait à 1.590.000 fr. Il allouait de plus, à l'entretien du musée, un budget annuel de 45.000 fr. De son côté, M. Guimet s'engageait aux frais de transport et d'aménagement. Restait la question du terrain : on le demanda au Conseil municipal de Paris. L'émoi fut grand parmi nos édiles quand on leur proposa de bâtir un temple à tous les dieux, à eux les exterminateurs des dieux ! L'histoire conservera les insanités qui ont été prononcées à cette séance du Conseil municipal. Nous défions M. Guimet de trouver dans son musée, pour si haut que remontent ses documents, une pièce pareille (1). On finit pourtant par faire en-

(1) Voici les passages les plus remarquables de cette extraordinaire séance du 16 mars 1885 :

M. *Hattat*, rapporteur. — A une époque où les études historiques et de critique religieuse prennent un développement de plus en plus grand, et qu'il est intéressant d'encourager, car elles éclairent d'une vive lumière ces religions de l'Extrême-Orient, dont le christianisme a emprunté les principes et même les rites, cette installation mettra à la disposition du public une riche bibliothèque

tendre à nos représentants municipaux que le projet n'était pas aussi clérical qu'il en avait l'air ; qu'on pourrait peut-être même trouver, dans le musée nouveau, des armes contre le cléricalisme. La concession fut faite ; le terrain, estimé un million, mis à la disposition de M. Guimet. On a, dès lors, travaillé sans relâche à la construction du musée qui va très prochainement s'ouvrir.

spéciale, des collections uniques au monde, comme mes collègues pourront s'en convaincre en parcourant le catalogue du Musée Guimet.

M. *Cattiaux.* — Tout en trouvant l'offre de M. Guimet très généreuse, je pense que nous avons mieux à faire que de consacrer un million à l'installation d'un musée de superstitions... Les religions et leurs fétiches devraient être enterrés depuis longtemps ; il y aurait moins de sottises et moins de guerres.

M. *Monteil.* — Je suis loin de partager l'opinion émise par M. Cattiaux ; car, en venant parler comme il l'a fait, il s'est prononcé, sans le vouloir, contre les intérêts de la libre-pensée ; car il est très utile pour la libre-pensée d'avoir à Paris ce musée, qui est fort bien nommé Musée des Religions, et où tous les dieux, les anciens et les modernes, se regardent comme des augures. (Très bien.)

Croyez-vous qu'il ne sera pas d'un grand enseignement et d'un grand exemple de réunir dans un musée tout ce qui a été offert à la superstition des hommes depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours? Croyez-vous qu'il ne sera pas curieux de voir Isis coiffée du pschent, la première forme de notre Immaculée-Conception, à côté même de cette Immaculée-Conception ? De voir des christs remontant bien au delà des pauvres petits dix-huit siècles de la religion chrétienne ?

M. *Jacques.* — Je reconnais qu'il y a grande nécessité de combattre les superstitions ; mais il y a des moyens plus sûrs et plus efficaces que celui qui nous est proposé pour arriver à ce résultat. Un musée tel que le Musée Guimet servira plutôt à certains esprits éclairés qu'à la masse de la population... L'État doit être anticlérical, tout comme la Ville de Paris. Qu'il le montre en cette circonstance.

M. *Hubbard.* — J'ai le regret de me séparer, en cette occasion, de mon ami M. Monteil, qui me paraît se faire des illusions sur la

Deux autres créations se rapportent à la construction de ce panthéon : les *Annales du Musée Guimet* et la *Revue de l'histoire des religions*. Les Annales du Musée Guimet constituent une revue savante qui pourra utilement servir à l'étude des sciences religieuses, surtout par l'analyse ou la traduction des documents originaux d'après lesquels il faudra juger des civilisations passées plutôt que d'après des appré-

portée de l'institution proposée en faveur d'un courant d'idées auquel je suis aussi favorable que lui. Oui, c'est une illusion de croire que l'installation à Paris du Musée Guimet sera utile pour la propagation des doctrines de la libre-pensée. On a pu faire, en effet, cette curieuse observation sur l'état successif des personnes qui se livrent à des études approfondies et exclusives des religions passées. Au premier abord, elles croient se livrer seulement à la recherche des matériaux destinés à combattre les superstitions contemporaines ; puis souvent elles s'éprennent de ces civilisations, de ces mythes, de ces dogmes, et elles arrivent à des conclusions opposées à leur point de départ et aux idées qui les ont animées. Elles se laissent entraîner à justifier la nécessité des cultes, du sacerdoce et des doctrines religieuses, en dehors du terrain de la science et de la philosophie. Ce n'est pas par l'étude de ces civilisations antiques qu'on fera des libres-penseurs ; il faut pousser les esprits à regarder en avant plutôt qu'en arrière.

M. *Millerand*. — Placer sous les yeux du public le passé des religions disparues, c'est le meilleur moyen, à mon sens, de faire une guerre efficace aux religions actuelles.

M. *Monteil*. — Messieurs, il y a déjà bien des divinités au Louvre. Dans le musée des antiques, dans le musée égyptien, on en trouve de mêlées aux autres objets de ces collections; mais ce qui nous manque, c'est un musée qui nous présente uniquement et côte à côte les divinités de toutes les religions et rien que ces divinités. Il faut que l'on trouve catalogués les dieux de l'antiquité à côté des dieux vendus chez les marchands d'idoles de la rue Saint-Sulpice. Un musée de ce genre, en permettant d'établir des comparaisons entre les différentes divinités et d'en tirer des enseignements, frappera l'esprit de la population d'une manière extrêmement utile.

M. *Cochin* fait enfin entendre une parole de bon sens.

« Dans toute cette affaire, Messieurs, dit il, on a fait intervenir

ciations trop souvent conventionnelles. Il est seulement regrettable que quelques-uns des volumes parus soient animés de sentiments anti-chrétiens. Nous ne citerons que le livre de M. de Groot : *Les fêtes annuelles à Emoui.* Ce volume est plein de renseignements intéressants sur la religion en Chine, telle qu'elle y est actuellement pratiquée, mais il est écrit avec une haine de sectaire. Hâtons-nous d'ajouter que l'administration du Musée Guimet a déclaré, dans une note insérée au commencement de l'ouvrage, qu'elle était loin de partager toutes les opinions de l'auteur. La Revue de l'histoire des religions, fondée aussi sous le patronage de M. Guimet, est une œuvre de vulgarisation. Elle a été d'abord dirigée par M. Vernes, qui lui imprima dans la pratique le cachet apologétique qu'il condamnait en théorie. Elle a passé entre les mains de M. Jean Réville, qui semble lui avoir donné un caractère plus tolérant.

Tel est l'état de l'étude de l'histoire des religions en France. Nous avions reçu l'impulsion du dehors; nous l'avons transmise à notre tour. La Belgique a

des considérations générales ; on nous a interpellé à propos de nos sentiments religieux ; on a déclaré que nous ne pouvions approuver la fondation d'un musée des religions, destiné, disent nos adversaires, à en montrer le néant. Il est vrai que les opinions de nos adversaires sont partagées. M. Monteil compte sur le Musée Guimet pour extirper l'idée religieuse ; M. Hubbard craint que le même musée soit de nature à la propager.

« Je tiens à dire ceci, en mon nom et au nom de mes amis qui partagent mes sentiments religieux, que toutes ces considérations nous touchent peu. Nos convictions sont plus solides, ne craignent pas les arguments de M. Monteil, et ne s'effarouchent pas de l'ouverture d'un musée de curiosités. La collection est, dit on, fort rare ; elle offre un intérêt historique qu'on dit considérable. Nous serons charmés de la voir installée à Paris. »

(*Bulletin officiel de la Ville de Paris*).

voulu avoir aussi sa chaire de l'histoire des religions. Comme ailleurs, on y avait préparé l'opinion par la presse. La campagne fut menée dans ce sens par M. le comte Goblet d'Alviella. En récompense, il devint titulaire de la chaire nouvelle. Il inaugura ses leçons à l'Université libre de Bruxelles, le 9 décembra 1884.

Deux ans plus tard, Rome imitait Paris. Dans la capitale du monde catholique, le gouvernement italien établissait une chaire de l'histoire des religions. M. Baldassare Labanca, auteur d'un mauvais livre sur le christianisme primitif, en fut nommé titulaire. Il put, dès lors, exposer ses enseignements rationalistes à côté de la chaire de saint Pierre. Ceux qui aiment les contrastes pourront comparer la petite école de M. Labanca aux deux cents millions de fidèles soumis au Docteur infaillible de l'Eglise.

L'Autriche-Hongrie vient de suivre le mouvement général. En 1887, l'histoire des religions y est devenue l'objet d'un enseignement spécial à l'Académie théologique de Presbourg : elle est devenue de plus matière obligatoire imposée aux futurs ministres de l'Église réformée. M. le Dr Schneller, après s'être constitué le défenseur de cet enseignement, en a été chargé officiellement à Presbourg. En 1887, un nouveau journal oriental a paru à Vienne, sous le patronage du directeur de l'Institut oriental. Cette même année, la chaire de mytholologie comparée établie à l'Université d'Athènes a été confiée à M. N.-G. Politis.

Enfin, voici ce que nous lisons dans la *Revue de l'histoire des religions*, numéro Mars-Avril 1888 (p 249) : « Nous avons signalé en son temps le legs de deux millions, de lord Giffard, aux Universités écossaises, pour qu'elles instituent des conférences sur la théologie naturelle, en dehors de toute condition

dogmatique ou confessionnelle. Le Sénat académique de l'Université d'Edimbourg a confié, pour deux ans, ce nouvel enseignement à M. Hutschison Sirling. Sous le nom de théologie naturelle, il faut entendre la philosophie et l'histoire générale de la religion. On ne sera donc pas étonné d'apprendre que l'Université de Glascow ait porté son choix sur M. Max Muller. Comme il ne s'agit que de donner vingt conférences par an, la situation de l'éminent professeur à Oxford ne l'empêchera pas d'assumer ces nouvelles fonctions, pour le plus grand profit de la jeunesse universitaire écossaise.

« Nous apprenons également que M. Monier Williams entreprend, à Edimbourg, aux conférences de la fondation Duff, une série de leçons sur le bouddhisme. On voit que, si l'Ecosse a longtemps nourri une prudente défiance à l'égard de l'histoire des religions, elle lui ouvre aujourd'hui ses portes avec une hospitalité digne des meilleures traditions écossaises. »

Tel est l'état de l'enseignement officiel de l'histoire des religions en Europe. Il nous reste maintenant à apprécier la doctrine donnée du haut de ces chaires nouvelles. Avouons que, si c'est sur ce terrain qu'on a voulu porter désormais la guerre faite à l'Église, la bataille est bien engagée; le mot d'ordre est partout bien gardé.

L'abbé Z. Peisson.

(*A suivre*).

CHRONIQUE

I. *L'enseignement de l'histoire des religions.* — On s'étonne, dans certain milieu, quand nous représentons la science des religions comme une arme dont on se sert contre le christianisme. L'extrait suivant du programme d'un cours élémentaire d'histoire des religions, donné aux élèves des écoles secondaires de Rotterdam, montre si nos reproches sont exagérés. Ce programme, intitulé *Aperçu des principaux phénomènes religieux*, s'est dispensé de définir la religion. Il débute ainsi : « Parmi les idées, les institutions, les pratiques, les sentiments qui, dans la société contemporaine, attirent notre attention et surtout notre intérêt, il y en a auxquels nous appliquons le mot « religion » (croyances, églises, culte public, sermons, livres sacrés, prêtres, pasteurs, rabbins, fêtes religieuses, œuvre de piété, crainte religieuse, confiance, etc.). L'histoire de tous les temps nous fait connaître un grand nombre de phénomènes du même genre. Ce qui les caractérise, c'est qu'ils se rapportent à un ordre de choses élevé et mystérieux (surnaturel ou spirituel, idéal). »

Suit une explication de l'origine de la religion. Elle vient : « 1° du besoin qu'ont les hommes de s'assurer, pour la réalisation de leurs vœux les plus chers, les secours de puissances mystérieuses, supérieures, et d'entretenir avec elles des rapports plus ou moins intimes ; 2° de l'impression produite par certains phénomènes du monde matériel et du monde spirituel et par certaines expériences inté-

rieures et extérieures ; cette impression vient corroborer les présomptions nées du besoin sus-nommé et en déterminer le caractère ». Plus loin, on définit le mot Dieu : « c'est l'objet de la religion conçu comme personnel. »

Après cela, énumération descriptive des phénomènes religieux, où systématiquement sont mis en parallèle entre eux ceux des religions païennes et ceux du christianisme ; l'arche d'Israël et les reliques placées à côté des fétiches des sauvages, le Dieu d'Israël à côté de Moloch comme dieu du soleil. Parlant ensuite de la variété des conceptions religieuses, l'auteur cite comme exemple de conceptions opposées, les guerres ordonnées par Javeh, le Dieu de l'Ancien Testament, et l'Evangile de la charité. Nous pouvons enfin signaler les textes suivants qui sont caractéristiques : — fondateurs de religions : Lao-tse, Moïse, saint Paul, Cakiamuni, Mahomet ; — fondateur de sectes : Brigham-Young ; — réformateurs religieux : Zarathustra, les prophètes israëlites, le roi Josias, Jésus, les réformateurs du XVIe siècle ; — initiateurs religieux modernes : le P. Hyacinthe, les protestants libéraux, Chiunder Sen. (1).

— Une série de conférences sur l'histoire des religion. a été organisée à Londres par le *South Place Institute* Elles sont gratuites et ont lieu tous les dimanches. Pour leur donner un caractère plus solennel et religieux on y ajoute des accompagnements d'orgue et de chant. En voici les sujets :

Octobre : 7. La religion des Parsis. — 14. Anciennes poésies et anciennes pensées religieuses des Hindous. — 21. Le Sikkisme. — 28. Les religions du Thibet et de la Tartarie. — *Novembre* : 4. Confucius et la religion de la Chine. — 11. Le Taoïsme. 18. Les origines de l'activité

(1) *Annales de philosophie chrétienne*, janvier 1889, p. 344-345.

spirituelle telle qu'elle s'est développée dans le bouddhisme en Chine. — 25. La religion de la Babylonie. — *Décembre* : 2. La religion de l'ancienne Grèce. — 9. La religion de l'ancienne Rome. — 16. La religion de l'Assyrie. — 23. Les mythes de Noël. — 30. La religion du Dante. — *Janvier* : 6. Le Mahométisme. — 13. L'Hindouisme. — 19. Les religions du Japon. — 27. La religion de l'Égypte au XIVe siècle, avant J.-C. — *Février* : 3. Le Mithracisme. — — 10. Le Sinthoisme. — 17 février. Le Bouddhisme dans le christianisme. — 24. Le Mysticisme. — *Mars* : 3. Le Méthodisme. — 10. Le Théisme. — 17. Spinoza et son influence religieuse. — 24. La Morale juive. — 31. La Messe. — *Avril* : 7. Les non-conformistes. — 14. La place des Baptistes dans l'évolution du christianisme britannique. — 21. Le Paganisme germanique. — 28. Une Église nationale. — *Mai* : 5. La culture morale.

Parmi les conférenciers, nous remarquons les noms de MM. James Legge, Andrew Lang, Rawlinson, et celui de plusieurs dames que ces études religieuses semblent particulièrement intéresser.

— Un legs de lord Giffart a permis à l'Écosse de créer quatre chaires pour l'enseignement des religions. M. Max Müller est chargé de celle de Glasgow ; M. Andrew Lang de celle de Saint-Andrews ; M. James Hutchison-Stirling, de celle d'Édimbourg. Restait à pourvoir celle d'Aberden, M. E.-B. Tylor vient d'en être nommé titulaire.

— M. André Lefèvre remplace M. Hovelacque à l'École d'anthropologie. Il a choisi pour sujet d'études les théories animistes et les divers groupes mythiques. L'auteur des *Contes de Perrault* est, on le sait, un mythomane de la plus belle eau. Sa leçon d'ouverture publiée dans la *Revue scientifique* (n° du 16 février 1889) sous ce titre : *L'évolution des mythes et des religions* est tout ce que

l'on peut imaginer de plus fantaisiste. La science n'a rien à voir en tout cela.

— M. Hild, à la Faculté des lettres de Poitiers, traite des *fables et des superstitions populaires dans la poésie latine*, et à Montauban, M. Henri Bois a ouvert un cours libre sur *l'influence exercée par l'hellénisme sur le judaïsme.*

— Les fameuses *Hibbert Lectures*, qui ont inauguré en Angleterre l'enseignement des religions, semblent menacées dans leur existence. En 1888, la maladie de M. Hutch les a empêchées. Cette année, le Dr Upton ne les donne pas non plus. On annonce pourtant la publication de son volume qui traite *de la base philosophique de la foi.*

— Le huitième Congrès des Orientalistes se tiendra à Stockholm et à Christiania du 2 au 15 septembre 1889. Sa Majesté le roi de Suède et de Norwège prononcera le discours d'ouverture. Ce Congrès comprendra cinq sections : 1° Section sémitique et de l'Islam ; 2° section aryenne ; 3° section africaine dont fait partie l'égyptologie ; 4° section de l'Asie centrale et de l'Extrême-Orient ; 5° section de la Malaisie et de la Polynésie.

II. *Religion chrétienne.* — L'Apocalypse a été l'objet de nombreux travaux. Signalons d'abord celui de M. A.-N. Rovers : *Apocalypstische Studien* (Leyde, 1888). Nous trouvons dans cet ouvrage un résumé des dernières hypothèses sur l'Apocalypse de saint Jean. Il nous offre un spécimen des fantaisies auxquelles arrive la critique prétendue scientifique. En 1882, M. Weizsäcker avait révoqué en doute l'unité de l'Apocalypse. M. Völter s'appuyant sur des considérations historiques, surtout sur le prétendu manque d'harmonie entre le chapitre XII et les suivants, etc., soutint que saint Jean était l'auteur de l'Apocalypse sous

sa forme primitive, mais que quarante ans plus tard, elle avait subi des additions et des remaniements.

En 1886, M. Weizsacker défendit l'hypothèse que la compilation de l'Apocalypse est l'œuvre d'un seul qui a fondu ensemble des documents différents.

En 1885, M. Vischer soutient que le livre est fait par un juif, mais qu'un chrétien l'a traduit et arrangé. Il estime à un huitième la partie chrétienne ajoutée.

Enfin, à l'école protestante de Paris, comme nous le disions dans la première livraison, M. Sabatier a soutenu l'hypothèse contraire. Pour lui, l'Apocalypse est une œuvre chrétienne, dans laquelle se sont introduits quelques éléments juifs. Ces fragments juifs se retrouveraient surtout aux ch. XI, 1-15, XII, XIII, XVIII. M. Schœn, le disciple de M. Sabatier, réclame, en faveur des Juifs, une part plus considérable, et ne se sépare que sur ce point de son maître.

Enfin, mentionnons un autre ouvrage de M. Weyland, qui apporte une nouvelle variété d'opinion. Il n'admet pas l'unité de l'Apocalypse, mais il diffère de MM. Sabatier et Schœn, en ce qu'il croit voir dans cette œuvre deux Apocalypses fondues ensemble et devenues un seul corps.

— M. Amélineau s'est donné la mission de jeter une lumière nouvelle, avec un dénigrement systématique pour les solitaires de la Thébaïde, sur les origines de l'Église chrétienne en Égypte. Il s'en faut pourtant que les premiers résultats de sa critique aient été reçus avec faveur. Dans la *Theologisch Tijdschrift* (25 janvier 1889), M. Harnack a déclaré que la publication des « Actes coptes du martyr de saint Polycarpe a désappointé beaucoup ». En effet, M. Amélineau s'était imaginé que cette version copte renferme des actes plus originaux que le texte grec. Il n'en est rien, le traducteur égyptien a donné de l'Eusèbe tronqué de ci de là. Aussi, M. Lightfoot, qui

connaissait depuis longtemps les actes publiés par M. Amélineau, ne les avait-il pas jugés dignes de l'édition. Une observation analogue porte sur « les monuments pour servir à l'histoire de l'Église chrétienne aux IVe et Ve siècles ». M. Krüger montre combien M. Amélineau a exagéré la valeur de ces textes. Enfin, un collègue rationaliste, M. Carrière dans le *Bulletin de théologie protestante*, (t. I, p. 50-51), a longuement signalé les erreurs très nombreuses qui émaillent la thèse intitulée « *de historia lausiaca* ». M. Amélineau a donc encore beaucoup à apprendre avant de sortir de la catégorie des sectaires « peu savants qui font de la guerre à l'Église le but mal dissimulé de leurs stériles efforts. »

— Dans le *Bulletin critique* du 15 mars 1889, M. l'abbé Batiffol a remis en lumière la grande importance d'un manuscrit des Septante, conservé à la bibliothèque Vaticane (*Vat. gr.*, n° 1238, ancien fonds Carafa). Ce serait la copie d'un manuscrit ancien, d'une valeur considérable pour la constitution du texte des Septante, d'un manuscrit à mettre sur le même rang que l'*Alexandrinus*.

— La société des bibliophiles russes vient de publier une précieuse édition slavonne de l'histoire de *Barlaam et Josaphat* si répandue dans le monde chrétien, et surtout en Russie. On sait que le texte slavon vient du texte grec. M. Rosen avait pensé que ce dernier provenait d'une source géorgienne. La comparaison qu'a faite M. Marr des deux textes avec un manuscrit du IXe ou du XIe siècle semble légitimer ces conclusions. Saint Euthyme, au Xe siècle, un des fondateurs du monastère du Mont-Athos, serait l'auteur de l'emprunt fait au texte géorgien connu sous le nom de *Sagesse de Belovar*.

III. *Religion d'Israël.* — La *Revue de l'histoire des religions* (n° de janvier-février 1889) contient une nou-

velle étude de M. Maurice Vernes, ayant pour titre : *Quand la Bible a-t-elle été composée* ? On connaît la tendance de l'auteur à se rapprocher des solutions traditionnelles. M. Maurice Vernes, dans ce nouveau travail, veut tenter une conciliation, hélas impossible, entre ce qu'il appelle les résultats de la tradition et les propositions des écoles critiques. Voici ses conclusions : « Assurément, dit-il, nous rompons avec la tradition en prenant de propos délibéré le contre-pied de ses propres propositions, en supposant la *modernité* partout où elle défend l'authenticité et l'antiquité. Mais, quand on va un peu au fond des choses, on s'aperçoit que ce que la tradition défend, ce n'est pas précisément l'attribution des œuvres à telle personne et à telle date, c'est leur unité, ce qu'en langage théologique on appelle leur inspiration (1). Cette unité elle-même, par un scrupule honorable, mais qui a été poussé trop loin, a été entendue d'une façon étroite, au point qu'on s'est dérobé à l'évidence même en niant des contradictions et des divergences qui crèvent les yeux. Quant aux écoles critiques, elles ont fait porter tous leurs efforts sur des différences incontestables et ont abouti à un émiettement, à une dislocation des textes, où toute pensée d'ensemble s'évanouit, où toute préoccupation commune disparait. Aux écoles critiques, nous accordons la pluralité des auteurs et des plumes, mais à la tradition nous concédons l'unité du fond, qui n'est nullement mise en jeu, parce qu'au lieu d'attribuer telle œuvre à un personnage unique nous en aurons fait honneur à un groupe d'écrivains poursuivant dans la variété des formes, et la liberté du détail, la défense d'une commune foi. »

Nous ne désespérons pas de voir M. Maurice Vernes

(1) M. Vernes commet ici une méprise assez forte. L'inspiration est tout autre chose que ce qu'il définit ici.

revenir aux solutions de la tradition et reconnaître, avec M. Joseph Halévy que « la tradition a pour elle des bases autrement solides que ne le sont les assertions toujours hypothétiques et souvent de parti pris de l'école prétendue critique (1). »

— Décidément, il n'en sera pas démordu, Samson c'est le soleil. Après tant de réfutations, le système demeure toujours. On le rajeunit parfois comme M. Wietzke, qui veut bien nous apprendre que le Samson biblique n'est pas autre chose que l'Horus-Ra des Égyptiens (2). L'auteur part de ce point que les idées des Égyptiens et des Hébreux sur le monde physique étaient absolument les mêmes.

— A ceux qui veulent une sérieuse réfutation des théories rationalistes, nous ne saurions trop recommander l'importante étude de M. Frédéric Baethgen, *Beiträge zur semitischen Religionsgeschichte*. L'auteur s'élève vigoureusement contre la thèse du polythéisme primitif d'Israël. Il démontre que les prophètes n'ont rien innové, mais n'ont fait que rappeler le peuple, quand il s'égarait, aux institutions originales. Ce travail est le pendant de celui de M. König, *Die Haupt probleme der altisraelitischen Religionsgeschichte*. — Ces deux publications sont une réponse topique aux partisans des théories évolutionnistes et une réponse sortie de leur propre milieu.

— M. Dawson vient de publier *Modern science in Bible Lands*. Le père de *l'Eozoon Canadense* (ce prétendu organisme primordial qui n'est qu'un minéral, mais que son inventeur persiste à maintenir) n'hésite pas à tracer la carte géologique du paradis terrestre ! Il a trouvé que *Bedolach* et *Shohem* sont le *wampum* et le *jade*,

(1) *Mélanges*, p. 22.
(2) *Der biblische Simson. der Ägyptische Horus-Ra.*

que le déluge de Noé se prouve péremptoirement par les dépôts de loess, que la confusion des langues à Babel n'est que la dispute d'une multitude qui ne parvint pas à se mettre d'accord sur des questions de nomenclature. Aucun miracle de la Bible n'est au-dessus des lois naturelles, il n'est que la détermination des causes physiques par des voies qui échappent à notre contrôle. Ainsi, les cités de la plaine furent détruites par des éruptions de bitume et de pétrole, en tout semblables à celles qui ont ravagé les régions du Canada et des Etats-Unis.

— Dans la livraison d'avril 1889 du *Muséon*, M. l'abbé Van Hoonacker termine son remarquable travail sur l'origine des quatre premiers chapitres du Deutéronome. Il s'occupe d'abord de l'hypothèse de M. Dillmann sur la rédaction actuelle du préambule, chap. I-IV, et il la déclare peu fondée. Puis viennent les conclusions de tout l'article ; la principale est celle-ci que, contrairement à la thèse de MM. Kuenen et Reuss, la législation deutéronomique en suppose une autre.

— M. de Vogué, qui l'an dernier a communiqué à l'Académie le résultat des fouilles du P. Delattre à Carthage, a mis sous les yeux de ses confrères, dans la séance du 20 février 1889 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, des photographies de la nécropole primitive de la colline de Byrsa, découverte par le savant missionnaire.

Un tombeau surtout mérite l'attention. Construit en gros blocs de pierre, il renferme deux étages de corps, des vases et des armes de bronze qui nous offrent le premier spécimen authentique de l'art carthaginois du septième au huitième siècle. Les sépultures paraissent remonter aux quatrième et cinquième siècles ; elles contiennent des figurines de terre cuite d'un style imité de l'art égyptien, des colliers de verre, des vases phéniciens ayant la plus grande analogie avec les antiquités des nécropoles de

Chypre et de Sardaigne. M. de Vogué a terminé son commentaire sur les fouilles du Père Delattre en démontrant que la nécropole de Gamar était celle d'une colonie juive à l'époque romaine.

IV. *Religion égyptienne.* — Vers la fin de 1887, on a retiré des ruines de Khoutnaton, aujourd'hui Tell-El-Amarna, sur la rive droite du Nil, des tablettes d'argile en grand nombre couvertes de textes cunéiformes. M. Bouriant, directeur de l'Ecole française d'archéologie au Caire a acquis treize de ces tablettes. Le musée de Boulaq en détient un certain nombre ; sept ou huit sont entre les mains d'un habitant du Caire. D'autres, dit-on, sont tombées entre les mains de Daninos-Pacha, à Alexandrie. Deux lots de ces tablettes sont arrivés en Europe. M. Budge, en a acquis 81 pour le British Museum ; une autre centaine a pris le chemin du Musée de Berlin. « Cependant dit le Père Delattre, à la date du 20 juin dernier, le musée de Berlin n'avait pas encore acquis définitivement tout le dépôt; il se trouvait propriétaire d'une partie seulement des tablettes grâce à la munificence de M. L. Simon, riche citoyen de Hambourg (1). » On peut s'étonner que le Louvre n'ait pas eu sa part de cette importante trouvaille (2). Ces textes nous révèlent une phase jusqu'ici ignorée de la domination égyptienne en Asie : si les pharaons n'ont jamais soumis Ninive et Babylone, ils leur ont fait sentir leur puissance, « On distinguait dit M. Perrot, deux

(1) *Revue des questions scientifiques,* livr. de janvier 1839.

(2) Une note du *Moniteur universel* (n° du 18 février) donne la clef de l'énigme. Ce sont les doutes de M. Renan en matière d'assyriologie, qui ont été la cause de la rupture des négociations entre le possesseur des tablettes et les musées du Louvre. Or M. Halévy a déclaré naguère à une séance de la Société asiatique qu'il n'y a aucun doute possible sur l'authenticité des pièces de Tell-El-Amarna.

foyers primitifs, l'un qui fut allumé à la première date des siècles historiques, dans la vallée du Nil, l'autre, dont la flamme naissante a commencé, selon toute apparence par briller en Chaldée, dans des temps encore bien reculés, quoique déjà plus voisins de nous que ceux ou Manès ouvre la série des souverains d'Egypte. Ces deux foyers avaient de bonne heure, par l'intermédiaire des Phéniciens, croisé pour ainsi dire leurs feux ; à travers la Syrie, il s'était fait, entre ces deux régions, entre leurs centres religieux et industriels, un actif et fécond échange dont se retrouvait partout la trace, en Assyrie comme en Égypte (3). »

— Nous avons signalé dans notre dernier numéro l'ouvrage de M. Brugsch et ses conclusions sur le monothéisme primitif des Égyptiens. C'est à cette conclusion que s'attaque M. Maspero, dans la *Revue de l'histoire des Religions*, (janvier-février 1889). — « J'ai cru, dit-il, au début de ma carrière, il y a bientôt vingt-cinq ans de cela, et j'ai soutenu pendant longtemps, comme M. Brugsch, que les Egyptiens étaient parvenus, dès leur enfance, à la notion de l'unité divine et qu'ils en avaient tiré un système entier de religion et de mythologie symbolique, agencé d'un bout à l'autre avec une sûreté de main incomparable. C'était le temps où je n'avais pas essayé par moi-même le déchiffrement des textes religieux et où je me bornais à reproduire l'enseignement de nos grands maîtres. Quand j'ai été contraint de les aborder, — bien malgré moi, car j'ai eu toujours quelque méfiance pour la littérature mystique, — j'ai dû m'avouer à moi-même qu'ils ne respiraient point cette sagesse profonde que d'autres y avaient sentie. Certes on ne m'accusera pas de vouloir déprécier les Egyptiens ;

(3) Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, introduction, p. X.

plus je me familiarise avec eux, et plus je me persuade qu'ils ont été un des grands peuples de l'humanité, l'un des plus originaux et des plus créateurs, mais aussi qu'ils sont toujours demeurés des demi-barbares. Le temps, qui a mis à mal tant d'autres nations semble s'être ingénié à leur être favorable. Il a laissé subsister leurs tombeaux, leurs temples et leurs statues, les mille petits objets qui faisaient l'orgueil de leur vie domestique, et nous porte de la sorte à juger d'eux parce qu'ils ont de plus beau ou de plus charmant, jusqu'à placer leur civilisation presque sur le même pied que celle des Romains ou des Grecs. Lorsqu'on y regarde de près, le point de vue change : pour tout dire en deux mots, Thoutmès III, ou Rhamsès II sont plus près des Mtésa de l'Afrique centrale que d'Alexandre ou de César. Ce n'est point leur faute, mais ils sont venus trop tôt dans un siècle trop jeune, et ils portent la peine de leur précocité.

En art, en science, en industrie, ils ont beaucoup inventé, beaucoup produit, beaucoup promis surtout. Leur religion présente le même mélange de grossièreté et de raffinement qu'on retrouve dans tout le reste. La plupart de ces mythes leur sont communs avec les tribus les plus sauvages de l'ancien et du nouveau monde ; ces pratiques gardent le cachet de la barbarie primitive, et je crois que les sacrifices humains n'avaient pas disparu dans certaines circonstances, même sous les grands Pharaons thébains...

Nous voyons la religion égyptienne, M. Brugsch et moi, de deux manières différentes. Je la prends pour ce qu'elle se donne, un polythéisme avec ses contradictions, avec ses redites, avec ses dogmes parfois indécents, parfois cruels, parfois ridicules pour un moderne, avec ses familles de divinités à demi-humaines et que le dévot chérissait ou comprenait d'autant mieux qu'elles lui ressemblaient plus à lui-même. M. Brugsch entrevoit sous le fatras my-

thologique, fatras pour nous, — mais objet d'amour ou de consolation pour d'innombrables générations — un système savant, connu des seuls initiés. C'est le système auquel je me suis attaqué, non que je le juge mal fait, mais je ne le crois pas égyptien. »

M. Maspéro est, on le sait, partisan de l'animisme primitif, si victorieusement réfuté dans le premier numéro de cette revue par le R. P. Vanden Gheyn. Il voudrait donc faire rentrer dans son cadre la religion égyptienne. Nous craignons que cette théorie n'ait trop influencé le savant professeur du Collège de France. Aussi, quelle que soit son autorité, nous demeurons jusqu'à preuve du contraire avec les partisans du monothéisme égyptien ; eux aussi ont étudié les monuments de la vieille Égypte et ils s'appellent, comme veut bien nous le dire M. Maspéro lui-même, E. de Rougé, Mariette, Chabas, Dévéria et Pierret, auxquels il convient d'ajouter M. Brugsch.

— Le programme du prix du budget, que l'Académie des sciences morales et politiques décernera en 1895, est ainsi formulé par la section de morale : « *Des idées morales dans l'antique Égypte.* « Les concurrents, sans négliger les témoignages des écrivains grecs et romains, puiseront surtout aux sources égyptiennes. Ils chercheront le sens philosophique des documents originaux, hymnes, prières et poésies religieuses, romans et contes populaires, écrits de toute sorte relatifs aux morts, aux funérailles, à la nature et à la destinée des âmes humaines. Ils auront pour but d'étudier la philosophie morale des anciens Égyptiens considérée, soit en elle-même et dans ses applications à la vie sociale, soit dans son développement historique et dans l'influence qu'elle a pu exercer au dehors, notamment sur les Grecs. »

Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1892. La valeur du prix est de 2.000 fr.

V. *Les Religions de l'Inde.* — La collection des livres sacrés de l'Orient, sous la direction de M. Max Müller, vient de publier les *Lois de Manou*, traduites avec des extraits de sept commentaires par G. Bühler.

Ces lois sont suivies encore par des milliers de sujets indiens. Elles ne forment nullement un code semblable aux nôtres : il y entre un mélange singulier de matières étrangères au droit : « C'est, dit William Jones, un ensemble des conceptions les plus étranges en métaphysique et en philosophie naturelle, avec de pitoyables superstitions, avec une apparence de théologie mêlée des symboles les plus obscurs. Il est rempli de formalités minutieuses et puériles, de cérémonies en général absurdes et souvent ridicules, de peines arbitraires et bizarres, effroyablement cruelles pour certains crimes et d'une indulgence blâmable pour certains autres. La morale elle-même, quoique sévère dans sa généralité, est dans plus d'un cas étonnamment relâchée. Néanmoins un esprit de sublime dévotion, de bienveillance pour les hommes, de sympathie touchante pour tous les êtres animés, règne dans le cours de l'ouvrage. Le style a une majesté austère qui est le véritable langage de la législation et qui commande une crainte respectueuse (1). »

Dans le numéro de février 1888, M. Barthélémy Saint-Hilaire a résumé ce que l'on peut dire, d'après l'état actuel de nos connaissances, sur l'âge de ce code, auquel on a voulu parfois attribuer une si haute antiquité.

« Dans le premier mouvement d'enthousiasme, dit-il, sir William Jones, si sagace sur tant d'autres points, faisait remonter le *Mânavadharmaçâstra* au XIIIe siècle avant notre ère, le plaçant trois cents ans après le Yadjour Véda. C'était revenir aux rêves de l'Ezour-Védam de

(1) *Journal des Savants*, février 1889.

Voltaire. William Jones allait jusqu'à vouloir confondre Manou avec le Manès égyptien, ou avec Minos, et à croire que la Crète et même Sparte avaient bien pu s'inspirer du législateur brahmanique. M. G. Bühler est, croyons-nous, plus près de la vérité quand il indique le second siècle de notre ère comme l'époque approximative où la rédaction, d'abord en prose, a été versifiée, afin d'aider la mémoire des étudiants. M. Max Müller, au lieu du second siècle, propose le quatrième. D'autres indianistes ont appuyé, comme lui et M. Bühler, leurs suppositions diverses sur les citations de commentateurs postérieurs. Ce sont là des efforts très méritoires, qui exigent la plus vaste et la plus attentive érudition ; mais ils demeurent impuissants, parce que l'Inde n'a jamais eu de chronologie régulière, et que, pour combler une telle lacune, il n'y a que des hypothèses plus ou moins fondées, mais aucune certitude. »

— Le bouddhisme indien nous est surtout connu par les célèbres relations des pèlerins chinois. Celles de Hiouen-thsang et de Fa-hien, sont les plus connues. Un élève de l'École des hautes études, M. Ryanon Fujishima, de la religion de Bouddha, vient de nous faire connaître, dans le *Journal Asiatique* (nov.-déc. 1888), un troisième de ces intrépides pèlerins, quittant leur patrie, pour aller chercher la lumière dans ces pays qui ont été le berceau de leur religion. Ce pèlerin s'appelait I-tsing. Son traducteur nous a donné de lui deux chapitres ayant pour objet le rite des cantiques et l'enseignement des pays occidentaux.

— On n'a pas été peu étonné d'apprendre que le bouddhisme était en train de s'établir à Paris. M. Émile Burnouf nous a donné l'année dernière, un long article fantaisiste, sur ce culte qui semble avoir toutes ses prédilections. La société théosophique a même à Paris plusieurs organes, parmi lesquels le *Lotus* de la bonne loi. On n'a

pourtant pas à s'inquiéter de cette importation étrangère. Les fidèles de la nouvelle église ne doivent avoir qu'un goût limité pour le mysticisme bouddhique.

« Si vous voulez connaître leurs noms, embusquez-vous près de l'hôtel de Mme d'Adhémar, les jours de culte, dit *le Soleil.*

Vous y verrez Arthur Arnould, le romancier populaire ; Jean Rameau, le poète fataliste ; Eugène Nus, l'auteur dramatique ; Joséphin Peladan, le romancier kabbaliste : le wagnérien Churet ; Mac-Nab, le frère du fantaisiste bien connu, mort il y a quelque temps ; le docteur Goyard, le fondateur de la Société végétarienne. On y trouve même un alchimiste, M. Papus ! Mme de Morcier, fondatrice de l'œuvre des libérées de Saint-Lazare, y fréquente également, ainsi que beaucoup d'autres, et non des moins réputés.

Il faut avouer que ce coin du Paris religieux est singulièrement pittoresque et curieux. Une autre fois, nous parlerons d'une religion aussi excentrique : celle dont les adeptes se réunissent chez la duchesse de Pomar. Que ne dirait-on pas aussi sur les théosophes, qui sont quarante trois à Paris ?

— Mais voici qui est plus incroyable encore. On affirme qu'il existe, dans les forêts du Berry, des pratiquants de la religion druide. Ce sont des habitants du pays. Deux fois l'an, le 15 janvier et le 15 juillet, ils se réunissent au nombre de quatre à cinq cents, dans une clairière cachée aux regards indiscrets par l'épaisseur des fourrés d'une vaste forêt. Munis d'une serpe d'or, des prêtres, vêtus de la robe blanche, coupent le gui de chêne. » — Nous nous refusons à y croire jusqu'à plus ample information.

— C'est vers 1841, il y a près d'un demi-siècle, qu'il fut pour la première fois, en France, question d'une ville d'Asie dont les ruines couvraient un champ si vaste que

les villes de Londres et de Paris réunies n'auraient pu le remplir. La *Revue de l'architecture*, de César Daly, racontait, d'après des documents anglais, qu'un explorateur avait mis près d'une journée à cheval pour côtoyer ces ruines de temples et de palais encore debout, aujourd'hui abandonnés aux végétations parasites et aux tigres des fourrés voisins. Cette ville était située dans le Cambodge et se nommait Angkor-Vat.

On signala surtout les palais et ce qu'on appelle « la Pagode royale » comme les plus précieux exemples de l'architecture des anciens peuples de l'Indo-Chine et le plus considérable monument de la civilisation des Khmers.

Les descriptions et les dessins rapportés par différents voyageurs, MM. Mouhot, Doudart de Lagrée, Francis Garnier, Delaporte, ont déterminé le ministre des beaux-arts à renvoyer une mission spéciale qui fut confiée à un architecte érudit. Ce fut M. Fournereau à qui échut la charge lourde et difficile de tirer définitivement de l'obscurité ces monuments d'une civilisation évanouie.

M. Fournereau est arrivé sur place le 24 décembre 1887 ; il a séjourné cinq mois et demi dans ce pays malsain, tour à tour humide et desséché, sous un soleil torride, exposé aux ardeurs d'un climat dangereux pour les Européens, aux morsures d'un petit serpent qui ne vous accorde guère que dix minutes quand il vous a condamné à mort. Inutile de dire qu'en ce pays mal peuplé et privé d'auberges, il fallut vivre de conserves avariées et de riz mal cuit. C'est donc une conquête périlleuse et coûteuse que M. Fournereau a faite ; mais elle est d'une richesse incomparable.

Il a rapporté en France 320 pièces de moulages provenant de quatorze monuments divers, civils et religieux, treize pièces originales en grès et en bois, dix-sept vases de grès vernissés, des fragments de terre cuite, de faïence.

de porcelaine, 400 clichés photographiques, des monuments de villes en ruines sur les rives du Mékong, et enfin des plans, profils, coupes, élévations, études en couleur du grand temple brahmanique dit « Pagode royale d'Angkor-Vat. » Nous venons de voir ces dessins qui doivent figurer au prochain Salon ; ils sont de nature à nous donner la plus haute idée du peuple qui a pu concevoir et exécuter de pareils édifices. Quoiqu'on ait déjà quelques données sur ce temple magnifique, on ne peut se figurer ce qu'il est en réalité si l'on n'a vu et étudié avec attention les dessins de M. Fournereau.

— Le *Journal Asiatique* (janvier 1889) publie un mémoire sur l'*Histoire de la liturgie védique*, composé par l'auteur, M. Bergaigne, quelque temps avant sa mort. Il ne restait plus qu'à réviser définitivement ce travail ; seul le premier chapitre était mis au net. C'est cet article que publie le *Journal Asiatique*.

— Les « choses de l'Inde », qu'avec MM. Schuré et Émile Burnouf, la *Revue des Deux-Mondes* avait naguère si mal traitées, rentrent sous la plume de M. Émile Sénart, dans le domaine de la saine appréciation (1). Il semble même ressortir de certaines expressions que notre éminent indianiste tient — et il a grandement raison, — à décliner toute solidarité avec les écrivains fantaisistes qui l'ont précédé. C'est bien à leur adresse que vont les passages suivants qu'il est bon de mettre sous les yeux de nos lecteurs : « ces rapprochements suspects, ces témérités d'une vulgarisation aussi ambitieuse que mal informée. » Caractérisant les procédés de M. Schuré, et M. Burnouf peut en prendre sa part, l'auteur écrit la phrase que voici : « Égaré à plaisir, le public est chaque jour exposé

(1) N° du 1er mars 1889. *Un roi de l'Inde au IIIe siècle avant notre ère.*

à prendre au sérieux les thèses les plus étranges, et jusqu'aux mystifications du théosophisme et du bouddhisme ésotérique. » On méditera avec fruit les sages réflexions que voici : « On nous a trop habitués, en nous entretenant du bouddhisme, à des généralités aventureuses et à des rapprochements suspects. Les retours qu'elle ouvre sur le présent sont, dans l'étude du passé, une grande séduction. Encore ne faut-il pas que des altérations faussent les couleurs... au moins ne faut-il pas aggraver, comme il arrive, les illusions que favorise l'insuffisance du langage par la coquetterie trop facile des assimilations arbitraires. » Et encore ceci : « La question des emprunts réciproques entre l'Inde et l'Occident est de celles qu'un critique sage ne tranche pas avec la promptitude et la sécurité de certaines curiosités impatientes. » En particulier pour ce qui concerne le christianisme qui « fait avec le passé classique une rupture hardie, radicale..., le boubdhisme... ne saurait lui être sérieusement comparé ni pour la profondeur de son action, ni pour l'impulsion féconde imprimée à la pensée et au progrès des hommes. »

VI. *Religion Assyrienne.* — Le P. Joseph-Marie Larroca, général des Dominicains, a fait don au musée Borgia de la Propagande, d'un très beau bas-relief assyrien, représentant le dieu Nisrok, avec tête d'aigle et ailes déployées. L'image de cette idole, que l'on rencontre souvent dans la décoration des monuments assyriens, est fort bien conservée sur ce bas-relief.

— *Ninive et Babylone*, par J. Ménant, est une œuvre de vulgarisation. L'auteur nous raconte toutes les découvertes faites en Assyrie, depuis 1840. Il nous fait revivre, d'une manière très saisissante, au milieu de cette brillante civilisation de Ninive et de Babylone.

VII. *Religions américaines.* — La séance du 20 février 1889, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a été particulièrement intéressante.

Au début de cette séance, à laquelle assistait le savant historien allemand M. Mommsen, correspondant étranger de l'Académie, M. Barbier de Meynard, président, a lu une lettre de M. Désiré Charnay. Cette communication est relative à un événement qui intéresse les archéologues en général et particulièrement les américanistes.

D'après une correspondance de Mexico, le temple de la Croix, à Palenqué, dont les ruines couronnaient une pyramide, s'est effondré récemment et a disparu en partie dans l'intérieur de cette pyramide. A cette nouvelle, le gouvernement mexicain a envoyé sur les lieux le capitaine Villa, du 7e d'infanterie, qui a pénétré avec ses hommes dans les substructions ouvertes par l'effondrement du temple ; mais ceux-ci ne sont pas les premiers qui l'aient visité. Avant eux, des habitants du pays avaient fait main basse sur une telle quantité d'objets qu'ils en avaient chargé des convois de mulets. Le capitaine Villa y a encore trouvé, malgré ce pillage, des statues polychromes ornant de vastes salles et de nombreux sarcophages renfermant des momies.

Ce temple est celui où on a découvert trois dalles fameuses, entre autres celle de la Croix, dont les moulages sont aujourd'hui au musée du Trocadéro. La découverte qui a suivi cet effondrement est un événement important au point de vue archéologique, à cause du parti que peuvent en tirer des études nouvelles pour éclaircir le mystère qui plane sur les civilisations américaines.

VIII. *Mythologie comparée et folk-lore.* — Nous devons à la Suède un essai de reconstitution du chant des Saliens. A cet essai intitulé *Carminis Saliaris reli-*

quiæ, M. C. M. Zander a ajouté un travail sur Janus : *de Jano sole.* L'auteur a cédé lui aussi à l'entraînement général de ne voir partout que le soleil.

Signalons dans les *Nouveaux matériaux pour la connaissance des dialectes et de la vie populaire en Suède*, de M. Lundell : 1° l'article qui a pour titre : *Les remèdes de bonne femme, les formules magiques et les noms populaires des médicaments dans l'Angermouland*, par Erik Modin. 2° L'origine Karélienne du Kalevala, comme elle ressort du texte lui-même et d'autres faits, par Aug. Ahlqvist.

Le Kalevala, la grande épopée nationale des Finnois, va être publiée, avec des notes critiques par les soins de la société de littérature finnoise de Helsingfors.

— *Les Mœurs et monuments des peuples préhistoriques*, par le marquis de Nadaillac, est comme un résumé des précédents travaux de l'auteur sur ce sujet. Le dernier chapitre a pour objet les sépultures et les rites funéraires des peuples préhistoriques. Dans un de nos prochains numéros, M. l'abbé Le Hir traitera *ex-professo* l'intéressante question des croyances religieuses des races proethniques.

— Signalons l'ouvrage de M. Berthelot : *Introduction à l'étude de la chimie des anciens et du moyen-âge*, qui rentre, en partie du moins, dans le domaine des sciences religieuses. Cet ouvrage se rattache au travail du même auteur sur *Les Origines de l'Alchimie.* Les règles de cette prétendue science auraient pour origine des pratiques superstitieuses dans la fabrication des métaux : elles étaient en honneur chez les Égyptiens. Les gnostiques y mêlèrent la philosophie et la religion. Les néoplatoniciens y ajoutèrent leurs spéculations sur les rapports des métaux et des planètes.

BIBLIOGRAPHIE

The Jewish Quaterly Review. (octobre 1888).

MM. I. Abrahams et G. Montefiore viennent de fonder en Angleterre une *Revue Juive*, trimestrielle. La plupart des rédacteurs cependant portent des noms allemands. Parmi les articles les plus remarquables nous citerons d'abord celui de M. Graetz sur le judaïsme, au point de vue de sa durée et de sa mission. D'après l'honorable professeur, le judaïsme représente le monothéisme et le précepte de la charité : il vivra par conséquent tant qu'il enseignera ces deux principes qui ne peuvent point mourir. M. Graetz oublie seulement qu'il y a d'autres religions qui professent aussi bien et mieux les mêmes doctrines.

Le docteur Schechter réduit la religion d'Israël à deux dogmes principaux : l'existence de Dieu et l'espoir que le Dieu d'Israël sera celui de tous les peuples, un jour. L'auteur recherche ensuite ce que sont devenues les dix tribus d'Israël, transportées en Assyrie par Sargon, et qui ne sont jamais revenues en Palestine, comme corps de nation. Il avoue d'ailleurs qu'il est impossible d'en suivre la trace.

Histoire des Juifs par *Graetz*, t. III, traduit de l'allemand par Moïse Bloch. Paris, A. Durlacher, 1888.

Cet ouvrage renferme de nombreuses erreurs. Le livre de Tobie, d'après l'auteur, date du temps d'Adrien. Il ou

blie que ce livre est cité dans des monuments antérieurs, par exemple dans la seconde lettre aux Corinthiens, attribuée à saint Clément, et dans l'épitre de saint Polycarpe aux Philippiens. L'Evangile de saint Mathieu, n'aurait été composé qu'un siècle après Jésus-Christ, tandis qu'il le fut entre l'an 45 et 48. Saint Paul fut, d'après lui, le principal fondateur du christianisme ; sans lui la doctrine incomplète et mi-essénienne du Christ aurait disparu. L'Apocalypse imitée des visions de Daniel a pour auteur un judeo-chrétien.

Ces erreurs déparent l'ouvrage de M. Graetz ; ce volume contient l'histoire du peuple juif de 70 à 920 ap. J. C.

Archéologie biblique, — *Dr Schegg*, tome II.

Ce volume traite du culte et nous intéresse à ce point de vue. Il se fait remarquer par la netteté de l'exposition et l'abondance des détails. Rien n'est oublié de ce qui concerne le culte juif: toutes les cérémonies établies par Moïse y sont exposées. Après avoir lu ce livre on aura une idée complète du rituel si compliqué des juifs.

L'ancien professeur de Munich fait du monothéisme la religion primitive : « le premier mot de l'homme, dit-il, en citant le Dante, fut *Eli*, mon Dieu. » La religion primitive a dégénéré ensuite en polythéisme.

Etude sur les généalogies bibliques par *l'abbé de Broglie*, professeur à l'Institut catholique de Paris.

Ce travail est un mémoire présenté au congrès scientifique international des catholiques, tenu à Paris en 1888. En voici les conclusions dont l'importance n'échappera à personne :

1° Les généalogies de la Genèse forment corps avec

le récit entier ; celles du reste de l'Ancien Testament sont des pièces de rapport.

2° Les biographies patriarcales sont des éléments généalogiques épanouis et dilatés ; les versets généalogiques sont des biographies abrégées ou rudimentaires.

3° Le même nom est employé sans métaphore pour désigner un peuple, l'aïeul de ce peuple, et la région habitée par ce peuple.

4° Les généalogies sont en général discontinues et sautent par-dessus des générations ; cela peut avoir lieu même quand la mention d'un patriarche est accompagnée de chiffres d'années déterminés.

5° Il n'y a aucune chronologie biblique antérieure à Abraham.

6° Les généalogies étaient chez les Juifs des documents d'une importance pratique extrême, servant à établir les droits des lévites à certaines fonctions, et les droits des Israélites en général à la possession de telle ou telle partie du sol.

7° Dans ces documents, la filiation par intermédiaire, la filiation adoptive et légale est très souvent substituée à la filiation directe et immédiate. Aussi ne peut-on, en général, tirer des généalogies aucun renseignement chronologique.

8° Sous les réserves du N° précédent, les généalogies bibliques, à partir de celle de Tharé au chap. XI de la Genèse, doivent être considérées comme des documents historiques, appuyés sur une tradition et des souvenirs très sûrs.

9° En ce qui concerne les généalogies des premiers chapitres de la Genèse, la formation par tradition et par conservation de souvenirs est possible ; mais elle n'est pas certaine, et ne peut être démontrée. En conséquence, la vérité historique de ces généalogies ne re-

pose que sur l'autorité personnelle de l'auteur de la Genèse et sur son inspiration.

— Signalons encore une brochure du même auteur, résumé de deux premières leçons de son cours d'apologétique de cette année ; elle a pour titre : *la Vraie Religion*, ou ses fonctions, les conditions de son existence, ses caractères distinctifs.

L'auteur cherche d'abord a donner une définition qui puisse s'appliquer à toutes les formes religieuses. La notion de la religion ainsi conçue comprend deux éléments : 1° la croyance à un monde distinct du monde expérimental avec lequel on peut communiquer ; 2° la prétention de donner à l'homme le moyen de l'atteindre, par la prière, les sacrifices, les sacrements, etc. La religion vraie suppose la réalité de ces rapports et pourrait se définir : « Un système de relations objectives et réelles entre un monde supra-sensible, joint à un enseignement doctrinal dont ce système de relation garantit la vérité » Dans la *Science catholique* (n° mai 1889) l'auteur a répondu à la critique faite à son travail de n'avoir pas assez distingué l'ordre naturel de l'ordre surnaturel.

Les Emprunts d'Homère au livre de Judith, par M. l'abbé Fourrière, Paris, Sarlit, 19 rue Tournon.

« Les savants de nos jours, écrit M. l'abbé Fourrière, sont unanimes à nier tout rapport entre la mythologie et la révélation. Ils déclarent vaincu sans retour le système soutenu par plusieurs Pères de l'Église et par nombre de savants du dix-septième siècle, système d'après lequel la mythologie en général et particulièrement la mythologie grecque, ne serait qu'une altération de la Bible. » C'est cette thèse que reprend l'auteur ; se bornant au livre de Judith, il essaye de démontrer qu'il a été *littéralement pillé par Homère*.

Nous sommes loin de nier l'influence que la littérature juive a pu avoir sur les autres, sur les littératures orientales en particulier. Nous savons, comme le rappelle l'auteur, que les Juifs ont été dispersés de bonne heure au centre de l'Asie, et que tout permet de supposer qu'ils ont rayonné chez les peuples voisins. Mais il y a loin de là à conclure que les livres d'Homère ne sont qu'un emprunt fait à la Bible. Les cent soixante-onze ressemblances signalées par l'auteur ne nous ont pas convaincu. Ces rapprochements peuvent être parfois ingénieux, ils sont d'ordinaire forcés. Il n'est pas un livre traitant de sujets analogues, dans lequel on ne puisse trouver les mêmes ressemblances. Nous ne citerons que le rapprochement suivant, page 4.

« Vers 125-128 « Elle (Hélène) tisse un grand manteau double de pourpre et y trace à l'aiguille les nombreux combats que les Tyriens, habiles à dompter les coursiers, et les gens cuirassés d'airain, ont sontenu à cause d'elle, poussés par la main de Mars. »

Judith « ayant un cilice sur les reins, jeûnait tous les jours de sa vie, hors les jours de sabbat, les premiers jours du mois et les fêtes de la maison d'Israël. » Le cilice que portait Judith s'est transformé, dans l'Iliade en « un grand manteau double » tissé par les mains d'Hélène. »

Où ne peut-on pas aller avec ce système ? Nous ne saurions donc l'accepter, tout en reconnaissant qu'il est peut-être aussi soutenable que celui de beaucoup de mythographes de nos jours.

« On a bien ri, dit l'abbé Vigouroux, dans notre siècle, des étymologistes et des mythographes du siècle dernier qui attribuaient aux mots les origines les plus fantastiques. sur de vagues ressemblances de son, et qui dé-

couvraient dans l'Iliade la prise de Jéricho par Josué, dans l'Odyssée, la fuite de Lot hors de Sodome ; on a même voulu tourner en ridicule quelques écrivains ecclésiastique des premiers siècles, tels que saint Justin, qui croyait retrouver des imitations de la Genèse dans Homère, la création dans la description du bouclier d'Achille, le paradis terrestre dans les jardins d'Alcinoüs, ou bien la vision des Chérubins d'Ezéchiel dans le char de Jupiter dont parle le Phèdre de Platon, etc. N'aura-t-on pas le droit de se moquer aussi au XXe siècle des savants de notre époque qui découvrent Vulcain dans Tubalcain et qui emploient, mais à rebours, le procédé de certains docteurs des premiers siècles et nous montrent Apollon dans Abel ? »

Μνημεῖα Ἑλληνικῆς Ἱστορίας. Athènes. 1888.

La Grèce est depuis longtemps stérile. La muse de l'histoire y est aussi muette que celle de la poësie. Sa littérature ne consiste guère qu'en traductions de productions étrangères ; citons cependant, en dehors des travaux universitaires, ceux de M. Sathas : ils occupent un rang plus considérable. Le plus important de ses ouvrages est ses « Μνημεῖα ἑλληνικῆς ἱστορίας » *Documents inédits relatifs à l'histoire du Moyen-Age* ; huit volumes ont déjà paru. M. Sathas nous montre « tout un monde produit par la fusion de l'hellénisme oriental et de l'Orient hellénisé, surtout par la fusion de l'ancienne religion grecque avec les idées religieuses du mazdeisme et d'autres systèmes religieux de l'Asie réunis dans l'hellénisme macédonique, tous conservés dans le monde byzantin sous l'extérieur plus apparent que réel du christianisme. D'après lui, toute l'histoire bizantine est encore l'histoire de la lutte entre l'hellénisme macédonique et le christianisme ro-

main (1). » « Sans doute ajoute la Revue historique, il y a dans ces théories de M. Sathas beaucoup d'exagération et des hypothèses assez téméraires. » La Revue historique est bien indulgente pour M. Sathas !

L'infinito nella psicologia religiosa di Max Muller, *Michele Jetti*. Naples, 1888.

« Il s'est formé de nos jours, dit la Controverse et le Contemporain (15 mars 1889), un grand courant intellectuel qui se porte vers l'histoire des religions, pour en rechercher l'origine, les types primitifs, les manifestations spontanées, et le développement progressif de la religiosité humaine. Parmi les écrivains de valeur, mais trop souvent hétorodoxes, qui ont entrepris cette tâche, il faut compter en bonne place le savant philologue d'Oxford, Max Müller. Ses études sur le védisme touchent à deux ordres de connaissances : les faits et les idées. Sur le terrain des faits, ses théories et ses conclusions ont été combattues par d'éminents indianistes, tels que Bergaigne, Ludwig, Barth, Lang et Whitney. Dans le domaine des idées il y a lieu de contredire plus d'une de ses assertions et particulièrement en ce qui concerne la genèse psychologique du concept de l'infini. Ce point important fait l'objet du mémoire dont nous venons de transcrire le titre. L'auteur, M. l'abbé Michele Jetti, appartient à la vaillante école napolitaine qui contribue avec tant de zèle, conformément aux vœux de Léon XIII, à la restauration des doctrines philosophiques de saint Thomas. »

Les premières civilisations : Gustave le Bon. Paris, Marpon et Flammarion.

M. le Bon appartient à l'école évolutioniste: l'homme

(1) Revue historique, n° de janvier et de février 1889, page 141.

est parti de l'animalité pour s'élever à l'état social et religieux. L'auteur avait déjà fait l'application de ces principes dans ses travaux sur la civilisation des Arabes et celle de l'Inde. L'école théologique qui attribue le développement de l'humanité à une révélation lui cause une frayeur que trahit la conscience qu'il semble avoir de la faiblesse de sa thèse. Le peuple juif, dont tant d'écrivains, même rationalistes, aiment à reconnaître la supériorité religieuse, inspire à M. le Bon une incroyable horreur : il nous en trace non pas le portrait, mais la caricature, au dire même de ses amis.

Le livre de M. le Bon est moins un livre de science qu'un livre de haine anti-religieuse.

Histoire des religions de l'Extrême-Orient, l'abbé Peisson, 2e fascicule, Bureau de la Revue, prix 1 fr. 50.

Après avoir étudié la partie dogmatique du Tao-te-king, l'auteur en étudie la partie morale : elle est moins considérable mais non sans valeur, elle a surtout de nombreuses analogies avec la morale de Bouddha.

M. Peisson expose ensuite le taoïsme. Un livre ne suffit pas à constituer une religion ; en voici bien la preuve. Parti du Tao-te-king, le taoïsme est tombé aux derniers degrés de l'avilissement. Son culte se réduit à celui des esprits dont sont peuplés le ciel et la terre ; ses prêtres ne sont que des jongleurs et des charlatans. Depuis déjà de longs siècles, les sectateurs du tao sépuisent en vains efforts à la recherche de l'élixir de longue vie et de la pierre philosophale. Dans un dernier chapitre, l'auteur cherche l'origine de la doctrine de Lao-tseu, qu'il ne faut pas confondre avec celle de ses disciples. On a assigné différentes sources, les sources indiennes en particulier. M. Peisson croit, avec Abel Rémusat et plusieurs autres historiens, que Lao-tseu a

connu les livres des Juifs, et que ceux-ci, dispersés par Salmanasar et Nabuchodonozor, ont pénétré jusqu'en Chine. Ces deux premiers fascicules forment une étude complète sur le taoïsme, la plus ancienne des religions de l'empire chinois.

M. Louis Jacolliot et la Bible dans l'Inde. Victor Pitot. Port-Louis.

La Bible dans l'Inde est connue depuis longtemps. Ce livre a valu à son auteur une réputation d'ignorance et de mauvaise foi qui ne lui sera pas enlevée. M. Max Müller l'a qualifié de « livre sot. » Il n'en reste rien debout après la réfutation qu'en a faite Mgr de Harlez. M. Victor Pitot, s'aidant des travaux déjà publiés, en a entrepris une nouvelle réfutation : elle a paru d'abord dans la *Planters*, gazette de l'île de Saint-Maurice. « La falsification de la vérité, dit M. Victor Pitot, est assurément la plus odieuse et la plus funeste de toutes, et celui qui, par des falsifications de textes, veut faire accroire aux ignorants que la Bible tire son origine de l'Inde ; celui qui « déclare avoir trouvé dans les livres de l'Inde la vie de Jezeus Christna, dont celle du Christ n'est évidemment qu'un pastiche », celui qui vilipende nos livres saints au moyen de procédés que Voltaire lui-même aurait jugés indignes, celui-là mérite d'être attaché au pilori ». L'auteur conclut avec raison : « De tout ce qui précède, il résulte que M. Jacolliot nous trompe. Il nous trompe lorsqu'il nous parle de linguistique ; il nous trompe lorsqu'il nous parle d'étymologies ; il nous trompe lorsqu'il nous donne comme du sanscrit des mots qui ne le sont pas ; il nous trompe encore lorsqu'il nous fait des citations soi-disant empruntées aux livres sanscrits (à des livres qui n'existent

pas et n'ont jamais existé !) Il nous trompe ! que ne puis-je assurer qu'il se trompe lui-même. »

Comme nous l'avons fait remarquer, l'exécution qu'a faite M. Victor Pitot n'est pas un enterrement ; ce n'est qu'un bout de l'an.

L'Africa biblica, par il prete U. Benigni. Pérouse, Santucci.

M. l'abbé Benigni a voulu montrer, dans les quelques pages de ce livre, les rapports qui existent entre l'histoire des Égyptiens et celle des Hébreux. Le voyage d'Abraham, le séjour des Hébreux en Égypte, l'émigration de la famille de Jacob sont les points les plus développés. A l'en croire le voyage d'Abraham ne fut pas antérieur à l'invasion des Hyskos ou rois pasteurs : ce serait au contraire sous leur domination que le *père* de tous les monothéistes se serait établi en Égypte. M. Maspéro, pour le plaisir de contredire la Bible, a placé l'exode des Hébreux pendant un interrègne. M. Benigni démontre que cet évènement eut lieu sous le pharaon Menephtah. Quoique la critique et la philologie laissent parfois à désirer dans ce livre, il a une valeur incontestable.

The story of the nations ; the story of Media, Babylon and Persia etc. — Z. A. Tagozin. — New-York. 1888.

L'auteur de ce livre est très exactement au courant de toutes les découvertes modernes. Son exposition est nette et méthodique. Les origines et les développements de la religion de Zoroastre y sont exposés d'une manière complète. Les ressemblances que l'auteur signale entre les Védas et les parties les plus anciennes du Zend-Avesta, l'amènent à conclure que Zoroastre a vécu au Xe siècle avant J.-C. Sa doctrine fut un mo-

nothéisme assez pur : des éléments polythéistes s'y mêlèrent plus tard.

Dans un prochain volume, M. Tagozin doit traiter de l'écriture cunéiforme et montrer son influence sur l'écriture chinoise.

L. J. Tixeront. Les Origines de l'Église d'Édesse et la légende d'Abgar. — Paris-Maisonneuve. 1 vol. in-8.

M. Tixeront, professeur au grand séminaire de Lyon, appartient à la société des prêtres de Saint-Sulpice. D'après la légende, un disciple de Jésus, Addaï, aurait introduit le christianisme à Édesse ; malheureusement cette légende ne repose que sur la confusion d'Abgar Oukâma avec Abgar VIII (179-214). Reprenant les travaux faits sur ce sujet par MM. Lipsius, Zahn et Matthes, M. l'abbé Tixeront établit que le christianisme n'a été introduit à Édesse que dans la seconde moitié du IIe siècle, non pas sous une forme gnostique, comme on l'a prétendu, mais sous une forme orthodoxe. Le gnosticisme, comme le démontre l'auteur, ne fut jamais qu'une hérésie qui se développa au sein des communautés déjà chrétiennes. Ce livre, dit la *Revue de l'Histoire des Religions* (1), est l'histoire la plus complète que nous ayons des origines du christianisme à Édesse « et il se distingue par l'esprit critique autant que par une connaissance approfondie des sources et de la bibliographie du sujet. Le chapitre complémentaire sur l'invention de la Croix et sur les diverses légendes qui s'y rattachent est de tous points excellent. » Ce livre se divise en cinq chapitres : 1° l'origine de l'Église d'Édesse devant l'histoire ; 2° *idem* dans la légende ; 3° le plus

(1) N° janvier-février, 1889.

ancien texte de la légende ; 4° sa valeur historique ; 5° son origine.

Le P. Casartelli a résumé dans *the Dublin review* la discussion qu'à soulevée ce livre entre l'auteur et M. Martin. Les deux adversaires ont fait preuve d'une éruditiou très étendue et honoré la science catholique.

La Kabbale ou la philosophie des Hébreux, par Ad. Franck, membre de l'Institut. Paris. Hachette. 1889.

Une première édition de ce livre a paru en 1843. Elle est depuis longtemps épuisée. L'auteur vient d'en publier une seconde, et nous sommes heureux d'applaudir aux nobles motifs auxquels a obéi le courageux fondateur de la ligue contre l'athéisme. « Dégoûtés, dit-il, des doctrines positivistes, évolutionnistes ou brutalement athées qui dominent aujourd'hui dans notre pays et qui affectent de régenter non-seulement la science mais la société, un grand nombre d'esprits se tournent vers l'Orient, berceau des religions, patrie originelle des idées mystiques, et parmi les doctrines qu'ils s'efforçent de mettre en honneur la Kabbale n'est pas oubliée. »

Le savant membre de l'Institut croit pouvoir tirer de son étude les conséquences suivantes : 1° La Kabbale n'est pas une imitation de la philosophie platonicienne ; 2° Elle ne peut-être regardée comme l'œuvre de Philon, bien que les doctrines de ce théologien philosophe renferment un grand nombre d'idées kabbalistiques; 3° Elle n'est pas un emprunt fait au Christianisme ; 4° Les matériaux de la Kabbale ont été puisés dans la théologie des anciens Perses.

M. Franck n'accepte pas l'origine relativement récente des deux principaux monuments de la Kabbale, le *Sepher ietzirah* et le *Zohar*.

Nous espérons revenir sur cette importante publication.

Etudes et Essais. — Ranke-Leipzig, 1888.

MM. Dove et Wiedemann viennent de publier une seconde collection d'essais de Ranke. Les sujets en sont des plus variés. Le premier a pour titre : *La Légende du déluge* (inédit). L'auteur se demande d'abord, si la tradition du déluge est universelle. Il reconnaît les ressemblances frappantes entre le récit chaldéen publié par Smith en 1872 et celui de la Bible. Il y a cependant cette différence essentielle, que la traduction chaldéenne est locale et nationale, tandis que celle de la Bible est universelle. Ranke estime cette dernière antérieure à la légende babylonienne. Elle peut avoir été apportée aux Assyriens par les Juifs de la captivité, ou peut-être est-elle née d'une légende primitive qui s'est modifiée au contact des Juifs. L'auteur considère le déluge comme un fait réel, dont le souvenir s'est conservé en Grèce, en Palestine et dans l'Asie antérieure ; mais la tradition hébraïque ne serait non plus qu'un souvenir local ; son caractère d'universalité a été la conséquence d'une généralisation. Les traditions semblables de l'Inde, de la Perse, de la Chine, ne nous sont connues que par des monuments d'origine si postérieure, qu'on doit leur attribuer une origine hébraïque. Ranke rejetait en particulier, les deux hypothèses d'un déluge qui aurait eu lieu seulement dans le bassin de l'Euphrate, ou d'un cataclysme qui se serait produit dans la patrie commune des races japhétiques et sémitiques après leur séparation d'avec les Chamites et les Touraniens.

Chansons et danses des Bretons. — *N. Quellien.* — Paris. — Maisonneuve. — 1889.

Après M. Luzel qui a déjà publié deux volumes de chansons populaires de la Bretagne, M. Quellien a trouvé à moissonner encore dans ce champ si riche. S'il faut l'en croire, les bardes existent encore en Bretagne et forment à Tréguier une classe à part. M. H. Gaidoz a sévèrement traité cette œuvre dans la *Revue critique* (n° 29 avril 1889).

« Pour nous, philologues, dit-il, qui travaillons avec tant de peine à reconstruire l'histoire littéraire et intellectuelle des peuples celtiques, et qui portons encore devant le public le discrédit des Celtomanes nos prédécesseurs ou nos contemporains (Henri Martin n'est mort que d'hier), il est décourageant et attristant de voir qu'après les fantaisies druidiques, nous allons maintenant avoir affaire aux fantaisies bardiques. Il faut leur barrer le chemin dès le début ; et c'est pour cela que je proteste, dans la *Revue critique* contre le procédé littéraire de M. Quellien. Si je n'avais eu qu'à signaler les défauts et les faiblesses des *Chansons et danses des Bretons*, j'aurais, pour des raisons d'ordre personnel, préféré garder le silence sur ce livre. Mais la mise en scène du *bardisme* change la question et donne à l'ouvrage de M. Quellien un caractère particulier. Et comme il n'y a malheureusement à Paris que peu ou point de critiques connaissant les choses de Bretagne, j'ai cru de mon devoir de rompre le charme, et d'empêcher une tradition *bardique* de s'établir. Non! il n'y a plus de bardes en Bretagne, et, quand ils n'auraient pas encore disparu, ils étaient bien loin d'être ce qu'on pense communément ! »

Bibliothèque de textes cunéiformes. — Berlin. — Reuther. 1889.

Les inscriptions qui composent la littérature chaldeo-assyrienne sont déjà considérables. MM. Schrader, Winckler, Peiser et Abel, viennent de les réunir, de les transcrire en caractères latins et de les traduire. Cet ouvrage contient quatre parties : 1° Les inscriptions historiques de l'ancien empire assyrien ; 2° Celles du second empire assyriens ; 3° Les principaux textes se rapportant à l'histoire de Babylone ; 4° Enfin, un choix de documents poétiques, mythologiques, astronomiques et juridiques. Ce n'est là qu'une compilation, mais elle renferme les témoignages des plus authentiques pour écrire l'histoire de Ninive et de Babylone.

Le Dieu d'Israël. — *Baethgen.* — Berlin, Reuther, 1888.

Ce livre se divise en trois parties. L'auteur nous fait d'abord connaître les divinités des Sémites païens, Phéniciens, Aramiens, Idumiens, etc. Dans une seconde partie il étudie le point de contact qu'a eu le peuple d'Israël avec le polythéisme. Enfin, dans une troisième étude, Sæthgen expose des phases diverses de la religion d'Israël et des Sémites païens. L'auteur est complètement en désaccord avec l'école qui prétend que les Israélites ont commencé aussi par le polythéisme, et ne sont arrivés au monothéisme qu'après une longue évolution. La croyance à un Dieu unique est aussi ancienne que la race qui la professe. M. Maurice Vernes a fait une intéressante étude de ce livre dans la *Revue critique* (22 avril 1889).

Amiens. — Imp. Rousseau-Leroy et Cie, rue Saint-Fuscien, 18.

LA SCIENCE DES RELIGIONS

A L'UNIVERSITÉ DE LEYDE

Troisième article.

IV.

L'Avestisme et le Judaïsme.

Le dernier alinéa que M. Tiele consacre à la religion des Hébreux est intitulé : « *Le Judaïsme en contact avec les Ariens* (1). » Les Aryas dont il est ici question sont les Éraniens de la Perse, et M. Tiele n'hésite pas à déclarer que par suite de ce contact la religion juive « accueillit de nouveaux éléments, qui travaillèrent et fermentèrent dans le silence jusqu'à ce qu'ils donnassent naissance à une pensée plus haute (2). »

Le savant professeur de Leyde ne nous en voudra pas, si nous exprimons ici notre profond étonnement de voir un orientaliste aussi distingué que lui accepter encore, après des réfutations si nombreuses et si décisives, le mélange, le syncrétisme du parsisme et du judaïsme. Car s'il y eut jamais une thèse condam-

(1) *Ibid.*, p. 129.
(2) *Manuel*, p. 129.

née, usée, autant que celle de M. Jacolliot touchant le Christ et Krishna, c'est assurément celle du développement de la religion juive par l'influence des Éraniens. Le contraire est aujourd'hui établi. C'est l'Éran qui est fortement imprégné de judaïsme.

Mais il faut bien le dire, et M. Tiele mérite, pour son inconsidération et ses assertions hasardées, le sévère jugement que nous devons porter. Quand il est question de la religion d'Israël, on dirait que l'illusion s'empare de l'érudit hiérographe de Leyde, et lui, qui sur d'autres religions fournit des aperçus vrais et juge en critique éclairé, tombe ici d'une erreur dans une autre et n'a plus que des affirmations sans preuves. La raison en est simple : la religion d'Israël est la base de la révélation chrétienne que le rationalisme veut battre en brèche. Quoiqu'il en soit, la science est mal servie par ces préjugés, et elle a subi, nous regrettons de devoir le dire, des accrocs déplorables dans le *Manuel de l'histoire des Religions*, que nous examinons en ce moment, surtout en ce qui concerne les rapports de l'éranisme avec le culte d'Israël.

M. Tiele ramène à trois chefs principaux l'influence des Éraniens sur le judaïsme. D'abord le parsisme attira les Juifs par ses tendances morales (1) ; en second lieu, l'influence persane peut seule expliquer le grand développement et l'importance donnée chez eux après l'exil à la doctrine des bons et des mauvais anges (2); et enfin les conceptions persanes se recon-

(1) *Ibid.*, p. 129. Il n'est pas sans intérêt de signaler la différence des titres que le paragraphe 57 prend dans le corps du *Manuel* et dans la table des matières. Nous lisons p. 129 « *le Judaïsme en contact avec les Ariens* », mais dans la table, p. 352, ce titre devient « *le Judaïsme subissant l'influence des Ariens.* »

(2) *Manuel*, pp. 129 et 245.

naissent avec non moins d'évidence dans leur doctrine des choses dernières (1).

Encore une fois, nous sommes en présence de pures et gratuites assertions et si nous voulions les réfuter en détail, nous courrions risque d'abuser de la place dont nous disposons ici. Cependant, pour prouver à M. Tiele que nous avons soigneusement étudié ses théories, nous entreprendrons le patient travail de rechercher sur quelles bases M. Tiele peut appuyer sa triple assertion relative à l'introduction du parsisme dans le judaïsme.

Disons dès maintenant le résultat de cette investigation : toujours quand l'identité de croyances aura été établie, nous aurons à retourner la thèse de M. Tiele et à conclure que c'est l'Éran qui a emprunté à Israël. Mais, le plus souvent, il sera aisé de constater que les assimilations invoquées ne se retrouvent pas, en dehors de l'imagination inventive des rationalismes.

Ainsi, en ce qui concerne la morale avestique, elle est assurément des plus remarquables, et Mgr de Harlez n'hésite pas à reconnaître qu'en dehors du judaïsme, on ne trouve rien à lui comparer. « Elle a, dit le savant éraniste, ses erreurs et ses faiblesses ; mais dans son entier elle constitue un système philosophique bien conçu, qui a même sa casuistique. Elle est en outre donnée comme l'expression de la volonté divine, et à tous les points de vue, il est impossible de la considérer comme un produit des conceptions aryennes, qui n'ont jamais rien élaboré de semblable. Assurément, il y a des divergences avec la morale biblique ; on ne peut la faire passer pour avoir été

(1) *Manuel*, p. 130.

imitée de celle-là, mais ce n'est que dans la seule Judée que les écrivains éraniens ont pu trouver les principes qui leur ouvrirent la voie. »

Nous avons certes tout droit d'opposer ce jugement très compétent du savant éraniste de l'Université de Louvain à celui du professeur de Leyde et de conclure que, si, sur le terrain de la morale, les Juifs et les Éraniens ont des points de contact, c'est parce que ces derniers ont fait des emprunts aux premiers.

Passons à la doctrine des bons et des mauvais anges qui nous est donnée pour un fruit de l'Éran.

M. Tiele nous apprend que dans cette question ses guides ont été MM. Kuenen et Kohut. Il aurait pu leur adjoindre, du moins pour la démonologie, M. Bréal, dans ses *Mélanges de linguistique et de mythologie comparée*.

Ces sources nous permettent de retrouver les faits qui ont inspiré à M. Tiele sa conviction de l'emprunt de la démonologie avestique par les Juifs.

En effet, ces auteurs enseignent que les sept archanges, qui se tiennent continuellement debout devant le trône de Dieu, ne sont pas autre chose que les sept *Amesha Çpentas* de l'Olympe avestique. Par suite, la conception des anges gardiens provient des *Fravashis* éraniens. Du reste, cette dernière thèse est avouée sans détour, lorsque M. Tiele traite *ex professo* de la religion de Zoroastre, puisqu'il écrit : « On retrouve plus tard les *Fravashis* comme anges gardiens dans le judaïsme d'où ils ont passé au christianisme (1). »

Pour ce qui concerne la démonologie, on affirme que le Satan de la Bible est l'*Ahriman* des Éraniens

(1) *Manuel*, p. 245.

et que le démon Asmodée du livre de Tobie est l'*Aêshma-daêva*, en persan *Eshem-dev*, c'est-à-dire, d'après M. Bréal, le démon de l'impureté, une sorte de Cupidon, souvent cité dans l'Avesta, comme le plus redoutable de tous les *devs* (démons).

Encore une fois, voilà trois assertions, qu'on ne se donne pas la peine de démontrer. Aussi bien, elles manquent complètement de fondement.

Avant d'entreprendre la réfutation directe de ces théories, il n'est pas superflu de mettre sous les yeux du lecteur une observation préalable. Nos contradicteurs assurent que l'on constate, dans la littérature hébraïque, après la captivité de Babylone, un grand développement de l'angélologie et de la démonologie. Il faut bien dire, la vérité l'exige, que cette appréciation est pour le moins inexacte. Ainsi, la croyance au démon, par exemple, et à son rôle malfaisant est très ancienne en Judée. Le Deutéronome (1) appelle déjà « démons » (*Schedim*) les dieux des païens, et au seuil même des saints Livres apparaît le démon, au premier chapitre de la Genèse. Ajoutons à cela que les rapports entre les Hébreux et les Éraniens n'ont pu s'établir avant le VIIIe siècle, et que pourtant le psaume LXXVIIIe, où, au verset 49, il est fait mention du démon, est beaucoup plus ancien, car il est daté par les allusions au couronnement de David.

Enfin une dernière remarque doit nous rendre suspects ces prétendus emprunts du judaïsme à l'éranisme. Les Éraniens sont signalés dans l'histoire comme un peuple imitateur par excellence : déjà Hérodote avait saisi ce trait de caractère : « Aucun peuple, dit-il, n'a, plus que les Perses, la manie d'emprunter

(1) XXXII, 17.

les mœurs étrangères. » Et le Dr Spigel, professeur à Erlangen, un des maîtres de l'éranisme, a écrit de longues et nombreuses dissertations, qui mettent ce point en lumière (1). On a donc le droit de se poser cette question : qui des deux, du Juif ou du Mazdéen, a emprunté davantage à l'autre ? Et la réponse, à s'en tenir aux procédés ordinaires des Éraniens, est toute à l'avantage des Juifs.

Examinons maintenant les points eux-mêmes qui sont en discussion. On rapproche, disions-nous, les sept archanges du livre de Tobie avec les *Amesha Çpentas*. C'est là une assimilation qui n'a de fondement, ni dans le nombre, ni dans le caractère des personnages qu'on prétend comparer.

En réalité, il n'y a pas sept *Amesha Çpentas*, mais seulement six ; car nos adversaires doivent, pour le besoin de la cause, compter aussi Ahura Mazda, le dieu suprême des Eraniens. Mais, dès lors, il faudrait, d'autre part, compter aussi Jéhovah et dans ce cas, il n'y aurait plus sept archanges, mais huit.

Quelle est la fonction des archanges ? La Bible nous l'apprend : ils se tiennent dans la présence de Dieu, pour l'adorer et recevoir ses ordres. Au contraire, le rôle des *Amesha Çpentas* est tout terrestre : l'un veille sur les troupeaux, un deuxième sur la terre, un troisième est préposé aux métaux, d'autres au feu, aux eaux, aux plantes. Peut-on appeler ces génies les archanges du trône de Dieu ? Évidemment non.

Il y a plus, la conception du groupe des Amesha Çpentas est en Éran de date récente ; elle appartient à la dernière organisation de la doctrine complète du

(1) *Eran*, pp. 274 et suiv. — *Eran. Alterthumsk.*, t. I, p. 446 ; t. II, pp. 167, 697. — *Avesta übersetzt*, t. I, p. 219 ; t. II, p. CVI. — *Einleitung in die trad. Liter. der Parsen*, t. II, p. 28.

mazdéisme. Tout, dans l'idée des Amesha Çpentas, est nouveau ; le terme même, qui les désigne comme groupe, le terme *Amesha Çpentas* n'apparaît point dans les anciennes parties de l'Avesta. Donc, au point de vue chronologique, il est impossible que les Amesha Çpentas aient fourni aux Juifs l'idée des archanges, debout devant le trône de Dieu.

On peut en dire autant des *Fravashis*, qui d'après M. Tiele sont devenus les anges gardiens du judaïsme et du christianisme. Mgr de Harlez, dont l'opinion est si compétente en cette matière, n'hésite pas à écrire de la manière la plus catégorique que les Fravashis « n'offrent absolument aucune analogie avec les anges gardiens et qu'il faut ignorer de tout point le caractère de ces derniers pour établir des comparaisons si peu justifiées. Le catholique, qui entend des assertions de cette force ne peut que hausser les épaules et passer son chemin (1). »

Nous n'irons pas plus loin cependant sans fournir nos preuves, à l'encontre de M. Tiele, qui n'en donne pas, de ce qu'il affirme au sujet des *Fravashis*, prétendus anges gardiens.

Que sont les Fravashis ? Il faut distinguer l'enseignement de l'Avesta et celui du mazdéisme post-avestique. Dans l'Avesta, les *Fravashis* ne sont pas autre chose que les *dii manes* des Romains et les *Pitris* des Hindous. C'est plus tard seulement qu'ils deviennent les types célestes des créatures ; mais cette dernière conception ne doit pas nous occuper. Aussi bien, elle ne sert pas les intentions de M. Tiele, parce que les Fravashis, étant les types de tous les esprits supérieurs, même d'Ahura Mazda, nous sommes ame-

(1) *La Controverse*, 1881 ; t. II, p. 398.

nés, dans le système de M. Tiele, à l'idée inacceptable, pour le judaïsme, d'un ange gardien de Dieu.

Ce qui a pu faire songer à une comparaison des Fravashis de l'Éran avec l'ange gardien, c'est le passage du Yesht XIII des Fravashis, où il est dit qu'ils protègent les terres, les hameaux, les maisons, les guerriers qui les honorent. A cela, il faut répondre avec Mgr de Harlez que « les Yeshts ne donnent pas toujours la fidèle image du mazdéisme vrai. Leurs auteurs ressemblent en cela aux rishis de l'Inde, qui s'appliquent à mettre leurs héros en relief de toutes façons pour les peindre sous les couleurs les plus brillantes, en leur donnant des attributs et une puissance qui élève chacun d'eux au-dessus des autres (1). »

D'ailleurs, ce Yesht est plein de contradictions, de composition relativement récente et les Fravashis ne sont aucunement représentés comme anges protecteurs : ce sont les esprits célestes des morts, qui n'ont d'autre désir que d'être honorés et pourvus de nourriture pour leurs descendants.

Passons maintenant à la démonologie et voyons si M. Tiele a plus de raisons d'affirmer les emprunts faits par Israël aux conceptions avestiques. M. Tiele est peu clair ici dans ses preuves et il est malaisé de retrouver en quoi consiste pour lui l'influence de l'Éran sur la Judée, en ce qui concerne la croyance au démon. M. Tiele cite l'ouvrage de M. Kohut (2) ; mais il n'est pas possible de prendre au sérieux les étranges rapprochements de cet auteur. Nous nous occuperons seulement des deux suivants : l'identité de Satan avec *Anrô-Mainyus* et d'Asmodée avec *Eshem dev*.

(1) *Des Origines du Zoroastrisme*, p. 199.

(2) *Ueber die jüdische Angelologie und demonologie in ihrer Abhangigkeit von Parsismus.*

La seule partie de la Bible qui pourrait légitimer un certain rapport de ressemblance entre les deux types infernaux de Satan et d'*Anrô-Mainyus* est le *Livre de Job*. Or, il est évident que l'auteur de ce livre n'avait aucune connaissance du mazdéisme et n'a pu en recevoir aucune influence. En particulier, rien de plus aisé à démontrer que l'opposition complète de Satan et d'Ahriman. Chez l'écrivain juif, Satan est un être inférieur, dépendant de Dieu, n'ayant d'autre puissance que celle que Dieu lui donne. Angromanyus ou Anrô-Mainyus dans le Vendîdâd, est l'égal d'Ahura Mazda, par son origine éternelle et par ses œuvres, détruisant quand il lui plaît.

M. Bréal retrouve Anro-Mainyus dans le serpent de la Genèse. Nous voulons croire que M. Tiele ne souscrit pas à cette opinion, car elle est sans fondement; Ahriman n'a rien de commun avec le serpent.

Que faut-il penser du rapprochement entre l'*Asmodai* du livre de Tobie et l'*Aeshma daêva* des Éraniens. Malgré la parenté des deux termes, des éranistes distingués, comme Mgr de Harlez par exemple, hésitent à affirmer l'identité et font de sérieuses objections (1). La principale est que dans l'Avesta on ne trouve pas ces deux termes *Aeshma daeva* réunis en une seule expression. C'est seulement au Boundehesh que se rencontre la forme pehlevie *Aeshmschêdâ* en un mot, ce qui permet de supposer une forme avestique *Aeshma daeva* ou *Aeshmdêv*.

Mais en supposant même que les noms sont identiques, rien n'autoriserait encore à conclure que les Juifs ont emprunté aux Éraniens et que « par son rôle Asmodée appartient à la Perse. » Il y a une différence

(1) *La Controverse*, 1881, t. II, p. 722.

essentielle entre le démon de la Bible et celui de l'Avesta. Si l'Aeshma du Livre de Tobie est le démon de la concupiscence, celui de l'Avesta est partout et toujours le *deva* de la violence, de la colère. En outre, l'idée qui fait le fond du récit biblique, à savoir la condamnation des passions mauvaises et l'exhortation à la continence, est en contradiction formelle avec l'Avesta (1).

Mais comment faut-il expliquer cette introduction d'un mot persan ou éranien dans la littérature hébraïque? Windischmann n'y voit pas l'ombre d'une difficulté. L'auteur du Livre de Tobie, écrivant probablement au milieu des Juifs emmenés captifs en Médie par Asarhaddon et voulant aussi se faire comprendre des Éraniens de ce pays a emprunté à ces derniers le nom de leurs démons. A lui seul le fait montre que la conception existait chez les deux peuples, avant le nom même qui la désignait. Car si le terme d'*Asmodaï* prouvait que la démonologie hébraïque est d'origine persane, l'adoption des termes de Lilith, Astaroth et Béelzébuth prouverait aussi que la démonologie hébraïque est dérivée de celle des Chaldéens et des Ecronites.

Enfin, examinons l'eschatologie avestique, la doctrine de la résurrection et la vie future, que M. Tiele déclare aussi empruntées par les Juifs.

La résurrection des morts n'est clairement insinuée dans l'Avesta qu'à un seul endroit, au Yesht XIX. Or ce Yesht appartient aux parties les plus récentes ; il est démontré qu'il date de très près de l'ère chrétienne ; même certains éranistes le reculent jusqu'après cette époque. Sans doute, il y a encore le passage

(1) *La Controverse*, 1881, t. II, p. 722.

du Fargard XVIII qui suppose la foi en la résurrection des morts, mais ce texte non plus ne rend pas service à M. Tiele, car il est des plus récents. Mais allons plus loin et supposons que ces passages soient aussi anciens que les livres bibliques, même en ce cas la thèse de nos adversaires ne serait pas démontrée. La résurrection avestique diffère de la conception juive : il ne s'agit pas chez les Éraniens de résurrection des corps, ce qui est en question, mais seulement de la résurrection des morts, *iriçto uçehistan.*

Mais on invoque aussi un texte du Yaçna, XLVII, 1,2, et l'on pense y rencontrer la preuve que les Éraniens admettaient la résurrection des corps. Cette assertion ne repose sur aucun fondement. Sans doute, on énumère à cet endroit les événements qui auront lieu avant la fin du monde : il y aura la compensation, l'*ançashuta*, c'est-à-dire « la venue des parties » et le *frashokeretis*, ou rétablissement du monde dans son intégrité et dans l'immortalité. Il suffira, pour faire voir combien peu il est question de résurrection des corps, de citer le texte relatif à l'*ançashuta.* « Quand la Druje sera vaincue par la vérité, par l'identification dans l'immortalité de ce que les dévas et les méchants avaient déclaré être tromperie, qu'alors florisse votre culte, ô Ahura ! Dites-moi ce que vous savez, avant que m'atteigne le combat des esprits. Comment le juste vaincra-t-il l'impie ? Car c'est là la perfection complète de ce monde. »

Nos contradicteurs pensent être mieux fondés à trouver la résurrection dans la *frashokeretis*, dans le texte qui dit : « Puissions-nous être ceux qui feront le monde éternel », *Yôi îm frashem kerenaon ahûm.* Pour prouver leur thèse, nos adversaires devraient établir que *ahu* signifie corps et *frashem kare* « faire

ressusciter. » Or *ahu* signifie monde, et en vertu de son étymologie, comme venant de la racine *ah* (*as*, *es* dans *asmi*, *e* — *sum*, εἰμι pour ἐσμι) pourrait vouloir dire « être, essence », mais pas « corps. »

Quant à *frashem kare*, cette expression a pour valeur exacte : « rendre immortel. » Bien plus, au Yesht XIX, la résurrection des morts, *iriçto uçehistan*, est distinguée nettement de l'immortalité qui perpétue le monde (*frashem*), et les deux expressions se suivent immédiatement.

Enfin, voici qui démontre, que *frasha ahû* n'est pas la résurrection ; c'est qu'elle est une suite des vertus des créatures, tandis que la résurrection des morts est l'œuvre de Çoshyant, le prophète.

On le voit, il n'y a pas d'argument pour démontrer le contact des Éraniens sur les Juifs. Au contraire, il est certain que la Perse n'avait de la résurrection qu'une idée très vague, quand cette conception existait en Judée depuis des siècles. Aussi, quand le mazdéisme post-avestique eut à exprimer cette idée, il dut inventer une nouvelle formule, *tanu î paçîn*, inconnue à l'Avesta.

Nous pouvons donc conclure cette étude comparée de la Bible et de l'Avesta par ces paroles de Mgr de Harlez : « La science n'a pas réussi à démontrer logiquement que le zoroastrime a fait part aux Hébreux des fondements de sa morale, du démonisme, de ses conceptions eschatalogique. Toutes les probabilités sont contre cette conclusion. » Et pourtant, M. Tiele a proposé toutes ces hypothèses hasardées, sans fournir la moindre preuve, dans un ouvrage qu'il ne craint pas d'offrir comme la dernière expression de la science des religions.

Après l'examen approfondi auquel nous venons de

nous livrer sur l'ouvrage du savant professeur de Leyde, nous devons opposer à bon nombre de ses théories le démenti le plus formel : c'est surtout, nous l'avons vu, à son système relatif au progrès indéfini, à l'origine fétichiste du sentiment religieux, au caractère de la religion d'Israël et enfin aux emprunts de la Bible à l'Avesta.

J. Van den Gheyn, s. j.

Bollandiste.

THÉOGONIE

DES

DANITES AMÉRICAINS

La famille peau-rouge à laquelle je donne le nom de Danites américains et dont j'ai été le premier grammairien, ethnographe et folkloriste, porte, selon ses dialectes, les noms de *Dana*, *Dœna*, *Danè*, *Dènè*, *Duné*, *Dunié* et *Dindjié*.

Dans les limites du Canada et de l'Alaska, elle s'étend des rivages de la mer de Béring à ceux de la mer d'Hudson, et des plages esquimaudes de la mer Glaciale à la frontière des États-Unis, au sud.

Dans le voisinage de cette dernière limite, il existe, en effet, une petite fraction danite, les *Danè Sarcix* ou Castors des prairies, que la nation Pieds-Noirs adopta il y a un ou deux siècles.

Le gros de la famille danite est disséminé sans agglomération entre le 54° et le 68° de latitude nord.

J'ai pris pour objet de cette étude la théogonie et non la religion des Danites, par la raison que ce petit peuple, présentement converti au christianisme, n'avait, avant l'arrivée des missionnaires dans ses déserts, ni religion établie, ni culte défini, et, par conséquent, ni prêtres, ni temples, ni sacrifices. Le dirai-je ? Il n'avait pas même de connaissance exacte et raisonnée de la divinité.

Si donc je me trouvais mis en demeure d'écrire l'histoire de la religion des *Danè*, ma tâche n'en serait point une, car je me verrais obligé de clore ici mon travail.

Par le fait, tout ce que l'étude et une longue expérience du peuple danite m'ont permis de constater, dans sa fraction orientale et méridionale, qui ressemblât de loin à un culte véritable, ce sont les pratiques superstitieuses et individuelles, quoique systématiquement admises par la nation, de l'*ellonhisme* ou vénération des génies-animaux.

El, *ellonhé*, *allonhon* signifient l'animal par excellence, l'animal-dieu, dans cette famille de langues à laquelle appartient le toltèque. Mais ce culte chamanique n'y a pas même de nom propre déterminé, et j'emploie le mot *ellonhisme* comme d'autres avant moi ont inventé ceux d'*otémisme* (1) et de *nagualisme*, selon que le fétichisme dont ils parlaient se rapportait aux tribus hillinoises ou aztèques.

Au demeurant, ces différents noms ont la même signification et caractérisent un culte grossier, analogue au chamanisme tartare et au fétichisme africain.

Cependant le génie que les Dènè invoquent dans

(1) Je me sers du mot *otémisme* et non *totémisme*, avec sir John Lubbock qui fut l'inventeur de ce néologisme, parce qu'on doit dire *otem*, amulette, fétiche, blason, et non pas *totem* : ce dernier mot ou plutôt *nt'otem* étant au possessif et signifiant : mon fétiche, mon blason.

Le pronom personnel de la première personne singulière crise *n' ni*, devenant *nt'* devant une voyelle, ce qui est une ellision de l'algonquin *nind*. Si je fais ici blason synonyme de fétiche c'est au point de vue peau-rouge, ces indiens représentant leur fétiche tutélaire en peinture sur leur bouclier, leur vêtement, leur loge ou tente, ou l'arborant en sculpture comme cimier ou comme poteau héraldique. Rien ne m'étonnerait que nos ancêtres eussent en cela obéi aux mêmes idées.

un animal, un être créé et même un objet fabriqué de main d'homme, ne porte pas uniformément les noms susdits, quoique *ellonhé* ait un acception générique chez les Dènè, et *allonhon* parmi les Dindjié. Les Dènè Tchippewayans nomment aussi les fétiches *el kyussi* (1) ; les Duné Flancs-de-chien, *ttasin pakëïti* ; les Dènè Esclaves et Peaux-de-lièvre, *été*, et *été hawéni ;* les Dènè Bâtards-Loucheux ainsi que les Dindjié, *ata* ; nom auquel ces derniers ajoutent celui de *tœttchandhen*.

Avant que ces Indiens reçussent la foi chrétienne il y avait peu d'individus, femmes ou hommes, qui ne fussent dotés d'un génie-animal ou *ellonhè*, et qui ne le vénérât en ne le détruisant point, en n'en mangeant point la chair et en évitant même d'en parler d'une manière irrévérencieuse.

Mais l'adoption d'un fétiche ne dépendait pas du libre-arbitre d'un chacun. Il fallait que l'*ellonhé* se fût révélé à l'Indien par le rêve, soit à titre de génie protecteur, d'esprit tutélaire, soit comme instrument à sensations érotiques, incube ou succube.

Placé par le hazard, les circonstances ou le dévergondage de son imagination sous cette influence étrangère, l'Indien disait *avoir trouvé*, *éoulhan*, sous-entendu son dieu ou génie, que dès lors il invoquait et ménageait, pour ne plus l'abandonner ensuite. Certains d'entre eux avaient même plusieurs protecteurs de ce genre, selon que leurs élucubrations nocturnes

(1) Je ne comprends pas ce mot composé, à moins qu'on ne doive l'écrire et le prononcer *Elk yussé*. *Yussé* veut dire velu en tchippewayan, et *Elk* est le nom de l'élan américain (cervus americanus) l'orignal, en anglais. Ne serait ce pas un vieux mot dènè? En ce cas, *Elk yussé* signifierait tout bonnement *poils d'élan*. De fait les Tchippewayans ont des amulettes faites de bouquets de poils de cet animal.

avaient fait surgir, dans le pâle miroir de leur fantaisie, les fantômes puérils de plusieurs de ces dieux prétendus.

Au reste, tout le mystère de l'*ellonhisme* se réduit là. Il ne faut pas prêter à des sauvages des concepts transcendants qui leur sont étrangers. Quand on se répandrait en considérations nuageuses sur les rapports étymologiques qui semblent et peuvent exister entre les mots dènè *el, ellonhé*, *allonhon*, et d'autres termes à peu près semblables qui appartiennent aux langues orientales et qui caractérisent la divinité, tels que *el*, *éli*, *éloï*, *éllohim*, *illus*, *hélios*, *allat* et *allah*, cela ne ferait pas progresser la question d'un pas.

Tout ce que l'on peut raisonnablement conclure de la similitude de ces mots de même racine et acception, c'est que les termes danites peuvent dériver d'une source orientale et araméenne ; et alors il faut avouer que ces indiens ont dégénéré, puisque leurs *ellonhé* ne sont que des dieux-bêtes, des génies animaux ; ou bien il faudrait admettre que, tout en étant monothéïstes et en adorant Adonaï, les Hébreux, auraient en même temps vénéré de simples animaux, des fétiches, et que ces dieux inférieurs n'étaient autres que les *ellohim* dont la Genèse fait mention.

Il n'y aurait rien, dans cette hypothèse, qui pût offenser la vérité biblique ; cela n'étonnerait pas davantage que de voir les Hébreux, de concert avec les Chaldéens, leurs ancêtres, et d'autres Araméens, leurs voisins, payer des hommages aux *tèraphim*, ces horribles statuettes des dieux lares, qu'ils enterraient sous le pas de leurs portes, comme les gardiens du foyer domestique, et que Rachel sut si bien dérober à son père Laban ; pas davantage que de voir cette même Rachel et Lia, sa sœur, attacher une impor-

tance si supertitieuse aux racines de mandragore, auxquelles les Orientaux attribuaient une vertu aphrodisiaque, à cause de leur conformité avec le corps d'une femme ; pas davantage que de voir les Hébreux adorer tour à tour Hapi, Beelphégor, Baal, Melkarte, Dagon, et rendre même leurs adorations à un éphod d'or et au serpent d'airain de Moïse.

Il n'y a rien de si faux, de si ridicule, que de vouloir défendre Israël de toute erreur idolâtrique, alors qu'il n'y a point d'idolâtrie dans laquelle il ne soit tombé.

D'un autre côté, nous verrons plus loin que les Danè, tout en étant fétichistes, reconnaissaient cependant un Dieu supérieur et universel, à l'exemple des Hébreux.

Je ne discuterai donc pas la question d'origine. Elle est oiseuse. Il me suffit de dire que les mots *ellonhé*, *allonhon*, d'après la valeur intrinsèque et la disposition morphologique des consonnes, qui expriment ici le redoublement, signifient simplement un être qui a deux extrémités, comme le sont les quadrupèdes ; de même que le mot *ella*, un canot, signifie l'objet qui a deux bouts (1).

Chez les Dènè des Montagnes-Rocheuses, *ellonhé* désigne en outre et tout particulièrement le castor, soit à cause de l'intelligence de cet amphibie, soit parce qu'il a comme quatre mains, et qu'il travaille de ses deux extrémités, se servant de celles de devant comme de mains, et de sa queue comme d'une truelle et d'un battoir. Il est donc considéré par ces Danites

(1) De *el*, élément exprimant le mutuel, la conversion et le réciproque, et de *lan*, *la*, *lon*, *llé*, *llén*, bout, fin, extrémité. Ces mots se disent aussi des mains, qui sont les extrémités du corps ; mais non des pieds, qui en sont les bases.

comme l'animal par excellence. D'autres Dènè donnent le nom d'*ellonhé* ou un dérivé immédiat, *kollonhé,* l'animal proprement dit, à l'élan ou au caribou, parce qu'ils tirent de ces ruminants leur principale subsistance.

Un tel culte et de telles divinités se passent de prêtres et de temples. Aussi les Danes américains n'en ont-ils point. A l'instar des Tartares, ils ont des jongleurs qui cumulent les fonctions de conjureurs, envoûteurs, médecins, voyants, thaumaturges et enfin de prêtres ou absolveurs.

La science prétendue de cette classe, plus méprisée que redoutée, parce qu'elle est parasite et paresseuse, et qui, parmi beaucoup d'imposteurs, compte quelques convaincus et encore plus d'hallucinés monomanes, se nomme « Inkkpanzè », « inkkponhè » et « ankkion », suivant les dialectes ; c'est-à dire la silhouette , l'ombre, sous-entendu de la divinité. Et ceux qui s'y livrent prennent l'épithète d'hommes-ombres, « dènè-inkkpanzè. »

Cependant, chez les Dindjié, la science magique a reçu un nom propre qui me paraît avoir une origine orientale : « schian », d'où dérive le mot magicien, « tœzjien. »

En outre, les Dènè peaux-de-lièvre nomment leurs conjureurs « dènè natpè », rêveurs, « dènè kpaètiéfwer », hommes qui trouvent par la pensée, « dènè nayéwer », hommes penseurs.

Les Danè des Montagnes-Rocheuses, bien qu'ajoutant autant de foi que leurs frères de la plaine aux paroles des voyants, paraissent cependant les mépriser davantage, car ils les appellent « bépaotti anttè », orgueilleux, et « bépfui koyinè gunl'i », têtes pleines de chansons.

Les Danites reconnaissent cinq sortes de magie : 1° La *curative*, « elkkèzin tsédjen, elkkèhen tsétchin, ñikkion tsætil'yé », suivant les dialectes, c'est-à-dire le Chant de concert. Peaux-de-Lièvre et Dindjié donnent en outre à ce mode magique le nom mystérieux de Passage sous l'eau.

2° L'*inquisitive*, « nanlyéli, nanldè, yué inkpa tsédékkpa, yunkpat adeytchit. » C'est un sort jeté mais avec un caractère benin, une sorte de charme.

3° La *procurative*, « inkkpanzè tta nattset », l'ombre forte ; « ékhé tayétlin », le jeune homme lié ; « akpey », le jeune homme.

4° L'*inoffensive*, ou plaisante, « yétitséwi » jonglerie ; « yéïndji djitpézjit », reption de la pensée.

5° Enfin la *maléfactive*, « inkkpanzè dènè kkè oltè », l'ombre qui tue ; « éétlé » la danse ; « ya-tpèhnonttay, yitpœnètik », le déchu, le diable.

Dans le but d'opérer la magie dite curative, la seule dans l'exercice de laquelle les jongleurs remplissent les fonctions de prêtre et de médecin, le conjureur, accompagné quelquefois de deux confrères, se renfermait avec le malade dans un « chouns » ou loge de médecine et y jeûnait, dit-on, sévèrement pendant trois jours. Il couchait avec le malade, employant son temps à le tanner de chansons, de grimaces et d'insufflations réputées mystiques et bienfaisantes.

Il parvenait ainsi bien facilement à endormir le patient par l'effet soporifique de sa mélopée monotone et peu mélodieuse. On m'a bien parlé aussi de passes magnétiques ; mais j'ai de bonnes raisons pour en douter aujourd'hui.

Au préalable, le conjureur obligeait le malade à lui faire l'aveu des fautes qui auraient été la cause de sa maladie ; car, disent les Dènè, ce sont les péchés des

hommes qui attirent sur eux les maux et qui causent leur trépas. Il semble que cette confession des péchés fût sérieuse et même passablement odieuse ; car le prêtre-guérisseur ne se contentait point d'un aveu spontané, et ne croyait point le pénitent sur parole, mais cherchait, par des questions captieuses, à surprendre l'ingénuité du patient pour lui tirer les vers du nez et lui faire même avouer des fautes plus grandes qu'il n'en avait commis.

En tout cas, c'était une tactique adroite qui lui permettait de prétexter le manque de sincérité de son pénitent, s'il échouait dans sa tentative de guérison.

Cette confession faite et le malade endormi par les chants, le magicien avait la prétention d'évoquer et d'attirer à lui une divinité nommée « Youhanzin », l'Eloigné, « Nouhansin », Celui qui est loin de nous, ou « Younkfwin », l'Esprit du septentrion. Et cet esprit éloigné accourait à sa voix, rejetait les péchés du malade, arrachait le mal ou plutôt l'esprit mauvais qui le minait, reprenait son âme qui se cachait et cherchait à quitter le corps, et, la réintégrant de nouveau dans son récipient de chair, rendait la vie au moribond, qui était sauvé.

Que si cet Esprit-éloigné, noir ou blanc, *nescio*, aimait trop l'âme du moribond, il l'emportait et tout était dit, l'homme mourait.

Inutile d'ajouter que cette scène n'avait de réalité que dans l'imagination des conjureurs. Toutefois, elle devait se rattacher à une doctrine antique, et supposait une foi rationnelle qui n'était pas très éloignée de la foi chrétienne.

Au point de vue pratique, c'était un ministère lucratif ; car tout cela se payait et même chèrement.

La magie *inquisitive* avait pour but de récupérer

les objets perdus ou cachés, de prévoir l'arrivée des barques, l'issue des chasses et des voyages, de découvrir les événements futurs, de s'informer de l'état, de l'habitat ou des actes des personnes absentes.

C'était une superstition grossière et puérile, l'équivalent du métier absurde des bohémiens, somnambules et diseuses de bonne aventure, qui exercent, à la honte du siècle des lumières et d'une ville telle que Paris, leur métier autorisé et lucratif, à l'aide des cartes, des rêves, de l'inspection des lignes de la main ou du marc de café !

A cet effet, le voyant, « nakohi », chantait, soufflait, se démenait, s'endormait et rêvait. Puis, à son réveil simulé, il racontait à ses dupes ses visions et ses songes. Enfin il faisait semblant de lancer dans l'espace, tout en l'escamotant adroitement, une petite boule qu'il feignait ensuite lui revenir en lui apportant les indications qu'il s'était proposé d'obtenir. Jeu puéril et ridicule qui ne saurait tromper que des naïfs ou des personnes ayant intérêt à se laisser duper.

Un conjureur peut être de bonne foi ; mais un devin de ce genre ne saurait échapper au reproche de mensonge et de duplicité.

Dans la magie *inoffensive* ou magie blanche, les Dènè semblaient copier comme en se jouant les actions merveilleuses d'un de leurs héros d'antan, dont la légende ressemble à l'histoire de Moïse.

Armé d'une baguette ou d'un bâton, et le front orné de cornes, le prestidigitateur se livrait à de pauvres tours, qui n'étaient que de grosses farces dont rirait le plus maladroit de nos bateleurs de place publique.

Les Peaux-de-lièvre donnent à l'auteur de cette magie les noms bizarres « d'Etsié, » le Grand Père,

« Etsié dékfwoé », le Grand Père jaune, « Kotsi-datɛ̀h », le Bâton opérant, désignations qui semblent convenir au législateur des Hébreux et peut-être aussi à Bouddha. Mais les amusements par lesquels on prétendait célébrer et imiter ce personnage sacré en en copiant les actes, étaient accompagnés de farces et d'indécences qui leur donnaient quelque analogie avec les Bacchanales. Ainsi l'homme à la baguette courait nu par le camp, n'ayant pour tout vêtement qu'une peau de bête ; il se barbouillait le visage de vermillon, de jus d'airelle ou de raisin d'ours ; il se masquait, ne cherchait qu'à provoquer le rire par des bouffonneries grotesques, tout en jouant des tours aux spectateurs, poursuivant filles et garçons, frappant de son bâton ceux qui n'étaient pas assez lestes pour se garer de lui, et poursuivi lui-même par les huées et les rires de la foule.

Pauvres prestiges, faciles merveilles et culte bien peu digne du grand thaumaturge qu'il semblait célébrer.

La magie *procurative* avait pour but de pourvoir le jongleur ou sa tribu d'un grand nombre d'animaux de venaison, soit en attirant rennes, élans et bœufs-musqués sur son territoire de chasse, soit en les faisant tomber sous ses coups, s'ils y étaient déjà arrivés. Elle avait donc pour dessein de procurer l'abondance ou de faire cesser la disette.

Mais voilà : eu égard aux idées de métempsycose dont sont imbus les Danites, cette merveille ne peut s'opérer que par la mort d'autant d'ennemis de leur nation qu'il y viendra d'animaux comestibles, prêts à se faire tuer et manger. C'est une transsubstantiation qui s'opère par le trépas magique des uns et la procréation également mystérieuse des autres ; car, il ne

faut pas l'oublier, « l'ellonhisme » voit des âmes, des esprits, dans tous les êtres créés. Il anime, il spiritualise tout. C'est un panpsychisme universel. Au plus puissant et au plus adroit, de l'homme ou de la bête, de tirer son épingle du jeu, de se substituer, de se convertir l'un en l'autre, l'animal en homme, ou l'homme en animal, selon que l'exigent l'intérêt, le plaisir, la nécessité ou les circonstances.

« Jadis, disent les chamans, les bêtes étaient des hommes et nous, hommes, nous étions des animaux. Mais les hommes d'alors étaient dénués d'esprit et ne purent jamais venir à bout de nous. Voyant cela, nous échangeâmes nos positions sociales, les hommes imbéciles d'alors, nos ennemis d'antan, qui cherchaient à nous tuer, devinrent des animaux, et nous, animaux, nous avons été changés en hommes. »

On conçoit que, d'après ce système, il est toujours plus ou moins permis de planter la dent ou la fourchette dans le mollet ou la croupe de son voisin, pour y chercher un bon dîner. Il suffit d'y voir un renne.

Donc, on ne procrée point d'animaux comestibles, par la magie procurative, sans détruire en esprit un nombre égal d'ennemis. C'est là le grand œuvre de « l'Inkkpanzè tta natsett » ou médecine forte.

Maintenant, quels sont ces ennemis des Dènè et des Dindjié ? Où se tiennent-ils et d'où viennent-ils ? Sont-ce des hommes ou des esprits ? De bons génies ou des esprits de l'abîme ? C'est à quoi les jongleurs peuvent difficilement répondre. Ils se contentent de vous assurer qu'il n'y a point d'ennemis dans leur pays tant que le froid y règne et que la neige en recouvre le sol ; mais qu'il en vient un très grand nombre au printemps, avec le retour du gibier ailé et de l'oiseau du tonnerre, *idi* ; qu'ils séjournent sur

leur territoire autant que dure l'été, pour repartir ensuite avec le gibier.

On peut donc comparer aux mânes des Anciens ces « nanettinen, » ceux qui se cachent, ces « dènèdjiéré, » hommes méchants, ces « éwinhè, » âmes séparées, ces « éyounné, » fantômes, revenants, ces « nakàné, » ennemis, des Danites hyperboréens et orientaux, êtres malfaisants, horrifiques et de malencontre, mais que personne ne vit jamais.

Le conjureur qui a le pouvoir de détruire un certain nombre de ces ennemis, en les convertissant adroitement et à leur escient en viande de venaison qui profitera à sa tribu, s'acquiert donc une réputation colossale de magicien redoutable et de bienfaisant pourvoyeur de son peuple.

Peuple d'enfants, tout en eux est simulé et puéril. Leur vie n'est qu'une longue illusion, un rêve, et tout, jusqu'à leurs grands hommes, appartient au domaine de l'imagination.

Inutile de dire que pour opérer cette conversion qui deviendra une double bénédiction pour le peuple, il ne faille appeler à son aide une ombre bien plus forte et plus puissante que les autres, « l'Inkkpanzè tta nattset. » A cet effet, on prend un enfant, « eskpé, ékhé, akpey, » on le lie en un hamac par huit cordons fixés à la tête et autant aux pieds, on le suspend dans la loge et on l'y balance en chantant la mort des ennemis.

Ce n'est pas plus malin que cela. Et cet enfant lié en l'air, « ékhé ta yetlin, » délivre le peuple de ses ennemis, opère leur métamorphose et attire en pays danite ces rennes et ces bœufs musqués qui deviendront sa proie. Merveilleux pouvoir de la balançoire!

Il est toutefois assez singulier de retrouver chez les

Thaïs ou Siamois une conviction et une pratique semblables. Au dire du marquis de Beauvoir, la balançoire est employée par eux comme une bénédiction des fruits de la terre (1).

A quoi rattacher cette persuasion ? A quel peuple de l'antiquité la faire remonter ?

Quelque caractère funèbre qu'ait la magie procurative, comme elle a pour mobile de causer l'abondance tout en délivrant la patrie de ses prétendus ennemis, elle ne revêt, aux yeux des Danes, aucun caractère malin. Tout autre est la magie *maléfactive*, appelée « Ya-tpèh-nonttay » ou le Déchu. Celle-ci a pour but le trépas d'un ennemi privé, pour mobile la haine du jongleur. Ceux d'entre eux qui s'y adonnent sont tenus en très mauvaise réputation, et on les méprise autant qu'on les redoute comme de méchantes gens.

Cependant, telle est la douceur des Dènè, que ce genre de magie est aussi imbécile et inoffensif que tous ceux qui ont précédé. Les intentions perverses de l'envoûteur, les sentiments haineux qui le possèdent, son dessein bien avoué de se mettre en rapport avec l'esprit malin s'il le pouvait, et la mise en scène elle-même du « Ya-tpèh-nonttay, » n'en font pas moins une action détestable et criminelle à tous égards.

Mais de magie, de surnaturel, il n'y en a pas l'ombre.

Pour faire son diable, le pauvre magicien danite se dépouille de tout vêtement, même de celui que l'Indien n'enlève plus dès qu'il a atteint l'âge de discré-

(1) *Voyage autour du monde*. Paris, 1878. E. Plon, Nourrit et Cie. 10, rue Garancière, p. 321 du T. II.

tion. Il se barbouille de vermillon, se fait peindre des lignes rouges par tout le corps, surmonte son front de cornes, s'affuble d'une queue, et tient dans ses mains des franges en poil de porc-épic, animal irascible, lesquelles il enroule et déroule, comme des phylactères, autour de ses membres, marchant et s'agittant enragé, « nanékel, » sur les mains et sur les pieds, comme un animal. En cet état il chante, hurle, jure, blasphème, évoque « Ya-tpèh-nonttay, » le sommant d'accourir à tire d'ailes du grand lac aux Truites où il fait son séjour habituel, afin qu'il pénètre dans son corps, qu'il le possède et lui obéisse en procurant la mort de son ennemi.

De cette peinture il résulte qee les Dènè ont de ce « Ya-tpéh-nonttay, » (celui qui a traversé le ciel, volant), les mêmes idées que celles qui nous ont été transmises de Lucifer par les naïves peintures du moyen-âge. On dirait qu'ils ont copié ce diable cornu, ailé et queuté d'après quelque poncif chrétien. Plus rien ici qui rappelle le Petit-Vieux tout noir des Malais circoncis, ni le Grand-Père jaune de la mystique bouddhique. Resterait à savoir si le « Ya-tpèh-nontay » — Lucifer est une création judaïque, ou s'il nous vient des Latins, Celtes ou des Scandinaves.

En tout cas, les Dènè-Tchippewayans placent son séjour dans la Lune, dont il est l'habitant et la divinité.

Ces cinq sortes de pratiques réputées magiques et que je range parmi les cérémonies religieuses, parce qu'elles ont pour but de mettre l'homme en rapport avec une puissance supérieure, bonne ou mauvaise, ont leur fondement et leur point de départ dans les traditions des Danes ; car tout usage, chez eux, comme chez les Anciens, s'appuie sur la mythologie et n'est

que la copie puérile et ridicule des actions mémorables ou merveilleuses de leurs grands hommes et demi-dieux.

Il est donc nécessaire d'étudier les traditions dènè et dindjié et de les comparer soit à la Bible, soit aux théogonies payennes, si l'on veut acquérir une juste idée des théories religieuses des Danites américains ; car c'est dans ces légendes que se dissimule et réside le peu de notions qu'ils ont retenues et dont ils ne se rendent pas même compte d'une manière concrète et suivie.

Mais, avant d'entrer dans ces détails, je dois énumérer les différents noms sous lesquels Dieu et le malin esprit sont connus des Dènè-Dindjié, ainsi que les cérémonies et coutumes nationales auxquelles tous les peuples ont attribué un caractère religieux, telles que la circoncision, les rites de la vie, la fête du Passage funèbre parmi les loges, les « gofwen » ou anathèmes, et enfin les rites funéraires.

Je prie seulement mes bienveillants lecteurs de me pardonner de n'avoir donné que la seconde place à la Divinité. J'ai dû suivre l'ordre et le rang que me prescrivait la superstition danite, tout entière livrée au chamanisme et reléguant Dieu dans son ciel nuageux.

Emile Petitot,
Curé de Mareuil (S.-et-M.)
Ancien Missionnaire.

(*A continuer*).

LE MUSÉE GUIMET

ET L'ENSEIGNEMENT OFFICIEL

DES RELIGIONS EN EUROPE.

Dernier article.

Rien, au premier abord, ne semble plus inoffensif qu'un cours public dans n'importe lequel de nos grands établissements d'instruction supérieure : un professeur, quelques élèves rares d'ordinaire, cela n'a pas l'air bien redoutable. N'oublions pas cependant que les enseignements donnés du haut de cette chaire seront répandus par les mille voix de la revue, du journal et du livre ; ils penètreront, à doses différentes, à tous les degrés de l'enseignement public : ils feront foi pour le grand nombre. On ne voudra pas distinguer entre ce qu'il y a de fondé dans ces enseignements dont nous ne contestons pas la valeur, et ce qu'il y a de hasardé, de systématique, de contraire à la vérité, surtout quand elle attaque le christianisme. Grâce à cette confusion, il se formera bientôt une opinion générale contre laquelle il sera plus tard bien difficile de réagir. Or les enseignements donnés du haut de ces chaires que nous avons mentionnées ne sont que trop souvent hostiles aux dogmes de la foi. « Vous n'ignorez pas, disait

M. l'abbé de Broglie, en ouvrant, au commencement de cette année, son cours d'apologétique chrétienne, que, tantôt clairement avouée, tantôt voilée sous les formes transparentes d'un respect apparent qui recouvre le dédain, cette idée qu'il n'y a aucune religion qui puisse porter légitimement, d'une manière exclusive, le titre de vraie religion, règne dans un grand nombre d'esprits, parmi nos contemporains ; que cette pensée est surtout dominante parmi ceux qui s'occupent de créer, de développer, de propager l'enseignement de l'histoire des religions ; et que cet enseignement, si prôné de nos jours, semble avoir pour but principal, sinon unique, de détruire la notion même d'une religion vraie. »

Nous allons voir si ces craintes sont fondées.

M. Tiele, avons-nous dit, est le représentant le plus autorisé de la science nouvelle en Hollande d'où est parti le mouvement religieux dont nous parlons. Or la théorie de M. Tiele, que nous retrouverons à peu près dans toutes les autres chaires, est la théorie de l'évolution ; c'est le système à la mode. Nous n'avons pas ici à nous occuper de ce qu'il vaut appliqué aux sciences naturelles ; ce que nous affirmons c'est que, appliqué à la religion, il ne tient pas un instant debout. Le spectacle que nous offrent les religions est celui au contraire d'une dégénérescence continue. C'est à l'origine des temps historiques qu'elles se présentent à nous avec ce qu'elles ont de meilleur. Les ténèbres s'accumulent ensuite de plus en plus. L'histoire de l'Inde, en particulier, est la confirmation éclatante de ce que nous avançons. Les Védas, dont on a tant exagéré la valeur et l'antiquité, nous offrent d'abord une doctrine assez pure : le monothéisme y domine. Pendant la période suivante, celle du brah-

manisme proprement dit, l'altération devient sensible; enfin, dans sa dernière forme, l'indouisme, l'histoire n'a à nous offrir que le panthéon le plus ridicule qu'on puisse concevoir. L'histoire des religions de la Chine nous offre le même spectacle. Le taoïsme en particulier, la plus ancienne de toutes, repose il est vrai sur un livre où l'on croit entendre parfois comme des échos de la révélation primitive; les sectateurs du tao n'en sont pas moins descendus au dernier degré de l'avilissement. Le taoïsme n'a a nous offrir, depuis de longs siècles déjà, que le spectacle d'une des formes religieuses les plus dégradées.

M. Tiele ne nous affirme pas moins que le progrès est la loi des religions. Elles ont commencé par l'animisme, c'est-à-dire par la croyance aux esprits, pour s'élever successivement au polythéisme et plus tard au monothéisme. La thèse est si démodée que les amis de l'illustre professeur de Leyde ont dû l'abandonner. Max-Muller l'a nommée « un fétichisme scientifique, » et M. Maurice Vernes, « une illusion et une fantasmagorie. » Il est aisé en effet de créer des systèmes, il est plus difficile d'y faire cadrer les faits.

Nous n'avons pas à revenir ici sur le *Manuel* de M. Tiele, qui est devenu comme le livre classique de l'histoire des religions. Il a été l'objet d'une étude approfondie dans les trois premiers numéros de cette revue. Le R. P. Van den Gheyn y a exposé et réfuté les trois principales erreurs qui y sont contenues et que reproduisent un si grand nombre d'ouvrages : on ne saurait appliquer à la religion le système du progrès indéfini ; les Hébreux n'ont pas été polythéistes avant d'arriver au monothéisme ; les juifs n'ont pas emprunté aux Perses leurs doctrines. Nous aurons à

renvoyer souvent le lecteur à ces trois thèses fondamentales.

Si nous traversons la Manche nous trouverons au delà du détroit les mêmes principes et les mêmes procédés. L'exposé des motifs, rédigé par les signataires qui demandèrent l'établissement des Hibbert-Lectures, nous édifiera complètement sur ce point : « Les principales écoles de théologie en Angleterre, y est-il dit, étant encore sous le joug de la tradition, il en résulte que l'étude des questions religieuses est dominée en général par les intérêts d'Église et les préjugés de parti. Malgré les entraves traditionnelles qui ont arrêté en Angleterre l'étude sans préjugé de la religion, considérée soit au point de vue théorique, soit au point de vue historique, la riche littérature religieuse des écoles libérales d'Allemagne et de Hollande a pénétré parmi nous ; elle a plus ou moins préparé et éveillé les esprits de la génération présente, et les ouvriers capables ne manqueront pas dans cette réorganisation de la pensée religieuse en voie de s'opérer parmi nous.

Une fondation destinée à faire connaître par des expositions claires, faites de temps à autre, les résultats les plus importants des dernières études dans les grands domaines de la philosophie, de la critique biblique, et de la théologie comparée, rendrait de grands services en apprenant à étudier les questions religieuses avec une indépendance de jugement qui ne coûte rien au respect. »

Pour juger de la nature des enseignements donnés dans ces conférences, il suffit de citer les noms de quelques-uns de ces conférenciers : MM. Renan et Kuenen n'ont aucune prétention à l'orthodoxie.

Quant aux enseignements de M. Stroehlin à Genève

on ne saurait douter de leur caractère. Depuis longtemps le vieux foyer du protestantisme a perdu son caractère confessionnel et a versé dans les courants nouveaux du rationalisme. Là aussi la vieille théologie tend à disparaître devant la méthode nouvelle.

Si nous pénétrons en France nous y trouvons les mêmes tendances. La création des chaires d'histoire des religions peut être bonne en soi, mais elle est l'œuvre du rationalisme qui espère y trouver des armes pour démolir toutes les formes confessionnelles. Ce temple nouveau qu'on veut bâtir est trop vaste et trop disproportionné ; tous ceux que l'on invite à y entrer ne sauraient y vivre en paix : ce ne serait pas un sanctuaire ; ce serait plutôt la Tour de Babel.

Dans la séance du 11 décembre 1879, où M. Jules Ferry défendait le projet de loi qui assurait la création d'une chaire de l'histoire des religions au Collège de France, Henri Martin exposa en termes formels le caractère que devait revêtir le nouvel enseignement. Après avoir déclaré que l'unité de Dieu et la survivance de l'âme humaine étaient les deux grands faits qui se dégageaient de l'histoire comparée des religions, il ajoutait : « Je ne dis pas que l'histoire comparée des religions puisse profiter aux idées religieuses intolérantes qui se proscrivent les unes les autres, aussi bien qu'elles proscrivent les idées irréligieuses. Non, messieurs, l'étude des religions comparées ne peut profiter aux idées religieuses étroites, mais elle profitera certainement à l'idée de cette religion universelle qui se trouve au fond de toutes les religions, qui en est l'essence. »

Il va sans dire que le catholicisme est du nombre de ces religions étroites. L'église catholique qui croyait avoir bâti ce temple où doivent entrer toutes

les nations se trompe; elle ne doit être elle-même qu'une pierre du temple universel de M. Henri Martin.

Au reste ne suffit-il pas de connaître l'auteur du projet, pour juger du but que l'on a voulu poursuivre? Paul Bert n'a mis tant de zèle à la création de cette nouvelle chaire, qu'il aurait voulu appeler la chaire des *mythologies comparées*, que parce qu'il espérait y trouver des moyens de satisfaire sa haine de sectaire. La nouvelle chaire, s'écria avec esprit M. Fresneau, sera la chaire de la vivisection des religions. Son titulaire M. Réville est partisan lui aussi du système de l'évolution. La religion est une science comme les autres; elle a commencé par des rudiments et s'est élevée peu à peu à des formes supérieures. Nous avons dit tout ce qu'il y a d'erroné dans cette théorie. Ajoutons que l'honorable professeur est protestant et ancien pasteur. Comme historien et comme philosophe, il appartient au rationalisme le plus pur.

L'esprit qui règne à la cinquième section de l'école pratique des Hautes-Etudes est aussi indépendant. On y affirme souvent, il est vrai, un grand respect pour toutes les formes religieuses, pour le christianisme en particulier, mais les faits démentent souvent les paroles. La nouvelle institution a bien voulu d'ailleurs se définir elle-même : « C'est la sécularisation, nous affirme-t-elle, de l'enseignement concernant les idées religieuses ; c'est le dernier terme du progrès qui a commencé par l'école primaire et qui finit par la théologie ; pour autant qu'elle est objet de science, celle-ci perd de plus en plus son caractère confessionnel et devient matière scolaire ou universitaire, comme toutes les autres branches des connaissances hu-

maines, et par cela même échappe au joug de l'autorité pour ne relever que de la critique sérieuse et de la libre discussion. »

C'est la négation même de l'autorité de Dieu et de l'Église.

Que faut-il penser du Musée des Religions? M. Guimet affirme ne s'être inspiré que de l'amour de la science. Il a voulu fournir aux savants la facilité d'étudier sur les documents même les religions de l'antiquité. Il entend d'ailleurs garder dans toutes les questions une neutralité complète : « Je cherche à propager la science, disait-il au congrès des orientalistes, à Lyon, en 1878, je cherche à semer de la graine de savant ; si sur cent graines, une prospère, j'aurai atteint mon but. « Nous croyons à cette déclaration du savant orientaliste et nous applaudissons à son œuvre. Nous regrettons cependant que les publications qu'il inspire et qu'il soutient ne gardent pas davantage ce haut sentiment d'impartialité.

Les *Annales* que nous avons déjà signalées, et qui constituent, à l'heure actuelle, un des principaux organes d'hiérographie, ne se renferment pas toujours dans le domaine purement scientifique. La première étude que nous avons publiée, dans le dernier numéro de cette revue, sur le travail de M. Schœbel, n'en est qu'une trop évidente démonstration. La *Revue de l'histoire des religions* affirme non moins inutilement ses prétentions à la neutralité religieuse. Si elle était toujours restée fidèle à la devise qu'elle a choisie : « n'accepter aucun travail présentant un caractère apologétique, » il en est, dans sa collection, un grand nombre qui n'auraient jamais dû voir le jour. Ces réserves faites, nous reconnaissons volontiers la valeur de cette publication : des articles qui sont signés par

MM. Barth, Maspero. etc., s'imposent à l'attention de tous (1).

Les doctrines de France ont passé en Belgique. M. le comte Goblet d'Alviella n'a-t-il pas soutenu que le brahmanisme était supérieur au christianisme ? On a remarqué, et la remarque a son importance, que c'était un soir de mardi-gras. Pour le nouveau professeur de la faculté de Bruxelles, la question de savoir

(1) Si nos lecteurs désirent savoir ce que pense de nous la *Revue de l'histoire des religions*, le voici :

« Il faudra désormais renoncer à désigner notre recueil sous le nom abrégé de « Revue des religions », comme plusieurs de nos collaborateurs et abonnés en avaient pris l'habitude. Ce titre, en effet, a été adopté par une nouvelle publication créée récemment à Paris et dont les rédacteurs ne seraient nullement enchantés d'être confondus avec des impurs du genre des rédacteurs de la *Revue de l'histoire des religions*. — Suit le résumé du programme que nous voulons suivre. — La Revue continue : « Après avoir lu ces déclarations d'une franchise méritoire, on comprendra sans peine que les fondateurs du nouveau recueil aient reçu les encouragements et l'approbation des évêques français et étrangers. La *Revue des Religions*, par son programme comme par le contenu de sa première livraison, paraît, en effet, devoir être avant tout une machine de guerre contre les représentants de l'histoire des religions dite rationaliste c'est-à-dire indépendante de tout confession ecclésiastique.

Le fascicule que nous avons sous les yeux contient : 1° un avant-propos du directeur, qui est une condamnation des idées émises par les principaux représentants de la science indépendante ; 2° un premier article de M. l'abbé de Broglie sur les *Origines de l'Islamisme*, rédigé avec la distinction littéraire habituelle de l'auteur, et dans lequel il nous promet de faire ressortir l'importance capitale du genie personnel de Mahomet dans la création de l'Islamisme ; 3° un article du P. Van den Gheyn, bollandiste, intitulé : *La science des religions à l'université de Leyde*, qui n'est autre chose qu'un long réquisitoire contre les idées de M. le professeur Tiele auquel est échu l'honneur de personnifier la science des religions indépendante ; 4° Une chronique dans laquelle on trouve une énumération des cours d'histoire des religions « dont la plupart sont des machines de guerre pour battre en brèche la révélation ; » 5°

si Dieu existe ou non, importe très peu dans l'étude des religions. C'est une vieille thèse dont il ne faut plus même s'occuper. Cependant M. Goblet veut fonder une église nouvelle ; voici quelles en seraient les grandes lignes : « Il surgira, dit-il, une nouvelle église d'abord froide et nue comme le bambin dans la crèche, comme l'algèbre et les mathématiques de la loi morale, église sans hautbois, psaltérion ni flûtes, mais qui aura le ciel et la terre comme char-

une bibliographie où l'ouvrage de M. Albert Réville sur la *religion chinoise*, déjà malmené dans la chronique, est de nouveau pris à partie, surtout parce qu'il repousse le fameux monothéisme primitif des chinois.

Nos collaborateurs et nous, nous n'avons probablement rien de bon à attendre de la nouvelle *Revue des religions* ; nous n'avons pas fait profession d'orthodoxie, nous continuons à être convaincus que l'orthodoxie ou l'hétérodoxie n'ont rien à voir dans les études scientifiques et nous ne parvenons pas encore à comprendre que l'on puisse entreprendre des recherches en s'engageant d'avance à repousser toutes les solutions qui ne cadreront pas avec la doctrine traditionnelle. Néanmoins nous nous réjouissons fort de l'apparition de ce nouveau recueil, d'abord parce que la concurrence est toujours féconde et qu'il n'y a rien de plus utile que des contradicteurs tout prêt à passer nos idées et nos travaux au crible de leur critique, ensuite parce qu'il nous plaît fort de voir ceux-là mêmes, qui se sont jadis opposé le plus vivement à l'introduction de l'histoire générale des religions dans le haut enseignement et à sa vulgarisation par la presse, célébrer à leur tour l'importance de cette même histoire des religions et en recommander délibéremment l'étude (1) ! » — Evidemment ce n'est pas à nous que ces dernières paroles s'adressent. Notre but au contraire est de provoquer ces études. Nous sommes convaincus que la comparaison du christianisme avec les autres religions en sera la meilleure apologie. Un de nos prochains numéros contiendra un article de M. l'abbé Fremont sur l'*Utilité de l'étude et de la comparaison des religions*. Les catholiques ne craignent qu'une chose, l'abus que l'on peut faire et que l'on a déjà fait de cette science délicate en effet entre toutes.

(1) Revue de l'histoire des religions, n^s mars-avril 1889, pages 233 et 234.

pente et pour assises, la science pour symbole et pour démonstration, et qui ne tardera pas à attirer la beauté, la musique, la peinture, la poésie. » On peut lire ces extravagances dans le livre de M. Goblet : *l'Evolution religieuse contemporaine,* etc.

Nous devons ajouter que M. le comte d'Alviella a été très malmené même par ses amis qui se sont permis d'écrire qu'il n'était ni un savant ni un érudit.

Nous finirons par l'Italie cette revue de l'enseignement des religions. M. Baldassare Labanca nous a fait connaître ses idées et nous a donné sa mesure dans le livre qui lui a valu sans doute de professer l'histoire des religions, *Le Christianisme primitif.* Pour lui la religion de l'avenir sera une grande synthèse qui réunira le sémitisme chrétien à l'hindouisme bouddhique. La Rome des Papes ne sera rien à côté de la Rome de M. Labanca. Nous ne croyons guère à cette fusion et ce rêve de la religion universelle n'est pas près de se réaliser.

C'est encore pour nous apprendre que Jésus n'était pas Dieu, que M. Labanca a quitté l'université de Padoue pour celle de Rome ; mais si Jésus n'était pas Dieu, il était très fort dans la science médicale ; grâce à ses connnaissances, il opéra des guérisons que l'on prit pour des miracles. Ce n'est pas plus difficile que cela. M. Labanca n'est guère en tout et pour tout qu'un modeste écho du rationalisme français.

Mentionnons encore pour mémoire les enseignements de M. Kerbaker à l'Université de Naples, et ceux de MM. Trezza et Carlo Puini, à Florence. Le talent avec lequel ils sont exposés est différent, mais le fond est le même que partout ailleurs. — Quant au nouveau professeur de Presbourg, M. Schnel-

ler, il suffira de rappeler que pour lui la valeur du christianisme n'est que relative. Partir de la vérité absolue du christianisme dans l'étude des religions, c'est montrer une grande étroitesse d'esprit ; c'est, paraît-il, différer de la pensée de l'apôtre saint Paul, de l'auteur des écrits johanniques, des plus illustres Pères de l'Église qui considèrent non seulement le judaïsme, mais aussi les religions païennes comme une préparation au christianisme. L'histoire des religions seule peut faire connaître la religion dans son essence.

Tel est l'enseignement officiel des religions en Europe. Ses caractères sont manifestes. Il procède essentiellement de la libre-pensée et rejette avec unanimité toute révélation. Aux catholiques qui reconnaissent Dieu comme fondateur des institutions religieuses il oppose le système de l'évolution. La religion est un produit humain. On a remarqué, par l'exposé que nous avons fait, que ce mouvement est conduit partout par le protestantisme, et par le protestantisme arrivé à sa dernière évolution, le rationalisme. Voilà pourquoi cet enseignement des religions a été accepté avec tant d'enthousiasme par les églises réformées. On a vu déjà, dans les pays protestants, des pasteurs établir, à côté de l'enseignement officiel, des cours d'histoire des religions, et c'est un singulier spectacle que celui de ces pasteurs enseignant dans leurs temples la théologie officielle dont ils sont les représentants, et dans les écoles qu'ils ont élevées à côté de ces temples, prêchant la science nouvelle, c'est-à-dire la suppression de tout enseignement confessionnel, et annonçant l'avenir de l'Église universelle dans laquelle tous les hommes, sans distinction, sont invités à entrer.

Ce n'est pas ici le lieu de réfuter toutes les erreurs

que nous avons énoncées ; ce serait temps perdu que de gémir sur le mal qui s'est déjà fait sur ce terrain. Il vaut mieux nous demander ce que les catholiques ont déjà pour le combattre : « Il serait inutile, écrit le R. P. Van den Gheyn, de le dissimuler, la mythologie comparée et l'histoire des religions sont devenues aux mains de l'incrédulité moderne une arme de combat redoutable contre la révélation et ses dogmes fondamentaux. Malheureusement trop de catholiques et même de prêtres aiment encore à se faire illusion sur le danger. Soit ignorance de ce qui se passe, soit, ce qui est plus grave, inertie ou imprudente légèreté, ils laissent l'ennemi dresser partout ses batteries, sans même songer, spectateurs insouciants, à descendre dans l'arène et opposer la moindre résistance.

Où sont dans nos grands centres intellectuels, dans les foyers rayonnants de la science chrétienne, les chaires destinées à battre en brèche les enseignements rationalistes qui se donnent à Berlin, à Bruxelles, à Paris, à Leyde, à Londres, à Genève, et jusqu'à Rome dans la capitale du monde catholique (1) ? »

L'œuvre de la défense est cependant commencée. C'est Rome, comme il convenait, qui a donné l'exemple. On sait tout ce qu'a fait Léon XIII pour donner une plus vive impulsion aux études religieuses. « A notre époque, dit le souverain Pontife, l'art de l'histoire parait être une conspiration contre la vérité. Il faut, que les hommes de cœur, doctement versés dans les sciences historiques, se dévouent à écrire l'histoire, de telle sorte qu'elle soit le miroir de la vérité et de la sincérité... Qu'on oppose aux arrêts téméraires un

(1) La *Controverse* et le *Contemporain*, 1886.

jugement prudent, aux opinions frivoles *une critique savante*... Il faut énergiquement s'efforcer *de réfuter les mensonges et les faussetés* en recourant aux sources... Puisque l'ennemi puise surtout ses traits dans l'histoire, il faut que l'Église combatte à armes égales, et là où plus violente est l'attaque qu'elle redouble d'efforts pour repousser plus vaillamment l'assaut (1). » La place d'honneur qu'il a donnée aux œuvres de saint Thomas d'Aquin nous apprend que la théologie proprement dite doit avoir toujours le dernier mot quand il s'agit de parler de la religion et de Dieu. Une académie sur le modèle de notre école des Hautes-Etudes a été fondée en même temps sous la protection de Sa Sainteté. Nos adversaires eux-mêmes veulent bien reconnaître que les titulaires des nouveaux cours ne manquent ni de méthode ni de science.

Dans les derniers jours de janvier 1880, avant même l'ouverture des cours officiels au collège de France, M. l'abbé de Broglie inaugurait à l'Institut catholique ses leçons sur les cultes non chrétiens, et établissait les principes d'une saine étude des religions. Quelques ans après il donnait à son cours le nouveau titre d'apologétique chrétienne.

Signalons encore les travaux de Mgr de Harlez, particulièrement sur le parsisme, ceux du R. P. Vanden Gheyn et du R. P. de Carra, en Italie, et ceux de M. l'abbé Vigouroux toujours sur la brèche pour défendre, on sait avec quel succès, nos livres saints. Rappelons à ceux qui prétendraient que les catholiques sont en retard sur ce domaine des religions, que c'est à nos anciens missionnaires que nous devons

(1) *Bref sur les études.*

la connaissance de la Chine. Ceux de nos jours n'ont pas oublié ces traditions de science. Nous devons à Mgr Bigandet la légende et la vie de Gaudama le Bouddha des Birmans. Mgr Laouenan vient de publier une histoire du brahmanisme couronnée par l'Académie française. Mieux que tout autre le missionnaire est placé pour observer et juger les religions avec lesquelles il est en contact si intime. C'est de l'œuvre des Missions que nous viendront les plus précieux renseignements sur les formes religieuses vivant encore sur le globe. C'est sans doute dans ce but que le cardinal Siméoni recommandait aux missionnaires de recueillir avec soin les notions ethnographiques, historiques et religieuses des peuples qu'ils évangélisent. Ils serviront ainsi la science et la foi.

Nous ne prétendons pas d'ailleurs mentionner ici tous les travaux d'apologétique chrétienne. Il est à remarquer toutefois que ces études des questions religieuses prennent depuis quelques années une plus grande place dans les revues catholiques, et à juste titre. Reconnaissons cependant qu'il reste encore beaucoup à faire. Le champ nouveau qui s'offre aux explorateurs qui voudront l'étudier est immense. Ils ont besoin de s'appeler *légion* pour le parcourir tout entier.

Nous n'avons rien à craindre, nous avons tout à espérer au contraire de ces études d'hiérographie. C'est bien là la pensée qu'exprimait, dans le *Journal des Savants* (juin 1888), M. Barthélemy Saint-Hilaire, à propos de *Livres sacrés de l'Orient* publiés par Max Müller. « Il pourra sortir, disait le savant orientaliste, un autre résultat considérable du rapprochement de tous ces livres sacrés. Les esprits impartiaux pourront juger beaucoup mieux de la place que la religion

tient dans la vie de tous les peuples. Aujourd'hui le scepticisme est de mode, et l'irréligion passe pour une sorte de bon goût. Une fausse philosophie donne une apparence de sérieux à ces aberrations, qu'une certaine science favorise en les partageant. On se laisse aller au matérialisme ; et l'on traite les religions comme on traite les sciences naturelles, sans s'apercevoir que l'histoire des religions est éminemment une science morale, et que, pour les comprendre il ne faut pas commencer par les dédaigner et les confondre dans une même réprobation. On ne peut pas certainement mettre toutes les religions au même niveau, non plus que toutes les races et toutes les civilisations. Il y a des degrés dans l'estime qu'on doit faire des unes et des autres ; mais, dans toutes les religions, sans aucune exception, éclate le sentiment qui essaye de relier l'homme à une puissance qui lui est supérieure. C'est dans la religion chrétienne que ce sentiment a reçu l'expression la plus haute et la plus vraie ; mais il est partout ; et cette collection des livres sacrés de l'Orient ajoutera un argument irrésistible à tous ceux qu'on a mille fois répétés. Le consentement du genre humain ! Le voilà dans ses témoignages unanimes ; ils sont plus ou moins clairs, plus ou moins imparfaits ; mais ils s'accordent dans l'intérêt religieux qui les a tous inspirés, jusque pour les détails les plus minutieux et parfois les plus étranges des cultes divers. Si parfois les cérémonies peuvent sembler absurdes, le sens n'en est pas méconnaissable, et il faut avoir un parti pris bien aveugle pour le nier en présence de telles preuves. On ne peut pas espérer que ces preuves toutes décisives qu'elles sont, puissent vaincre toutes les résistances et les néga-

tions ; mais elles pourront bien les ébranler et provoquer un doute salutaire. »

Il avait raison, M. Hubbard, lorsqu'il représentait à ses confrères du conseil municipal de Paris les illusions qu'ils se faisaient sur le résultat de ces études religieuses au profit de la libre pensée. Il serait difficile de s'y livrer en effet, quand on n'est pas aveuglé par la haine religieuse, sans sentir « la nécessité des cultes, du sacerdoce et des doctrines religieuses » au sein de toute société. « Il serait aussi facile de bâtir une ville dans les airs, dit M. Anatole Leroy-Beaulieu, que de constituer un État sans croyance aux dieux. Ainsi parle un ancien, Plutarque, si je ne me trompe, et, sur ce point la plupart des penseurs modernes, y compris Rousseau et Robespierre, ont été d'accord avec l'antiquité. En dépit des apparences, cette vieille maxime ne nous paraît pas encore surannée. La science a eu beau émanciper la pensée de l'homme, les sociétés humaines ont peine à vivre sans croyances supérieures, non pas assurément sans culte officiel ou sans religion d'État, mais sans culte ni sentiment religieux. Ils montrent une présomption naïve, les philosophes qui, avec le fondateur du panthéisme, croient l'heure venue de reconduire Dieu aux frontières de leur république, sauf « à le remercier de ses services provisoires ». Dieu a encore des services à rendre. Dieu exilé de la cité, bien des choses pourraient émigrer à sa suite.

Telle est, à notre sens, la difficulté capitale de notre civilisation arrivée à l'âge adulte. Loin de diminuer avec le temps et avec l'habitude, cette difficulté s'accuse de plus en plus avec l'affaiblissement des croyances religieuses et l'énervement des notions morales dont ces croyances faisaient la force. Le péril

des États modernes, leurs révolutions périodiques, leurs agitations incessantes, l'esprit d'injuste convoitise qui travaille la plupart des nations, proviennent, avant tout, de ce que les peuples contemporains ont, en grande partie, perdu leur ancienne foi, sans que rien l'ait remplacée. De là, les ébranlements de l'Occident et toutes ces commotions populaires qui menacent la société européenne d'un bouleversement sans analogue depuis quinze siècles.

Le socialisme, l'anarchie ou, d'une manière plus générale l'esprit révolutionnaire est le fils aîné de l'incroyance. Les utopies de la terre remplacent la foi au ciel. Partant de nos jours il y a, entre les questions religieuses et les questions sociales, une relation qui éclate aux yeux les moins ouverts, et cette connexité deviendra plus manifeste à chaque génération. Nous ne pouvons ici que répéter ce que nous disions récemment ailleurs ; frustrées du paradis et des espérances supraterrestres, les masses populaires poursuivent l'unique compensation qu'elles puissent découvrir. A défaut des félicités éternelles, elles réclament les jouissances de la terre (1). »

Est-il besoin d'ajouter qn'en créant cette *Revue des Religions*, nous avons obéi aux différentes considérations que nous venons d'exposer. Le bon accueil que lui a fait le public nous a prouvé que nos préoccupations étaient celles de beaucoup d'autres. La *Revue des religions* fera tous ses efforts pour remplir la tâche qui lui incombe et se montrer digne de la sympathie qu'on veut bien lui témoigner. C'est précisément pour répondre à la demande si souvent réité-

(1) *L'Empire des Tsars et les Russes*, p. 3-4.

rée de nos abonnés que nous nous sommes décidés à paraître, à partir de l'année prochaine, tous les deux mois. (Voir page 2).

L'abbé Z. Peisson.

LES

ORIGINES DE L'ISLAMISME

(Deuxième article).

I.

Mahomet est-il le créateur de l'Islamisme ? Ou bien faut-il croire que cette puissante doctrine existait en germe avant lui, et qu'il n'a été que l'instrument d'un mouvement qui l'emportait lui-même, et que la même œuvre se serait accomplie sans lui, par l'effet des tendances et des besoins du peuple arabe ?

Telle est la question que nous nous sommes proposés de discuter. Comme nous l'avons dit, les deux principaux historiens modernes de la vie de Mahomet, soutiennent, sur cette question, des thèses opposées. Sprenger atténue presque jusqu'à l'annuler l'influence de la personnalité de Mahomet ; Muir au contraire la considère comme tellement importante et déterminante que sans lui la grande religion qui couvre et asservit une portion si étendue de l'univers n'aurait jamais existé.

Commençons par exposer la thèse de Sprenger et indiquons les arguments qu'il apporte.

L'Islamisme, dit-il, n'est pas une doctrine originale. — En étudiant les doctrines qui ont régné dans l'Arabie et sur les confins de la Syrie, les sectes juives

et les hérésies chrétiennes, esséniennes, nazaréennes, ébionites, etc..., on trouve toutes les idées que contient le Coran.

En outre l'idée principale du Coran, le monothéisme absolu, n'était pas nouvelle pour les Arabes. Elle existait déjà dans leur littérature (1), elle était même dans leur croyance ; car leur prolythéisme, très différent de celui des peuples aryens, consistait à rendre un culte divin à des génies inférieurs, tout en reconnaissant en même temps l'existence, au-dessus de ces génies, d'un Dieu suprême et Créateur (2). Enfin, dans les temps qui précèdèrent immédiatement Mahomet, il s'était formé une secte, celle des Hanyfites qui professaient le monothéisme pur, la soumission absolue à Allah Dieu unique, et qui, peut être, (Sprenger le suppose sans en donner de preuves suffisantes) portait déjà le nom d'Islam, ses adhérents se disant musulmans.

Telle est la première partie de la thèse de Sprenger, la préexistence de l'Islamisme par rapport à Mahomet ; Les arguments qu'il apporte sont historiques et tirés d'une étude approfondie de tous les documents relatifs à l'Arabie et à la Syrie pendant les premiers siècles qui ont suivi l'ère chrétienne.

La seconde partie de la thèse appartient à la philosophie de l'histoire. — Il y avait, dit notre auteur, à l'époque de Mahomet, une puissante tendance chez les Arabes vers une religion monothéiste et morale, qui aurait été un judaïsme sans l'exclusivisme national de la loi de Moïse, un christianisme sans mystères, une doctrine qui pût être nationale chez les Arabes et se

(1) Sprenger. Introduction, pages-12-15.
(2) Introduction, pages 15 et 16.

rattacher à leurs antiques traditions. Or quand un besoin puissant existe, les hommes inventent des moyens de le satisfaire. A notre époque, où les jouissances matérielles et les agréments de la vie présente sont la principale occupation des hommes, l'industrie et le commerce rivalisent d'ardeur pour les leur procurer. Aux débuts du moyen-âge, les jouissances d'imagination, les espérances d'avenir ultrà-terrestres ayant une influence beaucoup plus puissante sur les esprits, c'est vers la découverte ou la création de formes religieuses nouvelles que se portaient la pensée et le génie des hommes. Dès lors, du moment qu'un puissant besoin religieux existait, des essais pour le satisfaire devaient se produire. L'Islamisme est un de ces essais qui a réussi. Si Mahomet avait échoué, une autre tentative du même genre aurait abouti (1).

En d'autres termes, l'évolution religieuse se produit par l'action de deux espèces de facteurs, les facteurs fixes qui sont les besoins et les tendances des hommes, et les facteurs variables qui sont les circonstances. « De même que dans la fièvre, l'élaboration du sang est renforcée en qualité et en quantité, de même, sous l'influence de certaines circonstances, certaines combinaisons des forces morales produisent chez les hommes leurs effets avec une activité inaccoutumée, tandis que d'autres restent sur l'arrière plan et l'affaiblissent (2). »

Par cette dernière phrase que nous citons textuellement Sprenger semble exclure à peu près complètement la personnalité des fondateurs de religion.

(1) Introduction, page 17.
(2) Introduction, page 18.

Les circonstances pour lui sont des accidents du corps social analogues aux maladies, beaucoup plutôt que l'apparition de certains individus.

Essayons maintenant de reprendre cette théorie point par point et de la soumettre à la critique.

II

La démonstration faite, avec une érudition solide et étendue, de la préexistence des éléments de la doctrine de Mahomet dans les doctrines antérieures suffit-elle pour établir que l'Islamisme est dépourvu d'originalité, et que son prétendu Créateur n'a été qu'un imitateur?

Il nous semble que non.

L'originalité d'une œuvre ne consiste pas dans le fait qu'elle est composée d'éléments nouveaux ; elle consiste au contraire le plus souvent, sinon toujours, dans la manière nouvelle selon laquelle des éléments anciens sont associés.

Pour ne pas sortir de l'histoire religieuse proprement dite, il n'est aucune religion dont l'originalité ne dût être niée, si, pour être originale il fallait qu'elle contînt des éléments absolument étrangers à ce qui l'a précédée. Je ne crois pas m'avancer en disant qu'il est évident que le christianisme est de toutes les religions la plus originale, et que la prédication de l'Évangile a produit la plus grande révolution dans les idées dont l'histoire fasse mention. Entre l'état d'esprit d'un disciple de saint Paul, croyant à la divinité du Christ et à la rédemption, et celui d'un Pharisien, d'une part, ou d'un adorateur de Jupiter, d'autre part, il y avait d'un côté comme de l'autre un véritable abîme.

S'il y a jamais eu nouveauté en matière de religion, c'est lors de l'apparition de l'Évangile. Et cependant, soumis à ce procédé de critique d'après lequel, rien ne peut être nouveau qui contient des éléments anciens, le christianisme lui-même serait dépourvu d'originalité. La Trinité comme dogme précis est nouvelle, mais elle est vaguement indiquée et les noms des personnes divines se rencontrent dans l'Ancien Testament. Le Logos préexiste dans la sagesse des Proverbes. La rédemption est clairement annoncée dans Isaïe; et toute la loi nouvelle est figurée dans l'ancienne.

A plus forte raison doit-on s'attendre à trouver dans toute doctrine humaine des éléments puissants. L'homme ne crée pas plus les idées *ex nihilo* que la matière.

Les éléments du Bouddhisme existaient dans le Brahmanisme et dans les cultes populaires de l'Inde. Mais Cakia-Mouni les a fondus dans une doctrine nouvelle et leur a infusé un esprit nouveau.

Mahomet a fait de même en recueillant et en combinant les éléments doctrinaux ante-islamiques. La démonstration de Sprenger sur ce point n'atteint donc pas son but. Ajoutons que, bien que généralement consciencieux, le savant historien se laisse quelquefois entraîner à des assimilations téméraires. Aussi l'identification qu'il propose entre Elxai, fondateur de la bizarre doctrine décrite par saint Epiphane, et Lochman, cité dans le Coran comme un précurseur de Mahomet, paraît assez arbitraire.

La base de la démonstration est d'ailleurs assez étroite. On peut suivre dans une certaine mesure le mouvement des idées des sectes juives et chrétiennes pendant les trois premiers siècles de notre ère, grâce

aux renseignements fournis par Eusèbe et Saint Epiphane.

Là commence une lacune, et lorsqu'on veut la combler avec la tradition musulmane, on est exposé à prendre pour guides des écrivains qui ont transporté dans le passé les idées de leur temps. Entre les Esséniens, les Ebionites d'une part et les Hanyfites de l'autre, il y a un large intervalle. Selon Sprenger lui-même le Hanyfisme, bien que dérivé de l'Essénisme, n'aurait été constitué que très tard, et peu de temps avant l'époque de Mahomet (1).

Nous concédons volontiers à notre auteur, que cette lacune peut, en partie, être comblée par l'idée qu'un très grand nombre de sectes monothéistes, les unes juives, les autres chrétiennes, ont dû vivre côte à côte en dehors de l'empire grec et sur ses frontières, parce que l'orthodoxie officielle de l'Empire grec les excluait ; mais nous n'en tirons pas comme lui l'étrange conclusion que l'Islamisme a été une réaction contre l'intolérance des empereurs et Omar un vengeur de la liberté de pensée outragée par les Césars chrétiens (1).

Quoi qu'il en soit nous reconnaissons volontiers que la plupart, sinon la totalité des éléments dont a été formé l'Islamisme, l'idée d'un Dieu unique, la négation de la Trinité, l'idée de prophètes successifs commençant à Adam et descendant jusqu'à Jean-Baptiste et à Jésus-Christ, celle des livres sacrés se complétant les uns les autres, celle d'une religion universelle, et même certains usages rituels tels que les ablutions, existaient dans les sectes juives et chrétiennes de la Syrie et de l'Arabie. Sprenger nous montre très ingé-

(1) Introduction page 65.
(1) Introduction page 42.

nieusement le développement et la filiation de ces idées à travers les différentes sectes. Mais l'œuvre difficile était de combiner les éléments en une doctrine unique et stable, et c'est cette œuvre que nous attribuons, non à une fièvre passagère et à une excitation des esprits, mais à l'action puissante d'un individu qui a eu le droit de donner son nom à ce qui était son propre et personnel ouvrage.

Nous serons plus sévères pour une autre idée de Sprenger, celle que le monothéisme aurait déjà été la doctrine connue et générale et la croyance nationale avant Mahomet.

Sans doute, on ne saurait contester que sous la double influence du Judaïsme et du Christianisme, un grand courant de croyance monothéiste ne régnât chez les hommes éclairés de l'Arabie. La prédication par l'exemple, la prédication directe même, existait depuis plusieurs siècles et devait avoir produit son effet. Mais c'était l'infusion d'une doctrine étrangère et non la croyance nationale des Arabes. Sprenger paraît avoir adopté ici les idées, maintenant à peu près complètement réfutées, de M. Renan, d'après lesquelles le monothéisme serait, chez les Sémites, un caractère de race. Sans doute les peuples sémitiques n'ont pas la même forme touffue de polythéisme que les peuples Aryens ; chez eux le phénomène mobile ne se transforme pas aussi facilement en une personne divine. Mais leurs dieux multiples, n'en sont ni moins nombreux ni moins avides d'être adorés. Sprenger prétend que les Arabes considéraient les génies et les fétiches, auxquels ils rendaient un culte, comme les créatures d'Allah, l'Etre Suprême. Il convient néanmoins que ces génies, étant plus proches de l'homme qu'Allah, étaient presque exclusivement honorés. Il

est en outre obligé encore de convenir que plusieurs tribus comptaient le soleil au nombre de leurs divinités. Enfin, c'est un fait reconnu que les Arabes adoraient les génies féminins qu'ils appelaient filles d'Allah ; c'était même un culte tellement populaire que Mahomet crût un instant ne pouvoir pas refuser de le permettre à ses disciples et même de le pratiquer lui-même ; c'est la fameuse chute de Mahomet dont il se releva, dit-il lui-même, à la suite d'un sévère avertissement de l'Archange Gabriel. Sprenger croit que ce terme de filles d'Allah était une imitation de la doctrine chrétienne du fils de Dieu ; cette explication semble tout à fait arbitraire, et on ne voit pas, d'après les idées religieuses des peuples sémitiques que nous connaissons, qu'ils aient eu besoin d'emprunter aux chrétiens l'idée de dieux et de déesses s'engendrant les uns les autres. En voulant ainsi diminuer l'influence de la personnalité de Mahomet, Sprenger diminue, à tort selon nous, la grandeur de son œuvre. Lorsque Mahomet vainqueur brisa successivement les 360 idoles qui entouraient la Kaaba en disant à chaque fois : « La vérité s'est montrée et le mensonge a disparu, » il a été plus qu'un simple réformateur ; il a été le créateur d'une religion nationale nouvelle. Il a enseigné aux Arabes le culte exclusif du Dieu des juifs. L'Allah, au nom duquel il prêchait la destruction des idoles, n'était pas cette force inconsciente et aveugle que les Sémites placent au fond de la nature et qui se manifeste sous forme des dieux nationaux multiples ; c'était le Dieu de Moïse, c'était Jéhovah revêtu d'un nom arabe. Restent il est vrai les anciens morceaux de littérature monothéistique, les psaumes anté-islamiques cités par notre auteur. Mais ces morceaux qui appartiennent à la fin

du sixième siècle, et par conséquent à une époque très voisine du commencement de l'Islamisme s'expliquent très bien par la puissante influence du monothéisme juif et chrétien qui rayonnait sur l'Arabie entière. L'idée de la vanité des idoles, prêchée à la fois par les juifs et les chrétiens, était une vérité qui pénétrait les intelligences cultivées. La pensée de considérer le polythéisme comme une corruption de la religion pure d'Abraham était la conséquence naturelle du rejet du culte des idoles. — Ce que les documents recueillis par Sprenger nous montrent, c'est que ce monothéisme des gens cultivés était plus étendu en Arabie que nous ne l'aurions supposé, et que Mahomet a pu trouver dans cette croyance un puissant appui pour son œuvre. Cette croyance n'était cependant pas universelle et les Koréchites, gardiens du culte national de la Kaaba, ne considéraient certainement pas le culte des idoles qui formaient leur panthéon comme une superstition ridicule ou coupable. La troisième assertion de Sprenger sur le *Hanyfisme*, mérite aussi d'être soumise à une sérieuse critique. Sprenger a eu le mérite de découvrir pour ainsi dire la secte des Hanyfistes. Jusqu'à lui on ne connaissait que quelques personnages désignés par le Koran sous le nom de Hanifas, on savait également que Mahomet s'était donné souvent ce nom à lui-même et l'avait donné à ses sectateurs comme synonyme de Musulman. C'est en réunissant divers témoignages d'écrivains arabes inédits que Sprenger est arrivé à la conclusion que les Hanyfistes ont formé une secte spéciale, originaire des confins de la Syrie, qu'ils portaient également le nom de Sabéens, Abrahamites, qu'ils professaient le pur monothéisme, qu'ils étaient considérés comme apostats par les juifs et les chrétiens, qu'ils

avaient perdu la connaissance de la Bible, mais qu'ils vénéraient certains livres sacrés, appelés rouleaux d'Abraham, lesquels étaient probablement la copie altérée des livres rabbiniques. De ce dernier renseignement Sprenger tire la conclusion que le Hanyfisme a une origine judaïque et provient d'une transformation de la secte des Esséniens.

Il ajoute que les Hanyfistes, dont le nom signifie primitivement renégats, ont dû se donner à eux-mêmes un autre nom, et que ce nom ne peut être que celui de Musulmans. Ce dernier point ne paraît pas reposer sur une autre preuve que le fait que dans le Coran le terme Hanyfis et Musulmans sont souvent réunis et donnés comme synonymes.

A ces assertions relatives à la secte des Hanyfistes, Sprenger joint certaines citations soit du Koran, soit des anciens historiens musulmans d'après lesquels ceux que Mahomet prêchait sont déjà appelés musulmans, et Mahomet est considéré, non comme le fondateur de l'Islam, mais comme un prophète de cette religion. C'est ainsi qu'il établit la thèse de l'Islamisme antérieur à Mahomet.

Mais ses conclusions dépassent de beaucoup les prémisses.

Nous pouvons d'abord écarter comme sans valeur toutes les assertions émises, soit par Mahomet, soit par ses historiens que nous venons de citer en dernier lieu.

La prétention de Mahomet ayant été de restaurer la religion d'Abraham, il est très naturel qu'il ait donné le nom de Musulman « soumis à Dieu » à ceux qui écoutaient sa parole, et on conçoit aussi que les historiens de l'Islamisme aient voulu donner à leur

religion un cachet d'antiquité en la faisant remonter plus haut que Mahomet.

Quant à la secte des Hanyfistes, si tant est qu'elle ait porté le nom caractéristique d'Islam, elle différait par ses principes de la religion de Mahomet et son influence sur la création du culte nouveau a été très faible. Tandis que l'Islamisme véritable, celui qui a conquis le monde, a pour base la révélation prétendue, faite directement à Mahomet et conservée dans le Koran, le Hanyfisme s'appuyait uniquement sur des livres apocryphes juifs. En outre, si nous en croyons Sprenger lui-même, ce serait peu de temps avant l'avénement de Mahomet qu'un missionnaire de Sabéens Abrahamides ou Hanyfistes des frontières de Syrie serait venu prêcher le monothéisme dans l'Hejaz aux adorateurs de la pierre noire. Il aurait pour appuyer sa doctrine, forgé lui-même de faux rouleaux d'Abraham, imités de ceux qui servaient de Bible à ses coréligionnaires.

Mahomet, dans les premiers temps de sa mission, séduit par l'analogie de leur doctrine avec la sienne, aurait admis ces rouleaux comme authentiques ; c'est alors qu'il aurait adopté lui-même le nom d'Hanyfiste comme synonyme de monothéiste ; mais en 616, quatre ans après le commencement de sa prédication, la falsification des livres aurait été découverte. Mahomet lui-même aurait été obligé de les rejeter, et se serait ainsi séparé de la secte Hanyfiste qui se serait alors dissoute, quelques-uns de ses membres s'étant fait chrétiens, d'autres ayant embrassé la religion de Mahomet. Plus tard, il est vrai, Mahomet de retour à la Mecque aurait reconnu le caractère divin des rouleaux d'Abraham en disant que bien qu'apocryphes, ils contenaient une vraie révélation.

Enfin la tradition musulmane mentionne au temps de Mahomet, une douzaine de personnages désignés comme Hanyfistes, et dont il est dit qu'ils avaient renoncé au culte des idoles et qu'ils furent les précurseurs de Mahomet. La plupart d'entre eux néanmoins, selon la tradition, n'embrassèrent pas l'islamisme et plusieurs se firent chrétiens. Sprenger est forcé de reconnaître ici que la tradition est contre lui ; il en attaque la valeur, en disant que les historiens musulmans n'avaient à leur disposition que des fragments de tradition plutôt rédigés pour expliquer les faits que pour les transmettre à la postérité.

Il suppose, mais cette fois gratuitement et sans aucune preuve, qu'il devait y avoir, à la Mecque et à Médine, un grand nombre d'Hanyfistes non mentionnés par l'histoire. La forte doctrine d'un seul Dieu, dit-il, qui formait le fondement du Hanyfisme répondait aux besoins des Arabes, et beaucoup peuvent l'avoir connue dont les noms sont perdus (1). Notons en dernier lieu qu'après la mort de Mahomet les Arabes, qui se révoltèrent contre son successeur et rejetèrent sa doctrine, sont nommés Hanyfistes par certains historiens.

Il est difficile de ne pas tirer de ces contradictions et de ces incohérences la conclusion que l'existence d'une vraie doctrine, semblable à la doctrine musulmane un peu généralement répandue avant Mahomet, n'est absolument pas prouvée, et que c'est l'idée contraire qui résulte des textes.

Si Mahomet a cru devoir prendre le nom des Hanyfistes et s'appuyer sur leur fragile autorité, c'est précisément parce qu'il trouvait au début peu d'adhésion

(1) Introduction, page 17.

à sa prédication contre les idoles ; alors tous les appuis lui étaient bons ; il flattait à la fois les juifs et les chrétiens et se déclarait sectateur du Dieu d'Abraham pour être accueilli par eux. Plus tard, sa propre pensée, le monothéisme identique à celui d'Abraham, mais appuyé principalement sur la nouvelle révélation à lui personnelle, s'étant dégagée et ayant pris de la force, il entra en lutte avec ses anciens alliés ; le Hanyfisme périt et la guerre contre le judaïsme et le christianisme commença. N'est-ce pas la preuve que l'œuvre de Mahomet était une œuvre originale, dont les doctrines précédentes n'étaient que le prélude et ne fournissaient que les matériaux.

Voyons si Sprenger a été plus heureux dans ses arguments tirés de la philosophie de l'histoire.

III

Est-il vrai, en thèse générale, que les besoins de l'humanité soient des causes efficientes de la production des objets qui les satisfait ? Faut-il appliquer aux œuvres matérielles de l'industrie humaine, et aux créations de la pensée dans l'ordre religieux, le principe de Lamarck, « l'organe est créé par le besoin. »

On a depuis longtemps répondu à ce principe hypothétique qu'il repose sur un cercle vicieux.

Le besoin n'est senti que parce que l'organe existe. Comment imaginer le désir de voir dans un être qui n'aurait aucun appareil sensible à la lumière ?

La même réponse s'applique aux besoins matériels que la civilisation satisfait. Les sauvages, les barbares vivent dans la privation de beaucoup de moyens de jouissance, ils ne sentent pas cette privation, et leur

misère ne les pousse pas au progrès. Rien n'est plus stationnaire que la misère et la pauvreté. C'est quand les besoins ont été excités par la richesse et la jouissance qu'elle procure, qu'ils se sont développés et qu'ils donnent à leur tour une vive impulsion au progrès. Au principe de Lamarck on peut opposer justement le vieux principe du bon sens *Ignoti nulla cupido* : on ne désire pas ce qu'on ignore.

Est-il vrai en second lieu que les besoins, même sentis, trouvent toujours l'objet qui doit les satisfaire ? Les essais pour produire cet objet désiré ne peuvent-ils pas tous échouer les uns après les autres, à tel point que l'homme se résigne à se passer de ce qu'il désirait et porte son cœur et sa pensée ailleurs ? Ne le voyons-nous pas souvent, après avoir fait de vains efforts pour poursuivre un idéal politique, religieux ou littéraire, se lasser d'une poursuite vaine, et se tourner uniquement vers les progrès matériels ?

Dans d'autres circonstances, quand la ruine et les désastres ont rendu l'acquisition des jouissances sensibles plus difficiles, ne le voit-on pas se tourner de nouveau vers l'idéal ? Bien loin que les besoins de l'humanité obtiennent toujours leur satisfaction, l'histoire ne nous montre-t-elle pas partout des besoins inassouvis, des espérances avortées, et le découragement faisant place aux élans d'une audacieuse ambition. Appliquons ces principes à la théorie de Sprenger et nous la verrons s'écrouler.

Est-il admissible en effet qu'avant Mahomet, les arabes eussent le besoin précis que décrit Sprenger : celui d'une religion monothéiste qui ne fut ni juive ni chrétienne, qui fut cependant révélée, *qui contint l'idée de récompense et de châtiment dans la vie future* et qui se rattachât à la tradition d'Abraham, en

un mot le besoin de l'Islamisme tel qu'il s'est montré plus tard.

Qu'une telle doctrine leur étant présentée, ils y aient adhéré, cela se comprend. Nous verrons néanmoins tout à l'heure que cette adhésion a été bien moins rapide et moins spontanée qu'on ne le suppose généralement. Mais que cette doctrine complexe, précise et déterminée, ait été, avant d'avoir pris une forme extérieure et visible, désirée d'une manière générale avec assez de force pour provoquer des essais successifs de la réaliser, c'est une hypothèse absolument gratuite et sans fondement. Elle ne peut-être justifiée ni *a priori*, ni *a posteriori*.

A priori, rien ne porte à croire que les masses populaires de l'Arabie aient désiré une religion nouvelle. Les peuples fétichistes et païens vivent en suivant leurs traditions sans être habituellement atteints par le désir du changement. Ce sont les religions qui imposent des sacrifices, qui présentent à l'homme une règle austère ou un idéal élevé, qui sont exposées à être ébranlées, par la naissance de désirs d'un changement. Rien de plus stable que le paganisme si ce n'est l'Islamisme, Mahomet étant parvenu, par un art tout spécial à doser la mesure de lumière philosophique et morale que les hommes peuvent porter sans en être gênés.

En revanche nous pouvons croire et nous admettrons volontiers avec Sprenger que dans la portion éclairée et cultivée de la nation Arabe, sous l'influence de la prédication juive et chrétienne, il s'était formé un courant d'opinion tendant à rejeter le paganisme et l'idolâtrie, et que dès lors il devait y avoir un grand nombre d'hommes qui désiraient une religion nouvelle plus pure.

Nous admettrons également que les mêmes hommes avaient une grande répugnance à adopter soit le judaïsme, soit le christianisme. Le christianisme leur déplaisait à cause de la complication mystérieuse de sa doctrine, le judaïsme en raison de son caractère exclusif et national et du mépris dans lequel était tombée la race vaincue d'Israël. Juifs et chrétiens d'ailleurs étaient en présence, et chacune des deux religions accablait l'autre de reproches et qualifications injurieuses. Il était donc naturel que les Arabes éclairés cherchassent à éviter la controverse et désirassent une religion qui les dispensât d'accepter la responsabilité des accusations portées contre l'un et l'autre des deux cultes rivaux. Enfin l'idée d'appuyer la religion monothéiste sur l'ancienne tradition et les souvenirs d'Abraham devait aussi se présenter naturellement à l'esprit. C'était le tronc commun du judaïsme et du christianisme, c'était une base solide suffisante, pour donner à la croyance un appui plausible, et assez large pour ne causer aucune gêne.

Restreinte de cette manière, l'idée qu'une nouvelle religion était désirée par les Arabes éclairés, devient très vraisemblable. Ce qui ne l'est nullement, c'est que le peuple Arabe en masse ait partagé ce désir, c'est surtout qu'il ait senti le besoin d'une révélation relative à la vie future et aux châtiments éternels. Cette dernière croyance est reçue par tradition chez bien des peuples ; il me parait difficile de croire qu'elle ait fait l'objet d'une aspiration populaire. Sprenger reconnaît lui-même que la pensée de la vie future n'a jamais été puissante chez les Sémites et s'efface même en partie chez les Bédouins musulmans de nos jours (1).

(1) Introduction page 17.

Les faits confirment la présomption que nous venons d'exposer.

L'histoire des Hanyfistes, telle que Sprenger lui-même nous la présente, répond très bien à l'hypothèse d'un désir vague, d'une religion nouvelle appuyée sur les traditions d'Abraham, ennemie du paganisme, et indépendante du judaïsme et du christianisme. Le moyen employé, à savoir la production d'écrits apocryphes considérés comme envoyés du ciel à Abraham, n'a rien d'invraisemblable. Mais la découverte de la fraude, l'affaiblissement de la secte Hanyfiste à la suite de cette découverte, montre bien qu'il s'agissait d'un mouvement superficiel, qui n'atteignait que la classe éclairée et les hommes qui essayaient de raisonner.

Un vrai mouvement religieux populaire n'aurait point été arrêté ainsi par une objection de critique littéraire.

D'un autre côté quand Mahomet commença à prêcher sa doctrine personnelle nous ne voyons pas qu'elle ait été acceptée avec cette rapide et enthousiaste adhésion qui aurait dû exister, si la nouvelle religion avait été vivement désirée, si Mahomet avait été un Messie depuis longtemps attendu, venant satisfaire des besoins d'âme pressants et vivement sentis.

Sa prédication a eu dans les premiers temps peu de succès. C'est lentement qu'il est arrivé à attirer à lui un petit nombre de disciples. Il appartenait cependant à une famille puissante, il était neveu du chef qui commandait à la Mecque. La persécution dirigée contre lui, sans être dangereuse pour sa vie et pour celle de ses adhérents, lui fournissait l'occasion de manifester hautement sa conviction et attirait les regards sur lui. Et cependant pendant les dix premières

années de son enseignement, il n'obtint qu'un très petit nombre d'adhésions. Tout changea lors de sa fuite mémorable et lorsqu'il entra dans Yatreb (Médine) il y fut accueilli comme un prophète et comme un roi.

Mais Yatreb était la ville juive par excellence. C'était sous l'influence de la prédication Israélite que s'était formé le mouvement d'opinion qui accueillit Mahomet et le plaça sur le pavois. Très habilement alors il gouverna sa barque de manière à se dégager des Juifs, à créer un centre monothéiste purement arabe et national ; il planta ainsi le drapeau de la nouvelle religion. C'est donc lui qui a créé le mouvement religieux musulman, bien plus qu'il n'en a subi l'influence. Après l'Hégire commença la guerre sainte. Pendant 20 ans ce fut une succession de campagnes et de traités de paix, d'alliances contractées et rompues ; la politique et la guerre constamment mêlées à la religion ; l'empire du monde offert aux croyants en même temps que le séjour enchanté du ciel musulman et ses voluptueux attraits.

C'est ainsi que s'accomplit la conversion de l'Arabie. Est-ce bien ce qui serait arrivé si la doctrine de Mahomet avait été, comme le veut l'historien allemand, l'objet d'un profond et impérieux désir de la masse de la nation.

Enfin, à peine le prophète eût-il disparu qu'un soulèvement général de l'Arabie presque entière semble devoir faire périr son œuvre. La main énergique d'Abou-Bekr comprime les rebelles. Mais dès lors l'Islamisme n'était plus seulement une religion ; c'était une institution militaire et politique où la trahison était punie de mort, où le fanatisme était associé à la rapacité et à l'amour de la gloire. Quelle était, dans

ce puissant mélange, la part de la conscience religieuse, de l'adhésion spontanée, de la foi ? Si l'on en croyait M. Renan (1), cette part aurait été très faible et presque nulle ; les disciples de Mahomet et ses successeurs auraient été des politiques ambitieux sans conviction et presque des libres penseurs et des hypocrites ; la foi musulmane ne serait née que plus tard.

M. Renan nous semble ici avoir prononcé un jugement téméraire ; quel que fut le mélange de passion et de politique la conviction des premiers chefs musulmans des Abbu-Bekr, des Omar, des Ali, paraît avoir été réelle, sincère et puissante.

Mais ce qui paraît certain, c'est que cette conviction a été l'effet de la création doctrinale et politique de Mahomet, et n'en a nullement été la cause. C'est le succès matériel qui a été le grand argument de conversion des Arabes ; or ce succès supposait un pouvoir déjà constitué.

Rien donc ne ressemble moins, que ces débuts de l'Islamisme, à l'éclosion spontanée d'une nouvelle forme religieuse sous l'impulsion de besoin des âmes.

Tout y révèle l'œuvre d'un homme qui a créé la doctrine en assemblant habilement les éléments dont il disposait, de manière à ce qu'elle fut adaptée aux instincts populaires, qui l'a propagée et répandue, par tous les moyens, prédication, ruse, force, fanatisme, imposture, et qui, ayant réussi, a pu donner son succès même comme preuve de sa mission divine, argument très puissant aux yeux des orientaux.

Plus tard il est vrai, la doctrine étant créée, et étant devenue l'âme d'un corps politique très puissant, l'adhésion individuelle de chaque musulman à l'en-

(1) Essai d'histoire religieuse.

seignement traditionnel est devenu extrêmement forte ; c'est un ciment d'une dureté extrême, mais ce n'est qu'avec le temps qu'il a acquis cette adhérence qui semble indestructible.

Sur ce point M. Renan nous paraît avoir eu une vue réellement exacte : l'adhésion individuelle libre à l'Islamisme est devenue plus forte dans les siècles postérieurs, il y aurait cependant, comme nous l'avons dit, de l'exagération à dire qu'elle était nulle à l'origine.

Rien donc n'indique qu'avant Mahomet les âmes fussent poussées vers sa religion. Comment auraient-elles désiré un objet qu'elles ignoraient ?

Rien de plus imprévu dans l'histoire et par conséquent rien de moins désiré, avant son apparition, que l'avénement de l'Islamisme.

Nous arrivons donc, en nous appuyant sur les faits mêmes que Sprenger a recueillis avec sa patiente érudition à une conclusion directement opposée à la sienne. C'est Mahomet qui a créé l'Islamisme. Si Mahomet avait succombé aux coups de ses adversaires, ou bien si, à la suite de ses méditations salutaires, il avait embrassé la croyance juive ou la foi chrétienne, l'Islamisme n'aurait jamais existé et les cent millions de créatures humaines qui, sous tant de ciels divers, dans tant de contrées éloignées, reçoivent dès leur enfance la marque indélébile de la foi musulmane, suivraient d'autres cultes, et seraient chrétiens, païens ou juifs. Les destinées de l'humanité auraient été changées et l'histoire religieuse aurait pris un autre cours.

Ayant ainsi constaté l'immense action de la personne de Mahomet il nous reste à jeter un rapide coup d'œil sur cet homme extraordinaire et sur son œuvre, et à examiner les étranges traits de ressem-

blance qui existent entre l'être humain qui est mort à l'âge de 62 ans à Médine, et l'immense empire religieux qui, après avoir grandi avec une prodigieuse rapidité, couvre depuis 11 siècles une grande partie de l'univers, et ne semble nullement approcher de sa ruine. Ce sera la contre épreuve de la démonstration que nous venons de faire.

Abbé DE BROGLIE.

(*A suivre.*)

ERRATA. — Lisez au 1er n° de *la Revue des religions*, pages 31, 33 et 39, *Sprenger* au lieu de Sprengel.

CHRONIQUE

I. *L'enseignement de l'histoire des Religions.* — Le R. P. Van den Gheyn, dont nos lecteurs ont déjà apprécié le savoir, vient d'être nommé professeur de sanscrit à l'Institut catholique de Paris. Nous serons heureux de voir se former une école de sanscritistes, autour de la nouvelle chaire du savant et sympathique professeur: la science des religions en particulier y trouvera son profit.

— Nous lisons dans la *Revue de l'histoire des Religions*, (mars-avril 1889), p. 239 : « *Une nouvelle chaire des Religions.* — M. le Dr Furrer, auteur d'un *Voyage en Palestine*, et chargé du compte-rendu annuel des publications sur l'histoire générale des religions dans le « *Theologischer Jahresbericht* » de M. Lipsius, vient d'être nommé professeur extraordinaire à la faculté de théologie de Zurich, pour y enseigner l'histoire des Religions et la géographie biblique. La faculté de théologie de Zurich donne là un excellent exemple aux facultés de théologie allemandes. M. Furrer est parfaitement qualifié pour inaugurer ce nouvel enseignement. »

— M. Guimet a organisé au *Musée des Religions* une série de conférences sur *les origines de la mythologie indo-européenne et les divinités védiques.* M. Paul Regnaud, professeur à la faculté des lettres de Lyon en a été chargé. Ces conférences ont été données pendant les mois de mai et de juin derniers. Elles ont été inaugurées le 30 mai. M. de Milloué, le directeur du Musée, a ouvert la séance en ces termes : « Le *Musée Guimet* est, comme vous le savez, destiné à l'étude des religions et des civilisations de

l'antiquité et de l'Orient. Mais, malheureusement, ses dieux sont muets, et pour les faire parler, pour leur arracher le secret des antiques civilisations auxquelles ils ont présidé, nous avons besoin du concours de leurs éloquents et savants interprètes, qui ont voué leur vie à l'étude de l'histoire, de la langue et des dogmes des peuples qui nous ont précédés. Tel est le but des conférences que nous inaugurons aujourd'hui. M. Regnaud a bien voulu répondre à notre appel. Nous lui en sommes profondément reconnaissants. » — M. Regnaud a fait ensuite sa conférence sur le Rig-Vida et les origines de la mythologie indo-européenne que reproduit la *Revue de l'histoire des Religions* dans son numéro de mai-juin dernier. En voici l'exorde : « En prenant la parole dans ce bel édifice où se trouvent réunis tant d'objets qui intéressent la science à laquelle mes conférences seront consacrées, je dois avant tout adresser des remerciements à l'amateur généreux et éclairé dont je suis l'hôte. Je n'ai pas à rappeler les lointains voyages de M. Guimet. Ses goûts d'artiste, ses curiosités intellectuelles, toutes les initiations hardies et toutes ses dispositions heureuses qui l'ont si bien engagé, dirigé et secondé dans le dessin formé de bonne heure par lui de consacrer la meilleure partie de son temps et de sa fortune à créer en Erance un Musée des religions de l'Orient.

Mais comment ne pas célébrer au moment où je vais en profiter et où j'en sens particulièrement tout le prix, le couronnement qu'il a mis, pour ainsi dire, à son œuvre, en gratifiant l'État et la ville de Paris de la collection magnifique et unique dans son genre qu'il a réunie dans ce palais ? En présence de tant de générosité jointe à tant de zèle scientifique, il n'y a que justice à le proclamer le Mécène de nos études. »

Nous espérons, de notre côté, que M. Guimet saura empêcher l'œuvre de dévier de sa fin, et que l'institution qu'il vient de fonder ne deviendra pas un arsenal où les ennemis de l'Église iront puiser des armes pour combattre la religion de son pays.

— M. Carl Braig vient de donner une traduction allemande, avec une introduction, du remarquable ouvrage de M. le chanoine Duilhé de Saint-Projet : *L'apologie scientifique de la foi chrétienne*.

— Plusieurs traités du même genre nous arrivent du côté de la Belgique. Citons la 4e édition du *Cours d'apologétique chrétienne* de Mgr Rutten, vicaire-général de Mgr l'évêque de Liège; celui du R. P. Duvivier arrivé à sa 5e édition. Signalons encore l'œuvre de M. le chanoine Swolfs, professeur au petit séminaire de Malines : *la création et l'œuvre des six jours*. L'auteur a mis son livre au courant de toutes les découvertes récentes.

— Nous extrayons la note suivante d'un article de M. F. Duilhé de Saint-Projet dans la *Revue des questions scientifiques*, (n° d'avril 1889), p. 363 : « Tout récemment, sous les auspices de MM. Hovelaque et Letourneau, M. André Lefèvre inaugurait son cours d'ethnographie. Dans une première leçon traitant de l'*Evolution des mythes et des religions*, le professeur transporte son auditoire sur des hauteurs d'où l'on peut apercevoir ce qui s'est passé à la surface du globe depuis l'apparition de l'homme. Parmi les manifestations extérieures de la vie humaine, il en distingue qui s'imposent à l'attention, ne répondant à aucun besoin, à aucun intérêt, énigmat ques, universelles. Tous, noirs, rouges, jaunes et blancs, sauvages et civilisés, en tout temps, en tout lieu, participent à cette mimique inexpliquée, (ce sont les manifestations religieuses, l'aveu est bon à retenir). Comment expliquer ces faits, d'où s'est élancée cette végétation touffue, universelle... qui couvre partout les terres non défrichées encore par l'enseignement obligatoire et laïque? (*textuel*)... C'est dans le cerveau que s'en est formé le germe, c'est sous le crâne surbaissé de nos lointains aïeux, peut-être de certains animaux... Le microscope condamné à l'étude des cerveaux morts ne surprendra jamais en action ces rapports compliqués, ces accommodations successives... Mais ce sont à des faits aussi indubitables que la déformation héré-

ditaire des crânes toulousains... (*Revue scientifique*, du 16 février 1889, p. 205). — C'est ainsi que l'on démontre, à l'école d'anthropologie, l'incompatibilité de la science et de la foi. »

Mais nous n'en avons pas fini avec M. André Lefèvre. *La Revue des traditions populaires* (mai 1889) s'ouvre par un de ses articles sur le *mythe du feu*, où abondent les considérations dans le genre de celles que nous venons de citer. En voici quelques-unes : « Le feu, y est-il dit, est un intercesseur que le prêtre évoque et crée tous les jours : le Dieu rédempteur est donc fils du sacrifice, fils de l'homme et n'en demeure pas moins signe, verbe, synonyme des dieux célestes. Voilà le thème sur lequel broderont leurs variantes infinies les religions et les métaphysiques . . . . . .
Le feu est le lien de toutes les croyances, l'instrument de tous les cultes, l'initiateur des philosophies et des sciences, le grand facteur de l'évolution, l'élément le plus actif des mythologies . . . . . .
Lorsque Racine s'écrie (en parlant du Sinaï) : « Dis-nous pourquoi ces feux et ces éclairs, ces trompettes et ce tonnerre ? » Nous pouvons lui répondre : parce que les pères des Hébreux ont assimilé le feu de la tribu ou des volcans ou encore des sources de naphte, au soleil qui jaillit des montagnes, à la substance même de la foudre, des actes et de la divinité céleste. » Racine ne comprendrait probablement pas. — Les catholiques à leur tour ne sont, sans s'en douter, que des adorateurs du feu, d'Agni. « La dévotion chrétienne a recueilli sans y songer, dit M. André Lefèvre, cette croyance générale. Nous en trouvons la preuve dans une singulière vertu attribuée à certains cierges. Une de nos jeunes amies, de la confrérie du rosaire, recevait tout dernièrement la circulaire suivante : « Que faut-il penser du cierge bénit du rosaire ? Nous répondons qu'il n'est pas nécessaire, mais qu'il est très avantageux. On peut considérer ce cierge comme une protection contre la foudre. Une famille agenouillée aux

pieds du crucifix, le cierge allumé pendant l'orage, ne craint jamais les effets de la tempête... Les prêtres qui ont le pouvoir de rosarier les chapelets peuvent également bénir les cierges du rosaire avec la formule du manuel. Le souverain Pontife accorde une indulgence plénière à toutes les associées qui, à l'heure de la mort, tiennent en main le cierge bénit du rosaire. » Ajouterons-nous que les cierges piqués sur de petits pupitres en l'honneur des saints et des morts, et la lampe du sanctuaire qui ne doit jamais s'éteindre, rappellent que le feu de Vesta est l'essence des âmes et de la divinité. »

Il ne faudrait pas croire d'ailleurs que M. André Lefèvre en soit à ses débuts. C'est bien de lui dont il s'agit dans *la Bible et les découvertes modernes*, (article mythomanie.)

« A entendre M. André Lefèvre, dit M. Vigouroux, il n'y a pas un conte qui ne soit un « petit drame cosmique » ayant pour « acteurs le soleil et l'aurore, le nuage, la nuit, l'hiver, l'ouragan. » Voulez-vous l'interprétation du petit chaperon rouge? La voici : ce chaperon ou coiffure rouge, dit gravement M. Lefèvre, dans son édition des *contes de Perrault*, c'est le carmin de l'aube. Cette petite qui porte un gateau, c'est l'aurore, que les Grecs nommaient la messagère, *angélicia*. Ce gateau et ce pôt de beurre, ce sont peut-être les pains sacrés (*adorea liba*) et le beurre clarifié du sacrifice. La mère-grand' c'est la personnification des vieilles aurores, que chaque jeune aurore va rejoindre. Le loup astucieux, à la plaisanterie féroce, c'est, ou bien le soleil dévorant et amoureux, ou bien le nuage et la nuit. » Dans son interprétation de Peau d'Ane, M. André Lefèvre trouve plus que jamais l'aurore et le soleil ; l'aurore une fois : c'est l'héroïne ; le soleil, trois fois : c'est 1° le roi, père de Peau d'Ane ; 2° le prince qui épouse celle-ci, et enfin 3° l'âne aux écus d'or dont elle revêt la peau. Tous les contes de nourrices recueillis jadis par Perrault sont soumis par M. André Lefèvre à une semblable exégèse. »

Au pied de la chaire du nouveau professeur, la foi, la

science et le bon sens peuvent donc mêler leurs larmes.

II. — *Religion chrétienne. — Eglise russe.* — Le IIIe volume de M. Anatole Leroy-Beaulieu, l'*Empire des tsars et les Russes*, vient de paraître. Il est consacré à l'état religieux de la Russie. Nous lui empruntons les détails qui suivent :

En Russie, l'élément chrétien et l'élément païen, dit M. Anatole Leroy-Beaulieu, s'y mêlent et s'y entrecroisent de telle façon que sa religion ressemble à une étoffe de deux couleurs.

Les dieux slaves ont-ils été effacés de sa mémoire, le peuple a gardé le souvenir des divinités secondaires, de celles du moins qui, par leurs noms ou par leurs attributs, personnifiaient le plus nettement les forces de la nature. Comme presque partout, c'est la partie inférieure de la mythologie qui a le mieux résisté. C'est ainsi que, en près de dix siècles, le christianisme n'a pu supprimer ni le *Vodiany*, l'esprit des eaux, vieillard au visage boursouflé et aux longs cheveux humides qui habite les rivières et fait sa demeure près des moulins; ni les *Rousalkas*, sorte de sirènes ou de naïades slaves, à la peau d'argent et à la chevelure verte qui, de même que les nymphes grecques le jeune Hylas, attirent les jeunes gens au fond des eaux; ni le *Léchii*, l'esprit des bois, sorte de lutin folâtre ou de sylvain aux pieds de chèvre, qui égare les voyageurs dans la forêt; ni le *Domovoi*, le génie de la maison, dont le poêle, ce foyer russe, est la demeure préférée. Tous ces êtres fantastiques jouent un grand rôle dans les chants et les contes populaires. Les marais, les lacs, les forêts les ont fait vivre dans l'imagination russe.

En Russie plus qu'ailleurs, c'est surtout dans le culte des saints que le polythéisme a survécu. Si oubliés que soient les dieux slaves, ils n'ont disparu du sol russe qu'en se travestissant en saints chrétiens. Plusieurs (de ces saints) ne sont que des dieux dégradés ou purifiés. De l'olympe barbare de la Russie primitive, ils se sont glissés

dans le paradis orthodoxe. C'est ainsi que saint Blaise, en russe Vlas a, dans les superstitions locales, pris l'emploi de l'antique Volos ou Veles, le dieu des troupeaux. Le Jupiter slave Peroum, le dieu de la foudre, dont les statues furent jetés dans le Dnieper et le Volkof, ont remonté sur les autels sous la figure d'Elie, saint-Elie (Ilia). Lorsqu'il tonne, c'est pour le moujik le char du prophète Elie qui roule dans les cieux.

Il en est de même de saint Nicolas, le plus invoqué et le plus puissant de tous les saints russes, celui qui, selon la croyance populaire, doit succéder à Dieu, lorsque Dieu se fera vieux. Saint Nicolas a les vocations les plus diverses. Il est, comme en Occident, le patron des enfants, c'est le protecteur des matelots, des pèlerins, des gens en danger. Par opposition à saint Elie, souvent dur et vindicatif, saint Nicolas est le bon saint, obligeant et secourable par excellence.

En Sibérie, un grand nombre de paysans orthodoxes se laissent prendre aux grossières séductions du chamanisme et figurent parmi les ouailles des chamans. Aux bords de la Léna, beaucoup fréquentent les sanctuaires bouddhistes des Bouriates leurs voisins. Jusqu'aux environs d'Irkoustk, la capitale de la Sibérie Orientale, siège d'un archevêché orthodoxe, on rencontre dans les églises russes des idoles bouriates, en même temps que les images de saint Nicolas dans les huttes des Bouriates. En Europe même, dans la région du Volga, le paysan subit la contagion de ses voisins allogènes, les Tchouvaches ou les Tcherémises par exemple.

En aucun pays contemporain, la confiance dans les charmes magiques, la crainte du mauvais œil et des mauvais présages, la foi dans les songes et les enchantements, ne sont aussi communs. Il est peu de villages qui n'aient leurs sorciers, et l'un des livres les plus répandus dans le peuple est le *Sounik*, l'interprète des songes. Dans toutes les calamités publiques ou privées, en cas de maladie, en cas de disette ou d'épidémie, le moujik continue à

recourir à la science du magicien et à l'expérience des sorcières. En certains villages, le paysan fait régulièrement exorciser son champ par le sorcier après l'avoir fait bénir par le prêtre ; il est ainsi en règle des deux côtés. En Sibérie et dans certaines régions du Nord, les sorciers et les chamans prélèvent une sorte de dîme pour protéger les villages contre les maladies et les épizooties. Ce ne sont pas seulement des paysans isolés qui consultent en secret les maîtres de la science noire ; ce sont des villages entiers publiquement et en quelque sorte officiellement, parfois après délibération des assemblées communales.

Jusqu'au centre de la Russie, dans les gouvernements qui entourent Moscou, on voit la population des campagnes recourir, pour chasser la peste bovine, aux rites de leurs ancêtres. Les femmes, assemblées au milieu des ténèbres, pendant que les hommes demeurent enfermés, font à demi nues une procession nocturne. En tête marchent les saintes images, associant malgré lui le christianisme aux antiques cérémonies païennes. Des jeunes filles sont attelées à la charrue ; elles tracent autour du village un sillon que les incantations traditionnelles interdisent à la peste de franchir. D'autrefois la maladie, personnifiée par un mannequin de paille, est noyée dans la rivière, ou bien enterrée ou brûlée solennellement avec un chien ou un chat. On a vu en temps de choléra, des paysans du centre de l'empire contraindre leurs prêtres en habits sacerdotaux à ensevelir, selon les rites de l'Eglise, une poupée de cette sorte représentant le choléra. « Aux yeux de maint paysan, les rites de l'Eglise ne sont que des charmes plus solennels et ses prières des incantations propres à conjurer les périls réels ou imaginaires. Pour lui, le prêtre est avant tout le dépositaire des saintes formules et le maître des célestes invocations. Le Christ n'est, en quelque façon, que le plus puissant et le plus doux des enchanteurs ; Dieu n'est que le magicien suprême. »

— Le *raskol*, qui n'est que le schisme dans le schisme lui-même, n'est ni une secte ni même un groupe de sectes :

c'est un ensemble de doctrines ou d'hérésies souvent différentes ou opposées, n'ayant entre elles d'autre lien qu'un point de départ commun et un commun antagonisme contre l'église orthodoxe officielle. Les sectes innombrables qui, depuis deux siècles, s'agitent dans le peuple russe ont, pour la plupart, un point de départ, la correction des livres liturgiques. Le patriarche Nikone, au XVIIe siècle entreprit la révision de ces livres où s'étaient glissé de nombreuses interpolations. Ce fut l'occasion du schisme.

Dans le monde théologique, si habitué aux subtilités, jamais peut-être d'aussi longues querelles n'eurent d'aussi futiles motifs. La forme et le signe de la croix, la direction des processions à l'Occident ou à l'Orient, la lecture d'un des articles du symbole, l'orthographe du nom de Jésus, l'inscription mise au dessus du crucifix, l'*alleluia* répété deux ou trois fois, le nombre de *prosphores* ou pain à consacrer, tels sont les principaux points de la controverse qui depuis Nikone divise l'Eglise russe. Les Russes orthodoxes font le signe de la croix avec trois doigts, les dissidents avec deux doigts, honorant ainsi la double nature du christ, et avec les trois doigts fermés exprimant la Trinité. Les premiers admettent la croix à quatre branches, les seconds les veulent à huit branches, etc. Aux yeux de ces ritualistes outrés, les cérémonies sont la religion elle-même. Le raskol n'est au fond qu'une protestation contre les innovations de Pierre le Grand, qui fut proclamé l'*Ante-Christ*. Un seul évêque avait dans le principe adhéré au schisme : il mourut en prison. Les vieux ritualistes se trouvèrent dès lors sans sacerdoce. Le *raskol* n'avait devant lui que deux issues : admettre des prêtres consacrés par une Église qu'il réprouvait ou se passer de clergé. Les deux solutions eurent chacune leurs partisans ; le schisme se divisa dès lors en deux groupes qui depuis deux siècles demeurent hostiles : les *popovtsy* qui gardent les prêtres, et les *bezpopovtsy* ou sans-prêtres. Les premiers, au prix d'une inconséquence ont conservé un sa-

cerdoce et les sacrements; les autres en sont arrivés, du premier coup, à l'anéantissement du principe chrétien. Pour échapper à cette fatale conséquence, les *bespopovtsy* ont eu recours aux compromis parfois les plus étranges. Ils ont cherché à remplacer le prêtre en se confessant à leurs anciens; ils ont essayé de remplacer la communion par des rites gracieux ou des cérémonies sanglantes. Ici c'étaient des raisins secs distribués par les mains d'une jeune fille; ailleurs, prétend-on, c'était le sein même d'une jeune vierge qui servait de nourriture eucharistique. D'autres, pendant l'office du jeudi saint, demeuraient la bouche ouverte, attendant que les anges viennent les abreuver d'un calice invisible. Plus de sacerdoce, plus de mariage; les plus logiques ont accepté la conséquence et proclamé l'obligation du célibat, non pas toujours au profit de la morale. Les sans-prêtres en sont arrivés aujourd'hui à la théorie de l'amour libre.

Le raskol croit que le règne de l'Ante-Christ a commencé sur la terre; par conséquent tout contact avec le monde est une souillure; il faut donc l'éviter par l'isolement, la fuite, la mort surtout. On a vu des fanatiques, dits *tueurs* d'enfants se faire un devoir d'immoler les nouveaux-nés, d'autres sectaires, les *philippovtsy* prêchaient la rédemption par le suicide et recouraient au feu, à la faim, au feu surtout. La mort en commun était surtout méritoire; des familles, des villages se réunissaient pour se donner la mort. Un chef de famille s'enfermait avec sa femme, ses enfants, ses amis, dans sa cabane de bois; après l'avoir entourée de paille et de branches sèches, un prêtre y mettait le feu, encourageant de la voix les patients et au besoin les ramenant dans la fournaise. En 1883, un paysan du nom de Joukof se brûlait en chantant des cantiques.

Le milléranisme et le messianisme ont aussi envahi les sectes extrêmes de la *bezpopovstchine* : l'apocalypse est interprété d'une façon matérielle, le moujik attend le royaume matériel du Christ. Une telle foi ouvre la porte au prophétisme et à toutes les insanités comme à toutes les

fourberies qui l'accompagnent. On a vu des paysans parcourir les campagnes à la recherche du rédempteur; d'autres refusant de payer l'impôt sous prétexte que le Christ déjà arrivé les a abolis. Il y en a qui ont fait de Napoléon le libérateur annoncé : il est réfugié, disent-ils, au bord du lac Baïkal, d'où il doit venir pour renverser le trône de Satan.

Les recensements officiels ne portent le nombre des *raskolniks* qu'à 1,500,000; mais le chiffre ne paraît pas exact; d'autres le portent à 15 millions. Ils se rencontrent principalement chez les populations les plus énergiques et les plus foncièrement russes, chez les paysans du Nord, l'ancien colon de Nowgorod, chez le mineur de l'Oural, chez les pionniers de la Sibérie et chez les cosaques du Sud-Est.

Les sectes du raskol sont nombreuses : un évêque du XVIIIe siècle en comptait déjà deux cents; beaucoup ont disparu, beaucoup sont nées depuis. Des deux grandes familles du schisme, la *popovtchine* est celle dont la constitution en Eglise fut le plus facile. Son clergé se composa de transfuges de l'église officielle que l'on soumettait à une abjuration et à une purification. Ces prêtres ne sont d'ailleurs que des mercenaires auxquels on fait célébrer le culte divin comme un métier. Ce ne sont souvent que des chapelains à la dévotion des riches marchands qui les entretiennent.

Chez les deux branches du schisme, les premiers centres religieux furent des *Skytes* ou ermitages, sorte de couvents qui groupaient autour d'eux des adhérents et communiquaient avec des sociétés affiliées. Le monastère de Velka renfermait, dit-on, plus de mille moines. Les ermitages les plus renommés ont été fermés ou détruits sous l'empereur Nicolas. Leurs murs en ruine sont restés pour les raskolniks une sorte de lieux saints que visitent les pèlerins du schisme.

— En dehors des 12 ou 15 millions de raskolniks en révolte contre l'Église officielle, le tsar compte, dans ses

Etats, plus de 30 millions de sujets entièrement étrangers à l'orthodoxie orientale : protestants, catholiques, arméniens, juifs, musulmans, bouddhistes. Ces cultes, introduits dans l'empire par la conquête, ont été autorisés pour les populations conquises, non pour les Russes de la vieille Russie : ceux-ci doivent demeurer orthodoxes.

Les arméniens sont un million, peut-être un million et demi. La plupart appartiennent à l'Église de Saint-Grégoire l'*Illuminateur*. Son cent-quatre-vingt-deuxième successeur porte le titre de *Catholicos*. Ce pontife suprême, dont relève tout le clergé arménien non-uni, a son siège au couvent d'Etchmiadzîn, sur les pentes de l'Ararat. On a placé à ces côtés un synode d'évêques et d'archimandrites désignés par le tsar, et près de ce synode un procureur laïque. L'empereur Nicolas a eu soin d'enlever à la Perse le centre traditionnel de l'Église arménienne.

Les protestants sont de cinq à six millions en Russie. Leur confesssion a été longtemps la plus favorisée des confessions étrangères. Dans les trois provinces baltiques, le luthéranisme est encore la religion numériquement et socialement dominante ; mais de son ancienne suprématie, il a été ravalé au rang de culte simplement toléré. La politique de russification est aussi en vigueur dans les provinces protestantes.

La plus maltraitée de toutes les confessions chrétiennes tolérées en Russie a été le catholicisme. Le Russe combat en lui le *polonisme*, le slave, le *latinisme*. L'empire russe compte de 9 à 10 millions de catholiques. A l'Église romaine comme aux autres confessions, la Russie prétend imposer une constitution ecclésiastique taillée sur le patron de son très saint synode. Au-dessus des évêques, le gouvernement impérial a placé le *collège catholique romain* qui siège à Pétersbourg. En outre, les diocèses catholiques ont été pourvus de *consistoires* dont les membres désignés par l'évêque, doivent être confirmés par l'autorité civile. Les papes Grégoire XIII et Pie IX se sont, maintes fois, plaints de l'assujettissement de

l'épiscopat aux consistoires diocésains et au collège de Pétersbourg. Léon XIII, à son tour, n'a cessé, dans ses négociations avec la Russie, de revendiquer pour les évêques la libre administration de leurs diocèses. Malgré les difficultés qu'il faudra vaincre, il est des catholiques, il est des Russes qui ne désespèrent point de voir l'Orient et l'Occident se réconcilier un jour. Ce rêve n'est pas seulement celui du grand patriote slave, l'évêque Strossmayer.

Les juifs sont au nombre de trois ou quatre millions en Russie, quelques-uns disent même cinq millions. Ils sont nombreux en Pologne surtout. La lutte appelée sémitique, tout à la fois religieuse, nationale et sociale a eu dans ce pays plus d'acuité qu'en aucun autre. Sauf une élite qui mène extérieurement la vie des Gentils, ces millions de fils d'Abraham sont de stricts observateurs de la loi. Ils n'ont pas moins de religion ou moins d'attachement aux rites que les paysans orthodoxes ou catholiques au milieu desquels ils vivent. Beaucoup, parmi les plus pauvres, occupent leurs loisirs à l'étude de la thora et du talmud. En dehors de la *Schule* ou synagogue, qu'ils fréquentent assidûment, ils ont, pour l'étude ou la prière, de sordides oratoires nommés *minjanim*; les plus fanatiques, les Kabbalistes ont, en outre, leurs *zadigs*, sorte de marabouts israélites qu'ils entourent d'une vénération superstitieuse. Les juifs sont privés en Russie de la liberté et de l'égalité civile, mais leur culte est libre; la loi n'y met qu'une restriction imposée à tous les cultes dissidents : ils ne peuvent faire de prosélytes ni s'opposer au prosélytisme des orthodoxes parmi eux.

La Russie, dont la guerre contre l'Islam a été, durant des siècles, la vocation historique, montre plus de bienveillance ou d'équité envers le Coran qu'envers le Talmud. Elle est aujourd'hui une des plus grandes puissances musulmanes du globe : elle compte en effet une dizaine de millions de mahométans. Conformément à ses traditions byzantines, elle ne s'est pas fait faute d'essayer sur les

disciples du prophète ses méthodes de prosélytisme. On ne saurait dire que ses tentatives lui aient beaucoup réussi. L'Islam est pourtant le même : il ne se laisse guère plus entamer sur le Volga que sur le Nil.

Le bouddhisme recule dans la Russie d'Europe, mais en Asie, sur l'Altaï et aux bords du lac Baïkal, le lamaïsme, appuyé sur les bouddhistes de la Mongolie, tient résolument tête aux assaillants. Le bouddhisme s'est peut être moins corrompu dans les glaces du Nord qu'au Tonkin et au Japon. Les Bouriates de Sibérie ont parfois des lamas instruits. Ils possèdent une hiérarchie fortement organisée. A sa tête est un grand lama, le *Khambo-lama*. Ce clergé lutte énergiquement contre la propagande orthodoxe. Il lui dispute les indigènes chamanistes. Comme les missionnaires, les apôtres de Bouddha procèdent solennellement à la destruction des idoles et des ustensiles des chamans. Sans les entraves mises par le gouvernement, le chamanisme aurait bientôt disparu de l'Altaï et du Baïkal.

II. *Religion d'Israël. — L'histoire du peuple d'Israël* est devenue le champ de bataille sur lequel s'exerce de préférence la critique rationaliste. Nous ne citerons que pour mémoire celle de M. Renan, dont le second volume, qui traite de l'établissement de David à Jérusalem jusqu'à la chute de Samarie, a paru l'année dernière. On connaît les doctrines et les procédés de l'auteur : l'*Élohim* le dieu universel des patriarches, devient *Jahvé*, dieu local et particularisé. Puis, grâce aux prophètes, il s'opère un retour aux traditions primitives : la notion du Dieu unique l'emporte. Israël n'eut d'historien que neuf siècles avant Jésus-Christ. A cette époque les légendes patriarcales et l'histoire de la conquête de Chanaan furent écrites. Cent ans plus tard, ces deux premiers écrits furent remaniés, on y ajouta de nouvelles traditions et de vieilles légendes. Plus tard enfin, sous Ezéchias une nouvelle rédaction fut faite, et c'est celle-là qui nous est parvenue. Voilà le fond du livre de M. Renan. Quand à la méthode, on la connaît aussi. M. Renan fait une thèse, accepte les faits qui lui

sont favorables et repousse les autres ; les assertions les plus gratuites semblent avoir pour lui la même valeur que les documents. Il n'est pas étonnant que M. Renan ait été maltraité même par l'école rationaliste. L'auteur dit M. Kuenen procède par « intuition » ; « sa fausse méthode le conduit non-seulement à des résultats erronés, mais dénature l'idée fondamentale de cette œuvre. » De tels procédés appartiennent au poète et non pas à l'historien.

— On retrouve en partie les mêmes erreurs, dans *l'Histoire des Hébreux* du Dr Kittel : *Geschichte der Hebræer* ; *Gotha*, 1888. L'auteur nie aussi que Moïse soit l'auteur du Pentateuque, et place sa composition au temps de la monarchie ou pendant l'exil.

C'est encore dans le même esprit qu'est écrite la *Geschichte der Volker Israël*, de M. Bernhard Stade, continuée jusqu'à la conquête romaine par M. Oscar Holtzman. Ce dernier a particulièrement dénaturé la mission et la personne de Jésus-Christ, dans lequel il ne voit qu'un réformateur religieux s'efforçant de remplacer le particularisme juif par l'universalisme chrétien.

Pour M. Cartelli, Moïse ne fut qu'un chef de horde, dont l'intelligence supérieure à celle des sujets qui lui obéissaient, sut mépriser la croyance du vulgaire et s'élever à la notion de l'unité de Dieu. A en juger d'ailleurs par son *Storia delgl' Israeliti dalle origini fino alla monarchia, secondo le fonti bibliche criticamente esposte*, la religion formulée dans l'Ancien Testament ne dépasse pas en élévation celle des autres peuples de l'antiquité.

M. Sayce a prétendu trouver dans les découvertes de l'assyriologie, des éclaircissements sur le livre d'Osée. A l'en croire, nous n'avons plus que des fragments de ces livres conservés par les scribes de Jérusalem ; de plus le texte en serait souvent altéré et les prophéties ne seraient plus dans l'ordre chronologique. M. Sayce prétend les rétablir à leur place, grâce au canon assyrien qui donne une série de dates certaines de 911 à 659.

The jevish quaterly Review contient une étude de M. Driver sur l'*Origine et la structure du livre des Juges.* Il suppose le Deutéronome écrit du temps de Josias et place au-delà de cette époque le livre des Juges. Un de nos prochains numéros contiendra une étude de M. l'abbé de Moor sur la *date de la composition du Deutéronome.*

On annonce pour paraître prochainement une monographie du temple de Jérusalem, d'après les données de la Bible, par M. Perrot. Des planches, dont plusieurs coloriées, donneront une idée exacte des lieux.

Dans le *Correspondant* du 25 juin, Mgr Meignan, archevêque de Tours, publie une importante étude sur la nouvelle critique de la Bible. Cette étude forme la préface d'un ouvrage où l'éminent prélat réfutera les récentes agressions de M. Renan contre David. Avec autant de liberté dans la critique que d'érudition dans l'examen des récentes théories allemandes, Mgr Meignan établit que l'école négative n'a entamé sérieusement ni la véracité ni l'inspiration des Ecritures. Le livre annoncé comprendra quatre parties : 1° le récit historique de la vie de David ; 2° la nature et l'importance des institutions de David ; 3° le poète et le psalmiste ; 4° enfin une interprétation et une discussion des textes prophétiques.

— Le Dr Landau, vient de publier à Zurich une notice sur les noms de Dieu empruntés aux notions de l'espace. L'auteur, dont les conclusions sont souvent hasardées, étudie ensuite l'influence que les religions étrangères ont pu avoir sur le choix de ces noms.

— On trouvera, dans le même ordre d'idées, un intéressant travail, dans *the Babylonian and Oriental record*, sur le vrai nom du Dieu d'Israël. L'*Université catholique* le résume en ces termes : « Quelle est la vocalisation du tétragramme sacré *Ihweh* ? La tradition juive ne nous l'a pas conservée, puisque les voyelles qu'on y intercalle ordinairement sont celles d'Adonaï. M. Ball discute et rejette les principales lectures qui ont été proposées : *Jabe* (Théodo-

ret, saint Epiphane), *Ja*, (quelques Pères de l'Eglise), *Jaô* (saint Irénée, Origene), *Jaho* (saint Jérôme), *Jahou* (Clément d'Alexandrie), *Jahveh* (lecture reçue par la majorité des savants modernes). Raisonnant par analogie, M Ball adopte *Jahvah* ou *Jahavah*. Les inscriptions cunéiformes nous ont conservé deux mots, *na-ta-na-ya-a-va*, *ya-mar-ya-a-va*, identiques avec l'hébreu *Netaniah*, *Gemariah*, sauf que l'inscription nous donne les formes pleines de ces mots. *Jah* correspondait donc à *Jahvah*. »

— Nous avons dit que nous devrions renvoyer souvent nos lecteurs aux thèses fondamentales développées dans les trois premiers numéros de cette Revue par le R. P. Van den Gheyn. Nous pouvons y renvoyer aussi M. Piepenbring qui dans la *Revue de l'histoire des Religions* (mars-avril 1889) attaque à son tour le monothéisme primitif d Israël : « D'après nous, dit-il, les anciens Hebreux n'étaient pas des monothéistes. Ils étaient, au contraire, adonnés à l'animisme, à la fois sous la forme du fétichisme et sous celle du culte des mânes, qu'on rencontre chez tous les peuples primitifs, anciens et modernes. Leur religion était, par cela même, du polythéisme.... A l'instar de ce que nous voyons chez les peuples de l'Asie occidentale en général, les anciens Hébreux adoraient aussi les astres ou l'armée des cieux, et plus particulièrement le soleil et la lune, sous les noms de Baal et d'Artasté. Leur culte correspondait à leur religion. Il était encore bien grossier et se rattachait à une multitude de lieux saints, situés sur des hauteurs ainsi qu'à des objets de la nature, et à différentes images, parmi lesquelles la figure du taureau et celle du serpent jouent le rôle principal ; il impliquait enfin l'usage des sacrifices humains, » p. 171-172. Plus loin, p. 198 : « nous croyons donc que le polythéisme sémitique était la religion primitive des Hébreux, tandis que le Jahvisme monothéiste est le produit du prophétisme israélite et n'a fait que se greffer sur l'ancien sémitisme. »

— On trouvera chez Fischbacher un travail que vient de publier M. Samuel Berger, sur le *Palimpseste de Fleury*.

L'auteur continue les études de Belsheim sur les fragments les plus anciens des textes latins du Nouveau Testament, m° 6400 G. Bibliothèque nationale.

III. *Religion assyrienne.* — M. Boscawen a fait au British Museum cinq lectures sur les religions de la Babylonie. D'après le conférencier, il faut distinguer d'abord une période primitive avec un culte particulier pour les différentes tribus qui devaient plus tard composer l'empire. Cette période nous offre les traces des religions les plus inférieures. Le panthéon national se forma plus tard de la réunion de ces dieux particuliers. Eridu fut un centre des plus anciens et prépondérant.

On ne saurait nier les ressemblances qui existent entre les religions d'Israël et de Babylone : les découvertes de l'assyriologie les accusent tous les jours; mais il y a loin de là à prétendre, avec l'école rationaliste, que la religion d'Israël dérive de celle de Babylone.

— On retrouve sur les monuments assyriens, nous dit M. Bonavia, dans *the Babylonian and Oriental record*, sept espèces différentes d'arbres de vie. Le datier et la vigne sont les deux que l'on rencontre le plus fréquemment.

IV. *Religion chinoise.* — M. Terrien de Lacouperie, directeur du *Babylonian and Oriental record*, vient de résumer les nombreux travaux qu'il a publiés pour démontrer que la civilisation primitive de la Chine est originaire de la Babylonie et de l'Elam. L'auteur appuie sa thèse sur les ressemblances nombreuses qu'il trouve entre ces deux civilisations. Le culte, la religion, les légendes, les traditions de toute sorte, les institutions politiques et sociales, les productions de l'art, les connaissances scientifiques lui offrent tour à tour des points de comparaison et l'occasion de signaler de nombreuses analogies. L'écriture chinoise en particulier ne lui semble qu'une altération de l'écriture cunéiforme. L'hypothèse est hardie ; l'auteur l'entoure d'un grand appareil scientifique. Voici en résumé quelles seraient ces conclusions : La civilisation égyp-

tienne est la plus ancienne de toutes ; on ne peut lui accorder moins de 5,500 ans avant J.-C. Celle de Babylone serait plus jeune de mille ans. La civilisation chinoise n'a aucun droit à l'antiquité qu'elle s'est plue à s'attribuer. Les tribus Balk, venues de l'Ouest, sous la conduite de Nakhunte, ne l'ont envahie que vers 2,300 avant Jésus-Christ. Ces tribus venaient de la Bactriane et de l'Elam.

L'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, dans la séance du 14 juin dernier a accordé à M. Terrien de Lacouperie une recompense de 500 fr. à prendre sur le prix Stanislas Julien.

— *Le journal asiatique*, (février-mars 1889) contient un remarquable article de Mgr de Harlez sur l'*I-li* le plus ancien rituel de la Chine. « — L'*Ili*, (qu'il vient de traduire), dit l'auteur, est sans contredit un des monuments les plus curieux de l'antiquité orientale. Plus ancien que le Li-ki, exposant des faits contemporains de l'époque où il fut rédigé, il est spécialement précieux pour l'ethnographie et l'archéologie, puisqu'il relate d'une manière authentique des usages régnant en Chine, il y a vingt-cinq siècles et plus encore peut-être. Cependant il est resté jusqu'ici presque entièrement ignoré : on ne le connait guère que de nom. »

« Le *Kia-li*, dit la *Revue bibliographique belge*, est un des ouvrages les plus connus du célèbre philosophe Tchou-hi, qui vivait au XIIe siècle de notre ère. C'est un traité de *li* ou de *rites*. Toutefois on verra que le mot *rite* s'applique ici non-seulement à des actes du culte, mais à bien des détails que nous sommes accoutumés à regarder comme purement profanes. Il en résulte que plusieurs chapitres de ce livre seraient parfaitement à leur place dans un manuel de civilité. C'est que les Chinois attribuent un caractère religieux à tous les actes humains et croient à l'origine céleste de tous les usages qu'ils tiennent de leurs aïeux. Aussi ont-ils toujours attaché la plus haute importance à la connaissance et à l'observation des rites. « Sans *li*, disait le grand Kong-fou-tse, il n'y a ni fermeté

ni stabilité ; les vertus qui en sont dépourvues deviennent des vices.

Les rites dont il est question sont dits *domestiques*, parce qu'ils se pratiquent dans la famille, à la maison. Ils comprennent les règles générales sur le culte des ancêtres et le temple qu'on doit leur dédier, les règles sur les devoirs et les affaires journalières de chaque intérieur, les cérémonies de la prise du bonnet viril, pour les jeunes gens, et de la prise de l'épingle, pour les jeunes filles, les rites des fiançailles et du mariage, les rites du deuil, qui sont assez compliqués, les rites du sacrifices des quatre saisons, du sacrifice au premier ancêtre, du sacrifice aux aïeux, du sacrifice aux parents récemment décédés, de celui qui s'offre au jour anniversaire de la mort, enfin de celui qui s'offre près du tombeau.

Outre les sentences de Tchou-hi, on trouvera ici les commentaires dont elles sont ordinairement accompagnées et sans lesquels elles resteraient souvent lettre close pour nous. Ces prescriptions, parfois si mesquines et si ennuyeuses à première vue, ne laisseront pas d'intéresser vivement celui qui saura en chercher la pensée inspiratrice et découvrir les doctrines cachées sous l'enveloppe d'usages plus ou moins bizarres. Nous ne dirons rien du mérite de la traduction : il suffit d'avoir nommé le traducteur. »

— Au dernier congrès des sociétés savantes, notre collaborateur M. Castonnet des Fosses a résumé un travail intitulé : *Rapports de la Chine et de l'Occident avant la dynastie des Mandchoux*. Il signale l'ambassade chinoise envoyée auprès d'Antonin-le-Pieux, puis l'ambassade romaine envoyée à Canton par Marc-Aurèle. Dès l'époque d'Alexandre, il existait des relations commerciales entre la Grèce et la Chine. Ces anciennes habitudes de la Chine renaissent aujourd'hui dans l'empressement avec lequel son immense population se mêle à la civilisation européenne. Peut-être y a-t-il là le germe d'une invasion pacifique de l'Occident par les Asiatiques.

— *Le Muséon*, (juin 1889) résume, dans les propositions suivantes, les principales conclusions du travail de Mgr de Harlez sur les *croyances religieuses des premiers Chinois* : « Chez les Chinois, depuis les premières origines et leurs premiers monuments, les conceptions religieuses, bien loin de se spiritualiser, ont toujours été se matérialisant de plus en plus, jusqu'à confondre comme en une seule, les notions du Tien et du Shang-ti. — L'animisme en Chine est postérieur au spiritualisme, bien loin d'en avoir été la plus ancienne croyance. — Les premiers Chinois n'adoraient ni le ciel matériel, ni des objets de terreur, ni les monts, les rivières ou les arbres. Ils croyaient à un Dieu personnel, unique en son genre, souverain du ciel et des hommes, maître des impies, providence veillant sur les bons pour les combler de biens, et punissant les méchants en cette terre. Mais il ne semble pas que ce Dieu était, à leurs yeux, le créateur du monde. — A leurs yeux, les fautes, les crimes offensaient Dieu et demandaient expiation. — Ils croyaient aussi à des esprits inférieurs au souverain suprême du monde, d'une nature invisible et supramatérielle. — Enfin ils croyaient à la spiritualité et à l'immatérialité de l'âme, plaçaient leurs morts dans le ciel et leur rendaient des honneurs dont le but originaire était, semble-t-il, de les réjouir,... plutôt que de les honorer d'un vrai culte. »

Cette doctrine, on le voit, ne diffère pas de celle que M. Legge (Life of Confucius p. 100) retrouvait déjà dans le Shi-King et le Shu-King, où « Ti ou Shang-ti apparait comme un être personnel, gouvernant dans le ciel et sur la terre, auteur de la nature morale de l'homme, souverain parmi les nations, par qui règnent les rois et les princes rendent la justice, le rémunérateur des bons et le punisseur des méchants. »

Le travail de Mgr de Harlez marquera une nouvelle victoire des monothéistes sur les animistes qui nous disputent avec tant d'acharnement les Chinois.

V. *Religions de l'Inde.* — Nous sommes heureux de

trouver dans un article de M. Barth, publié par la *Revue de l'histoire des religions* (n° mars-avril 1889), la confirmation de diverses opinions émises précédemment dans notre revue. A propos de M. Schuré nous lisons p. 161 : « M. Schuré s'est beaucoup occupé de l'Inde dans ces dernières années. Après nous avoir dit ce qu'a été le Buddha, il nous a raconté d'une façon bien étrange l'histoire de Râma, qu'il fait naître dans le Poitou, si j'ai bonne mémoire, et partir de là pour la conquête du monde et l'extermination de la race noire, quelque cinq ou six mille ans avant Jésus-Christ. Je ne reviendrai pas sur ces fantaisies, mais je suis obligé de dire un mot de son dernier article, d'abord parce qu'il y a récidive et aussi à cause de la grande publicité de la Revue dans laquelle il a paru : *La légende de Krishna et les origines du brahmanisme*, (*Revue des deux mondes*, 15 mai 1888). Comme morceau de littérature, sauf quelques naïvetés sentimentales et une recherche parfois malheureuse de la couleur locale, l'article est tout à fait réussi. Mais ce n'est pas une œuvre de littérature qu'a prétendu faire M. Schuré. Il affirme, et il veut être cru, qu'il nous donne la « légende de Krishna reconstituée dans son ensemble, et replacée dans la perspective de l'histoire. » Cette prétention exige une protestation sévère : à part le contour général et quelques détails, l'article n'est, d'un bout à l'autre, qu'un tissu d'inventions. Il n'est pas permis, même aux poètes, d'ainsi se jouer de l'histoire. » — A propos de M. Schœbel, M. Barth s'exprime comme il suit, p. 165 : « Sur le Ramâyana j'aurais beaucoup à dire, si le livre de M. Schœbel répondait tant soit peu à son titre. Malheureusement il n'y a rien à tirer de ce gros mémoire, sur lequel s'est égarée une distinction de l'Institut et qui s'est égaré lui-même dans la collection des annales du Musée Guimet. » — Un peu plus loin, M. Barth apprécie en ces termes un des travaux de M. Colinet que nous avons signalé ici : « En fait de monographies de divinités particulières, je n'ai à signaler que celle que M. Colinet a consacré à Puramdhi, la personni-

fication de l'offrande, quand elle va des hommes aux dieux et des biens d'en haut, quand elle va des dieux aux hommes. La notice de M. Colinet fait bien ressortir ces nuances, ainsi que les divers degrés de cette personnification parfois à peine sensible. De plus, en rapprochant le mot de termes comme *udadhi*, *payodhi*, il en a donné une étymologie plus satisfaisante que celles qu'on avait proposées jusqu'ici. »

— *La Kabbale*, que nous avons signalée dans notre dernier numéro, donne sur le bouddhisme en Europe les renseignements suivants que nous avons lieu de croire exacts : « Il faut d'abord, dit M. Ad. Franck, qu'on sache que, sous le nom de *société théosophique*, il existe une vaste association qui, de l'Inde, a passé en Amérique et en Europe, en poussant de vigoureuses ramifications dans les États-Unis, en Angleterre et en France. Cette association n'est pas livrée au hasard, elle a sa hiérarchie, son organisation, sa littérature, ses revues et ses journaux. Son organe principal en France s'appelle le *Lotus*. C'est une publication périodique d'un très grand intérêt, qui emprunte au bouddhisme le fond des idées, sans avoir la prétention d'y enchaîner les esprits en leur interdisant les recherches nouvelles et les tentatives de transformation. Sur ce fond bouddhiste, se développent souvent des considérations et des citations textuelles empruntées à la *Kabbale*. Il y a même une des branches de la société théosophique, une branche française appelée l'*Ysis*, qui a publié dans le cours de l'année dernière, une traduction inédite du *Sepher ietzirah*, un des deux livres kabbalistiques qui passent pour les plus anciens et les plus importants... Une autre revue également consacrée à la propagande théosophique et dans laquelle, par une conséquence nécessaire, la *Kabbale* intervient fréquemment, est celle qu'a fondé, que dirige et que rédige en grande partie Lady Caithness, duchesse de Pomar. Son nom est presque le même que celui que le grand théosophe allemand Jacob Boehm a donné à son premier ouvrage, c'est l'*Aurore*. »

BIBLIOGRAPHIE

Du Brahmanisme et de ses rapports avec le judaisme et le christianisme. Mgr Laouenam. Pondichéry. — 2 vol. 20 fr.

Cet ouvrage est déjà connu, mais nous tenons à le recommander à nos lecteurs. « On sait, dit la *Revue bibliographique belge,* qu'il s'est trouvé, même dans ces dernières années, des hommes savants ou prétendus savants, pour exalter le brahmanisme aux dépens du christianisme et pour affirmer que celui-ci est redevable à celui-là de la meilleure part de ses doctrines et de ses préceptes moraux. Le livre que voici est une réfutation de cette thése. Ce nous est une joie d'autant plus grande de le signaler qu'il est l'œuvre d'un vénérable évêque, missionnaire dans l'Inde depuis trente-cinq ans.

Le sujet est aussi vaste qu'important. Mgr Laouenan l'a traité avec ampleur et érudition. Il l'a divisé en trois parties. Dans la première, il expose et examine les analogies qui existent entre le brahmanisme d'une part, le judaïsme et le christianisme de l'autre. Il est plus circonspect en cette matière que plusieurs de ses devanciers, il est moins enclin à admettre les ressemblances comme réelles et dignes d'attention. On ne songera pas, croyons-nous, à l'en blâmer ; au contraire. La seconde partie nous entretient des races indoues, de leurs origines, de leurs religions diverses ; le lecteur y trouvera des renseignements ethnographiques, des détails et des traits de mœurs qui lui feront comprendre ce qu'est en réalité ce peuple qu'on a osé représenter comme l'instituteur et le modèle des autres nations. La troisième raconte les vicissitudes du brahma-

nisme depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. On y verra que ce système religieux n'est pas aussi immuable qu'il le prétend et que certains de ses admirateurs l'ont cru ; on constatera que, *dans sa forme actuelle*, il est relativement moderne, postérieur à Moïse et même à Jésus-Christ. Mgr Laouenan corrobore ces conclusions par une étude sur les temples souterrains ou hypogées et les pagodes brahmaniques, et il montre qu'aucun de ces monuments n'a guère plus de mille ou de quinze cents ans d'antiquité.

L'auteur n'a rien négligé de ce qui pouvait assurer et augmenter la valeur de son travail. Il a visité l'Inde entière, il a pu voir chez elles-mêmes ces populations aux mœurs si étranges, aux civilisations si disparates, dont se compose le peuple indien ; il a examiné à loisir les édifices qu'il décrit et dont il rapporte les légendes ; il a fouillé les monuments celtiques dont il parle à propos du culte des pierres. Il a étudié les textes anciens et mis les commentaires autorisés à contribution. »

On a adressé à cet ouvrage des critiques : quelques-unes peuvent être fondées. Il ne faut d'ailleurs pas oublier dans quelles conditions il a été écrit. Mgr Laouenan nous avertit, lui-même, que ses ressources et sa vie errante de missionnaire ne lui ont permis ni d'avoir toujours sous la main tous les livres utiles ni d'annoter constamment ses sources ; et les mêmes circonstances nous expliquent comment il a pu ignorer les tout derniers travaux sur quelques questions. Nous laisserons aux indianistes de profession à regretter ces légers desiderata.

En somme, les deux beaux volumes de Mgr Laouenan seront très utiles au grand public, et les spécialistes seront sans doute bien aises d'y rencontrer, sur plus d'un point, des renseignements inédits et circonstanciés. On trouvera un surcroit d'attrait dans la clarté de l'exposition et les qualités du style. Elles ont valu au vénérable auteur une distinction peu commune : son œuvre a été couronnée par l'Académie.

La légende de Sagara par le Dr *Fick*. Kiel. Hœseler 1889.

Le Dr Fick a traduit du sanscrit la légende des 60,000 fils de Sagara. Ces enfants envoyés par leur père à la recherche du cheval qui devrait être offert dans un sacrifice solennel et qui s'était enfui, bouleversèrent la terre à ce point qu'ils creusèrent l'abîme ou se trouve aujourd'hui l'Océan. Ils finirent par trouver le cheval paissant tranquillement aux pieds du sage Kapila plongé tout entier dans la méditation. Les fils insolents de Sagara se permirent de manquer de respect au Muni qui les réduisit en cendres du feu d'un seul de ses regards. Leurs tristes dépouilles restèrent là longtemps abandonnées, privées de tout honneur, jusqu'à ce que, à la prière du saint roi Bhagiratha, le Gange remplit l'immense bassin, purifia leurs cendres et leur ouvrit les portes du Svarga.

Le Bouddhisme japonais par *Ryanon-Fugishima*. Paris, 1889.

Les études bouddhiques sont en honneur parmi nous. Les savants français semblent avoir voulu en faire leur spécialité. Ils seront puissamment aidés dans leur travaux par la publication de M. Ryanon Fugishima, savant japonais établi à Paris. L'auteur a été élevé dans la religion bouddhique et il en connaît tous les secrets. Après nous avoir fait connaître dans une introduction les fondateurs du bouddhisme, il expose la doctrine et l'histoire des douze grandes sectes bouddhiques du Japon. « Nous ne partageons pas, naturellement, dit le Muséon (juin 1889) l'enthousiasme du savant japonais pour le bouddhisme. Toutefois nous nous plaisons à reconnaître tout ce qu'il y a d'élevé et de généreux dans ses doctrines morales primitives, qu'aucune autre religion en dehors du christianisme n'a jamais atteint. »

Jab-Alaha ou une page de l'histoire du nestorianisme au XIIIe siècle, sous les Mongols. Mgr Lamy. — Bruxelles, 1889.

« Cette biographie inédite d'un prêtre nestorien, natif de Pékin, puis archevêque de cette ville, enfin patriarche de Bagdad, jette une lumière inattendue sur la situation du christianisme dans la haute Asie à l'époque mongole. Nous y apprenons que ce pontife fit refleurir le christianisme au XIIIe siècle, au cœur de l'Asie ; qu'il ordonna dans le cours de son apostolat 75 archevêques et évêques, et qu'il rétablit un instant l'unité religieuse du monde en rentrant dans la communion de l'Église romaine. Jamais le christianisme ne fut plus près de triompher en Asie qu'alors. Déjà plusieurs khans mongols avaient pris le parti des chrétiens d'Orient, et ils songeaient sérieusement à donner la main aux chrétiens d'Occident pour écraser définitivement l'islamisme, attaqué à la fois des deux côtés. A ce projet de coalition se rattache la mission non moins intéressante d'un compagnon de Jab-Alaha, le prêtre Sauma, qui fit dans ce but le voyage de l'Europe, visita l'Italie, fut reçu par le Pape Nicolas IV, passa un mois à Paris, « où il trouva trente mille écoliers, qui s'adonnaient aux sciences sacrées et profanes.

Il y a encore bien d'autres faits inédits à recueillir dans ces quelques pages, qui enrichissent plus la science que ne le font nos vastes synthèses historiques, dont il ne restera rien, quand on continuera à puiser dans des opuscules comme celui-ci. (1) »

Purim, ein Beitrag zur Geschichte der religion. — Paul de Lagarde. Gœttingen.

D'ou vient le nom *Purim* qui désignait chez les Juifs la fête du 14 adar? de l'araméen *poura* nous dit M.J.Halevy, et il signifie *sort*. D'autres linguistes le font dériver d'un

(1) Revue bibliographique belge, — Juin 1889.

mot perse *pur* et lui donnent la même signification. M. de Lagarde le fait venir de *Eroharan*, qui désigne, dans la langue perse, la fête des âmes ou ferouers. Cette fête durait six jours, elle terminait et commençait l'année, c'était une des plus importantes. S'il fallait en croire l'auteur, les Juifs l'auraient empruntée aux Perses, en la dénaturant seulement et en en faisant une occasion de débauches et d'immoralité. C'est là une accusation bien grave à l'adresse des Juifs. Heureusement elle ne repose sur aucun fondement. Elle pêche d'abord par la base. Le nom des génies en vieux perse est *fravarti*, pehlvi *fravad* d'où le pluriel *fravardian*, « les génies » et le substantif *fravardigau*, nom de la fête des *fravardian*. « Telle était, dit la *Revue critique* (17 juin 1889), la prononciation de ces mots au IVe et Ve siècles avant notre ère, ainsi que le prouve le cappadocien *faratania*..... de là à *pur* et *purim* il y a loin..... Il faut donc rejeter une fois pour toutes, l'explication proposée par M. de Lagarde. »

Origines du culte chrétien. — Etude sur la liturgie latine avant Charlemagne. — l'abbé Duchesne. Paris- Thorin.

Ce livre intéressera au plus haut point ceux qui s'occupent de la liturgie ancienne et de l'organisation ecclésiastique. « Ils trouveront, dit la *Revue historique* (juillet-août 1889 p. 835) dans ce volume, un chapitre excellent sur la formation des circonscriptions ecclésiastiques, des renseignements complets sur les sources liturgiques romaines et gallicanes, toute une histoire de la messe en Orient et en Occident, de l'établissement des fêtes chrétiennes, du baptême et du catéchumenat, de l'ordination, des coutumes liturgiques, de la dédicace des églises, de la consécration des vierges, de la bénédiction nuptiale, de la réconciliation des pénitents, de l'office divin en général. Les textes les plus importants sont cités in extenso, et un appendice reproduit quelques textes inédits, en particulier

les *ordines romani* du manuscrit de Saint-Amand et l'ordre des offices à Jérusalem vers la fin du IV siècle. »

Beïtrage zu der Geschichte des grossen schismas. Fribourg en Brisgau. — *Herder.* 1889.

« L'histoire de Schisme d'Occident, dit la *Revue des questions historiques* (1er juillet 1889), a besoin encore de bien des éclaircissements. Aussi saluons-nous avec joie le nouvel ouvrage du docteur Scheuffgen, archiprêtre de Trèves. L'auteur utilise la littérature et les manuscrits. Il étudie: 1° l'origine du schisme, l'Université de Paris, Urbain VI; 2° la légalité de l'élection d'Urbain VI, Henri Hembuche et Langenstein; les *Epistolæ pacis*; 4° la réforme dans l'Église, le *consilium pacis*; 5° Conrad de Gesthauzen, et *Epistolæ concordiæ* et leur rapport avec le *consilium pacis*; 6° les précurseurs du concile de Pise : Mathieu de Cracovie, François de Zabarella. C'est un travail soigné et d'une valeur durable. »

Les Eglises orientales dissidentes et l'Eglise romaine. — l'abbé *A. Tilloy.* — Paris. Berche et Tralin. 1889.

L'Union de l'Église grecque à l'Eglise romaine est un des problèmes dont M. l'abbé Tilloy cherche la solution et qu'il a déjà traité dans des écrits précédents. Le cinquantième anniversaire de la suppression de l'Église grecque-unie, que la Russie a célébré le 18 juin dernier, donne au travail que nous annonçons un caractère plus grand d'actualité. On y trouvera la réponse aux discours et sermons commandés, en cette circonstance, par le synode, dans le but de glorifier l'œuvre de l'apostat Joseph Siemasko. Sous la forme d'une réponse aux *neuf questions* posées par M. Saloviev, M. l'abbé Tilloy, traite toutes les questions dogmatiques et morales qui intéressent les deux églises et cherche à ouvrir le plus grandement possible la voie de la conciliation.

Le Gérant : Z. Peisson.

Amiens. — Imp. Générale, 18, rue Saint-Fuscien.

UNE DOUBLE QUESTION DE CRITIQUE

I

La *Revue des Religions*, dans son second numéro (juin 1889), mentionnait, sans l'approuver, un singulier écrit, qui venait, semble-t-il, de paraître, et dont l'auteur a essayé de prouver, par le rapprochement de 171 passages, qu'Homère avait rempli ses poèmes d'emprunts faits au livre de Judith. Il rattache d'ailleurs expressément ce système à une idée plus générale : il voudrait prouver que la mythologie, et spécialement celle des Grecs, est empruntée à la Bible, en défigurant celle-ci largement, cela va sans dire.

Cette double question offre une occasion naturelle de signaler les véritables lois de la critique en ce qui concerne les rapports à établir entre les doctrines révélées et les traditions du paganisme, et de reconnaître s'il y a une application à faire de ces lois au fait particulier examiné par l'auteur. Il convient d'étudier d'abord ce dernier point, dont la critique est beaucoup plus simple, et qui, en disparaissant de la discussion, fera disparaître la préoccupation laissée peut-être dans des esprits qu'aurait séduits la lecture de l'opuscule de M. F.

Je dis *séduits* et j'ajoute hardiment que je le dis sans avoir lu le livre lui-même, parce que sa conclusion doit être écartée par la *question préalable*. Ce n'est

pas l'excessive faiblesse de l'argument choisi comme exemple par la Revue qui me fait parler ainsi : quand les 170 autres seraient spécieux, tous ensemble ne pourraient avoir aucune valeur pour montrer dans Homère un plagiaire du Livre de Judith, attendu qu'Homère..... vécut environ trois siècles, je ne dis pas seulement avant la rédaction du livre, mais avant les événements qu'il raconte, événements qui sont antérieurs d'un siècle à peine à la première *recension* des poésies homériques, celle qui eut lieu sous le gouvernement de Pisistrate ou de ses fils et qui, par conséquent n'est pas postérieure à la *rédaction* du livre de Judith, comme nous le verrons plus loin,

La date de cette histoire n'est pas directement donnée dans son texte même; mais il est aujourd'hui certain qu'elle résulte des faits contenus dans les deux premiers chapitres. On avait déjà conjecturé, non sans vraisemblance, que cette invasion assyrienne en Palestine avait eu lieu pendant un interrègne de fait, c'est-à-dire pendant la captivité de Manassès en Babylonie; mais on manquait de documents parallèles au texte biblique pour confirmer cette conjecture, lorsque parut le livre de M. Smith intitulé *History of Assurbanipal*, contenant, en assyrien et en anglais, tous les documents cunéiformes appartenant au règne de ce roi de Ninive ; nous sommes maintenant à l'aise pour en parler.

L'avènement d'Assurbanipal (ou Assurbanihabal), comme associé au trône est fixé définitivement à 667 avant J.-C par la comparaison entre les listes de magistrats éponymes et les récits historiques, pour l'Assyrie, d'une part, et le canon de Ptolémée, pour Babylone de l'autre (1). C'est donc vers le milieu du VIIe

(1) V. Oppert *infra*.

siècle que se passèrent les événements d'un règne qui n'a pas été d'une longueur exceptionnelle. Or Assurbanipal est le roi qui, dans le livre de Judith, est désigné par son surnom de Nabuchodonosor ; c'est donc à l'époque indiquée qu'il faut placer les faits que raconte ce livre.

Mais comment sait-on que cette identification est réelle ? qui a pu même en donner l'idée? On le *sait* par l'étude détaillée et minutieusement détaillée que j'ai faite, il y a quatorze ans, dans la *Revue archéologique*, (1) des faits réunis dans le volume de M. Smith, comparés avec les renseignements historiques et géographiques que contient le texte biblique et aussi avec les documents que M. Oppert a rapprochés des textes cunéiformes. (2)

Je ne peux penser à reproduire ici les trente pages qui composent mon travail (même en retranchant celles, en petit nombre, qui concernent la guerre de Médie) ; mais j'en indiquerai la nature et les conclusions en transcrivant les vingt dernières lignes.

« Assurément tous les faits de ce récit (le récit biblique) ne se retrouvent pas et ne devaient pas se retrouver dans les documents assyriens, égyptiens et grecs ; mais *tous* s'expliquent par des faits maintenant

(1) Juillet et août 1875. M. Bonnetty m'a fait l'honneur de reproduire cette étude, avec l'autorisation du directeur de la *Revue archéologique*, dans les *Annales de philosophie chrétienne* (avril et mai 1878) Le tiré à part des articles de la Revue, se trouve à la librairie Perrin.

(2) *Mémoires sur les rapports de l'Egypte et de l'Assyrie, dans l'antiquité.* (Extrait de la première partie du tome VIII des *Mémoires présentés par divers savants* à l'Académie des Inscriptions et belles lettres.) *Voy*, aussi la *Zeitschrift fur ægyptische Sprache und alterthumskunde* de 1868 ; M. de Rougé est revenu sur les faits relatifs à l'Égypte dans ses leçons (inédites) de l'hiver de 1870.

connus et surtout *concordent* avec une histoire d'ensemble dont toutes les grandes lignes sont désormais constatées. Il serait impossible de concevoir qu'un récit allégorique reproduisît un ensemble de faits connus d'ailleurs, appartenant à des histoires diverses et se rapportant tous à cette époque, *unique* dans l'histoire du monde, qui *réunit*, en un petit nombre d'années: 1° le morcellement politique de l'*Egypte* et la domination incertaine du roi d'Assyrie dans ce pays ; 2° une guerre ayant pour objet un roi *élamite* déterminé ; 3° une vengeance exercée par Ninive contre la *Lydie* ; 4° une invasion de la Babylonie par les Assyriens ; 5° une expédition assyrienne en *Syrie* et en *Arabie*, 6° une lutte acharnée de l'Assyrie contre les Mèdes : *tous* faits, établis par des documents étrangers, et se rapportant à ce même règne assyrien auquel la condition de la Judée, décrite dans le livre de Judith, rapporte aisément la date de ce fait de l'histoire nationale Le titre de la présente dissertation (1) est donc justifié, et, si le cadre en comporte encore des lacunes, on peut compter que les traits dûs à des découvertes futures ne le déplaceront pas. »

Nulle part, en effet, que je sache, ma conclusion n'a été attaquée depuis lors par des arguments historiques. M. Renan, en faisant d'ailleurs l'éloge de mon travail, s'est borné à dire, dans le compte-rendu des travaux de l'année que publie le Journal Asiatique, que l'auteur du livre de Judith eût été surpris qu'on donnât une valeur historique à son ouvrage ; mais l'orientaliste français n'alléguait aucune raison. Le R. P. A. J. Delattre, dans la *Controverse* de février 1881 (note

(1) *Deux questions de chronologie et d'histoire éclaircies par les annales d'Assurbanipal.*

aux pages 161-2) m'a combattu au sujet de la date de l'expédition d'Holopherne ; mais il se montre aussi convaincu que moi-même que le roi d'Assyrie était alors Assurbanipal, et tel est le fait sur lequel je m'appuie pour demander la *question préalable* contre l'opuscule annoncé. D'ailleurs le IXe paragraphe de ma dissertation me paraît avoir répondu d'avance à l'objection de mon savant contradicteur.

Un embarras peut cependant rester dans l'esprit du lecteur : pourquoi ce nom de Nabuchodonosor donné par le rédacteur hébreu à un prince nommé autrement dans les documents *officiels*, *ninivites*? Je crois en avoir donné une raison plausible dans le § VI de mon travail : c'est que le mot employé par l'auteur du livre devait être un surnom adopté par le roi *à Babylone*, à titre de vengeur du Dieu Nebo, dont son frère, révolté contre lui, avait ouvert le trésor à Borsippa. *Nabu-Kudur-usur.* (1) veut dire, (c'est la traduction de M. Oppert), *Nabu a donné le diadème* : Assurbanipal se présentait sans doute dans cette région comme placé sur le trône par le Dieu qu'il avait vengé de son spoliateur. J'ajoute aujourd'hui cette observation, à laquelle je n'avais pas songé en 1875, que l'original, aujourd'hui perdu mais existant au temps de saint Jérôme, du livre de Judith, étant en dialecte chaldaïque (2) a dû être écrit par un juif accoutumé à entendre, en Babylonie, nommer ce prince comme le nommaient de

(1) *Kudur* et non *Kudun*; ainsi s'écrivait aussi nous le savons par l'épigraphie assyrienne, le nom du conquérant de Jérusalem; mais il suffit de savoir *lire* l'hébreu pour comprendre combien il est facile à un copiste d'échanger un *resch* pour un *noun*.

(2) C'est ce que dit S. Jérôme lui-même ; on appelle ainsi le dialecte araméen que les Juifs commencèrent à parler pendant la captivité et qu'ils rapportèrent dans leur patrie : ce texte n'était donc pas antérieur au IIe siècle.

préférence les Babyloniens. C'est d'ailleurs au temps de Pisistrate, au temps de la *récension* des poèmes homériques, comme je le disais plus haut, que les Juifs, captifs en Babylonie, ont adopté ce dialecte.

II

S'il est utile de couper court à une erreur certaine, il l'est davantage encore de reconnaître des principes solides en matière de critique, et d'établir nettement ce que les doctrines et les œuvres du paganisme ont pu tirer de l'enseignement révélé. L'étude de cette question, appliquée aux différentes religions de l'antiquité, serait beaucoup trop étendue pour trouver place dans un article; je l'ai traitée ailleurs, en ce qui concerne l'esprit des doctrines (1); et j'ai entrepris aussi (2) d'expliquer, en ce qui concerne la question spéciale des mythes, comment on en doit comprendre la formation. Mais il est du moins possible d'indiquer ici les *conditions* à observer pour que des travaux de cette nature puissent aboutir à des conclusions solides; et, puisque la question se trouve soulevée à l'occasion de certaines traditions de la Grèce, c'est le lieu de reconnaître les conditions spéciales qui appartiennent à l'histoire des mythes helléniques.

Tout chrétien sait que le genre humain a commencé

(1) Dans les *Annales de Philosophie chrétienne*, mai et juin 1886, août et octobre 1887 (articles sur la *Marche des idées religieuses dans l'antiquité*).

(2) Dans la *Controverse*, (aujourd'hui *Université catholique*); je n'y ai encore traité que la question générale de critique (décembre 1887).

par le monothéisme, et tout vrai psychologue n'a pas de peine à concevoir que des dégradations successives, des déviations indéfiniment variées se soient produites dans différentes races. sous la double influence de l'imagination et des passions, surtout des passions infimes. Mais, jusqu'au commencement du présent siècle, si la réalité du fait était aisée à comprendre, le *comment* pouvait à peine être conjecturé, quant à la distinction à établir entre la formation des diverses doctrines : on connaissait peu celles-ci et pas du tout leur histoire ; on ne connaissait guère davantage les relations les plus antiques entre les différents pays, l'influence que les anciens peuples ont pu exercer les uns sur les autres à des époques reculées.

Il n'en est plus de même aujourd'hui, et l'on doit, à cette heure, poser en principe que nul n'a le droit d'aborder ces questions pour le public, s'il ne connaît les textes, tout au moins par des traductions *reconnues excellentes* et par les travaux des maîtres les plus compétents et les plus judicieux. C'est ainsi, et seulement ainsi, que l'on peut directement établir ce fait *capital* que, plus on remonte dans l'ordre des temps par l'étude des textes orientaux, plus on se rapproche du spiritualisme monothéiste.

Mais, pour la Grèce, l'étude des textes nationaux ne suffit pas, par la raison que la culture religieuse de ce pays reposait sur des traditions de seconde main. Nous ne connaissons que d'une façon très incomplète la religion des Pélasges, ou plutôt leurs religions, car on a lieu de penser que chaque tribu ou chaque race avait ses dieux. On entrevoit seulement que les objets de ces cultes personnifiaient les lois ou les grands actes de la nature ; mais ils paraissent être un reflet des croyances de l'*Asie occiden-*

tale (1), et l'on sait positivement que les croyances phéniciennes furent apportées de bonne heure en Béotie : Lenormant le démontre dans sa *Légende de Cadmus*. Lorsque la race hellénique devient dominante, et avec elle les croyances que nous représentent les poésies homériques, on voit plus distinctement des dieux dont l'ensemble représente à la fois des doctrines naturalistes et des doctrines spiritualistes, les premieres l'emportant par le nombre, les secondes conservant un souvenir oblitéré mais reconnaissable du principe de l'unité divine, dans le personnage du dieu souverain. Mais les doctrines helléniques ont aussi leur origine dans une mythologie orientale bien différente de la première, dans les croyances indo-iraniennes : la connaissance du sanscrit a permis de retrouver dans l'Inde plusieurs des dieux et des mythes de la Grèce. Certes, l'imagination hellénique en a produit un grand nombre ; mais il reste assez de rapprochements certains avec les traditions de la Haute Asie pour que l'on reconnaisse, dans la mythologie grecque, tout autre chose qu'une déviation directe des croyances primitives de l'humanité. N'oublions pas, d'ailleurs, que les temps homériques sont encore, dans une certaine mesure, une période de transition, et que leur mythologie n'est pas absolument identique à celle du siècle de Périclès.

III

Cela dit, revenons à notre point de départ, à la forme toute différente sous laquelle la question se

(1) Voyez la première partie de mes *Questions homériques*. (Bibliothèqne de l'Ecole des hautes études, 27e fascicule).

produit dans l'ouvrage dont parlait la Revue : c'est à un *livre* des Hébreux que l'auteur croit voir empruntées, du moins en partie, les poésies qui ont été la première manifestation durable de la religion hellénique. Evidemment, dans sa pensée, les prétendus emprunts faits au livre de Judith sont un simple épisode d'un fait général de l'histoire religieuse : il pense que les *œuvres bibliques* ont influé notablement sur la formation des œuvres et croyances religieuses des Hellènes. Eh ! bien, c'est là une hypothèse plus que gratuite ; c'est un ordre de préoccupations contre lequel il faut soigneusement se tenir en garde, quand on fait de l'apologétique.

Que Pythagore et Platon aient connu quelque chose des croyances sinon des livres d'Israël, lorsque des relations politiques et commerciales, intimes et continues, s'étaient établies entre la Grèce et l'Asie occidentale, cela n'a rien d'invraisemblable, bien que, quant au premier du moins de ces philosophes, il y ait plus de probabilité à reconnaître chez lui, conformément à une tradition connue, l'inspiration du spiritualisme égyptien. Mais il s'agit là d'œuvres philosophiqnes et non de la tradition de la Grèce ; qu'une trace des livres hébreux puisse être reconnue dans Homère, dans Hésiode, dans Pindare même, ou dans les tragiques, voilà ce dont on n'a jamais pu alléguer la moindre vraisemblance. Le nom même des Juifs ne se trouve nulle part dans la littérature grecque avant le temps d'Alexandre ; il faut donc renoncer à poursuivre de tels rapprochements. *Alléguer* des arguments faibles et surtout des arguments insoutenables, ce ne serait pas ici une simple erreur de logique, un simple défaut d'ordonnance dans la science apologétique ; ce serait attirer sur la science

des chrétiens le dédain, plus funeste aux âmes que la haine elle-même, parce que l'indifférence est ce qu'il y a de plus difficile à combattre.

Dans l'ordre intellectuel, les caractères les plus saillants de notre siècle, avec les prodigieux progrès qu'il a su accomplir dans les sciences naturelles, ce sont la passion des investigations historiques et l'ardeur des luttes religieuses et anti-religieuses. C'est pour les nécessités résultant de cet ordre de polémique que la Providence paraît avoir réservé ces merveilleuses découvertes sur l'histoire religieuse et politique de l'antique Orient, dont nous sommes témoins depuis près de trois quarts de siècle. Mais n'en compromettons pas les résultats, ne brisons pas dans nos mains ces armes puissantes, en nous lançant dans des hypothèses gratuites, et à plus forte raison dans des hypothèses inadmissibles ; maintenons nous, avec une fermeté inébranlable, sur le terrain d'une logique vraiment sévère et des faits que nous fournit la science véritable. Mais, dans cet ordre d'investigations, travaillons sans relâche.

« Faisons notre devoir, et laissons faire à Dieu. »

Félix Robiou,
Correspondant de l'Institut.

LES ORIGINES ET LA RELIGION

DU PEUPLE MEXICAIN

Au moment où les Espagnols débarquèrent au Mexique, l'empire de Montézuma était à son apogée et avait la prépondérance dans l'Anahuac. Mais la puissance des Aztèques aussi bien que leur civilisation était chose nouvelle, et leur développement datait à peine d'un siècle ; aussi si nous voulons connaître les origines du peuple mexicain, il faut remonter à une époque antérieure à l'ère chrétienne, suivre les différentes migrations qui se sont successivement portées au Mexique, étudier leurs traditions, et c'est alors que nous pourrons avoir une idée, quoique incomplète, des commencements de la race mexicaine.

La race mexicaine présente un type particulier et c'est en vain que certains ethnographes ont voulu la rattacher à un peuple quelconque de l'Asie ou de l'Europe. La civilisation de l'ancienne Amérique s'est développée sur le sol même où les Européens la découvrirent ; il est certain que les tribus, qui primitivement peuplèrent le nouveau monde, venaient de l'Asie, de la Sibérie, mais ces migrations durent avoir lieu à une époque fort reculée. Aux Etats-Unis, la plupart des indigènes prétendent être venus de l'ouest ; une seule race, celle des Denné-Dindjés, a conservé par

tradition le souvenir de son passage d'Asie en Amérique. Les Chippewayans racontent que jadis ils habitaient une contrée reculée vers l'ouest, d'où une nation méchante les aurait chassés : ils traversèrent un long lac rempli d'îles et de glaçons ; l'hiver régnait partout sur leur passage ; ils débarquèrent près de la rivière de cuivre. Ils avaient avec eux des animaux capables de porter et de tirer ; ces animaux n'étant autres que des rennes ; il faudrait placer ces émigrations à la période glaciaire, et les premiers habitants de l'Amérique auraient ainsi été contemporains du mastodonte qui n'avait pas encore disparu ; telles sont les origines de la race américaine. Ces tribus se seraient peu à peu répandues sur tout le continent et leurs descendants auraient constitué les différents peuples et entre autres ceux du Mexique et du Pérou. Il est à présumer qu'à ces peuplades primitives sont venues s'adjoindre d'autres migrations parties soit du Japon, soit des archipels de l'Océanie. Les Espagnols ont pu constater au moment de la conquête que des rapports existaient avec les Mexicains et l'empire japonais. De nos jours, un américaniste des Etats-Unis a prétendu avoir trouvé, en Californie, une tribu dont l'idiome rappellerait beaucoup ceux de la Polynésie. Mais il n'en est pas moins vrai que l'Amérique a été peuplée à une époque fort lointaine, et qu'en venant se fixer sur son sol, ses premiers habitants avaient déjà le type et le caractère qui constituent leur originalité.

Si l'on est d'accord pour reconnaître que les indigènes d'Amérique tiennent leur origine de migrations de tribus venues du nord de l'Asie, il n'en est pas de même en ce qui concerne leur culture religieuse et intellectuelle. A qui doivent-ils les premiers éléments

de cette civilisation que les Européens ont trouvée chez eux, et qui, sans parvenir à un complet développement, est fort curieuse à connaître et à étudier. La question de savoir si elle a été apportée de l'Europe ou de l'Asie est loin d'être résolue et divisera longtemps encore le monde scientifique.

Par sa situation, le Mexique était destiné, longtemps avant la découverte du monde occidental, à être le théâtre le plus remarquable de l'histoire américaine. Les peuples qui l'habitaient formaient, au moment de l'arrivée des Espagnols, avec ceux de l'Amérique centrale un même groupe malgré leur séparation politique. Un même type de civilisation les marquait à son empreinte. Quelle en était l'origine ? pour résoudre cette question avec certitude, les documents font souvent défaut. Il est toutefois deux faits connexes, évidents, qui éclairent la discussion. Le premier c'est qu'au moment de la conquête du pays par Fernand Cortez, l'Anahuac, la région des lacs mexicains était le centre d'une civilisation assez développée. L'on trouvait là de grandes villes, des états organisés. Le second, c'est qu'on a découvert dans l'Amérique centrale des ruines considérables, les restes d'anciennes cités, ornées de grands édifices, de palais, dénotant une richesse et des connaissances architecturales fort remarquables et supposant l'existence antérieure de peuples puissants et organisés : les ruines de Palenqué, d'Uxmale, d'Utatlan sont les principaux monuments de cette splendeur disparue, depuis nombre de siècles, puisqu'au moment de l'invasion européenne, les indigènes en avaient à peine conservé le souvenir.

Pendant que la région mexicaine proprement dite était encore plongée dans la barbarie, l'Amérique centrale vit fleurir ce qu'il faut appeler la civilisation

Maya et dont le centre devait se trouver à Palenqué, dans l'état actuel du Chiapa. Quels étaient les Mayas, les créateurs de cette civilisation, d'où venaient-ils, à quelle époque ont-ils paru dans l'Amérique centrale ?

Jusqu'à présent, les tentatives faites pour débrouiller ces antiquités obscures sont demeurées souvent infructueuses. Si nous en croyons certains auteurs tant anciens que modernes, et entre autres, l'abbé Brasseur de Bourbourg, les Mayas seraient venus des Grandes Antilles. Cette opinion ne repose sur aucun fondement sérieux. La langue maya qui se parle encore dans l'Yucatan, le Chiapa, le Tabasco, le Guatemala et comprend plusieurs dialectes aurait quelques affinités avec le Natchez de la Louisiane. L'on en pourrait peut être conclure que les Mayas habitaient originairement les rives du Mississipi, d'où ils se seraient transportés dans les îles de Cuba et d'Haïti et de là sur les rivages du Yucatan. L'époque de cette dernière migration est assez difficile à fixer. Cependant on peut la placer plusieurs siècles avant l'ère chrétienne.

En abordant au Yucatan, l'émigration Maya rencontra des peuplades diverses de mœurs et d'aptitudes, appartenant à la race des Tzendales, l'une de celles qui habitaient primitivement la région mexicaine. L'on ignore comment ces aborigènes accueillirent les étrangers, mais il paraît certain qu'une portion considérable du pays ne tarda pas à reconnaître leurs lois. Les Mayas auraient eu pour chef, si nous en croyons les traditions yucatèques, un personnage légendaire, Votan, resté jusqu'à présent mystérieux. Ils se seraient avancés sous son commandement, dans l'intérieur de la contrée, au milieu de forêts verdoyantes peuplées de bêtes fauves de toute espèce, d'une multitude d'oiseaux aux plumages étincelants. L'établis-

sement des Mayas aurait été bientôt suivie d'une alliance avec les filles Tzendales. Votan aurait groupé, réuni les peuplades aborigènes aux Mayas et leur aurait donné les premiers éléments de la civilisation et une organisation sociale. C'est à lui que l'on devrait l'importation de la culture du maïs, la céréale par excellence de l'Amérique. C'est à lui que l'on doit encore la fondation de plusieurs villes, de Nachan, au pied des monts Tumbala, le centre de la puissance politique des Mayas et Palenqué, leur centre religieux. C'est ainsi que se constitua le grand empire Maya dont nous ignorons les vicissitudes historiques, mais qui doit plutôt servir d'expression à un état social déterminé, qu'à un état politique dans le sens européen de ce mot. Du sud du Yucatan, la civilisation Maya se répandit dans toute l'Amérique centrale, alors que le Mexique proprement dit, l'*Anahuac* était resté barbare et parcouru par des peuplades qui n'avaient encore reçu aucune culture.

Quel était ce Votan? A-t-il réellement existé, ou n'est-ce qu'un personnage légendaire ou simplement un symbole? Il est assez difficile de répondre à cette question. Les récits transmis par la tradition ne nous renseignent que d'une façon bien imparfaite. Votan et ses compagnons seraient arrivés au Yucatan, avec de grandes barques. Ils portaient des vêtements longs et amples. Votan aurait une origine surnaturelle et serait le fils d'un serpent. Il serait retourné plusieurs fois à son pays d'origine, et aurait visité les ruines d'un vieil édifice que les hommes avaient jadis construit pour arriver jusqu'au Ciel. C'est là que Dieu aurait donné à chaque famille un langage particulier. Sa mission était toute divine (1).

(1) Cette légende est d'autant plus curieuse à signaler qu'elle se retrouve chez la plupart des populations de l'Indo-Chine.

Suivant les traditions yucatèques, Votan n'était pas le seul auteur de la civilisation maya. Un autre personnage, Zamna, serait venu postérieurement à lui et aurait puissamment contribué au développement du progrès. Zamna était entré dans la péninsule avec un nombre considérable de prêtres, de guerriers et d'artistes de toutes les professions ; il bâtit plusieurs villes, entre autres celle de Mayapan, partagea le pays en plusieurs provinces qu'il concéda en fiefs héréditaires aux chefs des principales familles, travailla à l'organisation politique et religieuse du royaume et inventa, paraît-il, les caractères ou figures qui servaient de lettres aux Mayas. Zamna, a l'avantage sur Votan d'être un personnage historique. Après avoir doté son peuple de bienfaits, il mourut dans un âge très avancé, à l'extrémité de la péninsule, dans la petite ville d'Izamal qui ne tarda pas à devenir la ville sainte du monde Maya et être visitée par de nombreux pèlerins.

Nous ne savons que peu de choses sur l'empire Maya ; mais s'il est permis de juger de la condition intellectuelle d'un peuple par ses institutions, l'on peut tout aussi bien se rendre compte du degré de civilisation auquel il est parvenu, par l'examen de ses progrès dans les arts, et spécialement dans l'architecture et la sculpture. Les ruines que nous ont laissées les Mayas nous montrent ce dont ils étaient capables. Parmi les édifices oubliés par le temps dans les forêts du Mexique et de l'Amérique centrale, on en trouve de caractères architectoniques si différents, qu'il est impossible d'en attribuer la construction à un seul et même peuple, comme de croire qu'ils ont été bâtis à la même époque. Les ruines les plus remarquables sont celles de Palenqué, dans l'état de Chiapa, qui ont été visitées pour la première fois en 1787. Leurs traits

généraux sont la simplicité et la gravité. Les constructions sont en pierres. La principale est un palais qui par ses formes générales, ses corridors et ses cellules, présente plutôt le caractère d'un grand monastère et est bâti sur une plate forme. Autour du palais se trouvent cinq monticules artificiels d'une hauteur de 15 à 20 mètres. Ces monticules sont assez escarpés et au sommet de chacun d'eux est une petite construction, temple ou autel; tous sont disposés sur le même plan. L'on y reconnaît en outre une pensée d'orientation vers l'est. Les murs des monuments sont recouverts de bas reliefs offrant des écritures en cartouches carrés, des fragments peints avec intelligence, représentant des personnages, des quadrupèdes, des oiseaux, des fleurs. Parmi les différents dessins, l'on est surpris d'y trouver à plusieurs fois la croix latine. M. Charnay, dans son récit, nous dit avoir pris le moulage d'une dalle représentant une croix dont les bras sont en palmes et qui est couronné par un oiseau symbolique aux pattes d'aigle et à longue queue; au pied de la croix se trouvent deux personnages; à gauche, un homme vêtu de riches ornements et à droite une femme qui est portée sur des palmes ou des langues de feu. L'existence de cette croix a fait mettre en avant les théories les plus hardies au sujet de la religion des Indiens, et l'on a été jusqu'à dire que saint Thomas serait venu évangéliser ces régions lointaines. Cette opinion n'est pas sérieuse. La fondation de Palenqué est bien antérieure au Christianisme, et n'oublions pas que la croix est un symbole assez répandu au Mexique (1). Complétons notre rapide description, en disant que l'on trouve

(1) Chez les anciens Mexicains, la croix était le symbole de la pluie.

encore à Palanqué une pyramide, un aqueduc remarquable, un beau pont sur la rivière, et aux alentours des *tumuli* qui rappellent ceux de la vallée du Mississipi. Les origines de Palenqué demeurent encore mystérieuses, mais il y a un fait que nous nous empressons de signaler. C'est la ressemblance frappante que l'on trouve entre ses temples et les anciens sanctuaires boudhistes de Siam et du Japon. L'on pourrait ainsi étayer une théorie sur l'origine asiatique des indigènes de l'Amérique centrale et supposer une émigration de l'Extrême-Orient. L'analogie que nous avons indiquée est trop grande, pour que des représentants de la race jaune, partis probablement de l'Indo-Chine, n'aient pas pris part au développement de cette civilisation dont nous admirons les vestiges.

L'empire Maya eut une assez longue durée. Plusieurs de ses rois se signalèrent, et entre autres, Ben qui est représenté comme un prince conquérant ; un obélisque que l'on voit encore, sur les frontières du Chiapa et du Guatémala témoigne de ses hautes actions. L'un des derniers souverains est Chinax. A partir de ce règne, la monarchie palenquéenne s'affaiblit peu à peu. Les vices des souverains, leur incapacité, des maladies qui déciment la population, les guerres continuelles contre un peuple jeune et plein de force, les Nahoas, sont les causes de cette décadence qui affaiblissent la civilisation maya et détruisent sa puissance et son éclat. L'on peut placer au ve siècle de l'ère chrétienne l'époque à laquelle la prépondérance passa du Yucatan à la région proprement dite du Mexique.

Pendant que les Mayas faisaient briller leur civilisation dans la contrée qui forme actuellement le Yucatan, le Chiapa et le Guatémala, le Mexique proprement dit était resté en grande partie désert et les

rares peuplades qui l'habitaient étaient encore barbares. D'où venaient ces populations ? Il est hors de doute qu'elles étaient originaires de la région qui s'étend entre l'Océan Pacifique et le Mississipi. Gomara, dans sa chronique de la Nouvelle Espagne où il a résumé des données précieuses, nous dit qu'elles étaient toutes sorties d'une même souche. Il la personnifie sous les traits d'un vieillard appelé Iztac-Mixcohualt qui demeurait avec sa famille dans une grotte ; ses six fils auraient été les chefs des races qui peuplèrent le Mexique. Ce personnage est un symbole et la grotte où il habitait fait allusion à l'époque reculée où les habitants de l'Amérique du Nord vivaient dans des cavernes.

L'histoire des temps primitifs du Mexique est enveloppés de légendes et de récits plus ou moins fabuleux à travers lesquels, il est difficile de démêler la vérité. Il est néanmoins certain que dans le midi, les Mayas avaient fondé des colonies et porté avec eux les éléments de la civilisation. Une tradition place au nombre des premiers habitants de la région, qui au moment de la conquête, formaient l'empire de Montézuma et de la partie septentrionale du Mexique actuel, une race de géants : la nation des Quinamés. C'était une population fort orgueilleuse, qui avait réduit plusieurs tribus en esclavage et était en même temps profondément vicieuse et dépravée. Les indigènes qui transmirent cette tradition aux Espagnols disaient que les derniers débris de cette race disparurent au temps des Toltèques ; ils ne pouvaient donner aucun renseignement précis sur ces géants ; ils se bornaient à parler de leur haute taille, de leur force physique et de leur cruauté.

Après la période des temps fabuleux, commence

celle que l'on peut appeler la période des temps historiques. Plusieurs tribus, celles des Totonaques, des Chichimèques, des Olmèques et des Othomis paraissent au Mexique. Ces peuplades venaient du Nord, probablement de la vallée du Mississipi ; il est à remarquer qu'il faut placer ces migrations au 1er siècle de l'ère chrétienne et que plusieurs eurent lieu simultanément. Quelles étaient les causes qui poussaient ces peuples à chercher une nouvelle patrie ? Les récits que l'on a pu recueillir font supposer qu'ils voulaient échapper à l'oppression d'un ennemi puissant qui les avait réduits en servitude et que pour se mettre à l'abri des poursuites, ils marchèrent longtemps devant eux, sans trop savoir où ils allaient, jusqu'au moment où ils eurent atteint les plâteaux de l'Anahuac.

Les Totonaques se vantaient de leur ancienneté et dans leurs annales ils s'attribuaient l'érection des pyramides de Téotihuacan, situé au centre de la région où ils habitaient (1).

Les Olmèques et les Othomis étaient contemporains des Totonaques. Les premiers exterminèrent la race des Quinamès. Quant aux seconds, ils vivaient à l'état nomade et pendant longtemps, ils furent errants. Ce peuple avait un caractère qui lui était propre ; il était lent, rude et agreste, et comme particularité, sa langue était monosyllabique, la seule du Mexique qui ne fût pas agglutinante. Les Othomis avaient conservé dans leurs traditions le souvenir de nombreuses migrations (2) ; quant aux Chichimèques, ils ne paru-

(1) Téotihuacan est situé à 36 kilomètres de Mexico : à 2 kilomètres de là, l'on voit une pyramide (*Teocalli*) de 3.600 m. c. et entouré de 200 plus petites.

(2) Les Othomis ont encore de nombreux représentants au Mexique. On évalue leur nombre à 900,000. On les trouve principalement

rent que postérieurement au Mexique. Ils venaient du Nord, possédaient une organisation supérieure à celle des tribus indigènes dont ils envahissaient le territoire et imposèrent leur domination à une partie d'entre elles ; au moment où ils parurent, les Chichimèques n'avaient pour demeures que des cavernes, et des cabanes de branchages et vivaient du produit de la chasse. Ils ne tardèrent pas à adoucir leurs mœurs, à devenir sédentaires, et aussi leur établissement fut-il le point de départ d'un véritable progrès dans la civilisation.

Telle était la situation au Mexique, lorsque parut une nouvelle race, celle des Nahoas. Rien n'indique d'où ils venaient. L'on sait seulement par des traditions diverses, qu'ils disaient être sortis des régions où le soleil se lève. Quelques auteurs prétendent qu'ils étaient partis de la Floride ou de l'île de Cuba. Ils prirent pied sur la côte actuelle du Tamaulipas et descendirent en suivant le rivage jusqu'au Guatemala. Plusieurs migrations se produisirent, mais tous ceux qui les formaient, parlaient la même langue, avaient les mêmes mœurs, les mêmes institutions. Leur religion était fort simple ; ils n'encensaient ni le bois, ni la pierre et se contentaient de lever les yeux au ciel et d'observer la loi du créateur ; ils attendaient avec respect le lever du soleil et saluaient de leurs invocations l'étoile du matin. La nuit, ils se réunissaient au son de grandes conques marines pour adorer la divi-

dans les états de Guanajuato, de Queretaro, de Hidalgo, de Mexico, de San Luis de Potosi. L'Othomi a gardé son type particulier : les cheveux raides, le crane pyrhoïde, le nez court, le menton triangulaire, l'œil relevé vers les tempes, les pommettes saillantes et d'un brun foncé, la peau bistrée. En 1863, il parut à Paris une grammaire othomi, suivie d'un vocabulaire Othomi-Chinois, dans lequel l'auteur veut voir, mais à tort, dans le peuple othomi une migration chinoise.

nité et offrir à son autel de longues épines d'aloës teintes de leur sang. Leurs chefs se faisaient remarquer par leur sagesse ; cette race était douée de qualités supérieures. Il est assez difficile de donner une date précise aux migrations de ce peuple qui durent s'accomplir à des intervalles d'une longueur considérable, mais nous pensons devoir la fixer aux deux premiers siècles de l'ère chrétienne.

Des communications s'établirent rapidement entre les Nahoas et les indigènes ; mais leurs relations ne furent pas longtemps pacifiques. Les premiers désireux de la domination entière entrèrent en collision avec les habitants du pays. La prospérité de l'empire Maya dont le centre était à Xibalba, probablement la même ville que Palenqué excita l'envie des Nahoas et la guerre commença entre les deux races. Nous ne connaissons que fort vaguement les vississitudes de cette lutte de longues années, et les renseignements que nous possédons proviennent uniquement de romans historiques entremêlés de légendes, mais il y a un fait qui semble bien établi. C'est à partir de cette époque, que la civilisation Maya commence à pâlir et de s'affaiblir, et que la monarchie palenquéenne entre dans la période de décadence. Les Nahoas pénètrent dans l'intérieur du Mexique, et commencent à se mêler avec la population indigène. Cependant ils n'envahissent pas les hauts plateaux, où les Chichimèques avaient établi leur puissance. Il est certain que l'arrivée des Nahoas fut un grand événement historique pour le Mexique ; c'était un élément de vie qui venait s'implanter dans le pays, mais pour le moment, il ne produisit pas grand effet, et s'il amena la chute de la royauté vieillie de Palenqué, il fut la cause de nombreux troubles, pendant plusieurs

siècles. La civilisation recula plutôt que de gagner et pour la voir briller de nouveau, prendre définitivement pied sur la terre d'Anahuac, il faut attendre l'invasion des Toltèques qui eut lieu au VIe siècle de l'ère chrétienne.

D'où venaient les Toltèques ? on l'ignore. On sait seulement qu'ils arrivaient par le Nord, d'un pays mystérieux, désigné du nom de Tullan. L'on n'a pas de donnée positive au sujet du milieu où ils avaient pu puiser les connaissances et les arts qu'ils apportaient avec eux, mais il est prouvé qu'ils appartenaient à la même race que les Nahoas dont ils parlaient la langue. Les Toltèques se précipitèrent comme un torrent sur la terre de l'Anahuac, probablement fuyant eux-mêmes une invasion. L'histoire est silencieuse sur les circonstances de la lutte à laquelle donna lieu leur migration. On ignore les combats qu'ils eurent à livrer aux possesseurs des territoires dont ils prenaient possession et le temps qu'il leur fallut pour asseoir leur domination. On peut néanmoins conjecturer que les Othomis et que les Chichimèques ne cédèrent pas aisément. Après avoir triomphé de nombreux obstacles, les Toltèques pénétraient dans la vallée de Xocotitlan, non loin de l'emplacement actuel de Mexico. Ils bâtirent la ville de Tollan qui devint, en peu d'années, le centre de leur puissance et de leur civilisation.

Au début de leur établissement, les Toltèques formaient un état sans grande importances et jouissaient d'un gouvernement théocratique ; obligés de guerroyer constamment contre leurs voisins, poussés par le besoin de conquêtes, ils sentirent la nécessité de la monarchie et prirent pour souverain, un chef illustre parmi les Chichimèques, Nauhyotzin. En agis-

sant ainsi, les Toltèques se montraient politiques ; ils affermissaient leur domination parmi les vaincus et se fusionnaient avec eux. Le roi, le *Tlatoani*, tel était son titre, était investi de la double puissance politique et religieuse et de plus entouré d'un appareil mystérieux destiné à faire une impression profonde sur l'esprit du peuple. L'empire et le sacerdoce étaient un et le rituel la base du trône. Pour affermir la monarchie et assurer les fruits de leurs conquêtes, il fallait que les Toltèques régnassent non seulement sur les corps, mais aussi sur les consciences de leurs sujets. Là, où la persuasion et le spectacle imposant des cérémonies religieuses ne pureut rien obtenir, on mit en usage la violence et la terreur, et insensiblement les populations du Mexique adoptèrent, avec le culte superstitieux, la civilisation de leurs maîtres. C'est sous ces auspices intolérantes que se fonda la cité de Culhuacan. En même temps, au point qui commande la jonction des deux lacs de Ténochtitlan et de Xochimilco, un temple était érigé sur l'emplacement de la future ville de Mexico, sous le vocable de Quilaztli : les populations se groupèrent autour de l'édifice sacré et une nouvelle cité se forma en quelques années. La monarchie des Toltèques se constituait peu à peu.

Cette monarchie était à vrai dire une association de trois royaumes prépondérants, et le souverain de l'un d'eux exerçait une suprématie religieuse et politique sur les deux autres. Les Toltèques se faisaient remarquer par leur activité et leur esprit d'entreprises. Ce furent eux qui mirent le pays en culture, en y introduisant le maïs et le coton. Ils construisaient des villes, des chemins, érigeaient des monuments et se distinguaient dans l'architecture. Entre autres arts utiles, ils sa-

vaient fondre les métaux, tailler et polir les pierres, cuire des poteries et tisser des étoffes. Plusieurs de leurs souverains se distinguèrent à la fois comme législateurs et comme conquérants. Tels furent Mixcohualt-Camaxtli qui régna dans la seconde moitié du IIIe siècle; Totepeuh-Nonohualcalt qui réduisit sous son obéissance les cités et les provinces en dehors de la vallée de Mexico, qui refusaient encore de reconnaître la suprématie des Toltèques. L'on raconte qu'il eut à combattre des amazones, fut victorieux, s'empara de leur reine, l'épousa et en eut un fils, qui lui succéda au trône. A différentes reprises, des tribus soumises se soulevèrent, et les chefs des Chichimèques se distinguaient tout particulièrement par leur turbulence. Les Toltèques parvinrent toujours à les réduire. Au IXe siècle de l'ère chrétienne, ils possédaient une organisation qui ne laisse pas de nous étonner. Ils formaient trois royaumes, ceux de Culhuacan, d'Otompan, de Tollan, unis entre eux par une alliance intime. Aucun souverain ne pouvait entreprendre une guerre sans l'avis des autres ; tous les autres devaient se soutenir réciproquement et se réunissaient de temps en temps pour délibérer sur les affaires générales. Dans ce cas le roi de Culhuacan occupait la place d'honneur. Pour les affaires particulières, chaque souverain gouvernait son royaume, comme il l'entendait, avec le concours d'un conseil composé des princes de sa famille, des principaux fonctionnaires et des seigneurs reconnaissant sa suprématie. Telle était la situation de l'empire Toltèque lorsque parut Quetzalcohualt, dont l'avénement constitue l'un des épisodes les plus intéressants de l'histoire du Mexique.

CASTONNET DES FOSSES.

(*A suivre*)

CONFUCIANISME

La Chine, si longtemps fermée aux Européens, et qui, depuis quelques siècles, se déroule à nos yeux comme une immense révélation, constitue en réalité un pays à part. Si sa civilisation a les mêmes origines que celle des autres peuples et conserve avec elles de nombreux traits de ressemblance, elle a aussi des caractères qui la distinguent et la classent dans un ordre spécial. En parcourant ses annales ou en déchiffrant ses hiéroglyphes tracés avec tant d'art sur ses bandelettes de soie, l'historien serait quelquefois tenté de croire que la grande muraille dont ce pays a essayé de se faire une barrière infranchissable a toujours existé et lui a permis de développer à l'abri de toute influence étrangère son génie et ses mœurs. Il n'en est rien pourtant, comme nous aurons l'occasion de le constater. Ce qui est vrai cependant, c'est que la Chine n'a jamais perdu son autonomie et son individualité. L'invasion ne l'a jamais complètement atteinte. Elle a imposé à ses conquérants ses lois et ses coutumes tant elles sont enracinées par les siècles. Ses derniers vainqueurs, les tartares Mongols ont dû, comme les autres, se soumettre à ses institutions, sauf des coutumes extérieures de peu d'importance.

L'esprit essentiellement pratique est un des caractères les plus distinctifs de ce peuple. Tandis que Ninive et Babylone étonnent l'univers par leurs gran-

dioses constructions, que l'Egypte bâtit à grands frais ses pyramides, que l'Inde creuse dans le roc ses prodigieuses hypogées, la Chine emploie à la construction de routes et de canaux les forces consacrées ailleurs à des œuvres majestueuses, mais relativement inutiles. Nous ne sommes pas, comme beaucoup de nos contemporains, les admirateurs enthousiastes des Chinois : nous aurons trop souvent à constater les plaies et l'infériorité de cette antique civilisation. Pour être juste cependant il faut bien reconnaître que l'Europe, même de nos jours, pourrait parfois porter envie à ce peuple qu'elle juge souvent si injustement, parce qu'elle ne le connaît pas assez : sous beaucoup de rapports la comparaison ne serait pas à son avantage. La Chine n'a jamais connu, comme nos vieilles civilisations, les hontes de l'esclavage. L'Etat n'y a été que l'extension de la famille et malgré les abus inhérents aux gouvernements absolus, l'autorité s'y est montrée généralement bienveillante et paternelle. Depuis des siècles l'instruction y est florissante, et elle est le seul moyen légitime d'arriver aux emplois. La liberté d'enseignement que d'autres pays de l'Occident réclament si inutilement y est acceptée : l'Etat se contente d'imposer son programme ou domine d'ailleurs l'élément religieux et moral. Le droit de s'administrer est reconnu à la commune qui s'en acquitte d'ordinaire avec intelligence et avec zèle. Les armées permanentes et la marine de guerre n'y existent pour ainsi dire pas, et si ce manque d'organisation militaire fait la faiblesse actuelle de ce pays, elle lui procure le privilège de ne payer que de légers impôts : aussi, malgré les exactions et l'arbitraire des mandarins, la vie y est-elle facile pour le grand nombre. L'industrie, il est vrai, n'est que secondaire en Chine : l'agriculture avec

les saines occupations qu'elle comporte, absorbe la vie ordinaire du peuple : elle y est d'ailleurs avancée et prospère. Les mœurs des Chinois sont parfois au niveau de leurs institutions : tout ce qui est supérieur peut compter sur le respect général. La vieillesse en particulier y jouit d'une profonde vénération. La politesse y est exquise au moins dans les classes élevées. Nulle part on ne garde si religieusement les traditions : le costume des hommes et des femmes est aujourd'hui à peu près près ce qu'il était il y a des siècles. L'imprimerie, la boussole, même nos modernes vélocipèdes et tant d'autres découvertes dont nous sommes si fiers en Europe, sont connues en Chine depuis un temps immémorial. Malgré ses défauts et son infériorité réelle, cet Empire de plus de quatre cents millions d'hommes mérite donc toute notre attention ; ce qu'il mérite le moins c'est l'épithète de barbare que nous lui donnons si facilement et qu'il nous rend avec non moins de générosité.

La Chine prétend à une haute antiquité, à laquelle elle n'a d'ailleurs aucun droit. Sans parler des longues périodes évidemment fabuleuses de son histoire, les premiers souverains relatés dans ses annales, les vrais fondateurs de l'Empire, ont eux-mêmes un caractère éminemment légendaire. Nous ne rappellerons ici que les principaux, ceux dont le nom se trouvera le plus souvent mêlé aux légendes et à l'histoire religieuse de la Chine.

Au premier rang des empereurs légendaires il faut citer Fou-hi (2850 av. J.-C.). Sa mère le porta douze ans dans son sein, après l'avoir miraculeusement conçu. Il régna 150 ans, institua le mariage, inventa les premiers instruments de musique et fit sortir les Chinois de la barbarie dans laquelle ils étaient plongés

jusque-là. Fou-hi inventa aussi l'écriture, grâce à la combinaison des lignes merveilleuses qu'il aperçut sur le dos d'un cheval-dragon, disent les uns, d'une tortue, disent les autres. Il apprit encore à ses compatriotes à élever les six animaux domestiques, le cheval, le bœuf, la poule, le cochon, le chien et le mouton, qui servirent désormais à la nourriture de l'homme et aux sacrifices offerts au Ciel.

Chi-Noung, le *divin laboureur*, que la légende fait régner de 2737 à 2697, fonda l'agriculture et inventa la charrue. Sa mère le conçut en respirant le parfum d'une fleur ; il parla trois heures après sa naissance. Haut de neuf pieds, il avait une tête de bœuf sur un corps d'homme. Il fut le Noé des Chinois et trouva le secret de faire le vin. La médecine le regarde aussi comme un de ses instituteurs.

Hoang-ti, un de ses successeurs, appartient aussi à la légende. Sa mère le conçut par l'impression que lui causa une nuée resplendissante. Il se signala par son caractère guerrier, inventa le bouclier et la lance, dompta les rebelles et assura l'unité de l'empire. On lui attribue aussi l'invention des poids et des balances, le règlement du calendrier. Sa femme Louï-tsou trouva l'art d'élever le vers à soie. Hoang-ti régna cent ans et mourut à cent onze ans. C'est lui que l'on désigne souvent sous le nom d'*Empereur jaune*.

Après lui régnèrent les deux grands *Ti*, Yao et Chun. Yao entreprit de grands travaux d'endiguement qui arrêtèrent les inondations du fleuve Jaune. Son règne fut une période de prospérité. Il laissa le trône à son neveu Chun qui continua ses traditions. Sa vertu fut si grande et sa douceur si aimable que les animaux venaient d'eux-mêmes travailler ses champs.

Il régna de 2255 à 2280. Ces deux règnes marquent l'âge d'or de l'Empire.

Chun eut pour successeur le grand Yu. Sa naissance fut aussi miraculeuse. Il est à remarquer que cette tradition est constante. Sa mère le conçut en voyant une étoile tomber du ciel, elle sentit en même temps une perle qui pénétrait dans sa bouche et de là dans son sein. C'est sous son règne qu'eut lieu le déluge qui ne fut peut être qu'un débordement du fleuve Jaune et qu'on a voulu assimiler à celui de Noé. Il continua pendant neuf ans les travaux d'endiguement commencés par son prédécesseur, et avec tant de zèle que trois fois, dit la légende, il passa devant sa maison sans y entrer, quoiqu'il entendit le cri de son jeune enfant. Il fut le fondateur de la dynastie des Hia qui régna sur la Chine de 2205 à 1766.

Voici comment finit la dynastie des Hia. Kié-Kouei fut un souverain détestable, livré tout entier à l'influence de sa favorite Mié-Hé. Il ne recula devant aucune excentricité pour lui plaire. Près du palais qu'il lui avait élevé, il fit creuser un grand lac qu'il remplit de vin ; tout au tour, il fit suspendre aux arbres du parc des quartiers de viande et invita trois mille personnes à ce festin. Chose étrange, nous voyons le même fait se reproduire à la fin de la dynastie suivante celles des Tang (1766 à 1154). Chou-sin, le dernier de ses souverains, se laissa aussi dominer par une favorite, Ta-ké. Il est encore ici question d'un lac de vin où des bateaux pouvaient naviguer et d'un festin donné à la foule. Cet empereur était de plus cruel. Un jour, voyant venir à lui un de ses parents Pé-kan qui lui faisait de justes observations sur sa conduite, il le fit éventrer pour voir, dit-il, s'il avait à son cœur les sept orifices que l'on attri-

buait à celui des sages. Le Ciel irrité lui enleva le pouvoir et le confia à Fa, duc de Tchéou qui fonda la dynastie de ce nom. Elle régna de 1122 à 249 av. J.-C. C'est durant cette période que parurent les deux grands philosophes de la Chine, Lao-tseu et Confucius. (1)

D'où viennent les Chinois et quelle est l'origine de leur civilisation? Leur première religion se rattache-t-elle aux formes infimes, rudimentaires, ou à une forme supérieure? Les hypothèses les plus variées ont été émises ; nous nous contenterons de les mentionner ici.

William Jones fait venir les Chinois de l'Inde : une bande d'indous, appartenant à la caste des Kchatryas ou guerriers, aurait chassé les habitants primitifs de la Chine et se serait établie à leur place.

De Guignes, au siècle dernier, donnait une origine égyptienne à la religion et à la civilisation chinoise. Ces deux premières opinions sont depuis longtemps abandonnées.

Dans son dernier ouvrage la *Religion en Chine*, M. A. Réville voit dans le chinois un mongol et fait dériver la religion chinoise du chamanisme. Voici sa thèse :

« Le chinois est un Mongol, cela ne nous paraît pas discutable. Il a toutes les particularités physiques

(1) La dynastie des Tchin qui succéda à celle des Tchéou régna jusqu'à 202. Puis vinrent les dynasties suivantes : celle des Han (202 avant Jésus-Christ à 226 après Jésus-Christ. — L'Empire fut ensuite divisé en deux royaumes réunis de nouveau en un seul en 618, par Lang, fondateur de la dynastie des Tang, qui régna jusqu'en 907 après Jésus-Christ. Les principales dynasties furent parmi les suivantes celle des Soung (960-1127); celle des Yàn (1279-1368) ; celle de Ming (1368-1644), enfin celle des Tartares Mandchoux actuellement régnante.

de la race, si ce n'est que ses extrémités plus fines, ses membres plus grêles, ses traits plus intelligents, ses mouvements plus aisés et sa peau moins tannée décèlent l'action séculaire d'un état de civilisation plus avancé . . . . . .

Il faut se représenter dans le nombre infini de tribus mongoles, un clan plus ami que les autres de la vie paisible, du bien-être assuré, moins belliqueux, fuyant la contrée, d'ailleurs peu fertile, de la guerre incessante et prolongeant peu à peu ses établissements le long de ce Hoang-Ho dont les alluvions lui offraient des terrains de culture facile, récompensant ses peines par de riches moissons. »

Cette genèse de l'empire chinois une fois établie, il ne reste plus qu'à établir celle de sa religion. Ecoutons M. A. Réville :

« La seule religion, comme la seule population, qui puisse raisonnablement affirmer sa parenté avec celle de la vieille Chine, c'est la religion des Mongols et la race mongole. La première religion chinoise a du être une branche du *chamanisme*.

Ceux qui ont bien voulu lire avec quelque attention nos études sur les religions de la non-civilisation se rappelleront ce qui caractérise cette forme de religion qu'on retrouve pour ainsi dire partout dans les popusations étrangères à toute culture. C'est la religion dont le sorcier est le prêtre, dont l'extase, la conjuration, la divination sont les rites essentiels, dont l'animisme enfin est le principe. » (1)

L'opinion de M. A. Réville doit être complètement rejetée. Mgr de Harlez en a montré la fausseté dans son livre *la Religion des tartares Mandchoux*. Elle

(1) La religion en Chine, p. 109.

est contraire en effet à toutes les données historiques. Les vieilles annales et les antiques monuments de la Chine nous montrent à l'origine de sa civilisation, non pas de grossières croyances et les ridicules pratiques du chamanisme, mais un monothéisme presque pur et une morale élevée. Cette manière de voir ne nous semble plus pouvoir être contestée : l'étude plus approfondie des sources la confirme tous les jours.

Déjà en 1856, le rév. M. Clatchie avait cru retrouver la filiation qui rattachait les Chinois aux habitants de la plaine de Sennaar. Il basait surtout ses conclusions sur la ressemblance de leurs doctrines avec celles des Juifs.

Nous avons mentionné ici même, les savants travaux de M. Terrien de Lacouperie dans le but de démontrer que la civilisation chinoise primitive était originaire de la Babylonie. Vers l'an 2300 avant Jésus-Christ, Nakhunte, à la tête des tribus Bakh, envahit la Chine; ces tribus venaient de la Bactriane et de l'Elam. Les ressemblances entre la civilisation des Chinois et celle de la Babylonie sont nombreuses et frappantes : les arts, les sciences, la littérature, les institutions politiques et sociales, la religion, les traditions et les légendes se ressemblent ; l'écriture chinoise en particulier ne serait qu'une altération des cunéiformes.

Quelle que soit la valeur de ces différentes opinions, que nous ne voulons pas discuter ici, il nous paraît incontestable, que les tribus qui ont envahi la Chine sont venues de l'Ouest, et qu'elles apportaient avec elles une civilisation et une religion avancées. Nous aurons l'occasion de le constater dans le cours de cette étude.

L'institution des lettrés fait la véritable force de ce royaume et donne à ce peuple un caractère à part. En Chine, en effet, nulle trace de caste : la naissance et la fortune y comptent moins que partout ailleurs ; le mérite seul donne droit aux charges publiques. L'enfant du peuple peut aspirer aux plus hautes dignités ; il suffit qu'il passe les examens et soit en possession des diplômes que demande l'admission aux différents emplois. Ces examens comportent nécessairement plusieurs degrés, depuis les examens annuels que chacun peut subir dans sa localité, jusqu'à ceux du premier degré que l'on ne peut passer que tous les trois ans dans les grandes villes. Il en est même qu'on n'est admis à subir que dans la capitale de l'Empire, sous les yeux de l'empereur. Si ces concours ne ferment pas toujours la porte au favoritisme, ils ont cependant l'avantage d'exiger de ceux qui veulent arriver aux emplois des garanties d'étude et de capacité. Cette admirable institution qui ne fonctionna régulièrement qu'à partir du septième siècle de notre ère, a fondé une aristocratie unique au monde, basée sur la science. Le jeune homme qui a pu monter sur *le coursier d'or*, *s'asseoir dans la salle de jaspe*, c'est-à-dire entrer dans l'académie, est désigné pour les emplois publics (1). Cette institution a mis l'instruction en honneur et l'a rendue commune en Chine. Le plus simple artisan connaît les caractères les plus usuels de l'écriture et peut lire les livres relatifs à sa profession. Du temps de Confucius, il y avait déjà une école dans chaque village et un collége dans chaque principauté ; depuis, le nombre des colléges et des écoles s'est multiplié. Le collége im-

(1) *C. Cantu, Histoire universelle, t. III. La Chine.*

périal de Pé-King peut recevoir jusqu'à trente mille élèves.

Les lettrés sont un contre-poids nécessaire à l'autorité royale. Les empereurs s'appellent les Fils du Ciel et prétendent en tenir le pouvoir le plus absolu. Ils sont l'objet d'une vénération profonde. On ne peut se présenter devant eux qu'après avoir frappé neuf fois la terre du front. Lorsque les mandarins reçoivent un ordre contresigné de l'empereur, ils doivent se prosterner en se tournant vers Pé-King, et brûler devant le parchemin qu'ils ont reçu des batonnets d'encens comme devant une idôle. Les caractères employés pour exprimer le nom du souverain sont sacrés ; on ne doit jamais s'en servir pour exprimer un autre nom.

Seuls les lettrés peuvent poser quelques limites à cette puissance écrasante. La constitution de l'Empire les met en possession de tous les emplois et leur donne, par conséquent, une autorité incontestable. Tout en se soumettant d'ailleurs aux lois du cérémonial et de l'étiquette qui occupe une si grande place dans les préoccupations des Chinois, ils ont l'art de faire monter leurs plaintes jusqu'au souverain en les faisant passer par les ministres. Ils ont soin de rappeler souvent au monarque que c'est l'amour du peuple qui donne le sceptre et que sa haine le brise ; que le devoir d'un roi est de semer de fleurs le chemin du sage qui vient le rappeler à son devoir. C'est ainsi que s'est créée, à côté de l'autorité absolue et arbitraire des princes, un pouvoir moral dont l'influence ne peut être que bienfaisante. Les lettrés ont su parfois opposer au Maître la résistance la plus courageuse. Sous l'empereur Chi-Hoang-ti qui ordonna l'incendie des livres, quatre cents d'entre eux

périrent pour avoir voulu les défendre. On en vit tracer avec leur sang, sur la poussière, les paroles qu'ils n'avaient pu prononcer. D'autres se rendirent au palais avec leur cercueil, prévoyant le sort qui les attendait, et revinrent, en effet, étendus dedans, mais avec la satisfaction d'avoir fait entendre leurs plaintes au souverain. C'est aussi aux lettrés qu'est confiée la charge d'historiographe, c'est-à-dire d'écrire, jour par jour, les actions du souverain : leurs écrits ne doivent être publiés qu'à la fin de la dynastie.

Ce contre-poids des lettrés est d'autant plus nécessaire que l'autorité religieuse en Chine ne se distingue pas de l'autorité civile. L'empereur y est prince temporel et spirituel. Tandis que partout ailleurs c'est le sacerdoce qui préside à la formation et à l'organisation des sociétés, il n'existe même pas en Chine (1). Le souverain et les mandarins offrent les sacrifices et président les cérémonies du culte. Ce fait est à peu près unique dans les annales de l'histoire. Cet ordre de choses a épargné, sans doute, à la Chine ces luttes entre le sacerdoce et l'Empire dont ont souffert d'autres nations ; mais, en compensation, il a privé ce pays de la véritable liberté religieuse dont la première condition est la distinction des deux pouvoirs.

Un autre inconvénient de cette organisation est de faire de la religion une institution officielle et par conséquent obligatoire. Quiconque prétend aux honneurs et aux emplois doit appartenir à la religion de l'Etat. Or, la religion est avant tout une affaire de

(1) Le bouddhisme et le taoïsme ont chacun un sacerdoce nombreux et puissant, mais ce sacerdoce est placé en dehors de l'Etat et n'a aucune attache officielle. Le Bouddhisme est d'ailleurs ne Chine postérieur de plusieurs siècles à Confucius.

sentiment et de conviction intime. Pour s'imposer aux passions, elle doit s'inspirer d'autres pensées que celles des intérêts terrestres. En cette matière surtout l'homme ne doit relever que de sa conscience. Pour les lettrés, le confucianisme n'est trop souvent qu'un culte purement extérieur ; il suffit pour lui appartenir d'en observer le cérémonial. La religion, dès-lors, peut s'allier à l'indifférentisme le plus absolu, à l'athéïsme même.

La question chinoise ne se pose pas seulement dans l'ordre économique et social, elle se pose aussi dans l'ordre religieux. Les brillantes civilisations de l'Egypte et de la Chaldée sont depuis longtemps éteintes ; la civilisation chinoise vit toujours. Quelle que soit la supériorité de la race blanche, elle recule devant la race jaune partout où celle-ci peut librement s'implanter. Sobre, économe, indifférent à tout ce qui nous passionne, âpre au gain, doué au plus haut point de l'esprit de famille, imperméable à nos idées et à nos mœurs, le Chinois est une menace partout. Quant à la fusion des deux races il n'y a pas à y songer : elle est absolument impossible. Nous voyons de tout côté se poser un problème qui réserve peut-être à nos successeurs d'étranges surprises. « On peut dire sans exagérer, continue M. A. Réville, qu'à l'heure où nous sommes il n'y a plus que deux civilisations dans le monde : la nôtre et la chinoise. La nôtre est le déploiement, sous des formes nouvelles, de l'ancienne culture greco-romaine. L'Amérique moderne et l'Australie ne sont, au point de vue de la civilisation, qu'une immense extension de l'Europe. La civilisation musulmane, un instant si brillante, semble frappée d'une incurable stérilité et se laisse graduellement déposséder de tous ses domaines. Quant à

l'Inde, elle dort, engourdie dans un rêve à la fois voluptueux et pénible, condamnée à ne se réveiller que sous les excitations de ses petites cousins de l'occident lointain. Le Japon, qui devait à la Chine sa civilisation, est entré d'un pas décidé dans la nôtre. Reste la civilisation chinoise avec ses trois ou quatre cents millions de ressortissants, très vivante, parfaitement éveillée, et rayonnant au point de nous imposer quelques appréhensions (1) ».

L'expression la plus parfaite du génie de ce peuple est incontestablement Confucius. Esprit essentiellement pratique, il appartient tout entier à l'école utilitaire. Lao-tseu n'est pas chinois : il n'en a ni la tournure, ni la couleur, ni la pensée : son œuvre a des caractères exotiques (2). Confucius, au contraire, a le tempérament de sa race : il est bien né sur les bords du fleuve Jaune. Ce qu'il cherche avant tout dans une doctrine, c'est la mesure dans laquelle elle pourra s'harmoniser avec la société au sein de laquelle il vit. Il ne s'attache pas tant à la vérité absolue qu'à la vérité relative, celle de la tradition. Il n'est pas réformateur ; il est compilateur. Il compulse les croyances du passé pour en faire la règle obligatoire de la foi. Il diffère de son rival autant par la méthode que par le fond. Lao-tseu procède par intuition : il ne s'inspire que de la raison pure. Confucius se contente de classer les doctrines et d'ordonner les matériaux dont il dispose, sans se préoccuper outre mesure de leur valeur intrinsèque. Il y a peut-être du vrai dans ce jugement d'un écrivain moderne : « Lao-tseu est à la fois un mystique et un stoïcien ;

(1) La Religion chinoise, page 2-3.

(2) Voir note Histoire des religions de l'Extrême-Orient, les deux premiers fascicules : *Lao-tseu et le taoïsme.*

le progrès matériel ne lui importe pas. Il déclare la matière et ses formes périssables ; il n'estime que l'idéal et tout ce qui en dérive. Confucius écarte systématiquement l'idéal qu'il ne comprend pas. Dans les consciences le Bouddha et Lao-tseu ont conservé tout le prestige. Il en est de la Chine comme de l'Europe chrétienne ; le spirituel et le temporel y sont en présence et dans une hostilité continuelle. Lao-tseu et le Bouddha servent de bannière au spirituel, et Confucius au temporel. » (1).

Le confucianisme est, en effet, la religion officielle de la Chine, et par conséquent la religion des lettrés. L'empereur en est le chef, et il la considère comme un des plus importants rouages de l'Etat. Pour bien comprendre cette forme religieuse il est nécessaire de connaître son fondateur. Nous retracerons donc sommairement la vie de Confucius. Nous étudierons ensuite les livres sacrés qu'il a rédigés, et nous tâcherons d'en tirer les principales vérités dogmatiques et morales qu'ils contiennent. Enfin, après avoir fait connaître le culte de cette religion, nous chercherons s'il est possible de retrouver dans les documents que nous aurons étudiés quelques traces de la révélation.

« Si la grandeur d'un homme, dirons-nous avec M. A. Réville, se mesurait uniquement au nombre de ceux qui subissent l'impression de sa personnalité, Confucius pourrait prétendre au premier rang dans l'histoire. D'autres ont semé dans le monde des idées plus vastes, plus originales, plus profondes ou plus élevées. D'autres ont ouvert à la pensée des horizons plus nouveaux ou plus étendus, et, en religion, notamment, dépassé de très haut le premier chinois par

(1) Dictionnaire Larousse. (art. Confucius).

la puissance ascensionnelle de leurs inspirations. Aucun n'a pétri d'une manière plus irréformable l'énorme quantité de pâte humaine soumise à son action personnelle. Voilà plus de vingt-trois siècles que Confucius a quitté la terre. Depuis lors sa renommée ne fait que grandir. Il a été divinisé dans le sens où la Chine divinise ses héros. Il a, dans tout l'empire, ses temples, ses autels, ses sacrifices. Son culte rentre dans celui de l'Etat. L'empereur n'oserait pas plus lui refuser les hommages officiels qu'il n'oserait supprimer ceux qu'il rend au Ciel, à la Terre et à ses propres ancêtres. » (1).

C'est cet homme et son œuvre que nous nous proposons d'étudier. A quoi faut-il attribuer l'influence qu'exerce Confucius, depuis tant de siècles, sur quatre cents millions d'hommes, c'est-à-dire sur le quart de l'humanité? Quelle est la valeur de son système religieux, et quel rôle a-t-il joué dans l'élaboration de cette religion? Telles sont les questions qu'il sera intéressant d'examiner. Nous tâcherons de ne pas mériter la qualification de *chinomane*, comme tant d'autres qui semblent nous présenter la civilisation chinoise comme un idéal ; nous nous efforcerons aussi d'être juste, d'apprécier l'homme et son œuvre à leur juste mesure.

Z. Peisson.

(*A suivre*).

---

(1) La Religion en Chine, p. 262 et 263.

CHRONIQUE

I. — L'*Enseignement des religions.* — On nous communique la note suivante. Elle est extraite du *Rapport général sur les Conférences ecclésiastiques du diocèse de Paris* : « Nos adversaires mettent sur la même ligne toutes les religions connues ; ils les regardent toutes indistinctement comme un produit de la raison humaine ; qu'on nous donne donc une histoire vraiment scientifique des fausses religions, et leur comparaison avec la religion du Christ révèlera d'une façon saisissante la divine transcendance de cette dernière (1). » C'est précisément l'œuvre que nous avons voulu essayer de faire en fondant cette *Revue des Religions* : Nous sommes heureux d'avoir répondu, dans la faible mesure de nos forces, et sans le savoir, au vœu émis par le savant rapporteur des *Conférences ecclésiastiques du diocèse de Paris.*

— « Il y a des modes en toutes choses, écrit M. Emmanuel Cosquin, dans l'irreligion comme dans le reste (2). En ce moment, la mode est à l'« histoire des religions, » à la « science des religions, » machine de guerre qui, sous prétexte de comparer entre elles les diverses religions historiquement connues et d'en analyser les éléments, cherche à ruiner dans les esprits la croyance à l'existence, ou plutôt à la possibilité d'une religion révélée. Des chaires d' « histoire des religions » se fondent partout, et la *Revue des Deux Mondes*, s'inclinant devant la science nouvelle, insère, les yeux fermés, des travaux comme ces articles

(1) Année 1888, page 67.
(2) *Moniteur Universel* du 7 septembre 1889.

grotesques de M. Emile Burnouf dont nous donnions dernièrement un spécimen à nos lecteurs.

Ce n'est donc pas chose inutile d'examiner d'un peu près cette « science des religions » dont on fait tant de bruit, et nous saisissons cette occasion d'applaudir à l'initiative intelligente de M. l'abbé Peisson qui, dans ce but de contrôle, vient de fonder une *Revue des Religions*, sur laquelle nous aurons certainement à revenir. »

— « Toutes les recherches sur les fausses religions, conclut à son tour M. l'abbé Vacant, dans l'*Université Catholique* (15 septembre 1889), entreprises souvent dans des vues hostiles au christianisme, viennent donc apporter des appoints nouveaux à nos thèses du traité de la *Révélation*. Il était, en effet, difficile de livrer bataille à la religion chrétienne sur un terrain qui lui fut plus avantageux. Ce sont ses défenseurs qui auraient dû porter la lutte sur ces questions. Ne regrettons pas que ses adversaires les aient soulevées. »

Nous sommes tout à fait de son opinion.

— Le programme que nous avons exposé dans le premier numéro de cette Revue, n'a pas eu le talent de plaire à la *Revue de Belgique*. Voici comment s'explique à ce sujet M. Monseur dans le numéro d'octobre dernier.

« Dans une préface qui résume très bien les vues actuelles de l'école apologétique conservatrice du catholicisme contemporain, M. Peisson se déclare l'adversaire de l'école évolutionniste qui pense que le sentiment religieux « aurait commencé par des essais grossiers, mais qui, par la voie du perfectionnement seraient arrivés à produire des religions supérieures, » et partisan résolu de l'école traditionnaliste, qui « place à l'origine une religion révélée dont les autres n'ont été qu'une dégénérescence, une altération plus ou moins grossière, jusqu'à la restauration chrétienne. »

M. Monseur traite ces tendances de déplorables et pose à son tour la question en ces termes :

« Ou bien les hommes ont commencé par posséder des

conceptions grandioses et délicates, comme celles d'un Dieu un, de la Providence, de l'immortalité de l'âme, etc., et ont ensuite oublié toutes ces belles idées pour découvrir des divinités dans le soleil, les pierres et les arbres.

Ou bien ils ont d'abord été très bornés, voyant partout de petites volontés semblables aux êtres impalpables qu'ils apercevaient en rêve, et cela, jusque dans les cailloux qui les faisaient trébucher et dans les plantes dont ils mangeaient les fruits, puis ont donné la prépondérance aux génies qu'ils croyaient sentir sous les grandes forces de la nature et sont arrivés, en attribuant à certains d'entre eux un caractère de plus en plus moral, à ces idées de l'unité de Dieu et de l'immortalité de l'âme qui n'ont d'ailleurs rien de miraculeux, puisque des esprits philosophiques ont pu les atteindre en s'aidant des seules ressources de la raison, comme ça été le cas pour plusieurs philosophes grecs.

Laquelle de ces deux hypothèses doit être admise, même *a priori*? Evidemment la seconde, puisqu'elle est analogue à celle que tous, même les savants catholiques, emploient dans les investigations sur le passé quel que soit leur objet. Tout indique, en effet, que ce qui s'est passé pour *l'espèce* a dû ressembler beaucoup à ce qui se passe pour l'*individu*, qui, lorsqu'il naît, ne marche ni ne parle et qui, avec l'âge, finit par le savoir. Prétendre qu'à l'origine les hommes ont cru à la Trinité du concile de Nicée où même à l'unité de Dieu est aussi peu vraisemblable que de dire que les enfants viennent au monde chaussés de petites bottes et démontrent par des arguments d'hygiène à leurs mamans que leur lait est plus sain que le biberon de caoutchouc. »

En vérité, les traditionnalistes seront très étonnés d'apprendre par la *Revue de Belgique* la gravité de leur état mental. Croire que les hommes ont été instruits par une révélation primitive, autant vaudrait dire qu'il naissent avec des petites bottes ! Voyez donc.

Ce qui nous a touché davantage encore, en lisant cet ar-

ticle, c'est la crainte qu'exprime son auteur que de telles doctrines ne nuisent aux religions chrétiennes. Cette sollicitude, nous l'avouons, nous attendrit de la part d'une Revue où écrivent MM. Frère-Orban, Goblet d'Alviella et Cᵉ.

Passant de la généralité aux faits, la *Revue de Belgique* s'attaque ensuite au premier fascicule du livre de M. l'abbé Peissson : *Lao-tseu et le taoïsme* dont nous avons rendu compte dans le premier numéro de cette *Revue*. Le nom de Jéhovah est-il oui ou non écrit dans le Tao-te- king ? Oui, dit Abel Rémusat, non, répond Stanislas Julien. Autour de ces deux noms les sinologues sont partagés. M. Peisson a exposé les différentes opinions avec la plus pa faite loyauté, laissant à chacun le droit de choisir. C'est ce que saurait M. Monseur s'il avait lu la page 44 où, après avoir donné la traduction de Stanislas Julien, l'auteur ajoute : « *ceux qui accepteront cette traduction* devront au moins voir dans ce passage une notion bien élevée de la divinité. » etc. M. Peisson, il est vrai, préfère l'opinion d'Abel Rémusat ; qui oserait lui en refuser le droit ? Pour quiconque n'est pas sinologue, et M. l'abbé Peisson n'a nulle part affirmé la prétention de l'être, il ne peut être question que de choisir entre autorités opposées. Nous ne dénions à personne cette liberté du choix à la condition qu'on voudra bien la reconnaître pour nous-même.

Ce qui n'est pas permis par exemple, c'est de parler avec aussi peu de respect que le fait M. Monseur des savants missionnaires de la Chine et d'Abel Rémusat en particulier. Traiter le savant mémoire de l'éminent orientaliste « d'hypothèse échaffaudée sur des bouts d'allumette » ou « d'imagination dont plus d'un a dû sourire » c'est dépasser toutes les bornes. Le nom d'Abel Rémusat est heureusement au-dessus de tels dédains.

M. Monseur est encore bien aimable lorsque devinant « l'arrière pensée de l'auteur, dans une phrase trop laconique » Il lui prête une science philologique dont nous le

prions de garder le monopole pour les Jacolliot ses amis. En disant que le tao désigne le même être que le θεὸς des Grecs et les *Deus* des Latins, où a-t-il vu qu'on ait établi entre ces mots de rapport philologique ?

Mais puisque nous en sommes à la *Revue de Belgique*, achevons de la faire connaître à nos lecteurs. Voici comment on y apprécie la *Bible* de M. Ledrain. Il s'agit du Ve tome : *les Prophètes*. « Pour lui (M. Ledrain) les Livres saints sont œuvres humaines, et il entend les respecter d'autant plus qu'elles honorent exclusivement l'homme. Il n'a voulu ni attaquer, ni défendre les religions, » — qui l'aurait cru ? — « La lutte contre l'esprit clérical continue le chroniqueur p. 176, n'a jamais abdiqué, mais il me semble qu'on serait mal venu de jeter cette traduction dans la mêlée. On ne le pourrait sans rompre avec sa méthode même. Ne vaut-il pas mieux, partout où on le peut, garder l'impassibilité d'un affranchissement sans retour ? Et cette indifférence superbe pour tout ce qui n'est pas d'intérêt humain n'est-elle pas la victoire définitive de la raison libre ? »

Ecoutez encore M. Potin ; il s'agit de la *Religion laique et universelle*, revue mensuelle de M. Ch. Fauvety :

« La confusion du spirituel et du temporel a servi à toutes les oppressions. N'espérons pas qu'elle serve à tous les progrès. Les esprits n'y sont plus portés d'ailleurs et l'histoire est avec eux. Longtemps les religions ont tout absorbé : cosmogonie, hygiène, médecine, astronomie, législation, langue. art, poésie. Peu à peu la sécularisation commence ; la science sacerdotale s'affranchit, les langues hiératiques font place à des dialectes populaires ; de théocratiques, le mariage et l'enterrement deviennent laïques, et de religieuses, la loi et la société deviennent *civiles*. C'est ainsi que l'homme se fait citoyen : *civis*, et *civilisation* est le mot. »

Voici le bouquet, il ne s'agit que d'une indication bibliographique, mais elle a son cachet. — « *Crémation and Urn Burial*, by William Robinson. — L'incinération des morts

fait lentement, mais sûrement, son chemin dans nos mœurs. La conservatrice Angleterre a, sous ce rapport, devancé la France, puisque le premier four crématoire de Paris ne date que de cette année, alors que l'Angleterre en possède un depuis 1885. La publication que nous avons sous les yeux expose les efforts qui ont abouti à l'introduction de la crémation dans le Royaume-Uni et résume les opinions des principaux personnages qui se sont prononcés en sa faveur. On y voit figurer jusque des pairs et des évêques anglicans. »

Ne vous semble-t-il pas qu'il se dégage de ce four et de cette *Revue* une singulière odeur de franc-maçonnerie ?

— L'Exposition universelle a été l'occasion de la réunion à Paris de sociétés savantes. Plusieurs questions touchant à la science qui nous occupe ici y ont été traitées. En voici quelques-unes :

La IVe section du *Congrès d'ethnographie,* sous la présidence de M. Jules Oppert, comprend dans son programme les religions comparées avec une sous-section pour le bouddhisme. En voici le détail : 1° Quelle méthode conviendrait-il de suivre pour distinguer l'ancienne religion romaine des adjonctions et superstitions étrusques et grecques qui y sont incorporées (M. A. Berthelot, rapporteur) ; — 2° Les mystères de l'ancienne Grèce. Quelle explication faut-il préférer au sujet de leurs origines et de leur célébration occulte ? Quelles lumières nouvelles les investigations récentes ont-elles fourni sur leur but et leur valeur morale (M. Decharme, rapporteur). — 3° Le monothéisme d'Israël est il un fait primordial remontant aux origines mêmes de la race ou bien une croyance qui s'est formée à la suite d'un développement ? Dans cette dernière supposition, comment faut-il en expliquer l'éclosion finale ? (M. A. Réville, rapporteur). — 4° Les Hittites. Y a-t-il des faits avérés, en nombre suffisant, pour voir dans les Hittites les représentants d'un groupe ethnique et religieux distinct ? et, dans le cas affirmatif, quelle application pourrait-on en faire à l'élucidation des pro-

blèmes concernant la vieille religion sémitique? (M. Amélineau, rapporteur). — 5° Rechercher les éléments des religions qui ont pu être adoptés par les trois peuples si souvent mentionnés dans la Bible comme des ennemis irréconciliables. (M. Franck, rapporteur). — 6° Etudes sur la religion des anciens slaves. (M. Michalowski, rapporteur).

Au Congrès d'ethnographie, M. Gauthier de Claubry, a dû traiter le sujet suivant : « Quelques éléments du symbolisme religieux particulier à certaines races.

Au Congrès d'anthropologie et d'archéologie préhistorique ont été traitées les questions suivantes : Survivances ethnographiques pouvant jeter quelque lumière sur l'état social des populations primitives de l'Europe centrale et occidentale. — Jusqu'à quel point les analogies d'ordre archéologique et ethnohraphique peuvent-elles autoriser l'hypothèse de relation et de migration préhistoriques.

Au Congrès d'ethnographie, M. de Dubor a traité des pratiques religieuses et hygiéniques relatives aux funérailles, et M. Georges Raynaud, de la condition psychique des sociétés inférieures ; M. Gauthier de Claubry, de la classification des consciences individuelles et nationales.

Sous la présidence de M. Charcot, le *Congres de psychologie physiologique* s'est occupé de l hypnotisme, et, à ce sujet, de plusieurs questions qui ressortent de l'histoire religieuse.

— Une dame qui désire conserver l'anonymat a eu la pensée d'aider dans leurs croyances les âmes que troubleraient les problèmes soulevés par la science moderne.

Elle vient de fonder un prix pour encourager les écrits d'apologétique chrétienne,

Le prix, qui est de 2,000 francs, sera biennal. Il sera décerné par le corps professoral de la Faculté de théologie de l'Université catholique de Paris. La bienfaitrice a nommé sa fondation d'un prénom qui lui est cher : elle l'a appelée *Fondation Hugues*.

Pour la première fois, le prix sera décerné en juin 1891.

Les manuscrits doivent être envoyés au recteur de l'Université catholique avant le 1er décembre 1890. Voici le sujet de ce premier concours :

Etudier les relations entre la nouvelle conception de l'univers, telle qu'elle résulte des progrès de l'astronomie et de la physique générale, et la révélation chrétienne, savoir :

1° Au point de vue de l'interprétation des données cosmographiques et cosmologiques qui peuvent se trouver dans la Bible ;

2° Au point de vue des dogmes de l'Incarnation et de la rédemption.

A ceux qui entreprendront ce travail, nous conseillons la lecture d'un article de M. Renan dans la *Revue des Deux Mondes* (15 août 1889) ; ils y trouveront des considérations dans le genre de celles qui suivent :

« Les anciennes idées religieuses étaient fondées sur le concept étroit d'un monde créé il y a quelques milliers d'années, dont la terre et l'homme étaient le centre. Une petite terre, contenant un nombre compté d'habitants, un petit ciel la surmontant comme une coupole, une cour céleste à quelques lieux en l'air, tout occupée des enfantillages des hommes, des îles des Bienheureux, situées vers l'Ouest, où les morts se rendent en barque, ou bien un paradis de papier que la moindre réflexion scientifique crèvera ; voilà le monde qu'un Dieu à grande barbe blanche enserre facilement dans sa grande robe. Quand Nemrod tirait ses flèches contre le Ciel, elles lui revenaient ensanglantées ; nous avons beau tirer, les flèches ne reviennent plus. L'élargissement de l'idée du monde et la démolition scientifique de l'ancienne hypothèse anthropocentrique, au XVIe siècle, est le moment capital de l'histoire de l'esprit humain. Aristarque de Samos avait eu à cet égard les premières lueurs et passa pour un impie. La rage de l'Eglise contre les fondateurs de l'ordre nouveau, Copernic, Giordano Bruno, Galilée, fut de même assez conséquente. Le petit monde sur lequel

l'Eglise avait régné, avec ses dogmes restreints à la terre, était brisé sans retour. Les vues plus modernes sur les âges de la nature, et les révolutions du globe, en ouvrant à l'homme la perspective de l'infini du temps en arrière, ont eu le même résultat d'une façon encore plus démonstrative. On ne reconstituera pas les anciens rêves. »

Un autre livre à consulter et à réfuter sur le même sujet est celui de Louis Leblois : *Les Bibles et les Initiateurs religieux de l'humanité*. Il vient de paraître chez Fischbacher. Cet ouvrage comprend sept volumes. L'auteur a fait rentrer dans son cadre les principales thèses qui se rapportent à l'histoire des religions. Son but, dit-il, est de réconcilier la science et la foi. Seulement ses conditions ne sont guère acceptables, comme on va en juger. Pour lui, il y a corélation entre la formation des dogmes chrétiens qui constituent le monde invisible et les notions reçues sur le monde visible. Pendant la première période du moyen-âge règne l'influence du système cosmographique adopté par l'Ancien testament ; la seconde période est caractérisée par l'adoption des idées d'Aristote, exprimées dans le système de Ptolémée. Après quinze siècles d'accord entre la science et la foi, l'harmonie est rompue lorsque, après les découvertes de Copernic, de Képler et de Galilée, une idée plus juste du monde remplace les vieilles conceptions. C'est cette lutte qui dure encore. M. Leblois nous adresse, à ce sujet, des conseils qui partent vraiment d'un bon naturel : « Le but de ce livre, dit-il, est de tirer l'Eglise chrétienne des langes de l'enfance pour l'élever aux conceptions de l'âge adulte, afin qu'à l'exemple de Paul elle dise : « Quand j'étais enfant je raisonnais comme un enfant; maintenant que je suis devenue adulte, je me suis défait de ce qui vient de l'enfant, pour parler, penser et raisonner en adulte. » Composer sept volumes dans ce but, c'est se donner bien du mal. Nous laissons à deviner au lecteur qui, de l'Eglise ou de l'auteur, parle ici comme un enfant. Pour expliquer le titre de cet ouvrage, il faut ajouter que M. Louis Leblois

étudie les livres sacrés des différents peuples, et que la Bible est traitée sur le même pied que le Koran ou les King. Retenons seulement cette conclusion : « Dans les religions que chez nous on est convenu d'appeler païennes, rien n'est plus profondément enraciné que la croyance à la révélation des saintes Ecritures qui leur servent de fondement... Nous serions presque tentés de dire que le dogme de la révélation est un dogme essentiellement païen. » (Liv. IV, p. 700.)

II. — *Religion chrétienne. — Eglise Russe.* — Comme nous l'avons fait remarquer dans notre dernier numéro, la Russie compte sur son vaste territoire des représentants de presque toutes les croyances. Les phénomènes religieux y sont même d'une variété qu'on ne retrouve pas ailleurs : plusieurs rappellent des âges depuis longtemps dépassés pour nous. On en jugera par les détails que nous ajoutons à ceux que nous avons déjà donnés.

Au-dessous du *Raskol* viennent des sectes d'une autre origine, parfois plus gnostiques que chretiennes. Leur point de départ n'est pas une rupture avec l'Eglise nationale au nom de la tradition orthodoxe, c'est une révolte contre l'orthodoxie orientale, parfois même contre la tradition chrétienne ; à l'inverse du schisme, elles font peu de cas du rituel, peu de cas des cérémonies : elles proclament le culte de l'esprit. Les origines de ces différentes sectes sont plus ou moins obscures. Les racines en semblent plonger au-delà des limites du sol national, les unes en Orient, les autres en Occident, tenant à la fois de l'Europe et de l'Asie, se reliant en même temps aux croyances perdues des premiers siècles de notre ère. Elles se divisent en sectes mystiques et en sectes rationalistes, les unes penchant vers le vieux gnosticisme, les autres vers une sorte de nouvelle réforme.

Les hérésies mystiques ont pour caractère commun le prophétisme, la croyance à d'incessantes communications du ciel par l'inspiration et les visions. Il y a encore des

incarnations de la divinité. Telle bourgade des bords du Volga ou de l'Oka prétend à la même gloire que Bethléem. Les deux principales de ces sectes mystiques sont les *Khlysty* ou flagellants et les *Skoptsy*, eunuques ou mutilés.

Les *Khlysty*, dont l'origine est controversée, enseignent que la vraie foi fut annoncée à la Russie sous Pierre le Grand. Elle lui fut apportée par le Père éternel qui, au milieu des nuages de feu, descendit sur le mont Gorodine et y prit la forme humaine. Il prit le nom de Daniel Philippovitch, qu'ils ont surnommé le Dieu Sabaoth.

Il engendra d'une femme âgée de cent ans Yvan Timoféévitch, Souslof, son Christ, qui est devenu la souche d'une série d'autres Christs se succédant par génération ou par filiation. Au reste l'Esprit peut faire de chaque fidèle un christ ; la femme prend le titre de sainte vierge (bogodoritsa) ; aussi il est des communautés où ces sectaires s'adorent les uns les autres. Le mariage est regardé comme une souillure ; l'usage n'en est permis qu'aux membres de la famille d'Ivan Souslof ou de Daniel Philippovitch, afin de ne pas laisser s'éteindre le sang du rédempteur. La loi du secret qu'ils doivent observer explique pourquoi ces sectes sont restées longtemps inconnues. On a accusé leurs réunions de cacher d'immorales pratiques, de nocturnes débauches. Les pratiques de l'extase sont en usage parmi eux et ils cherchent à se la procurer par le vertige des sens. » Dans leurs réunions, ils dansent parfois toute une nuit autour d'une cuve pleine d'eau. Lorsque la salle se remplit de vapeurs et que l'eau de la cuve vient à se troubler, les tourneurs en délire tombent à genoux, s'imaginant voir un nuage sur la cuve et dans ce nuage le Christ, sous la forme d'un jeune homme brillant de lumière. »

Les *skakouny* ou *sauteurs* ne sont qu'une branche des *Klhysty*. Au lieu de tourner en rond, ils sautaient, d'où leur nom. Eux aussi se réunissaient de nuit et en secret, l'hiver, dans une cabane écartée, bâtie au fond des bois. Le chef de la communauté entonnait un cantique d'une

voix lente; il pressait peu à peu la mesure, accélérant toujours le rythme. Tout à coup il commençait à sauter, et les assistants l'imitaient en chantant. Les sauts et les chants devenaient de plus en plus rapides ; l'enthousiasme s'exprimait par des cris de plus en plus forts et des bonds de plus en plus hauts. L'heure des révélations arrivait au milieu de ces transports. Le trait particulier de ce singulier office, c'est qu'il s'accomplissait par couples d'hommes et de femmes, qui d'ordinaire s'étaient d'avance engagés pour la danse sacrée. Dans la réunion des *skakouny* des environs de Pétersbourg, lorsque l'exaltation était à son comble, l'officiant déclarait qu'il entendait la voix des anges. Les sauts s'arrêtaient, les lumières s'éteignaient. Dans ces assemblées, tous les sentiments, tous les appetits passaient pour inspirés et leur satisfaction pour légitime.

Aux rites licencieux, quelques visionnaires ont joint les cérémonies sanglantes. Au lieu de se servir, pour leur cène, de pain et de vin, ils se servaient du sang d'un premier fils d'une jeune fille érigée en mère de Dieu. « Tu es bénie entre toutes les femmes, lui disaient les prophétesses en se prosternant devant elle; tu donneras naissance à un sauveur dans les langes, et tous les rois viendront adorer le tsar céleste. » Durant cette parodie, les vieilles prophétesses dépouillaient la sainte vierge de ses vêtements ; on la plaçait nue sur un autel, au-dessous des images, et les fidèles venaient, à tour de rôle, lui rendre une sorte de culte obscène. Quand à la suite des *radénia* qu'elle était la première à danser, elle devenait enceinte, son enfant, si c'était une fille, devenait plus tard, à son tour, une sainte vierge, si c'était un fils, il était immolé le huitième jour après sa naissance. A en croire certains écrits, on lui perçait le cœur avec une lance analogue à la lame liturgique en usage dans l'église orientale pour couper le pain consacré. Le sang et le cœur de ce petit christ, mêlés à du miel et à de la farine, servaient à la confection des gâteaux eucharistiques.

— Les *skoptsy* sont aussi des illuminés aux doctrines

ascétiques et sensuelles. A leurs yeux le meilleur moyen d'arriver à l'extase ou au don des prophéties, c'est de rendre l'esprit libre du corps, en abdiquant tout sexe. Par allusion à cette pureté idéale, ils se donnent à eux-mêmes le nom de *blanches colombes*. Ils sont les purs, les saints qui traversent ce monde sans se souiller, les vierges qui, dans l'apocalypse, suivent l'agneau. Leur sanglante initiation a parfois plusieurs degrés : la mutilation est complète ou incomplète. Les femmes n'échappent pas toujours à cet horrible baptême : elles reçoivent aussi des stigmates de la secte et le *sceau royal*. Chez elles, les *skoptsy* paraissent s'en prendre plutôt à la faculté de nourrir qu'à celle d'engendrer. La prison et la déportation n'ont pas suffi pour débarrasser l'empire de ces infâmes sectaires.

— Les tendances rationalistes sont représentées en Russie, par plusieurs sectes, les unes fort anciennes, les autres récentes. Parmi les premières, il faut distinguer les *molokanes* ou *buveurs de lait* et les *doukhoborstes* ou *lutteurs de l'esprit*. Ils repoussent la plupart des pratiques extérieures, les cérémonies, les sacrements. Ils personnifient la réaction contre le formalisme orthodoxe. Nous sommes tous prêtres, disent les *molokanes*, il n'y a d'autre pontife que le Christ. Pour présider leurs réunions ils se contentent d'un ancien et il se réunissent dans une de leurs maisons. Le pater, la lecture de l'Écriture, le chant des psaumes constituent tout le service divin de ces païens. Dieu ne veut ni images, ni églises : il n'a d'autre temple que le cœur de l'homme : une église, disent-ils, n'est pas faite de poutres, mais de côtes. Tandis que, de même que les protestants, le *molokane* prétend fonder la religion sur la Bible, le *doukhobortse* n'accorde aux saints livres qu'un rôle secondaire. Il fait une plus large part à la tradition. Comme la plupart des sectaires russes, les *molokanes* ont des ambitions apocalyptiques. Leur rationalisme ne les a pas défendus des espérances millénaires. Ils attendent sous le nom d'*Empire de l'Ararat*, le règne universel de la justice et de l'égalité. On raconte qu'en 1812,

les cosaques arrêtèrent une députation de *molokanes* ou *doukhobortses* du sud, chargés d'aller demander à Napoléon, s'il n'était pas le Messie.

— Le *Nihilisme*, arrivé au plus grossier athéisme aurait lui aussi, d'après M. Anatole Leroy-Baulieu, puisé ses premières racines dans le sentiment religieux. « Jamais l'âme humaine, si souvent dupe d'elle-même, ne s'était montrée aussi religieuse à travers son irreligion. Ils ont beau faire profession d'athéisme, le « nihilisme » chez beaucoup de ses adeptes n'est que de la religion retournée. C'est pour cela que le sexe pieux par excellence, que la femme a pris une si large part au mouvement révolutionnaire russe. Elle allait aux sociétés secrètes et aux missionnaires du socialisme comme elle eût été au Messie et à ses prophètes. Précipité du faîte des espérances chrétiennes, la femme aussi a cherché un refuge dans les rêveries humanitaires, et remplace l'attente de la résurrection par les songes de palingénésie sociale, portant dans sa voie nouvelle le même besoin d'idéal et les mêmes ardeurs, le même appétit de renoncement, la même ivresse du sacrifice. C'est à cette exaltation religieuse que le nihilisme russe a dû sa force et sa vertu. Peut-être eût-il fait plus de conquêtes, peut-être eût-il été plus difficile à vaincre, si, fidèle à sa première inspiration, il s'en fut toujours tenu à l'apostolat pacifique, au lieu de faire appel aux mines et aux bombes.

De tous les mouvements révolutionnaires du siècle, le nihilisme russe est celui qui a le plus clairement affecté les caractères d'un mouvement religieux, et c'est pour cela qu'il a surpassé en intensité et en grandeur morale, des mouvements politiques autrement importants par leurs résultats. Toute sa force était dans sa foi, une foi russe. »

III. *Religion d'Israël.* — Nous analyserons dans un de nos prochains numéros le livre de M. Maurice Vernes : *Précis d'Histoire juive*, dans lequel l'auteur se sépare sur plusieurs points de l'école critique tout en demeurant encore bien loin des données traditionnelles.

M. E. Havet, vient de reprendre dans la *Revue des Deux-Mondes*, (1er août 1889) la thèse qu'il avait déjà émise, il y a une douzaine d'années. La voici : « Les Juifs, dit M. Ernest Havet, à l'époque où le christianisme a commencé de se répandre, se faisaient sur la date de leurs livres saints d'étranges illusions, et leur attribuaient une antiquité absolument invraisemblable, comme on le voit également par saint Paul et par Josèphe. Ils croyaient le *Pentateuque* écrit par Moïse 1600 ans avant notre ère. Ils attribuaient les *Psaumes* à leur roi David, les *Proverbes* et les autres livres gnomiques à Salomon, etc. Les chrétiens, en acceptant les livres des Juifs, ont accepté aussi ces idées, et elles se sont perpétuées dans l'Église catholique, qui n'admettait guère la critique. C'est ainsi que Pascal et Bossuet appellent hardiment le *Pentateuque le plus ancien livre du monde*. Et c'est ainsi que dans le dictionnaire de l'académie, édition de 1835, au mot ORIGINAL, on lisait encore cette phrase : « *le texte original de la Bible*, le texte hébreu qui représente le manuscrit de Moïse. (La phrase a disparu dans la dernière édition 1878). Enfin tout récemment encore, M. Wallon écrivait dans le *Journal des Savants*, en parlant des Juifs : « Leurs livres à eux, dépassaient de beaucoup en antiquité ceux des Grecs. »

Dans les pays protestants, la critique avait pu s'introduire. Spinosa avait ouvert la voie, d'autres y ont marché plus ou moins librement, et ont étudié la Bible comme on doit étudier tous les livres. La tradition en a été infirmée, et en grande partie abandonnée. Pour reconnaître à quel point on en est arrivé aujourd'hui, il suffit de consulter la Bible de M. Edouard Reuss, dont M. Renan écrivait, dans un rapport à la *Société asiatique* (1877), qu'elle présente « à peu près les derniers résultats de la critique et de l'exégèse. » On y voit quelles libertés la science maintenant peut prendre avec la tradition. Spinosa avait attribué à Esdras, d'après un témoignage de Tertullien, la composition du *Pentateuque* ; M. Reuss en fait descendre un siècle plus bas la rédaction *définitive*. Et pour ce qui

est des *Psaumes*, il ne craint pas de reporter les prétendus chants de David jusqu'à l'époque des Asmonées, c'est-à-dire jusqu'à la fin du IIe siècle avant notre ère, et il croit pouvoir ajouter qu'on en trouverait difficilement dans le nombre qui puissent contredire cette hypothèse.

Mais, par une exception bien faite pour étonner, cette hardiesse, qui dérange si résolument, sur tant de points si importants, les idées longtemps reçues, s'arrête devant les *Prophètes*. La tradition qui les fait remonter jusqu'au VIIIe siècle avant notre ère, ou tout au moins au VIIe ou au VIe, a été acceptée de tous. Ni M. Reuss, ni personne, à ma connaissance, ne s'est écarté là-dessus de la tradition, et Isaïe, par exemple, continue a être regardée partout le monde comme un contemporain de Salmanazar.

Cependant en 1877 fut émise l'idée que des livres prophétiques n'auraient été écrits qu'au IIe siècle. « Je viens de donner à l'étude de cette question, continue M. E. Havet, une année entière, pendant laquelle j'en ai fait le sujet d'un cours public, et cette étude a produit en moi une telle conviction qu'il m'est devenue impossible de me rendre même aux autorités les plus hautes. Je me propose donc aujourd'hui de reprendre la question, en développant et en complétant les arguments produits jusqu'alors, pour établir que les écrits qui portent les noms d'Isaïe, de Jérémie, d'Ezéchiel et de ceux qu'on appelle les Douze, se sont produits, non au VIIIe, au VIIe et au VIe siècle avant notre ère, à l'occasion des catastrophes qui ont détruit les royaumes d'Israël et de Juda, mais à la fin seulement du IIe siècle, à la suite de la lutte que Juda eut à soutenir dans ce siècle contre les rois grecs de Syrie, et qui aboutit à son affranchissement sous la conduite des Asmonées. »

Cette opinion condamnée par la philologie et l'histoire, ne trouvera pas plus d'écho aujourd'hui, dans le monde savant, qu'elle n'y en trouva il y a douze ans. L'école critique ne comptera dans son sein qu'une voix discordante de plus. M. E. Havet le premier, n'a pas, semble-t-

il, une confiance illimitée en sa thèse, et il prévoit l'accueil qu'on lui fera : « Maintenant, dit-il, réussirai-je à faire adopter mon opinion à nos lecteurs ? Je n'ose y compter, car, sans parler de la puissance d'une idée depuis longtemps accréditée, la tradition a les sentiments religieux qui la protègent. Tel ministre protestant, même des plus libres, qui ne croira pas, par exemple, que les Prophètes aient réellement prophétisé, aura peine cependant à diminuer, en les rajeunissant, la vénération qui entoure leurs noms et leurs œuvres. » « On retrouve dans l'essai de M. Havet, dit la *Revue de l'Histoire des Religions* (n° juillet-août p. 115), la tendance fondamentale de toutes ses œuvres sur l'histoire juive et chrétienne, qui consiste à rapporter à la civilisation grecque tout ce qu'il y a de supérieure dans cette histoire. Nous avons publié plus haut un article de M. Kuenen, qui nous paraît réfuter la thèse de M. Vernes; l'argumentation du savant professeur de Leide vaut également à l'égard de la doctrine de M. Havet. L'une et l'autre, en effet, nous paraissent contraires à l'évidence, tant au point de vue littéraire qu'au point de vue historique. »

— M. Piepenbring (*Revue de l'histoire des Religions*, n° mai-juin 1889) ne trouve pas seulement dans l'histoire d'Israël, une marche ascendante qui va du polythéisme au monothéisme, ce dernier à son tour compte des étapes : ce sont ces étapes que M. Piepenbring essaie de déterminer.

« Pour nous, il ne s'agit pas seulement de savoir comment les Hébreux se sont dégagés du polythéisme sémitique et élevés au monothéisme israéliste. Sous l'influence de l'ancien intellectualisme, tant orthodoxe que rationaliste, on a accordé longtemps, et dans certains milieux jusqu'à ce jour, une importance trop exclusive et trop exagérée au monothéisme théorique ou dogmatique ; on a fait consister la valeur supérieure de la religion d'Israël uniquement ou à peu près dans cette conception métaphysique. Mais le grand mérite de cette religion n'est

pas avant tout d'avoir su formuler le dogme abstrait du monothéisme ; c'est plutôt d'avoir su donner à la notion de Dieu un contenu éthique, d'avoir su présenter Dieu comme un être essentiellement juste, qui demande principalement à ses adorateurs la pratique du bien ; en d'autres termes, c'est le mérite d'avoir su se dégager du naturalisme sémitique, pour s'élever au prophétisme éthique. Car, par là seulement, la religion israélite a été la préparation positive et directe de l'évangile, qui en découle comme le fruit sort de la fleur qui le produit. Et puis, comme on l'a dit, c'est la conception éthique de Jahvé qui a véritablement engendré le monothéisme israélite. Tant que les Hébreux considéraient simplement ce Dieu comme plus grand que les autres dieux, ils ne le distinguaient pas spécifiquement de ceux-ci ; mais, une fois qu'ils avaient compris qu'il était un Dieu parfaitement saint et juste, l'idée s'imposait à eux que c'était un Dieu comme nul autre, en d'autres termes, que lui seul était vraiment Dieu. — L'auteur ajoute : Il est relativement facile de suivre l'évolution religieuse qui fit parvenir les Hébreux du polythéisme au monothéisme. Le point de départ de cette évolution est le polythéisme sémitique, le second degré en est le particularisme hébreu, en vertu duquel Jahvé devient le dieu exclusif d'Israël ; enfin, le couronnement de ce développement est le monothéisme pur ou absolu, proclamé par la bouche des grands prophètes et d'après lequel il n'y a qu'un seul vrai Dieu, créateur de l'univers entier et dominateur de tous les peuples de la terre. Nous avons cherché à marquer ces trois étapes dans notre *théologie de l'Ancien Testament.* Mais bien plus difficile et obscure est la question de savoir quand et comment le sémitisme naturaliste a fait place, au sein de la nation israélite, au jahvisme éthique. »

Toutes ces distinctions ne reposent sur aucun fondement solide : le monothéisme des prophètes est le même que celui des patriarches et de Moïse.

— Les travaux d'Écriture sainte sont toujours très nom-

breux. Nous avons à citer l'*histoire sainte* de l'Ancien Testament, de Mgr Zschokke, professeur d'Écriture sainte à l'Université de Vienne. Cet ouvrage est à sa 3e édition. Il comprend deux textes, l'un pour le récit biblique, l'autre élucide au fur et à mesure des difficultés que soulève le récit.

Après *la Bible traduite en français avec commentaires*, M. Lethielleux publie un résumé de ce grand ouvrage. Le premier volume a paru avec le titre d'*Introduction à l'Écriture sainte*. Elle a pour auteurs feu l'abbé Trochon et M. l'abbé Lesêtre.

Le R. P. Cornely a aussi résumé dans un seul volume les quatre volumes qui composent son *Introduction latine*.

M. l'abbé Fillion a terminé à son tour le premier volume de sa Bible brièvement commentée. L'auteur y a déployé ses qualités ordinaires d'érudition, de sobriété et de naturel.

Le P. de Hummelauer, collaborateur du P. Cornely au grand cours d'Écriture sainte en latin a publié deux savants commentaires sur les livres des Juges et de Ruth. On sait les nombreuses difficultés que soulève le premier de ces livres, l'auteur les a sinon résolues, au moins élucidées.

Le P. Kuabenhauer, qui a collaboré au *Cursus* de Lethielleux vient de faire paraître un ouvrage sur Jérémie.

— On annonce que M. James Darmesteter va publier les *Reliques scientifiques* de son frère Arsène. Elle contiendront plusieurs articles inédits sur la religion juive.

IV. *Religions de la Chine*. — On a pu pendant l'Exposition, assister à Paris, à l'esplanade des Invalides, à l'inauguration d'une pagode bouddhique annamite.

« C'est, dit le *Temps*, (19 août 1889) un temple de dimension modeste, mais reconstitué avec une scrupuleuse fidélité par les soins de M. Lichtenfelder, architecte du protectorat, et de M. Dumoutier, inspecteur de l'enseignement en Annam et au Tonkin. Le plan est en forme de T. La façade

est partagée en cinq travées dont les boiseries ont été sculptées à Hanoï. A droite et à gauche, on aperçoit, peints sur les murs, les gigantesques génies chargés de la garde de la pagode ; au milieu se dresse l'autel où l'encens fume dans les brûle-parfums de cuivre, et par-dessus l'autel s'étageant en amphithéâtre jusqu'aux chevrons du toit, un peuple de dieux, qu'épanouissent de larges sourires, monte remplissant la salle du resplendissement criard de ses dorures toutes neuves.

L'inauguration a consisté en une conférence de M. Dumoutier sur le bouddhisme annamite et en quelques cérémonies rituelles.

Il a commencé par parler des édifices religieux que l'on rencontre au Tonkin ; ces édifices sont très nombreux, plus nombreux qu'en France, à population égale ; le moindre village en a plusieurs, et dans les centres de quelque importance ils sont très multipliés.

Les temples bouddhiques se reconnaissent au plan en forme de T, et aussi à la quantité de statues qui les ornent. Les temples confucianistes ne sont pas, à proprement parler, des édifices religieux ; ils sont élevés en l'honneur du philosophe ; les lettrés y tiennent leurs conférences, et on yp asse les examens. Celui de Hanoï est très grand et fort ancien ; des stèles demarbre y consacrent le souvenir des vainqueurs aux grands concours triennaux ; on en compte aujourd'hui quatre-vingt-deux. Les villages trop pauvres pour bâtir un temple confucianiste ont au moins un autel littéraire. Ils ont aussi un autel au dieu de l'agriculture. Des temples sont consacrés aux génies régionaux dans les chefs-lieux de circonscription administrative. Enfin, chaque village possède un temple dédié à son génie local. Cette dernière pagode, qui est toujours vaste, sert de maison commune, de lieu de réunion aux habitants. Les palais du Tonkin et de la Cochinchine, sur l'esplanade des Invalides, en reproduisent le plan habituel. Un grand tambour est suspendu sous le portique. Quand un étranger arrive, il se rend à la maison commune et frappe sur

le tambour. Un notable vient à cet appel et se met à sa disposition.

On trouve encore au Tonkin de petites constructions misérables faites en paillotes, où se pratique un culte peu connu et probablement très ancien. M. Dumoutier a pu se procurer à grand-peine deux des livres religieux de cette secte. Ce sont des recueils de formules de sorcellerie.

Le bouddhisme tonkinois est tellement altéré, que Cakyamouni ne pourrait pas le reconnaître. Le bouddhisme n'a pénétré dans les pays de culture chinoise qu'en renonçant à son originalité pour s'amalgamer aux croyances qui l'avaient précédé.

C'était d'abord le confucianisme uniquement préoccupé du côté pratique des religions et des philosophies, c'est-à-dire de la morale appliquée. Le bouddhisme, avec ses principes de sacrifice personnel, avec son respect absolu de tout ce qui vit, hommes ou animaux, avec la douceur dont est empreinte son histoire, a facilement fait alliance avec lui.

C'était, ensuite, le taoïsme, qui répond au grossier besoin d'anthropomorphisme dont toutes les foules sont tourmentées, et que le confucianisme ne satisfait point. Les taoïstes ont un pape qui réside dans le Kiang-Si et dont la dignité se transmet depuis des siècles de père en fils dans la même famille. La principale fonction de ce pape consiste à dresser chaque année la liste des personnes mortes qui ont mérité d'être élevées au rang de génies, et la liste des génies qui ont mérité d'être promus à un rang supérieur.

Mais ce qui est particulier à la Chine, c'est que les génies y sont révoqués. Par exemple, un génie a été commis à la garde d'une rivière. La rivière reste-t-elle paisible, le génie se conduit bien ; on lui donne de l'avancement. La rivière déborde-t-elle, le génie ne fait pas son métier, on le dégrade. Nominations, promotions et révocations ne sont définitives qu'après que l'empereur les a ratifiées.

Le bouddhisme a dû s'appuyer sur le culte des ancêtres, qui est comme le tuf religieux de la Chine. Il a du accep-

ter à sa suite toutes les divinités secondaires, qui en sont un produit spécial. Et avec les divinités secondaires, il a accepté les grandes divinités qui les dominent. Tout le panthéon y a passé. Si bien qu'une religion qui a commencé par n'être qu'une philosophie athée est aujourd'hui la plus riche en dieux qu'il y ait.

Ce mélange de croyances a reçu le nom de « les trois doctrines ». Que reste-t-il du bouddhisme primitif là-dedans ? M. Dumoutier nous l'apprendra, car il est en train de traduire toutes les prières en usage chez les bonzes. Ces prières, au Tonkin même, sont en chinois écrit ; elles présentent de grandes difficultés, car elles sont entremêlées de phrases sanscrites défigurées par la transcription chinoise.

En attendant, M. Dumoutier nous a présenté quelques-uns des dieux qui remplissent la pagode de l'Esplanade. Il y en a pour toutes les actions de la vie. Il y a même un dieu de la cuisine, fort célèbre, paraît-il, et qui est fort sensé, car il recommande de ne pas laisser traîner les os et les plumes à l'office et de ne pas heurter les marmites les unes contre les autres.

Trois bonzes ont officié, coiffés d'une couronne brodée, vêtus d'un manteau de satin jaune d'où sort l'épaule droite couverte par la manche d'une robe de satin rose.

Ils ont d'abord nasillé une litanie coupée par des prosternations. La musique,composée d'une sorte de tambour, de cymbales et d'autres instruments de cuivre, ressemble à un charivari discret de clefs tapant sur des pincettes. Puis ils ont processionné autour de la nef, et chaque fois que les bonzes passaient devant l'autel, ils dansaient. »

Comme on devait s'y attendre, ce spectacle a fait naître les appréciations les plus diverses. La presse irreligieuse la première, a fait preuve d'ignorance autant que de mauvais vouloir. Elle a cru spirituel d'appeler cette cérémonie « une messe annamite » et n'a pas hésité à proclamer l'identité du bouddhisme et du christianisme. Faut-il donc rappeler qu'on juge les religions surtout d'après leur

dogme et leur morale, et qu'à ce point de vue il y a des abîmes entre la religion du Bouddha et celle de Jésus-Christ. Ce qu'on ignore surtout c'est que ces ressemblances dans les cérémonies du culte réelles en effet et qui ont tant frappé le public, viennent le plus souvent de ce que les bouddhistes ont copié les chrétiens. Voici comment s'exprime Abel Remusat à propos du bouddhisme thibetain.

« A l'époque où les patriarches buddhistes s'établirent dans le Tibet, les parties de la Tartarie qui avoisinent cette contrée étaient remplies de chrétiens. Les Nestoriens y avaient fondé des métropoles et converti des nations entières. Plus tard les conquêtes des enfants de Gengis-Kan y appelèrent des étrangers de tous les pays, des Georgiens, des Arméniens, des Russes, des Français, des Musulmans, des moines catholiques chargés de missions importantes par le Pape et par saint Louis. Ces derniers portaient avec eux des ornements d'Eglise, des reliques, des autels, pour voir, dit Joinville, s'ils pouvaient attirer ces gens à notre créance. Ils célébrèrent les cérémonies religieuses devant les princes tartares. Ceux-ci leur donnèrent un asile dans leur tentes et permirent qu'on élevât des chapelles jusque dans l'enceinte de leur palais. Des princes et des princesses tartares embrassaient le christianisme. Des ambassadeurs tartares assistèrent au concile général de Lyon, et y furent témoins de toute la hiérarchie et de toute la pompe du culte catholique. Nous verrons un archevêque catholique, Jean de Montcarvin, établi dans la ville impériale, à Pé-King, par ordre du Pape Clément V, y bâtir une église dont les murailles étaient couvertes de peintures représentant des sujets pieux, et où trois cloches appelaient les fidèles aux offices.

Chrétiens de Syrie, romains, ecclésiastiques, musulmans, idolâtres, tous vivaient mêlés et confondus à la cour des empereurs mongols, toujours empressés d'accueillir un nouveau culte et même de l'adopter, pourvu qu'on n'exigeât de leur part aucune conviction, et surtout

qu'on ne leur imposât aucune contrainte. Les Tartares passaient volontiers d'une secte à l'autre, embrasssaient aisément la foi, et y renonçaient de même pour retomber dans l'idolâtrie.

C'est au milieu de ces variations que fut fondé au Tibet le nouveau siège des patriarches buddhistes. Il est naturel qu'intéressés à augmenter le nombre de leurs sectateurs, occupés à donner plus de magnificence à leur culte ils se soient approprié quelques usages liturgiques, quelques-unes de ces pompes étrangères qui attiraient la foule; qu'ils aient même introduit quelque chose de ces institutions de l'Occident que leur vantaient les ambassadeurs du roi de France et du Pape, que leur vantaient leurs propres ambassadeurs revenus de Lyon et de Rome, et que les circonstances les disposaient à imiter. De là, sans aucun doute, ce que plus tard on n'a pas été peu surpris de retrouver au centre de l'Asie : des monastères nombreux de religieux gardant un célibat perpétuel, portant la tonsure, récitant en chœur un espèce de bréviaire ; des processions solennelles, des pèlerinages, des fêtes religieuses, une cour pontificale, des collèges d'hommes supérieurs élisant leur chef souverain ecclésiastique et spirituel des Tibetains et des Tartares. Ainsi donc la hiérarchie lamaïque du Tibet, bien loin d'être un type immémorial de la hiérarchie romaine, comme voudraient le faire accroire Voltaire, Volney, Bailly, et d'autres, n'en est qu'une copie, une contrefaçon assez moderne. (1) »

V. — *Religions de l'Inde.* — La sous-section des Etudes bouddhiques, au congrès d'étnographie, a traité les questions suivantes : 1° Les origines de la doctrine bouddhique dite ésotérique et du bouddhisme contemporain. (M. Foucaux rapporteur). — 2° A quelle époque y a-t-il eu des divergences marqués entre les bouddhistes du nord et les bouddhistes du sud et en quoi consistent ces divergences.

(1) Mélanges asiatiques, t. 1.

— 3° Des caractères particuliers du bouddhisme dans l'Indo-Chine et dans l'Extrême-Orient. (M. Camille Sainson, rapporteur).

— Le *Lotus* et l'*Aurore* sont, avons-nous dit, les deux principales publications bouddhiques. Le but de l'*Aurore* n'est pas tout à fait le même que celui du *Lotus*. Le bouddhisme n'y tient pas le premier rang au préjudice du christianisme ; mais à l'aide d'une interprétation ésotirique des textes sacrés, les deux religions sont unies d'accord entre elles et présentées comme le fond commun de toutes les autres.

Il faut mentionner encore l'*Initiation*, dont le premier numéro a paru en octobre 1888. Elle traite des sciences occultes, de l'hypnotisme, de la franc-maçonnerie, de l'alchimie, de l'astrologie, du magnétisme animal, du spiritisme, etc.

Il convient d'y ajouter les journaux swédenborgiens qui paraissent depuis peu en France et à l'étranger et particulièrement la *philosophie générale des étudiants swédenborgiens libres* (1).

— Dans un article de la *Revue des deux Mondes* (10 mai 1889), M. Anatole Leroy-Beaulieu étudie la condition actuelle du bouddhisme en Russie. S'il résiste à la propagande orthodoxe dans les provinces de l'Asie, c'est le contraire dans les provinces d'Europe. « De toutes les religions, professées dans l'empire russe, dit M. Anatole Leroy-Beaulieu, c'est, croyons-nous, la seule dont le nombre des adhésions diminue. Coupés de leurs coreligionnaires asiatiques, les Kalmouks du Bas-Volga, naguère encore tous bouddhistes, sont déjà en grande partie baptisés. Le lamaïsme sera peut-être au XX° siècle, entièrement refoulé en Asie, et les vents d'Europe auront cessé de faire tourner ses moulins à prières... Entre le mysticisme slave et le bouddhisme, on a beau découvrir de secrètes affinités, la doctrine hindoue n'a pas exercé, sur les compa-

(1) La Kabbale, par Ad. Franck, 1889, pages, 2 4.

triotes de Tolstoï et de Dostoïevsky, la même fascination que sur les Anglais, les Américains, les Allemands. Si à l'exemple de leurs deux grands romanciers, certains russes semblent imbus d'une sorte de bouddhisme latent, c'est d'instinct et à leur insu. La foi de Bouddha qui a gagné des adeptes en Angleterre et en Amérique, n'a pas fait de prosélytes en Russie. Je ne connais guère qu'une exception, une femme, Madame Blavatsky. Non contente de proclamer la supériorité du bouddhisme, cette russe y a cherché le « syncrétisme » de l'Orient et de l'Occident, de la science moderne et de la théurgie antique. Après avoir épuisé les plaisirs de la vie mondaine, Madame Blavatsky a parcouru l'Inde; elle s'y est abouchée avec les brahmanes et les fakirs, et en a rapporté les principes d'une théosophie hermétique qui compte des initiés dans les deux mondes. » Madame Blavatsky a publié, dans le *Vestnik Evropy*, des travaux sur les sciences occultes de l'Inde. Elle est la fondatrice de la *société théosophique* qui a pour organe : *the thesophist* de Madras, l'*Aurore du jour nouveau*, et le *Lotus* qui paraît à Paris depuis 1888.

Madame Blavatsky s'était fait accompagner dans les Indes par un illuminé américain, le colonel Olcott, regardé comme le fondateur du théosophisme. Leur but était, comme nous l'avons dit, de tenter une fusion entre le christianisme et le bouddhisme. C'est à leur retour, en 1884 qu'ils ont fondé la société l'*Isis*.

Ce voyage aux Indes de Madame Blavatsky fut suivi d'un procès scandaleux. Le *Christian Collège Magazine*, revue protestante rédigée à Madras par les professeurs du collège, publia une série de lettres que Madame Blavatsky avait écrites à son amie Madame Coulomb. Ces lettres donnaient une triste idée de son affection conjugale. Madame Blavatsky revint aux Indes, pour venger son honneur. Le nouveau chef de la secte théosophique M. Hartman crût plus habile d'arrêter le plus tôt possible le procès.

— On trouvera dans un ouvrage de M. J. Campbell

Oman, intitulé *Indian life, social and religions*, d'intéressants détails sur le yogis de l'Inde et sur la religion populaire, telle qu'elle se pratique dans le pays des cinq fleuves.

— M. Menayeff, a reçu de la *Pâli text society*, la mission de publier l'édition du *Boddhicaryâvatarâ*, ou l'histoire du Bouddha arrivant à la Boddhi.

— Le *Saddharma-pundarika*, traduit par M. Kern, va être publié par les soins de M. Bunyan-Nanjio.

— Le P. Barry a publié dans *the Dublin Review* la vie de F. Amiel, un apôtre du Nirvana. L'historien a retracé les péripéties de cette intelligence toujours hésitante et sceptique cherchant un dernier refuge dans le nihilisme bouddhique.

— « On écrit de Kouch-Béhar, qu'une douzaine de musulmans appartenant aux classes élevées, viennent de se joindre aux adeptes du théisme hindou ou brama-somay. Ils se sont assis à la même table et ont mangé avec les disciples de Chunder-Seun. Si le théisme hindou réussit à s'implanter dans le monde musulman de l'Inde, il s'ouvrirait une nouvelle carrière qui pourrait être fertile en bons résultats (1). »

— L'Académie des sciences d'Amsterdam, a fait publier un travail de M. W. Caland sur le culte des morts dans l'Inde. Il a pour titre : *Ueber Fotenverehrung bei einigen der indogermanischen Volker*. L'ouvrage contient, d'intéressants détails sur les fêtes en l'honneur des morts et sur les sacrifices offerts en leur honneur.

— *L'Epigraphia indica* est un nouvelle revue publiée à Calcutta sous la direction du Dr James Burgess. Elle a pour but de publier et de traduire les inscriptions trouvées dans l'Inde et les découvertes archéologiques. Son premier numéro contient le 12e édit d'Açoka.

— Une collection de manuscrits palis, birmans ou shans vient d'arriver à Cambridge, par les soins de M. James George Scott. On y remarquera une œuvre inconnue jus-

(1) *Revue de l'histoire des religions*, mars-avril, p. 242.

qu'ici le *Mani sarà Maujùsà* : il traite de la morale bouddhique.

— Avant de quitter l'Inde, signalons encore le livre de M. Donati, *Maestri e scolari nell'India brahmanica.* L'auteur a voulu nous y retracer les traditions sur l'éducation dans l'Inde, éducation essentiellement religieuse, basée toute entière sur l'étude des livres sacrés.

VI.— *Religion grecque et romaine.*— Le livre de M. Paul Guiraud, les *Assemblées provinciales dans l'Empire romain*, ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques, contient des détails sur la religion romaine et le culte dans les provinces de l'Empire. Ces assemblées se réunissaient dans des endroits où le peuple avait l'habitude de se rendre pour célébrer ses fêtes religieuses. Il y avait toujours un autel élevé en l'honneur de Rome et des empereurs divinisés. Le pontife (*flamen Augustalis*) présidait les réunions. Ce pontife était nommé par le proconsul qui le choisissait sur une liste de candidats présentés par l'assemblée. Ses fonctions n'étaient qu'annuelles. Il appartenait toujours à la haute société ; souvent l'autorité sacerdotale était accordée successivement aux différents membres de la même famille.

— A la séance du 12 juillet dernier, à l'académie des Inscriptions et Belles-lettres, M. Héron de Villefosse a offert de la part de M. Ad. Démy, la photogravure de l'inscription de Narbonne relative aux fonctions des flamines d'Auguste à Narbonne, et aux honneurs qui leur étaient rendus. M. Ad. Démy, secouru par M. Letoille, a pu acquérir des fragments de bronze où est gravée cette inscription. Il a eu la générosité d'en faire don au musée du Louvre.

— A la séance du 1er février M. Ravaisson a achevé la lecture de son mémoire sur les *Monuments funéraires des Grecs.* Un grand nombre de monuments empruntés aux divers peuples de l'antiquité, à l'Egypte, à la Phénicie. à l'Etrurie, à la Lycie, à l'Attique et à toute la Grèce, sont la confirmation de la thèse soutenue par M. Ravaisson.

Les sujets qui y sont figurés représentent tous des scènes relatives au réveil des morts dans l'autre monde. Quand on a voulu y chercher une preuve contraire à l'idée de la vie future, on s'est trompé, tandis qu'il est facile de les interpréter dans le sens indiqué par l'auteur. M. Ravaisson le démontre en expliquant les sujets représentés sur les stèles athéniennes des deux jeunes filles Plangon et Malthace.

— *La Famille dans la Société Romaine*, par *M. Paul Lacombe*, nous donne la plus triste idée de la civilisation de la Rome païenne. Le tableau est seulement chargé, ce qui nous semble complètement inutile : la réalité est bien suffisante. Au lieu de s'appuyer uniquement sur des témoignages, M. Lacombe se base sur l'étude des *conditions influentes de l'époque*. La facilité du divorce, l'esclavage, le théâtre, les somptueux festins, les nudités théâtrales et sculpturales, etc., lui semblent l'explication et la cause nécessaire d'une corruption sans égale. L'auteur a trop abusé de la méthode déductive. Ce n'est pas, d'ailleurs, au paganisme qu'il attribue le mal qu'il décrit : il ne croit pas à l'efficacité de la religion : « Je ne pense pas, pour mon compte, dit-il, que la religion proprement dite ait joué dans le monde un rôle considérable ; en tout cas, j'affirme que cette évidence prétendue est discutable. » Il y a donc les plus grandes réserves à faire sur cette publication.

— A l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, séance du 31 mai, M. Paul Monceau soumet divers fragments et plusieurs planches de la restauration d'Olympie, qu'il se propose de publier avec M. Lalou. Ces fragments sont relatifs à l'enceinte sacrée et au temple de Zeus. L'ouvrage complet sera la reconstitution des monuments, des sculptures et des fêtes d'Olympie, au moyen de tous les éléments fournis par les auteurs anciens et par les fouilles. Celles-ci, après avoir été commencées, dès 1829, par la mission française, sont actuellement continuées par une mission allemande. Les mémoires de M. Otto Hirschfeld,

intitulé : *Zur Geschichte des römischen Kaisercultus*, contient d'intéressants détails sur le culte des empereurs romains, sur le *Dea Roma* à laquelle il attribue une origine orientale et sur les cultes provinciaux.

— Le livre de M. Otto Schulz *Die Ortsyottheiten in der grieschischen und ræmischen Kunst* se rapporte surtout à l'archéologie, mais contient des détails relatifs aux divinités locales dans l'art grec et romain.

VII. — Mythologie et Folk-lore. — M. Zibert, ancien professeur à l'Université de Prague, vient de publier, à la librairie Vilimok les anciennes coutumes, croyances et fêtes populaires de la Bohême. On y trouvera de curieux détails sur certaines pratiques et superstitions locales.

M. Henri Carnoy vient de publier dans le recueil des *littératures populaires*, fondé par feu M. Leclerc, les *traditions populaires de l'Asie Mineure*. « Les superstitions, dit la Revue critique, (1er avril 1889), sans présenter un caractère bien tranché d'originalité ne sont pourtant point celles qu'on rencontre partout, et je ne me souviens d'avoir lu nulle part d'aussi abondants détails sur celle du mauvais œil et les moyens de le conjurer. »

MM. Rhys et Evans viennent de publier le tome II de la série des textes gallois. Il contient les histoires légendaires de la Bretagne, insérées dans le « Red book of Hergest. »

Après la traduction du *Kalevala*, le poëme épico-mythique des Finnois, on annonce celle du *Kantelear* recueil d'anciennes chansons et poésies populaires.

M. Sauvé a publié un petit ouvrage sur le folk-lore des Hautes-Vosges. On y trouve de nombreux exemples de sorcelleries et de médecine populaire. On ne saurait trop recommander les travaux de ce genre. Les vieilles traditions tendent à s'effacer; il est bon de les recueillir avant qu'elles disparaissent.

Le livre de M. Krauss, *Sitte und Brauch der Südslaven*, rentre aussi dans le domaine du folk-Lore. L'auteur nous y peint le monde slave, et traite le sujet avec la compétence que tout le monde lui connaît.

Le Congrès des traditions populaires s'est tenu en août dernier. Nous remarquons dans son programme les deux sections suivantes : *Mythes et Croyances*. I. Les contes populaires dans les épopées, et les débris de l'épopée dans les traditions populaires. Survivance des anciennes religions dans les traditions populaires (*et vice versa*). II. *Littérature orale* : *a*). Sa définition. Parties qui la composent. *b*) Origine formation et transmission des contes et des légendes. Exposition et discussion des différents systèmes. — III Réduction à un certain nombre de types des contes populaires les plus répandus. Classification et dénomination de ces types.

Ethnographie. — Programme des recherches à faire pour constituer un musée de monuments et d'objets relatifs aux traditions populaires : 1° divinités ; 2° matériel des cultes ; 3° fétiches et amulettes ; 4° monuments ; 5° menus objets et images.

« La France, dit la *Revue des traditions populaires* (juin 1889), dans le domaine du folk-lore s'est, selon son habitude, laissée devancer par les autres nations. Les Anglais et les Allemands collectionnaient depuis longtemps les chants, les légendes, les contes populaires, et leurs littérateurs les plus renommés, se passionnaient pour ce genre de recherches, que nous en étions encore aux contes de Perrault. Non pas que nous ne rendions justice à ces intéressantes traditions recueillies par le célèbre académicien et écrites avec un charme si universellement goûté ; mais à côté de ces quelques contes publiés au dix-septième siècle par un ancêtre des folk-loristes quels trésors de légendes, de poésie et de musique antique restaient encore inconnus, inexplorés. (1)

La première des sociétés consacrées à l'étude des traditions populaires fut la *folk-lore society*. Elle fut fondée en 1878 : parmi les noms des fondateurs nous remarquons ceux de MM. William, J. Thoms. Laurence Gomme, A. Lang,

(1) Page 339.

E. B. Tylor. En février 1878, la société comprenait 129 membres : elle en compte 500 aujourd'hui. Dans sa dernière assemblée, elle a formulé des règles pour la classification ou l'analyse des contes et traditions populaires. Sa première publication fut *the folk-lore record* dont le 1er volume a paru en décembre 1878. En 1889, M. Andrew Lang a été nommé président de la société.

Le folk-lore n'est pas négligé en Amérique. Citons outre le *journal of the américan folk-lore*, qui s'est fait une spécialité de cette science, le travail de M. Hart : *Amazonian tortoise Myths*. Le volume de M. Ch. Jones : *Nègro Myths*, où les contes d'animaux jouent un grand rôle ; les *contes créoles* de M. Bureyre publiés par *Mélusine* ; les *Uncle Remus' Sayings* de M. Harris et le *folk-lore* de *l'île Maurice* que nous devons à M. Baissac. On y trouvera d'intéressantes traditions connues par les nègres et les indiens d'Amérique.

En Italie, M. di Giovanni vient d'augmenter les collections des *Curiosita populari tradizionali* par un nouveau volume : *Uzi, credenze et pregiudizi del Canavense*. L'auteur a étudié cette région de l'Italie, voisine de la Savoie, et dans des chapitres intitulées la *naissance*, *le mariage*, les *maladies*, les *maléfices*, les *fées*, etc. nous fait connaître les mœurs et les croyances de l'Italie occidentale. M. di Giovanni est rédacteur de l'*Archivio*, revue de folklore dirigée par le Dr Giuseppi Pitré.

M. G. Pitré s'occupe depuis vingt ans du folk-lore de la Sicile. Un premier recueil a été publié, il y a quatorze ans. En 1888, M. Pitré y a ajouté 158 récits traditionnels, offrant les dialectes de quarante et une communes et vingt-cinq variantes. « Toutes les contrées de la Sicile, dit M. Th. de Puymaigue, sont représentées dans ce recueil, mais ce sont les environs de Palerme, patrie de l'auteur, qui ont fourni le plus fort contingent. Des dialectes dont jusqu'ici on n'avait pas eu des spécimens se trouvent maintenant sous les yeux des glottologistes ; souvent ils sont peu intelligibles, mais des mots et parfois des traductions en-

tières viennent en aide au lecteur. Sous le titre de *Fiabe* on a là de nombreuses légendes sur les personnes de *l'Ancien* et du *Nouveau Testament*, sur divers hommes historiques, des traditions sur l'origine de certaines villes, des apologues, des récits merveilleux, des historiettes, des anecdotes donnant l'explication des locutions proverbiales. » L'œuvre de M. Pitré comptait déjà treize volumes ; il y vient d'y en ajouter quatre autres, sous le titre de : *Bibliotheca delle tradizioni populari siciliane*. Le quatrième de ces volumes est consacré aux croyances et superstitions locales. Cet ouvrage se distingue par la méthode et l'érudition et en même temps par la clarté et l'élégance du style.

M. Bertran y Bros, l'auteur des *Cansons y follies populars reculidos ol peu de Mouserrat*, vient de publier un nouveau recueil : *Rondalistica estudi di litteratura popular ab mostras catalanes*, inédites. Les jeux floraux de Barcelone lui ont décerné le prix ordinaire de 1888. La première partie de ce livre, dit M. Th. de Puymaigue, dans le Polybiblion, (août 1889), est didactique. L'auteur parle d'abord du folk-lore en général et de son importance ; des contes qu'en catalan on appelle *Roudalas* ; des trois principaux systèmes auxquels ce genre de fictions a donné lieu : l'école mythique, l'école historique et l'école anthropologique. Après cet exposé fait avec lucidité, l'auteur s'occupe des diverses collections de récits populaires, à commencer par les recueils orientaux, tels qu'*Hitopadisa*, *Calila* et *Dimna*..... M. Bertran y Bros traite ensuite de la diffusion extraordinaire de ces fables qu'on rencontre sur tant de points différents et en cite des exemples qu'il aurait pu multiplier à l'infini. Cette question le ramène à l'origine des contes ; il semble admettre une sorte de fusion entre les trois systèmes dont il a précédemment donné l'analyse. La formation, l'antiquité, la transmission, la classification de ces récits, leurs résultats au point de vue

(1) *Polybiblion*, *août* 1889.

scientifique, fournissent à l'auteur les sujets des derniers chapitres de sa première partie. La seconde moitié du volume est accordée à vingt-six fables ou contes détachés d'une vaste collection que, nous l'espérons bien, M. Bertran y Bros publiera un jour avec l'accompagnement de notes et références qu'ils appellent. »

Nous pouvons rattacher au folk-lore les *Contes Chinois*, par le général Tcheng-ki-tong. « On ne saurait rien imaginer, dit la (*Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1889), qui témoigne d'une pauvreté d'imagination plus réjouissante, et dont le merveilleux enfantin soint en même temps plus vieillot.., on ne conte pas plus sèchement, plus raisonnablement, plus gravement. Et tout cela, mélé de noms dont la physionomie nous amuse, d'allusions aux usages locaux, de petits vers et de fleurs exotiques, ne forme pas moins un ensemble entièrement original et caractéristique. »

Derrousseaux vient de publier en deux volumes in-8° les *mœurs populaires de la Flandre française* : on y trouve à la page 278 un chapitre relatif aux superstitions et croyances diverses de ce pays.

La chanson Lemouzina, de M. Joseph Roux est un choix de chansons et de légendes que l'auteur a traduites de l'idiome limousin. Les sujets en sont naturellement variés : on y trouvera aussi de pieuses légendes, comme celles de saint Martial et de saint Damien.

BIBLIOGRAPHIE

EVOLUTION ET TRANSFORMISME. DES ORIGINES DE L'ETAT SAUVAGE. — *Dr Jousset.* — Paris. — Baillère.

Le savant trouvera, résumé dans cet ouvrage, tout ce qui a été écrit sur ces importantes questions, et le chrétien demeurera convaincu, après l'avoir lu, qu'il n'y a, dans les sciences anthropologiques, pas plus que dans les autres sciences, rien qui puisse ébranler sa foi. Ce livre est précédé d'une lettre du R. P. Monsabré, dans laquelle l'éloquent dominicain exprime, comme il suit ses idées sur le transformisme :

« La théorie de l'évolution considérée d'une manière absolue n'est point une absurdité.

Je l'ai dit, en traitant de la *Genèse du monde*, dans la treizième conférence de mon *Exposition du dogme catholique* : — « Comme Dieu a concentré la vie de l'individu dans un embryon qui n'arrive à son parfait développement qu'en passant par une série de variations qui le modifient profondément de jour en jour ; il eût pu concentrer la vie universelle dans un protoorganisme dont les évolutions eussent abouti à la splendide diffusion de vie que nous admirons aujourd'hui..... Il ne faudrait plus alors se contenter de suivre, à travers la gradation des espèces, l'évolution de l'idée divine faisant surgir d'un plan fondamental des formes infiniment variées ; mais il faudrait suivre l'évolution de la vie parallèle à l'évolution de la vie divine.

« Ce plan n'est point indigne du Créateur, de plus il flatte notre penchant pour l'unité. Nous aimerions voir

sortir d'un seul principe physique tous les êtres que Dieu voit dans une seule idée.

« Au premier coup d'œil, et de l'avis des hommes les plus graves, le transformisme est séduisant comme tous les systèmes simplificateurs. Il paraît expliquer l'unité fondamentale du monde organique, les rapports morphologiques et anatomiques des êtres vivants, l'extinction de certaines espèces, les déviations, inutilité et défauts d'appropriation qu'on a peine à accorder avec la sagesse du Créateur.

Mais ce qui eût pu se faire ne s'est pas fait. »

M. le Dr Jousset divise son Etude en cinq parties. Dans la première, dit-il, nous nous proposons d'exposer la théorie de l'évolution, la formation du monde organique et du premier être vivant; puis, d'après la théorie du darwinisme, la transformation et le développement successif des êtres organisés.

Dans une *seconde partie* nous exposerons la doctrine opposée, c'est-à-dire la nécessité d'un créateur et l'immutabilité des espèces. Ce sera la réfutation de la doctrine de l'évolution.

La *troisième partie* contiendra la réfutation du darwinisme.

La *quatrième partie* sera consacrée à établir la différence radicale qui sépare l'homme du singe anthropomorphe.

La doctrine de l'évolution suppose que l'homme est parti de l'état sauvage pour arriver à l'état civilisé. Dans une *cinquième partie* nous démontrerons, au contraire, que le sauvage est un civilisé dégénéré.

Cette dernière partie nous intéresse plus particulièrement. Nous avons déjà dit avec quel acharnement nos adversaires s'efforcent de démontrer que la religion a commencé par des formes inférieures et s'est perfectionnée avec le développement graduel des sociétés. M. le Dr Jousset donne la démonstration scientifique de la fausseté de cette théorie :

« Je ne me fais aucune illusion, dit-il; cette proposition : l'homme n'a pas commencé par l'état sauvage, soulèvera, non seulement dans le camp évolutionniste, mais encore chez beaucoup d'anthropologistes une violente opposition. Dire que le sauvage est un civilisé dégénéré, c'est aller contre l'opinion générale ; c'est essayer de remonter un courant d'idées aujourd'hui bien puissant; c'est se heurter à des préjugés et à des haines formidables ; c'est courir au devant des critiques passionnées ; c'est soulever une véritable tempête dans le monde scientifique, et pourtant l'homme a commencé par l'état civilisé ! »

Pourquoi cette question soulève-t-elle tant de passions?

C'est parce que la civilisation des premiers hommes suppose l'intervention de Dieu ; or, comme dit Darwin, dans son style outrageusement sectaire : « La science n'a rien à faire avec le Christ. » Dieu est un terme anti-scientifique, disent les évolutionnistes matérialistes, Dieu, il n'en faut plus ! Voilà le secret de la haine des évolutionnistes contre la doctrine que nous soutenons. Quant aux anthropologistes, non matérialistes, qui emboîtent le pas derrière Herbert Spencer, Hæckel et Clémence Royer, ce sont des esprits qui se laissent aller à la dérive, entraînés par le courant de l'opinion générale et séduits par les faits préhistoriques mal interprêtés.

Nous établirons la vérité de notre thèse sur deux arguments : 1° toutes les peuplades sauvages viennent d'un centre de civilisation ; 2° une peuplade dans l'état de sauvagerie, où était l'homme quaternaire et où le sont encore les Australiens, est incapable de se civiliser par ses propres forces.

D'où il sera facile de conclure que les peuplades sauvages sont des peuplades qui *ont oublié* leur civilisation primitive, et qu'il est absurde d'admettre que l'*homme primitif* était un sauvage, puisque dans cette hypothèse, il serait demeuré sauvage, étant incapable de se civiliser.

Nous étudierons successivement ces questions chez

l'homme quaternaire et chez les sauvages contemporains.

Tel sera le sujet de notre cinquième partie.

Pour la clarté de notre démonstration, nous devons d'abord établir qu'il y a un *centre de création* et un *centre de civilisation*; qu'il n'existe point de races humaines autochtones et que la théorie polygéniste est une erreur. »

L'auteur confirme, en terminant, les théories qu'il a développées, par l'exemple des *Morioris*, des *Fuégiens* et des *Australiens*, qui ont descendu les degrès de la civilisation pour arriver à la sauvagerie. Ces derniers, en particulier, venus de l'Inde, conservent encore des traces d'une civilisation, par exemple, oubliée : « L'habitude de la circoncision chez les peuplades les plus éloignées du centre de l'Asie, prouve que ces peuplades ont eu, à une époque souvent plus reculée, des rapports soit avec les juifs, soit avec un peuple qui avait emprunté aux juifs la coutume de la circoncision.

La circoncision n'est point une simple mesure hygiénique ; elle est un acte religieux ; elle répond à cette idée de sacrifice expiatoire si caractéristique de la religion juive et qui est l'essence même de toutes les religions. »

..... Les Australiens sont donc bien des dégénérés, des déchus et non des hommes primitifs.

Le lecteur trouvera dans ce court, mais substantiel ouvrage, la réponse aux différentes difficultés que soulève la science anthropologique.

La Bible et les découvertes modernes — *Vigouroux*, Paris, Berche.

La cinquième édition de cet ouvrage a paru. On y trouvera le dernier mot de la science sur les importantes questions que soulève ce livre. Dans cette nouvelle édition, l'auteur a mis à contribution des notes prises dans le voyage qu'il a fait l'année dernière en Palestine et en Egypte. « Cette édition, dit l'auteur, a été mise, autant que possible, au courant des progrès de l'archéologie orientale. Peu de découvertes importantes, concernant directement

la sainte Ecriture, ont été faites dans le domaine de l'assyriologie, mais de nombreux travaux ont été publiés et ont augmenté nos connaissances de détail ou perfectionné les traductions des textes déjà antérieurement publies. L'égyptologie a été plus féconde et l'*Egypte Exploration Fund* a continué à rendre à la science sacrée des services précieux... Dans la quatrième édition nous avons pu déjà enregistrer les découvertes de premier ordre faites par Ed. Naville à Tell-el-Merskuta, l'antique Péthom, bâtie par les Hebreux sous la persécution de Ramsès-Sésostris. Dans celle ci nous sommes heureux de faire connaître les belles fouilles par lesquelles le savant et habile explorateur — qu'il nous a été permis de voir à l'œuvre au milieu des ruines de Bubaste — a fixé d'une manière définitive la situation de la terre de Gessen. » Ce livre a sa place obligée dans toute bibliothèque ecclésiastique. La *Revue des Religions* mettra à contribution, dans un de ses prochains numéros, la science du savant professeur de Saint-Sulpice. — On annonce du même auteur un nouveau travail : le *Nouveau Testament et les découvertes archéologiques modernes.*

MANI-FORSCHUNGEN VEBER DIE MANICHAÏSCHE RELIGION. EIN BEITRAG. ZUR VERGLEICHENDEN. RELIGIONSGESCHICHTE DES ORIENTS. — *K. Kessler*, Berlin.

Cet ouvrage est une nouvelle étude sur le manichéisme. L'auteur s'est inspiré des travaux considérables, faits depuis C. Baur et Flügel, sur les religions orientales et en particulier sur la religion chaldéenne. Le premier volume seulement a paru : il contient l'étude des sources. Le second contiendra l'histoire même du manichéisme et ses rapports avec le Mithracisme, le Mazdéisme et la Gnose. Pour l'auteur, le manichéisme n'est comme le christianisme et le néo-platonisme du IIIe et IVe siècles qu'un vaste syncrétisme. Cette forme religieuse ne vient pas du Zoroastrisme ni du Bouddhisme, comme on l'a prétendu, mais de la religion chaldéo-babylonienne. A en croire M. Kessler,

le gnosticisme tout entier, l'essénisme, le néo-pythagorisme le judaïsme post-exilien et le judaïsme alexandrin lui-même remontent en dernière analyse à l'ancienne religion chaldéenne. L'auteur, plein de son sujet, se propose de démontrer dans un troisième volume l'influence de la même religion babylonienne sur les autres manifestations religieuses orientales, antérieures ou postérieures au manichéisme, telles que la religion des Mandéens, des Esséniens, des Elkesaïtes, des Ebionites et de plusieurs sectes de l'Islam. C'est aller bien loin, ajouterons-nous, au témoignage même de *la Revue de l'histoire des Religions* (mai, juin 1889).

La nouvelle Jérusalem d'après les enseignements d'Emmanuel Swedenborgh. — C. *Humann*, Paris. (Dépôt des livres de la Nouvelle Jérusalem).

La religion Swenderborghienne a aussi à Paris son temple et ses prêtres. M. Humann, avocat à la Cour d'appel en est le pontife. Il s'est construit une chapelle au n° 12 de la rue Thouin ; elle a pour dépendances une bibliothèque ouverte à tous ; on y trouve naturellement toutes les œuvres de Swendenborgh, et les publications spéciales destinées à faire connaître l'œuvre du théosophe suédois. Le livre que nous annonçons est un résumé de l'œuvre et des écrits de Swendenborgh. Le premier chapitre est consacré à l'histoire de son église, les autres traitent de l'application des principes du droit divin, d'après la nouvelle école, à la société, à la science, à l'art, à la morale, à la foi religieuse. Le lecteur ne trouvera ni ordre, ni clarté dans ce livre de faux mysticisme.

Religions geschichtliche untersuchungen. — Cohn. Bonn.

Une première partie seulement de cet ouvrage a paru. Il suffit à nous faire connaître la thèse de l'auteur. Le christianisme n'a pas fait avec la civilisation païenne une rupture complète ; au contraire il s'y rattache et par ses institutions et par ses sentiments ; il lui a emprunté son

organisation ecclésiastique, des croyances nombreuses et les principaux éléments de son culte, l'auteur termine ce premier fascicule par une étude sur les origines et la propagation des fêtes de Noël et de l'Epiphanie qui lui fournit l'occasion d'appliquer les principes qu'il a développés. Quand on aura démontré qu'il peut y avoir dans le culte chrétien quelques pratiques communes au paganisme, on n'aura jamais démontré qu'entre le dogme et la morale du christianisme et le dogme et la morale du paganisme, il n'y a pas en effet d'abîmes infranchissables.

L'ORIGINE EUROPÉENNE DES ARYAS. — *R. P. Van den Gheyn.*

Cette étude a pour but de répondre aux défenseurs des nouvelles hypothèses qui se sont élevées sur l'origine européenne des Aryas ; l'auteur s'attache à démontrer que les Aryas primitifs ont d'abord habité l'Asie quoiqu'il soit difficile de déterminer le lieu. Ce travail fait suite aux autres travaux publiés déjà sur le même sujet : « Nous retrouvons, dit le *Museon* (Août 1889) dans ce nouvel ouvrage toutes les qualités qui distinguent ses prédécesseurs, érudition, jugement sûr, impartialité, sincérité qui ne donne à sa thèse que le degré de probabilité auquel elle a strictement droit. »

STUDIEN ZUR VERGLEICHENDEN RELIGIONSWISSENCHAFT. — I, Sprache und religion. *Runze*, Berlin.

Ce premier fascicule d'*Etudes sur la science des religions comparées*, a pour but de montrer la part du langage dans la formation des idées religieuses. L'auteur étudie son influence sur la formation des mythologies et des religions. M. Runze s'applaudit de l'extension que prend en Allemagne surtout la science des religions ainsi que des résultats déjà obtenus.

DIE GENESIS. — *M. Kautzsch et A. Socin.* — Fribourg.

L'Hexateuque, d'après la critique moderne, se compose

d'éléments divers : documents élohistes, (sacerdotal et ancien), documents jéhovistes (anciens et postérieurs) etc. M. Lenormant avait essayé dans sa traduction de la Bible d'imprimer en caractères différents les documents élohiste et jéhoviste. MM. Kautzsch et Socin viennent de reprendre la même idée ; ils publient une traduction allemande de la Genèse dans laquelle les différentes parties que l'on prétend retrouver dans la Bible sont distinguées par des caractères différents.

Note sur une statue ancienne du Dieu Çiva. — *Dr Hamy.* Paris, Leroux.

Cette notice nous fait connaître un épisode de la lutte qu'eut à soutenir le bouddhisme contre les autres cultes dans le royaume de Siam. Darmaçaka-raja roi de Kamphong-Phet fit élever cette statue en 1510 pour protester contre la dynastie suzeraine d'Ayuthia, favorable au bouddhisme, sans toutefois proscrire les cultes de Vishnou et Çiva.

Textes Pehlvis relatifs au Judaisme. — *James Darmesteter.*

Après la destruction de Jérusalem par Titus, les Juifs profitant de la liberté que leur laissaient les rois Arsacides se réfugièrent en grand nombre à Babylone. Lorsque avec les Sassanides, au commencement du troisième siècle, le magisme Zoroastrien devint religion d'état, les Juifs furent persécutés comme les chrétiens. La persécution ne cessa que lorsque la lutte éclata entre l'empire de Bysance et les Perses et que les Juifs firent cause commune avec ces derniers. La littérature pehlvie à conservé le souvenir de ces luttes. M. Darmesteter a entrepris de nous la faire connaître et à déjà traduit dans la *Revue des Etudes juives* qui publie son travail des passages importants du *Dinkart*, du *Minokhired*, du *livre des rois pehlvis*, etc.

Die Anthropophagie. Eine ethnographische studien. — *Richard André.* — Leipzig.

L'auteur a résumé dans cet ouvrage toutes les œuvres actuelles sur l'anthropophagie. Chez certains peuples, chez les Polynésiens par exemple, cette horrible coutume se rattache à des idées religieuses; ils croient que leurs dieux mangent les âmes des morts. L'anthropophagie souvent a pour but d'empêcher les esprits des défunts de venir tourmenter les vivants, et semble reposer avant tout sur une fausse conception de l'âme. Le sauvage est persuadé qu'il s'assimile l'esprit du mort et les qualités qui le distinguaient en s'assimilant son corps. Voilà pourquoi il se contente parfois de manger le cœur de la victime, il aime surtout à boire son sang. C'est toujours dans le même but qu'il se fait des amulettes avec les restes du cadavre; il les porte à son cou en forme de collier ou à son bras comme un ornement. Il va sans dire que la faim, le désir de la vengeance et le goût de la chair humaine sont souvent aussi les véritables motifs qui décident l'antropophage à ses répugnantes pratiques.

De Hexamero secundum caput primum Geneseos ad litteram. — *De Gryse.* Bruges, 1889. In-8, xii-84 pages.

La *Revue bibliographique belge* rend compte en ces termes de cet ouvrage: « La question des jours de la création a fait l'objet des recherches de tous les interprètes de la Sainte Écriture. Depuis saint Augustin jusqu'à nos jours, elle a reçu les solutions les plus diverses. Les Pères et les théologiens scolastiques, s'attachant au sens littéral de la Bible, y ont reconnu des jours ordinaires, des espaces de vingt-quatre heures. Puis les découvertes géologiques ont rendu cette interprétation plus difficile et ont donné naissance à une autre explication, celle des jours périodes, qui, maintenant encore, est la plus accréditée. Enfin, une réaction s'est opérée, et plusieurs auteurs modernes, à la suite de Mgr Cliffort, n'ont vu dans le premier chapitre de la Genèse qu'un récit allégorique, une énumération des différentes

parties de la création, indépendamment de tout temps et de toute succession historique.

M. le professeur de Gryse, dans la savante dissertation qu'il vient de publier, se rattache surtout à cette dernière opinion : il se sépare pourtant de ses principaux partisans tant par le choix des preuves, que par les explications supplémentaires qui se rattachent à sa théorie et la rendent plus acceptable. Pour lui, les jours génésiaques ne représentent pas non plus une succession historique dans les œuvres de la création; le mot « *dies* » est pris dans sa signification obvie de jour naturel, ou plutôt de « *dies civilis* », jour de la semaine juive, et c'est l'institution de cette semaine que Moïse raconte au commencement de la Genèse; du reste la division en six parties a sa raison d'être dans l'œuvre même de Dieu. Le récit n'est donc pas purement allégorique. Il est historique et expose trois faits réels : la création de l'univers, l'organisation du monde civil, religieux et moral, et, plus spécialement, l'institution de la semaine hébraique.

L'explication est ingénieuse et rend facile la conciliation de la Bible avec la science; il reste à voir si elle est aussi facile à concilier avec l'exégèse. M. de Gryse le croit et s'efforce de le démontrer en s'appuyant sur les règles de l'interprétation catholique ; si ce dernier point était bien établi, on pourrait encore adresser à l'auteur le reproche de la nouveauté, mais au moins devrait-on dire, comme il le souhaite en terminant sa préface : « *Non est molesta novitas, quæ proba est.* »

Griechische Kunstmytologie, par J. *Overbeck*, Leipzig, Engelman.

M. Overbeck a déjà publié des études sur Zeus, Hera, Poseidon, Demeter et Kora. Son dernier ouvrage a pour objet Apollon. Il en décrit minutieusement toutes les représentations qu'elles nous soient seulement connues par l'histoire ou qu'elles soient parvenues jusqu'à nous. L'auteur étudie d'abord les types d'Apollon dans l'art archaïque

et dans l'art classique : il mentionne les diverses statues dues aux artistes grecs. Ces monuments peuvent nous servir à mieux connaître la nature de ce dieu, son culte, ses caractères, et les modifications qu'il peut avoir subies à travers les âges. L'ouvrage est accompagné de gravures d'une exécution très soignée.

Études sur les noms de lieux grecs. — *Grasberger.* — Vurtzbourg 1888.

M. Grasberger s'est appliqué dans ce travail à montrer qu'on n'a pas assez tenu compte, dans l'explication des noms grecs de lieux, de la géographie, c'est-à-dire de la nature et de l'aspect de ces lieux. On a abusé d'une manière étrange des étymologies mythologiques. On a prêté des racines égyptiennes ou phéniciennes à des mots où il n'y en avait pas trace. Il faut plutôt demander, d'après l'auteur, à l'aspect même des lieux, à un phénomène qui a frappé l'observateur, l'explication des noms qu'il leur a donnés. L'exemple suivant nous fera mieux comprendre sa méthode. On reconnaissait jusqu'ici aux noms des lieux suivants, Μυκῆναι, Μυκάλη, Μυτιλήνη, la racine du mot μυ-κ-αομαι (mugir); d'où l'on concluait à l'existence dans ces localités du culte d'un dieu ayant la forme d'une vache ou d'un taureau. M. Grasberger rattache au contraire la racine μυ aux mots μυεῖν, μυκος, qui désignent un ravin, un coude. L'inspection des lieux confirme en effet ces données. Μυκάλη désigne la montagne qui fait le coude, Μυκῆναι, désigne la ville au fond de la vallée. (1)

De l'égalité des races humaines. *Firmin.* Paris.

M. Firmin nie l'unité d'origine de l'espèce humaine. Chaque race a une origine distincte et est apparue, à des époques différentes, sur les divers points du globe. Chacune de ces races est d'ailleurs également perfectible : l'exemple choisi par l'auteur n'est pas heureux ; les anciens Égyptiens, dit-il,

(1) *Revue critique* 1er *juillet* 1889.

étaient des nègres, ce qui ne les a pas empêchés d'arriver à la civilisation des premiers. La seule excuse à faire valoir ici, c'est que M. Firmin est un noir de l'île d'Haïti. De Guignes avait soutenu en effet cette opinion de l'origine nègre des Egyptiens : elle est sortie depuis longtemps du domaine scientifique. La langue égyptienne n'est pas un idiome africain ; elle a plutot une origine sémitique. Si jamais les noirs ont occupé l'Egypte, ils en ont été repoussés, dans une haute antiquité, par les protosémites. Ce livre qui part de principes erronés, contient trop souvent, sur les lois qui président au perfectionnement des races, des aperçus très fantaisistes.

Primordialité de l'Ecriture dans la genèse du langage humain, par *Louis Alotte*. Paris, Viewey.

L'auteur nous avait déjà donné sa note dans son livre la *Morale gallicane*, œuvre de prêtrophobe par excellence. Prétendre que l'homme a reçu du créateur le don du langage, dès le commencement, est trop biblique pour que M. Alotte l'accepte. Pour lui l'homme a été d'abord muet, et voici ses preuves. 1° On ne saurait assigner une source commune aux diverses langues humaines, il faut donc rejeter les données de la Bible sur ce point ; 2° l'homme de la Naulette était privé de l'apophyse géni et était par conséquent muet ; 3° si l'homme était né doué du langage, il aurait employé aussitôt des caractères phonétiques et non des caractères figuratifs. M. Alotte oublie que l'homme de la Naulette l'apophyse géni, comme on l'a démontré depuis ; si la philologie ne peut pas encore démontrer la parenté de toutes les langues, les caractères de cette parenté semblent cependant s'accuser chaque jour; enfin l'emploi d'images pour exprimer sa pensée est tout-à-fait naturel à l'homme. Nous ne croyons pas que les théories de M. Alotte recueillent beaucoup d'adhérents.

Les grands initiés. *Esquisse de l'histoire secrète des religions. — Edouard Schuré.* Paris,

Pour une œuvre de haute fantaisie, en voici une. Ecoutons plutôt l'auteur lui-même : « Toutes les grandes religions, dit-il, ont une histoire extérieure et une histoire intérieure ; l'une apparente, l'autre cachée. Par l'histoire extérieure, j'entends les dogmes et les mythes enseignés publiquement dans les temples et les écoles, reconnus dans le culte et les superstitions populaires. Par l'histoire intérieure, j'entends la science profonde, la doctrine secrète, l'action occulte des grands initiés, prophètes ou réformateurs qui ont créé, soutenu, propagé ces mêmes religions. La première, l'histoire officielle, celle qui se lit partout, se passe au grand jour ; elle n'en est pas moins obscure, embrouillée, contradictoire. La seconde que j'appelle la tradition ésotérique ou les doctrines des mystères, est tres difficile à démêler, car elle se passe dans le fond des temples, dans les confréries secrètes, et ses drames les plus saisissants se déroulent tout entiers dans l'âme des grands prophètes, qui n'ont confié à aucun parchemin ni à aucun disciple leurs cris suprêmes, leurs extases divines. Il faut la deviner. Mais une fois qu'on la sait, elle apparaît lumineuse, organique, toujours en harmonie avec elle-même. » Mettant en effet en pratique sa méthode de divination, dédaignant les parchemins et tout document, M. Schuré nous apprend, à notre grande surprise, que Jésus reçut le quatrième degré d'initiation dans le secte des Esséniens, que Moïse écrivit la genèse en hiéroglyphes égyptiens à trois sens, et autres découvertes semblables. Un tel livre et une telle méthode sont tout jugés.

Taranous et Thor adversaires des fléaux. *Cerquand.*

Ce travail a été légué à M. Gaidoz par M. Cerquand mort au mois de mai 1888. La *Revue celtique* le publie dans son n° de juillet dernier. « Les études mythologiques, dit M. Gaidoz, avaient toujours eu un grand attrait pour M. Cerquand, et c'est à elles qu'appartiennent tous ses écrits, ses études sur les

Harpies, sur les *Charites*, sur les *Sirènes*, son recueil de légendes et récits populaires du pays basque. Dans les dernières années de sa vie, il s'était tourné vers les mythologies gauloises, et le mythe de Taranis, si grandiose par ses conceptions, si intéressant par ses rapprochements avec le mythe germanique de Thor, l'avait tellement fasciné qu'il lui consacrait tous les loisirs de sa studieuse retraite. Il était devenu le dévot et comme le hiérophante de Taranis. Ses idées toujours ingénieuses, mais quelquefois un peu aventureuses, appelleront plus d'une contradiction et subiront plus d'une correction : car sur ce sable mouvant de la mythologie gauloise, qui de nous peut se flatter de tracer un dessin qu'épargnera le prochain reflux ? Mais M. Cerquand est un de ceux qui auront le mieux mérité de ces études par ses recherches, par ses découvertes et par ses rapprochements dans la question de Taranis, et son nom restera comme celui d'un bon et modeste ouvrier dans l'œuvre commune de la mythologie gauloise. »

Bembo ou *la réfutation de l'Erreur*.

Le Japon ouvre ses portes, depuis quelques années surtout, à la civilisation européenne ; la religion chrétienne y fait aussi des progrès. Ce mouvement est nuturellement enrayé par les défenseurs des traditions nationales. L'un d'eux, Jasui Tchinhei, un des premiers lettrés de l'empire, vient de publier un écrit dans ce sens; il a pour titre *Bembo* ou la *réfutation de l'Erreur*. Ce livre comprend cinq parties. Les trois premiers sont une étude critique de l'Ancien et du Nouveau Testament : elle dénote une connaissance bien superficielle de ces livres. Dans la quatrième l'auteur compare le christianisme aux autres religions et le déclare inférieur notamment au bouddhisme. Dans une dernière partie, il proclame la supériorité du culte de la nature. La religion de Confucius lui semble la meilleure de toutes.

Saint Grégoire VII et la *réforme de l'Eglise au* XIe *siècle*. L'abbé *Dularc*. Paris. Retaux-Bray, 1887.

M. l'abbé Delarc, notre collaborateur, vient de publier

les deux premiers volumes de cet important ouvrage. Ils ne contiennent encore que l'histoire des pontifes qui ont précédé Grégoire VII. Le troisième volume sera consacré à la vie du grand pontife. Suivant les principes de l'école allemande, si en honneur de nos jours, l'auteur a accumulé les documents, basant uniquement sur eux ses conclusions comme dans ses précédents écrits; il a fait preuve d'une érudition étendue et d'une connaissance parfaite des pièces du procès.

Mekha. Die stadt und ihre Herren. Aus dem heutigen Leben. — C. *Snouck Hurgronje*. (La Haye).

M. Snouck Hurgronje a visité la Mecque et l'Arabie et il nous en retrace l'histoire. Il nous fait connaître tous les éléments de la civilisation arabe; on trouvera dans cet écrit de nombreux renseignements sur l'enseignement, la colonisation, l'esclavage, les missions. « Sur ce point, dit la *Revue de l'Histoire des Religions*, l'auteur nous donnera bientôt de précieux renseignements relatifs à la propagande mahométane aux Indes hollandaises. Là, comme en Afrique, l'islamisme se répand avec une étonnante rapidité qui contraste singulièrement avec les maigres résultats des missions chrétiennes, quoique ces dernières soient bien plus richement dotées. Le gouvernement hollandais, qui n'est pas sans inquiétude sur cette extension de l'Islam dans ses colonies, a chargé M. Snouck Hurgronje de faire une enquête sur la portée de ce grand mouvement religieux et sur les conséquences qu'il pourrait entraîner pour l'avenir. » (1)

Le culte de Neit a Tunis. — *D. Mallet*. Paris. Leroux.

M. Mallet est un élève de l'école du Louvre. Son travail est une thèse. Il a pris pour objet de ses recherches la mystérieuse Neit sur laquelle on a tant écrit. L'auteur croit qu'elle était en effet la personnification de *l'Être* et il appuie sur des documents son affirmation. Il semble cependant

(1) N° Mai-juin 1889.

qu'il faut en rabattre beaucoup de tout ce qu'on a dit de la profonde science des prêtres égyptiens.

La légende syriaque de saint Alexis. — *A. Amiaud.* Paris.

Cette dernière publication de M. Amiaud fait partie de la bibliothèque de l'école des Hautes-Etudes (79e fascicule), et contient les deux rédactions syriaques de la légende de saint Alexis, bien connue sous sa forme romaine, avec traduction française. L'introduction traite non seulement des manuscrits dont l'auteur s'est servi pour établir le texte, mais encore de l'histoire de la légende elle-même. C'est la partie la plus intéressante pour ceux qui ne s'occupent pas d'études syriaques. On y voit comment une légende édésienne transportée à Rome par des moines et fusionnée avec une autre légende répandue dans cette ville, revient à Edesse sous une forme considérablement modifiée, et comment, de l'union des deux récensions de la légende, se dégage finalement, en Syrie même, une troisième récension définitive. » (1)

Etudes de critique et d'histoire *par les membres de la section des sciences religieuses, avec une introduction, par M. Albert Réville, président de la section.* — Leroux. Paris.

La section des Etudes religieuses, grâce à un crédit alloué par M. le Ministre de l'Instruction Publique, vient de publier son premier volume. L'Introduction, rédigée par M. Albert Réville, rappelle le but que poursuit cette nouvelle section introduite dans le haut enseignement et spécifie son domaine. Le principal des morceaux publiés est le travail de M. Massebieau sur le *classement des œuvres de Philon.* Citons encore le travail de M. Maurice Vernes sur les *populations anciennes et primitives de la Palestine, d'après la Bible* ; *la conversion de saint Paul,* par M. Ernest Havet ; le *texte du Tao-teh-king* et son *histoire* par M. Léon de Rosny, etc.

(1) *Revue de l'Histoire des Religions.* (n° septembre-octobre 1889.

Les Chinois chez eux, par *J.-B. Aubry, missionnaire apostolique au Kouy-Tchéou.*

A ceux qui seront curieux de connaître la Chine réelle, nul livre ne saurait être plus recommandé que l'ouvrage du P. Aubry, mort récemment au Kouy-Tchéou. Ce n'est pas seulement l'âme d'un apôtre qui anime ces pages, c'est un esprit d'observation incomparable qui sème partout les détails frappants, les anecdotes expressives, les traits instructifs. La psychologie des populations de la Chine centrale y est démêlée avec clairvoyance; jamais on n'a mieux décrit ces cerveaux étroits et obscurs, où les idées enfantines et les sentiments vieillots, le doute subtil et la routine niaise, forment un chaos si étrange; jamais on n'a mieux pris sur le fait le travail prodigieux qu'amène, dans ces âmes engourdies et compactes, l'intrusion d'une idée nouvelle.

Recherches sur l'histoire du globe ailé — *M. Goblet d'Alviella.* Bruxelles.

Ce globe se trouve sur la plupart des monuments égyptiens. M. Goblet d'Alviella le retrouve chez les Phéniciens, les Hettéens, les Chaldéens, les Perses et dans le caducée des Grecs. Il suit son action sur les transformations du triçula de l'Inde et sur certaines figures assyriennes. L'auteur y voit une preuve de la fusion que l'on a cherché à faire entre les symboles et constate de plus que « certaines figures une fois formées, se sont tellement emparées de l'œil et de l'imagination qu'elles sont devenues les lieux communs du langage figuré et que la main de l'artiste n'a pu se dégager de leur influence par la production de symboles nouveaux. »

La morale égyptienne. — *E. Révillout.* Paris. Leroux.

C'est du *rituel funéraire de Pamouth*, qu'il a traduit, que M. Révillout tire l'esquisse d'une morale égyptienne. Ce rituel qui date du règne de Néron nous donne en effet la mesure des idées morales de l'Égypte à cette époque. La confession négative du défunt par l'énumération du mal

qu'il n'a pas fait, du bien qu'il n'a pas empêché et de celui qu'il a réalisé accuse en effet une assez haute connaissance des devoirs particuliers, sociaux et domestiques. M. E. Révillout est grand admirateur de cette morale qu'il place au-dessus de tous les autres systèmes du même genre dans l'antiquité. Il y aurait cependant quelques restrictions à faire sur le ritualisme compliqué et étroit de l'Égyptien, et on ne saurait y trouver ni le souffle, ni l'âme qui font les grandes morales. Il nous est bien permis d'être un peu indulgent pour le savant professeur de l'école du Louvre si plein de son sujet.

Album de paléographie copte. — *L'abbé H. Hyvenet.*

M. l'abbé H. Hyvenet a bien mérité des études coptes par sa nouvelle publication : *Album de paléographie copte.* Les 57 planches dont elle est composée fournissent des spécimens de manuscrits depuis le vi^e siècle jusqu'à l'époque moderne. Ces documents ne sont cependant datés que depuis le ixe siècle. Ce nouveau travail est à ajouter aux *Actes des martyrs d'Égypte*, dont M. Hyvernet a déjà publié quatre fascicules ; il est de plus une promesse d'études plus importantes encore sur cet intéressant sujet.

Egyptian Reading Book. — *Budje*, Londres.

M. Budje vient de publier à Londres un volume de textes égyptiens : *Egyptian Reading Book.* Les uns sont de simples copies, les autres sont transcrits du hiératique. Ils n'offrent pas un sens continu, mais ils sont choisis avec discernement et forment un excellent recueil.

La croix et le croissant. — *Kurth*, Gand, 1889.

La Revue Bibliographique belge nous donne le compte-rendu suivant de ce livre : « Dans sa lutte contre l'esclavagisme, l'Europe rencontre une fois de plus son ennemi séculaire, l'Islamisme. Deux causes expliquent la vigueur déployée par celui-ci dans la guerre contre la chrétienté. D'abord sa frauduleuse ressemblance avec la doctrine du

Christ, ressemblance à laquelle elle ajoute comme attrait suprême, agissant sur la volonté, la volupté, mot dans lequel se résume la loi de Mahomet. La seconde cause, c'est l'idée fortement inculquée aux sectateurs du croissant que le musulman doit dominer tous les peuples qui ne professent pas l'Islam : la guerre contre des infidèles est obligatoire et sainte.

Après avoir établi ces deux points, M. G. Kurth retrace les épisodes principaux de la lutte entre la Croix et le Croissant. Il montre combien grande a été la part des papes dans la résistance à l'Islamisme et combien l'Europe leur doit de reconnaissance pour l'avoir sauvée de l'étreinte de Mahomet. Pendant que les princes chrétiens se querellaient entre eux, que François I et Louis XIV recherchaient même l'alliance du successeur du Prophète, seuls, presque seuls, les papes continuent le bon combat. Grâce à eux le rôle du musulman est fini en Europe, mais la civilisation chrétienne, pénétrant dans le continent noir, retrouve le Croissant terrible et menaçant. Une nouvelle lutte va commencer. La voix des papes s'élève. Que l'Europe réponde à son appel, et Mahomet sera chassé d'Afrique comme il l'a été d'Europe.

Faire l'éloge de la conférence de M. Kurth est inutile ; dire qu'elle est digne de l'auteur des *Origines de la civilisation moderne*, suffit pour la caractériser. »

Le Yih-King, texte primitif, rétabli, traduit et commenté. Mgr H. de Harlez, Bruxelles, 1889.

— Le *Yih-King* ou « le livre des changements (de la nature) » est celui des livres canoniques que les Chinois tiennent pour le plus ancien et qu'ils ont en la plus haute vénération. A les en croire, c'est le principe de toute sagesse, le fondement de toute science, la base de toute doctrine. Il n'est point de découverte de la science européenne qui n'y ait été prévue. Chose étrange cependant, ces mêmes Chinois reconnaissent que le sens en général est perdu et plus de quatorze cents commentateurs se sont

exercés vainement à le retirer des ombres qui l'enveloppent. En effet, pour celui qui parcourt, par exemple, la traduction qu'en a donnée le savant sinologue anglais, M. Legge, dans la collection de M. Müller ou M. Philastre dans les Annales du Musée Guimet, ne peut s'empêcher de se demander si c'est bien sérieusement que les Chinois présentent au monde lettré un livre aussi ridicule. Il n'y trouve, en effet, qu'un livre de bonne aventure où l'absurde le dispute à l'inintelligible, où des lignes droites, formant des caractères et qui ne peuvent avoir aucune signification, sont données comme représentant toute sorte de choses, aussi bien des oies en marche et un jeune officier en détresse, qu'un individu qui s'avance ayant le nez coupé et les jambes mutilées et qui est partaitement satisfait. Quand, de ces traductions qui rendent exactement le sens attribué au *Yih-Kink* par les Chinois, on passe à celle de Mgr de Harlez, on n'est pas surpris d'y trouver, au contraire, un ouvrage plein de sens, de maximes sages ou phrases proverbiales, techniques et autres, où tout s'explique et a sa raison d'être.

On pourrait croire à de la fantaisie si l'auteur ne nous expliquait si clairement son système, la pensée qui le mit sur la voie de cette importante découverte, les faits historiques qui justifient son système. Le *Yih-King* était bien à l'origine tel que Mgr de Harlez l'a reconstruit, mais un souverain chinois du XIIe siècle avant Jésus-Christ l'avait entièrement altéré en en faisant, en réalité, un livre de divination, où l'on cherchait par le sort une phrase prophétique. Il l'avait également dénaturé en enlevant toute signification aux mots que forment les entêtes de même que les *sujets* des divers chapitres en les transformant en de simples sons, sortes de noms propres désignant les caractères représentatifs des mots. En éliminant les termes auguraux, en rendant à chaque sujet des sections leur nature originaire et, par une patiente analyse, en rétablissant en son état primitif tout ce qui a été déformé pour les besoins de l'horoscopie, le professeur de Louvain a pu

arriver à ce résultat vraiment surprenant et auquel on ne se serait jamais attendu.

Il n'est pas besoin d'apprécier une œuvre semblable : elle se juge d'elle-même, d'autant plus que l'introduction dont l'auteur a fait précéder sa version met le lecteur le plus ignorant de la langue chinoise à même d'apprécier le travail et son importance. (1)

Précis d'histoire juive depuis les origines jusqu'à l'époque persane (ve siècle avant Jésus-Christ. *M. Vernes.*

A côté du roman intitulé *Histoire d'Israël*, par Renan, ce *Précis* a des allures vraiment scientifiques, écrit la *Revue bibliographique belge*, (octobre 1889).

M. Vernes est rationaliste, mais la science est son but, non le désir d'arracher des âmes à l'Église. Il s'est appliqué, dit-il, à établir les faits de l'histoire juive au moyen de la critique appliquée aux sources et aux documents. Il s'est emparé des travaux des Reuss, des Kuenen, de Welhhausen, mais « ce n'est point seulement quelque-uns des principaux résultats obtenus par les maîtres critiques de la théologie protestante, c'est leur méthode elle-même » que M. Vernes s'est décidé à rejeter. « Nous pensons, dit M. Vernes, que la *légende* israélite est une œuvre admirable de poésie, d'inspiration morale et religieuse : nous pensons que des hommes de génie, que d'éminents docteurs, des écrivains accomplis, des théologiens, tour à tour éloquents et subtils, ont enfermé les plus hautes leçons dans le cadre d'événements matériels, en sorte que, pour nous, ce cadre n'est qu'un accessoire, tandis que l'idée est tout, à l'hypothèse fantaisiste de vieux souvenirs conservés sous une forme altérée et se surchargeant au cours des siècles d'éléments étrangers, nous substituons, en conséquence, la théorie d'une création libre, présentant le dogme religieux ou l'avertissement moral sous une forme dramatique. »

M. Vernes indique très finement les *sources* où M. Renan

(1) *Revue Bibliographique belge* (*n° octobre* 1889).

a puisé ses *ingénieuses contructions* ; elles n'ont qu'un défaut, dit-il, *c'est de reposer sur une base fragile et qui ne pourrait résister à un examen rigoureux.*

M. Vernes admet pour les grandes œuvres bibliques l'unité de composition comme l'unité de date, tout en entendant ces expressions dans un sens très large.,. Il admet l'unité de pensée des livres bibliques. « Dans la variété incontestable des formes — la liberté dans l'expression du dogme commun a toujours été grande chez les Juifs — éclate l'unité profonde de l'idée maîtresse : les divers écrivains s'accordent dans un monothéisme hautement moral et spiritualiste et affermissent l'élection providentielle du peuple juif. »

M. Vernes exprime l'espoir que les divergences ou les dissidences qui pourraient *encore* subsister entre l'Église et lui sur la fixation des limites de l'histoire et de la croyance sont de celles qu'on peut espérer voir bientôt s'atténuer ou s'évanouir, parce que l'indépendance qu'il revendique pour ses études s'unit à un respectueux attachement pour la grande tradition religieuse, sous les auspices de laquelle est née et continue à se développer la civilisation de l'Occident.

Le compte-rendu que nous ferons de cet ouvrage prouvera que M. Maurice Vernes laisse malheureusement subsister entre les données de la tradition et les siennes de trop nombreuses dissidences.

Le gérant. Z. Peisson.

Amiens. — Imp. Rousseau-Leroy, et Cie, 18, rue Saint Fuscien

REVUE des Religions.
1889.

v.1